

**PARLERS HYBRIDES EN TRADUCTION : L'EXEMPLE DU CHIAC ET DU
CAMFRANGLAIS**

by

Henri Biahé

Submitted in partial fulfilment of the requirements
for the degree of Doctor of Philosophy

at

Dalhousie University
Halifax, Nova Scotia
June 2017

© Copyright by Henri Biahé , 2017

DÉDICACE

Je dédie ce travail à mes amis Hervé Tchumkam, K-Lee Fraser, Michèle Métangmo, Théo Bougna, Félix Fekoua, Vivien Nguimfack et Alex Garofolo.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX.....	viii
RÉSUMÉ	ix
ABSTRACT.....	x
LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES.....	xi
REMERCIEMENTS.....	xii
CHAPITRE 1 INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 2 LES PARLERS URBAINS CHIAÇ ET CAMFRANGLAIS : PORTRAITS SOCIOLINGUISTIQUES.....	20
2.0. Introduction	20
2.1. Le Cameroun et l'Acadie en bref.....	21
2.1.1. L'Acadie	22
2.1.1.1. Genèse et colonisation en Acadie	22
2.1.1.2. Du traité de Paris au « dominion du Canada ».....	24
2.1.2. Le Cameroun	25
2.1.2.1. De la « découverte » du Cameroun à l'arrivée des premiers Européens ..	25
2.1.2.2. Les missionnaires anglais	26
2.1.2.3. La colonisation allemande	27
2.1.2.4. La colonisation franco-britannique	28
2.1.2.5. Indépendance et réunification des deux Cameroun	29
2.2. Le statut sociolinguistique du chiac et du camfranglais : un foisonnement terminologique	30
2.2.1 L'argument argotique	31
2.2.2. L'argument du dialecte	32
2.2.3. L'argument de la variété du français	35
2.2.4. L'argument du vernaculaire.....	36
2.2.5. Ce que le chiac et le camfranglais ne sont pas.....	37
2.2.6. Essai de définition du chiac et du camfranglais.....	39
2.3. La variation linguistique en camfranglais et en chiac	39
2.3.1. La variation diatopique	40

2.3.2. La variation diachronique	42
2.3.3. La variation diastratique	44
2.4. Représentations linguistiques à l'égard du chiac et du camfranglais	49
2.4.1. Images dépréciatives du chiac et du camfranglais.....	51
2.4.2. Images positives du chiac et du camfranglais.....	56
2.5. Synthèse	59
CHAPITRE 3 ASPECTS LINGUISTIQUES DU CHIAC ET DU CAMFRANGLAIS ..	61
3.0. Introduction	61
3.1. Analyse lexico-morphologique de l'emprunt en chiac et en camfranglais	61
3.1.1. Emprunt et création lexicale en chiac et en camfranglais.....	65
3.1.2. L'affixation des emprunts.....	66
3.1.2.1. La préfixation.....	66
3.1.2.2. La suffixation	67
3.1.3. La réduction.....	71
3.1.3.1. L'abréviation.....	71
3.1.3.2. L'apocope et l'aphérèse	72
3.1.4. La métathèse, la reduplication et la composition.....	74
3.2. Aspects lexico-sémantiques du chiac et du camfranglais	75
3.2.1. La synecdoque et la métonymie	76
3.2.1.1. La métonymie	77
3.2.1.2. La synecdoque	78
3.2.2. L'antonomase	79
3.2.3. La métaphore	82
3.2.4. Structures et polysémie des unités lexicales	84
3.2.4.1. Les lexèmes.....	84
3.2.4.1.1. Les substantifs	85
3.2.4.1.2. Les verbes.....	86
3.2.4.1.3. Les lexèmes adjectivaux.....	87
3.2.4.2. Les locutions	87
3.2.5. Les emplois synonymiques.....	88
3.2.5.1. Des lexies pour nommer le logement.....	90
3.2.5.2. De la nomination de l'acte sexuel.....	91

3.3. Synthèse	92
CHAPITRE 4 PROBLÈMES DE TRADUCTION DES TEXTES HÉTÉROGÈNES SUR LE PLAN LINGUISTIQUE ET CULTUREL.....	
4.0. Introduction	94
4.1. Difficultés de traduction des « textes hétérogènes »	95
4.1.1. Caractère hybride du texte source.....	95
4.1.1.1. Manifestations de l'« hybridation linguistique »	99
4.1.1.1.1. L'accent phonétique	99
4.1.1.1.2. Les « traces visibles » dans les textes littéraires et pragmatiques	101
4.1.1.1.3. Les « traces indirectes ou quasi-invisibles »	110
4.1.1.1.4. Vernaculaires et variétés hybrides de langue	116
4.1.1.2. Éléments culturels de l'hybridation	124
4.1.1.2.1. Les noms propres	125
4.1.1.2.2. Les jurons et les sacres	129
4.1.1.2.3. Les proverbes	133
4.2 Synthèse	135
CHAPITRE 5 STRATÉGIES DE TRADUCTION DES « TEXTES HÉTÉROGÈNES » SUR LE PLAN LINGUISTIQUE ET CULTUREL.....	
5.0. Introduction	136
5.1. L'approche globale dite « sourcière »	140
5.1.1. Reprise intégrale des effets de traduction/traces visibles dans le texte cible	141
5.1.2. Reproduction des traces visibles accompagnées d'altérations et/ou de simplifications orthographiques.....	144
5.1.3. Reproduction des traces visibles avec ou sans altérations typographiques	147
5.1.4. Traduction de vernaculaires par d'autres vernaculaires correspondants	150
5.1.5. Recours à la traduction littérale et aux calques	154
5.2. L'approche globale dite « cibliste »	156
5.2.1. Homogénéisation et omission des traces visibles ou effets de traduction	156
5.2.2. « Neutralisation aux relents de normalisation »	160
5.2.3. Traduire la « neutralisation par la neutralisation »	161
5.2.4. Traduction du basilecte et du mésolecte par l'anglais international	163
5.2.5. L'adaptation	165
5.2.6. L'ajout d'informations supplémentaires	169

5.3. Synthèse	172
CHAPITRE 6 LE CHIAC ET LE CAMFRANGLAIS EN TRADUCTION	174
6.0. Introduction	174
6.1. Le chiac et le camfranglais en traduction « non littéraire »	176
6.1.1. Le chiac et le camfranglais en traduction française	176
6.1.1.1. Traduction par explication lexicale des seuls « camfranglismes » ou « chiacquismes »	177
6.1.1.2. L'« in-text translation » ou la traduction intégrée au texte source	179
6.1.1.3. Traduire le chiac et le camfranglais par le français international	183
6.1.1.4. Recours à un français de type oral	185
6.1.1.5. Reproduction des traces visibles dans le texte cible	190
6.1.1.6. L'omission	192
6.1.2. Le camfranglais et le chiac en traduction anglaise	193
6.1.2.1. Traduction « minimaliste » par explication des seuls « camfranglismes »	193
6.1.2.2. Rendre le chiac et le camfranglais par l'anglais international	195
6.1.2.3. Neutralisation de l'anglais	199
6.1.2.4. Exotisation et ajout d'informations supplémentaires	202
6.2. Le chiac et le camfranglais en traduction littéraire	205
6.2.1. Neutralisation du parler hybride	210
6.2.2. Normalisation du parler hybride	213
6.2.3. Exotisation du texte cible	217
6.3. Synthèse	220
CHAPITRE 7 VERS UNE APPROCHE SYNTHÉTIQUE DE LA TRADUCTION DES PARLERS HYBRIDES	222
7.0. Introduction	222
7.1 Traduction des textes écrits en chiac et en camfranglais	222
7.1.1 Traduction de textes non littéraires	222
7.1.2 Traduction de textes littéraires	226
7.2. Pour une traduction axée sur la validation de l'original	230
7.2.1 Priorité aux registres et niveaux de langue correspondant au texte source	230

7.2.2. Réduction au minimum des traductions intégrées au texte source et des notes de bas de page	240
7.2.3. « Compétence hybride » et synergies traductionnelles.....	242
7.3 Analyse de l'éthique bermanienne et venutienne de la traduction dans le contexte du chiac et du camfranglais	243
CHAPITRE 8 CONCLUSION	258
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	266
APPENDICE A.....	292
APPENDICE B.....	299
APPENDICE C.....	305
APPENDICE D.....	306
APPENDICE E	308
APPENDICE F	311

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Variation diatopique dans le camfranglais de Douala et de Yaoundé.....	49
---	-----------

RÉSUMÉ

Cette thèse examine quelques problèmes théoriques et pratiques de la traduction du chiac et du camfranglais ainsi que les stratégies traductionnelles adoptées pour résoudre ces difficultés. Elle part d'un certain nombre de principes traductologiques selon lesquels ces genres de parlers présentent des défis pour le traducteur en raison de leur statut de « vernaculaires » et de l'hybridation linguistique qui les caractérise. L'étude tente d'apporter des éléments de réponse aux questions ci-après : quelles sont les problèmes de traduction posés par le chiac et le camfranglais en général et les textes hétérogènes sur le plan linguistique et culturel en particulier ? Quelles sont les stratégies traductionnelles utilisées dans le but d'apporter des solutions à ces problèmes ? Ces questions sous-entendent que la traduction du chiac et du camfranglais n'est pas chose aisée. Certes le caractère hybride de ces parlers et leur statut linguistique en tant que vernaculaires rendent ardue leur traduction, mais il existe des moyens de surmonter ce type d'écueils.

Le présent travail, qui s'inscrit dans le cadre général des théories postcoloniales de la traduction, s'appuie sur des données constituées de textes littéraires et de textes non littéraires. Les premiers rassemblent l'essentiel de la production littéraire des écrivains acadiens ayant eu recours au chiac dans leurs différentes œuvres de fiction dont des traductions sont disponibles en anglais, tandis que les seconds regroupent des corpus monolingues d'énoncés chiacs et camfranglais, ainsi que des corpus bilingues (chiac-français, camfranglais-français, chiac-anglais et camfranglais-anglais) extraits de blogues, de forums de discussion, d'enquêtes sociolinguistiques et de textes issus de la culture populaire. Nous nous sommes inspiré d'une approche comparative et contrastive pour analyser les différentes stratégies de traduction employées dans les combinaisons linguistiques ci-dessus. De même, certains acquis théoriques de la traductologie telles la définition du concept de théorie postcoloniale et de traduction, l'éthique de la traduction, etc. ont fait l'objet d'un réexamen et d'une critique nuancée. L'étude révèle entre autres que non seulement les vernaculaires chiac et camfranglais sont traduisibles, mais aussi plusieurs stratégies utilisées lors de leur traduction et celle des langues dites « cultivées » se recoupent.

ABSTRACT

This thesis analyzes some theoretical and practical problems of the translation of Chiac and Camfranglais, as well as the strategies used by translators to solve these problems. It is based on a number of translation principles that these types of languages present major challenges due to their status as vernaculars and their inherent linguistic hybridity. This work attempts to answer the following questions: what are the translation problems posed by Camfranglais and Chiac as a whole, and linguistically and culturally heterogeneous texts in particular? What are the translation strategies used in order to find solutions to these issues? These questions imply that translating Chiac and Camfranglais is not an easy task. Although the hybrid nature of these languages and their linguistic status as vernaculars make them hard to translate, there are ways of overcoming such difficulties.

This study, which falls within the general framework of postcolonial translation theory, draws on data consisting of both literary and non-literary texts. The former include most of the literary production of Acadian writers who have used Chiac in their works whose translated versions are available in English, while the latter encompass Chiac and Camfranglais excerpts from monolingual corpora, as well as bilingual parallel corpora (Chiac-French, Camfranglais-French, Chiac-English and Camfranglais-English) culled from blogs, online chat forums, sociolinguistic surveys, and popular culture texts. The analysis of the translation strategies used in the aforementioned language pairs was inspired by a comparative and contrastive approach. Likewise, some translation premises and principles such as the definition of translation, the postcolonial translation theory, the ethics of translation are reassessed and critiqued in a well-balanced way. Lastly, this work reveals, among other things, that not only are the Chiac and Camfranglais hybrid vernaculars translatable, but also, several of the strategies used to translate them intersect with those employed for the translation of the so-called “cultivated” languages.

LISTE DES ABRÉVIATIONS UTILISÉES

AF = Acadian French
BEPC = Brevet d'études du premier cycle
CFA = Camfranglais
PDE = Petites difficultés d'existence
TS = Texte source
TC = Texte cible
WAPE = West African Pidgin-English

REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait pu être mené à son terme sans l'inestimable soutien multiforme de plusieurs personnes qui ont toujours été à mes côtés tout au long de ce voyage.

Je pense d'abord à mon directeur de thèse, Raymond Mopoho, qui a su judicieusement guider mes pas dans le monde exigeant de la recherche. Je voudrais lui exprimer ma profonde gratitude pour ses précieux conseils, son extrême patience, la confiance et la liberté intellectuelle qu'il m'a toujours accordées.

Je tiens également à exprimer toute ma reconnaissance aux membres de ma famille pour leur soutien indéfectible. Je voudrais ici remercier de tout cœur mon épouse, Arlette Biahé, qui a toujours su m'encourager et me donner l'envie de réaliser ce projet. Je suis également reconnaissant envers mes parents Emmanuel et Jacqueline Manfouo, mes frères Boileau, Hervé, Simplicie, Cyrille, Eyango, Brice, Ndoumbe, et ma sœur Sylvie ; mes amis et collègues Vincent Simedoh, Réjeanne Leblanc, Pierre Nguimfack, Éric Keunne, Masineau Kenné, Alexandra Tsedryk, Ziyang Yang, Afua Cooper, Jean-Guy Mboudjeke, Marie-Hélène Beauboeuf, Anas Atakora, Marc Wagg, Alain Takam, Patricia Lee Men Chin, Donatien Avélé, René Nko Sadi, Guy Zankia, Beautrel Nguena et Angela Garofolo pour leurs encouragements constants.

Qu'il me soit permis de remercier tout le corps enseignant et administratif du Département de français de l'Université Dalhousie pour son encadrement, mes collègues du Département de langues modernes de St. Francis Xavier University, ainsi que ceux du Département des langues, littératures et études culturelles de St. Thomas More College (Université de la Saskatchewan) pour leur amitié.

CHAPITRE 1

INTRODUCTION

L'expansion de la langue française au-delà de son aire naturelle et son implantation hors d'Europe, notamment en Afrique subsaharienne et en Amérique du Nord, ont grandement contribué à sa diversification. Cette situation a favorisé l'émergence de phénomènes d'appropriation du français aussi bien par des masses d'individus moins scolarisés qu'hautelement scolarisés afin d'exprimer ou de mieux rendre compte des réalités typiquement locales. Par ailleurs, cette appropriation du français a eu comme conséquence, entre autres, une évolution nette des attitudes et représentations linguistiques vis-à-vis de cette langue. Désormais, elle n'est plus forcément considérée comme la langue de l'ex-colonisateur, jouissant d'un prestige incontestable et maîtrisée par la seule élite intellectuelle minoritaire. Ce nouveau rapport à la langue a contribué, selon Queffélec (2009 : 45-46), au « développement de normes endogènes du français, tributaires du substrat linguistique et porteuses de réaménagement linguistique, le métissage linguistique a généré des codes mixtes ou des parlers hybrides qui abolissent la discontinuité entre langues en contact ».

Le camfranglais du Cameroun et le nouchi de Côte d'Ivoire peuvent être rangés dans la catégorie des parlers mixtes ou hybrides. Le phénomène ne s'observe pas uniquement dans les anciennes colonies africaines. En effet, dans l'espace francophone nord-américain en général, et au Sud-Est de la province canadienne du Nouveau-Brunswick en particulier, la conjonction d'un certain nombre de facteurs assez récents observés à Moncton, principale métropole de cette province, a favorisé le développement

du chiac, une variété de français essentiellement parlée par les jeunes. Perrot (2001) le souligne en ces termes :

Au plan linguistique, Moncton se caractérise par un continuum complexe qui est le produit de récentes évolutions : 1) l'affaiblissement de l'Acadien traditionnel, encore parlé par la plus vieille génération (certains traits " archaïques " restent cependant très vivaces, même chez les jeunes; 2) le développement d'un français régional plus normatif, langue du système éducatif et des médias; 3) l'intensification du contact avec l'anglais et la pratique du bilinguisme en milieu urbain minoritaire. Ce contexte a donné naissance à une variété mixte distincte communément appelée chiac et souvent décrite par les locuteurs eux-mêmes comme "les deux langues mêlées" (2001 : 130).

En dépit des grandes distances géographiques et même culturelles qui les séparent, le chiac et le camfranglais qui feront l'objet de la présente étude offrent des situations sociolinguistiques¹ plus ou moins identiques. Tous deux sont des phénomènes urbains, des parlars jeunes assez récents et relativement stabilisés, à base de français et nés du contact de langues. Dans le cas du chiac, il s'agit d'un parler vernaculaire, fruit de l'intensification du contact du français avec l'anglais, tandis que le camfranglais est le résultat du contact du français avec l'anglais, le pidgin-English et les langues camerounaises. Ces parlars qui ont déjà acquis leurs *lettres de noblesse*² – à en juger par leur utilisation dans la vie quotidienne, leur présence dans les médias et autres supports électroniques, etc. – ont fait l'objet d'études linguistiques – aux plans lexical,

¹ Nous y reviendrons plus en détail dans le prochain chapitre.

² Le camfranglais est désormais considéré par l'Unesco comme l'une des langues parlées au Cameroun. En outre, cette organisation lui attribue le statut de langue véhiculaire. Il convient cependant de nuancer cette affirmation. À notre avis, bien que le camfranglais soit considéré comme une langue véhiculaire, il reste tout de même qu'il a une portée assez limitée, car il est parlé essentiellement par les jeunes en zone urbaine.

<http://www.unesco.org/uii/litbase/?menu=4&programme=14>. Consulté le 3 juin 2011.

Des cours de chiac sont de plus en plus offerts à des immigrants nouvellement arrivés au Nouveau-Brunswick, à Moncton plus précisément.

<http://www.cbc.ca/news/canada/new-brunswick/story/2010/06/29/nb-immigrants-chiac-course-624.html>. Consulté le 4 mai 2011.

morphologique, syntaxique – et sociolinguistiques. Cependant, ces parlers ont rarement été abordés dans une perspective traductologique, hormis une poignée d'articles consacrés à la traduction du chiac. Pourtant, le chiac et le camfranglais posent un certain nombre de difficultés au traducteur en raison de leur statut de parlers vernaculaires ou de sociolectes d'une part, et de l'hybridation linguistique qui les caractérise d'autre part. Dans le premier cas de figure, Berman (1985 : 79) affirme : « Malheureusement, le vernaculaire, collant au terroir résiste à toute traduction directe dans un autre vernaculaire. Seules les langues cultivées peuvent s'entretendre. » Dans le second cas de figure, Derrida (1985 : 215) renchérit : « Comment traduire un texte écrit en plusieurs langues ? Comment "rendre" l'effet de pluralité ? Et si l'on traduit par plusieurs langues à la fois, appelle-t-on cela traduire ? » De ce qui précède, il ressort que les deux auteurs ci-dessus posent clairement le problème de l'intraduisibilité des textes linguistiquement hybrides et des vernaculaires. Dès lors, on est en droit de se demander si le chiac et le camfranglais qui correspondent aux types de textes décrits par Derrida et Berman sont effectivement intraduisibles. Les questions soulevées par Derrida en suscitent bien d'autres. Par exemple, face à des textes caractérisés par le plurilinguisme, l'attitude du traducteur peut-elle être la même qu'en présence de textes rédigés en des langues dites «cultivées», pour reprendre l'expression de Berman ? Quels problèmes de traduction les textes hybrides posent-ils ? Par ailleurs, les parlers hybrides ou vernaculaires renvoient à une fonction référentielle dans la mesure où ils sont utilisés quotidiennement par leurs locuteurs le plus souvent à des fins de communication. Cependant, l'inscription formelle de ces codes dans les œuvres littéraires par des auteurs issus des littératures mineures ou de « l'exigüité » (Paré : 1992) relève en général d'une entreprise délibérée susceptible de poser des difficultés au traducteur. Dans une telle situation, la présence de parlers

hybrides dans une œuvre de fiction peut souvent revêtir plusieurs fonctions : identitaire, subversive, idéologique, esthétique, etc., lesquelles ne sont pas toujours aisément transférables dans les textes dits « homogènes ». Se pose la question de savoir s'il est possible pour le traducteur de rendre compte des représentations du texte source sans pour autant nuire à la communicabilité du texte cible. Bien plus, quelles stratégies s'offrent au traducteur de ce type de texte dans un contexte où la traduction peut parfois prendre des allures de « création parallèle » (Mopoho 1997 : 258) ? De quelle marge de manœuvre dispose le traducteur face à cet exercice de création, étant donné qu'il n'existe pas toujours³ de correspondance « vernaculaire » ou sociolectale dans la langue cible ? Plus exactement, le traducteur peut-il ou doit-il délibérément ou non s'exclure du projet de « création » à l'œuvre dans l'original dans la mesure où, comme l'affirme Ortega y Gasset (2000),

[t]o write well is to make continual incursions into grammar, into established usage, and into accepted linguistic norms. It is an act of permanent rebellion against the social environs, a subversion. To write well is to employ a certain radical courage. Fine, but the translator is usually a shy character. ... He finds himself facing an enormous controlling apparatus, composed of grammar and common usage. What will he do with the rebellious text? Isn't it too much to ask that he also be rebellious, particularly since the text is someone else's? He will be ruled by cowardice, so instead of resisting grammatical restraints he will do just the opposite: he will place the translated author in the prison of normal expression; that is, he will betray him (2000 : 50).

Quelle(s) approche(s) traductionnelle(s) est ou sont spécifiquement applicable(s) aux parlars hybrides en général, et au binôme chiac-camfranglais en particulier ? Autant de questions, parmi bien d'autres, auxquelles cette étude s'attellera à répondre.

³ Nous sommes conscient que cette variété correspondante peut bien exister, sans toutefois jouir du même « prestige » accordé à celui du texte source.

Certes, le chiac et le camfranglais présentent des difficultés de traduction du fait de leur nature hybride et de leur statut linguistique de parler vernaculaire ou de sociolecte. Mais, il existe des moyens de résoudre les problèmes de traduction que ce genre de textes sont susceptibles de poser au traducteur. Plus exactement, « parler d'intraduisibles n'implique nullement que les termes [les langues ou parlers, pourrait-on écrire] en question [...] ne soient pas traduits et ne puissent pas l'être – l'intraduisible, c'est plutôt ce qu'on ne cesse de (ne pas) traduire » Cassin (2004 : xvii). D'où l'intérêt de notre étude et, partant, de la traduction de textes linguistiquement hybrides qui, de l'avis de Hornby, qui reprend à son compte Schäffner (1997 : 325), sont à l'image du monde d'aujourd'hui dans lequel,

[t]he phenomenon of the hybrid text, whether in postcolonial literature or other genres, reflects the reality of our world today, itself a hybrid world, where the former clear-cut and conflicting power structures and systems (whether capitalism vs. communism or coloniser vs. colonised) have given way to interacting, heterogeneous groups and often unpredictable forces in a constant flux. The hybrid text is a natural result of our international, intercultural globalised lives (2001 : 208).

En donnant à ce travail le titre de « Parlers hybrides en traduction : l'exemple du chiac et du camfranglais », nous nous proposons de faire une analyse des difficultés liées à la traduction de ces hybrides linguistiques canadien et camerounais ainsi que des stratégies traductionnelles utilisées pour résoudre ces problèmes. Nous nous attacherons également à dégager l'incidence de la traduction de ce genre de langues sur les théories traditionnelles de la traduction, tant il est vrai que, selon Bandia,

« [t]he strategic creation of a hybrid in-between language, 'third code' (Bhabha :1994) defies the very notion of a source text, as understood in traditional translation theory, that is homogenous and can be readily translated into another homogenous language culture (2008 : 6).

Notre travail de recherche s'appuie en partie sur la théorie postcoloniale, tout en marquant sa différence d'un point de vue méthodologique. Bandia (2008 : 6) définit la théorie postcoloniale comme étant un sous-domaine de la traductologie élaboré dans les années 80, à la suite de l'émergence des études postcoloniales en tant que discipline ayant révélé entre autres le rôle joué par la traduction dans l'entreprise de conquête, de colonisation et d'impérialisme. Il ajoute que la théorie postcoloniale appliquée à la traduction s'intéresse particulièrement à l'hybridité linguistico-culturelle des textes issus des contextes postcoloniaux, aux cultures non occidentales, ainsi qu'à l'inégalité des relations de pouvoirs entre les pays anciennement colonisés et les ex-puissances colonisatrices. Mboudjeke (2007 : 7), qui reprend à son compte Robinson (1997), range les pays postcoloniaux dans deux catégories : « [L]es pays dans lesquels les colonisateurs se sont installés avec leur langue maternelle (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, États-Unis), et les pays dans lesquels les colonisateurs ont " imposé " leur langue aux colonisés (Cameroun, Sénégal, etc. pour le français, Kenya, Cameroun, etc. pour l'anglais). » Contrairement aux théoriciens postcoloniaux qui ont tendance à étudier la traduction sous le seul angle littéraire, notre réflexion se propose d'étendre le champ de la recherche en convoquant les approches linguistiques (descriptive et contrastive) et sociolinguistiques. En d'autres termes, il s'agit d'opter pour un cadre théorique fondé sur l'éclectisme au sens où Petterson écrit :

In short, what postcolonial translation studies now need is at least (a combination of) the following: theoretical eclecticism: [...] an interdisciplinary openness to related work in ethnography, anthropology, sociology, history, linguistics (especially pragmatics)

and literary studies (especially literary pragmatics) (1999 : non paginé⁴).

Par ailleurs, les théoriciens postcoloniaux soucieux de faire le procès de la traduction (Robinson : 1997 cité par Mboudjeke, 2007 : 7) ont tendance à concevoir l'activité traduisante comme étant le théâtre d'un conflit Nord-Sud mettant en lumière les rapports de force disproportionnés et inégalitaires entre l'Occident et le Tiers Monde, entre le centre et la périphérie. À ce sujet, Bandia note que,

[p]ostcolonial translations also raise serious issues regarding the unequal power relations between the Third World and the West, between the centre and the periphery, and the ensuing hegemonic and counter-hegemonic forces that permeate translation or cross-cultural communication between these two worlds (2008 : 6-7).

Cependant, une lecture de la situation sociolinguistique du chiac sur laquelle nous nous attarderons dans le prochain chapitre pourrait remettre en question les affirmations de Bandia. Premièrement, le chiac peut être considéré comme étant un parler vernaculaire « occidental » présent dans la société occidentale et non dans celle(s) du Tiers Monde. Deuxièmement, le chiac peut être perçu comme étant doublement périphérique dans la mesure où, en tant que variété de français, cet hybride linguistique doit se distinguer à la fois de la norme hexagonale, mais également du français standard canadien dominé par le québécois, comme le souligne Leclerc (2005b) qui s'appuie sur les thèses de Paré (1994 : 41-42) ainsi que celles de A. Boudreau et R. Boudreau :

Writing in chiac (and, to a lesser extent, writing about Chiac) is to be part of a battle against the ideological stigmatisation, under the influence of Parisian literature, of the literary use of vernacular languages in all literatures written in French. In addition, writing in Chiac creates a distinction from the better known Québec literary

⁴ <https://www.google.ca/webhp?sourceid=chrome-instant&ion=1&espv=2&ie=UTF-8#q=The+Postcolonial+Turn+in+Literary+Translation+Studies%3A+Theoretical+Frameworks+Reviewed>. Consulté le 15 mars 2014.

norm, which also imposes its standards and vision of what vernaculars are acceptable on its own French-Canadian periphery. (Leclerc 2005b : 163, citant Paré 1994 : 41-42, A. Boudreau et R. Boudreau 2004 :167-169).

Troisièmement, en tant que parler essentiellement utilisé par des francophones, et donc par des Franco-Canadiens⁵, ces derniers peuvent être considérés, dans une certaine mesure, comme d'anciens sujets colonisés. Cette position est également soutenue par Mboudjeke qui écrit :

[D]ans le cas du Canada, l'application de l'appellatif "colonisateur" aux Franco-canadiens est problématique. C'est que par rapport aux populations autochtones du Canada, les Franco-canadiens peuvent être considérés comme d'anciens colonisateurs ; mais par rapport aux Anglophones, **ils peuvent être considérés comme des anciens colonisés**⁶ (2007 : 7).

Les trois arguments ci-dessus tendent à souligner la nécessité de revoir la définition du concept postcolonial. De plus, on reproche à la théorie postcoloniale qu'elle semble se confiner dans des débats philosophiques dans lesquels les théoriciens postcoloniaux ont tendance à formuler des recommandations quant aux orientations que prendrait la traduction. Ce faisant, ces derniers délaissent le côté empirique de la question qui pourtant semble être la tendance suivie en traductologie, comme le souligne Chesterman (1998 : 201, cité par Petterson 1999), qui parle du « shift from philosophical conceptual analysis towards empirical research » comme étant « the most important trend

⁵ Ce terme désigne indifféremment les Québécois, les Acadiens, les Franco-manitobains, les Fransaskois, etc.

⁶ Nous soulignons. Sauf indication contraire, les caractères gras et les italiques utilisés dans cette thèse sont de nous. Ils servent à mettre en relief certains termes et expressions relevant du chiac ou du camfranglais. Ils sont aussi employés pour souligner l'importance de certaines idées ou informations. Exemple : Je vais **go** au **lage** ; Je vais **crosser** la **street**.

in current translation studies ». C'est justement sur ce passage de la théorie à la pratique dont parle Petterson que nous nous concentrerons tout au long de ce travail de recherche.

D'un point de vue typologique, nos données sont constituées de textes littéraires et de textes non littéraires.

Le « corpus littéraire général » rassemble l'essentiel de la production littéraire des écrivains acadiens ayant eu recours au chiac dans leurs différentes œuvres de fiction - les romans en particulier - dont des traductions sont disponibles en anglais. Il s'agit des cinq romans ci-dessous suivis de leurs traductions respectives : (1) *Moncton Mantra* (1997), *Moncton Mantra* (2001) de G. Leblanc, ainsi que (2) *Pas pire* (1998), *Just Fine* (1999) ; (3) *Un fin passage* (2001), *A Fine Passage* (2002) ; (4) *Petites difficultés d'existence* (2002), *Life's Little Difficulties* (2004) et (5) *Pour sûr* (2011), *For Sure* (2013) de F. Daigle. Les traductions du chiac vers l'anglais proposées dans ces romans consistent essentiellement en des scènes de dialogues présentes dans les œuvres de ces deux auteurs, la narration dans les romans en question étant menée en français international. Il n'existe pas à notre connaissance de versions traduites d'œuvres littéraires d'écrivains camerounais qui ont fait usage du camfranglais dans leurs livres.

Le « corpus non littéraire général » se compose de trois types de données, à savoir un sous-corpus de presse électronique (blogues et forums de discussion), un sous-corpus d'« enquêtes sociolinguistiques » ainsi qu'un sous-corpus « divers ». Le sous-corpus de presse électronique renferme un corpus monolingue composé de textes rédigés en chiac et en camfranglais, extraits d'une part des huit blogues et forums de discussion suivants consacrés au parler acadien du Sud-Est du Nouveau-Brunswick :

(1) *Moniteuracadien.com* : <http://moniteuracadien.com/> ; (2) *Acadieman.com* : <http://acadieman.com/> ; (3) *Reference.com* : <http://www.reference.com/> ; (4) *Astro.gla.ac.uk* : <http://www.astro.gla.ac.uk> ; (5) *Cadet-world.com* : <http://www.cadet-world.com/> ; (6) *Capacadie.com* ; <http://www.capacadie.com/> ; (7) *Web.archive.org* : <http://web.archive.org/> ; (8) *Jemesouviens.org* : <http://jemesouviens.over-blog.com/> ;

d'autre part, ces textes sont tirés des onze blogues et forums de discussion ci-dessous consacrés au parler urbain camerounais : (1) *Atangofoot.over-blog.com* : <http://atangofoot.over-blog.com> ; (2) *Lionducameroun4life.unblog.fr* : <http://lionducameroun4life.unblog.fr/> ; (3) *Facebook* : <http://www.facebook.com/> ; (4) *Camer.be* : <http://camer.be/> ; (5) *Mboablog.com* : <http://www.mboablog.com> ; (6) *Etounou.free.fr* : <http://etounou.free.fr/> ; (7) *Cameroon-info.net* : <http://www.cameroon-info.net> ; (8) *Bonaberi.com* : <http://www.bonaberi.com/> ; (9) *Camerfeeling.net* : <http://www.camerfeeling.net> ; (10) *Camfoot.com* : <http://www.camfoot.com/> ; (11) *Grioo.com* : <http://www.grioo.com/>. Bon nombre d'énoncés monolingues extraits de ces différents blogues et forums seront utilisés dans le troisième chapitre de cette thèse dans le but d'illustrer certains aspects de la description linguistique du chiac et du camfranglais. Le sous-corpus d'« enquêtes sociolinguistiques » se compose de corpus bilingues répartis selon les combinaisons linguistiques suivantes : chiac-anglais ; camfranglais-anglais ; camfranglais-français et chiac-français. Ces ressources donnent à voir des textes sources et cibles consistant respectivement en des transcriptions et des traductions de la parole spontanée et des productions discursives de locuteurs du chiac et du camfranglais par des chercheurs ayant consacré des travaux à ces deux hybrides linguistiques. Ainsi, dans le cadre de la traduction camfranglais-français, les vingt-deux corpus suivants ont retenu notre attention : (1) corpus Fosso (1999) ; (2) corpus Ntsobé et

al. (2008) ; (3) corpus Chia et Gerbrault (1990) ; (4) corpus Biloa (1999) ; (5) corpus Essono (1997) ; (6) corpus Mbah Onana (1997) ; (7) corpus Ébongue et Fonkoua (2010) ; (8, 9 et 10) corpus Nzessé (2005, 2009, 2012) ; (11) : corpus Tandia et Tsofack (2009) ; (12) corpus Lobe Ewane (1989) ; (13 et 14) corpus de Féral (2006, 2007) ; (15) Ndibnu-Messina et Elobo Onana (2014) ; (16) corpus Feussi (2008) ; (17) corpus Telep (2014) ; (18) : corpus Simo Nguemkam-Souop (2009) ; (19) : corpus Eloundou Eloundou (2011) ; (20) corpus Bissaya Bessaya (2014) ; (21) corpus Valéry Ndongo (sans date). Seront aussi exploités dans le cadre de la traduction du camfranglais vers l'anglais les quatorze corpus ci-dessous : (1, 2 et 3) corpus Kouega (2003a, 2003b, 2013) ; (4) Laziz Nchare (2010) ; (5) corpus Machetti et Siebetchou (2013) ; (6) corpus Simo Bobda and Mbouya (2005) ; (7) corpus Echu (2006) ; (8) Kiessling (2005) ; (9) Niba Ngwa (2007) ; (10 et 11) corpus Vakunta (2008, 2015) ; (12) corpus Meutem Kamtchueng (2016) ; (13 et 14) corpus Stein-Kanjora (2008, 2016). La traduction du chiac vers le français s'appuie sur les six corpus suivants : (1) corpus Young (2002) ; (2) corpus Perrot (1998) ; (3) corpus Reference.com (sans date) ; (4) corpus Jemesouviens (2011) ; (5) corpus Thibault (2011), McLaughlin-Chaisson et Chaisson (2016), tandis que celle du chiac vers l'anglais repose sur l'exploitation des sept corpus ci-dessous : (1 et 2) corpus Young (2002a, 2002b) ; (3) corpus McLaughlin (2010) ; (4) corpus King (2008) ; (5) corpus King et Comeau (2011) ; (6) corpus Keating (2011) et (7) McLaughlin-Chaisson et Chaisson (2016). Enfin, le sous-corpus « divers » est composé de textes tirés de bandes dessinées (rédigées en chiac) et traduits en anglais (corpus Comeau et King 2011) ; d'une petite annonce rédigée en chiac, en français et en anglais (corpus McLaughlin-Chaisson et Chaisson 2016) ; d'un dictionnaire bilingue camfranglais-français (Ndongo : non daté), ainsi que de quatre chansons. Les deux premières chansons sont des titres en camfranglais, notamment

« Jamais », tiré de l'album « Vert Rouge Jaune » du musicien camerounais Krotal (2003) et traduit en français par Mivy (corpus Mivy 2009), ainsi que « Si tu vois ma go », tiré de l'album « Je Go » du rappeur camerounais Koppo (2004), traduit en français par Mivy (2008) (corpus Mivy 2008). Les deux autres chansons sont des titres en chiac. Il s'agit de « Moncton », extrait de l'album « Comme de la musique » de l'artiste-musicienne néo-brunswickoise Marie-Jo Thério (1995) et traduit vers le français par Joualvert.com (2008) : (corpus Joualvert.com 2008) et partiellement vers l'anglais par Leclerc (2005b) : (corpus Leclerc 2005b), ainsi que de « Bingo », chanson tirée de l'album « Hot Cliché » du groupe de rap Radio Radio (2008), traduite en français par Thibault (2011) : (corpus Thibault 2011).

En somme, mis à part nos textes monolingues, notre « corpus non littéraire général » est constitué de textes rédigés en chiac et en camfranglais pour lesquels il est proposé des traductions anglaises ou françaises par des chercheurs, des traducteurs professionnels et des internautes au cours de la période allant du début des années 1990 à 2016. Par ailleurs, les enquêtes sociolinguistiques ont été menées auprès d'une population jeune en milieu scolaire et dans des espaces et centres récréatifs au Cameroun et au Nouveau-Brunswick, mais aussi en milieu universitaire au Cameroun. Les sujets de discussion abordés dans notre corpus non littéraire général couvrent des thèmes aussi vastes et variés que les rapports sociaux entre jeunes, l'affectivité et les problèmes sentimentaux, l'argent, la mode et les loisirs, les relations entre les jeunes et les aînés, la vie scolaire, l'avenir et les débouchés professionnels, l'actualité nationale et internationale, l'alimentation, etc. (Ntsobé *et al.* 2008, Fosso 1999, Perrot 1998). À

l'image de la plupart des textes pragmatiques⁷ (Delisle 1980), la plupart des textes non littéraires retenus dans le cadre de notre travail se démarquent par leur caractère anonyme.

À ce sujet, Delisle écrit :

Les écrits pragmatiques [les écrits non littéraires, pourrait-on ajouter] se distinguent des autres genres de textes (littéraires, bibliques) par un certain nombre de traits caractéristiques. L'**anonymat** par exemple. Le message n'étant pas centré sur son auteur comme dans le cas d'une œuvre littéraire, mais sur une réalité plus ou moins objectivée, les textes pragmatiques sont souvent anonymes et, dans bien des cas, il n'est d'aucune utilité pour le traducteur d'en connaître le rédacteur (1980 : 24).

Il convient de préciser que certains textes non littéraires étudiés dans le cadre de notre thèse sont également traduits par des auteurs anonymes. À titre d'exemple, certaines traductions contenues dans les sites Web et forums tels <http://joualvert.com>, <https://www.reference.com/> et <http://www.lacoccinelle.net/296556.html> ne portent pas les noms de leurs auteurs. Dans l'ensemble, notre corpus général de textes non littéraires monolingues contient 400 phrases rédigées en chiac et 1000 phrases camfranglaises, tandis que celui des textes non littéraires bilingues est composé de 2000 paires de phrases, soit 1000 paires de phrases représentant un corpus bilingue camfranglais-français, 500 paires de phrases représentant un corpus bilingue camfranglais-anglais, 350 paires de phrases formant un corpus chiac-anglais et 150 paires de phrases représentant un corpus chiac-français. Cette répartition inégalitaire reflète la tendance concernant le volume de textes traduits d'une combinaison linguistique à l'autre. En ce qui concerne le

⁷ Selon Delisle 1980), les textes pragmatiques visent avant tout à transmettre une information, l'aspect esthétique n'étant pas dominant. Delisle range dans la catégorie des textes pragmatiques les éléments ci-après : « les articles de presse, la correspondance générale, les brochures explicatives non techniques, la documentation touristique, les rapports et documents officiels, bref tout texte général traitant de pollution, santé physique, consommation, drogue, loisirs, économie, sports et autres documaines d'activités analogues » (1980 : 24).

camfranglais et le chiac, force est de constater que la plupart des études consacrées à ces deux hybrides linguistiques sont publiées en français, et non en anglais, par des chercheurs francophones camerounais et acadiens. Cependant, s'il est vrai que les chercheurs camerounais accompagnent en général les énoncés camfranglais de leurs traductions françaises, il en est autrement de leurs collègues acadiens qui traduisent rarement le chiac vers le français. Ces différentes façons d'aborder les parlers acadien et camerounais par les chercheurs peut s'expliquer par le fait que l'anglais, l'acadien traditionnel et le français qui composent le chiac ne subissent quasiment pas de changement ou d'extension de sens. Par conséquent, les auteurs ne verraient pas la nécessité de traduire en français des textes chiacs. En revanche, en camfranglais les phénomènes d'extension de sens et de resémantisation, ainsi que la présence de langues nationales camerounaises et du pidgin-English camerounais amèneraient les auteurs à traduire les textes camfranglais afin d'atteindre un plus large lectorat, surtout étranger.

La présente étude vient s'ajouter à quelques articles consacrés au traitement du chiac et du camfranglais dans un contexte traductologique. Leclerc (2004, 2005a, 2005b, 2006, 2007, 2008) s'intéresse aux difficultés que pose la traduction en anglais du vernaculaire chiac du Sud-Est du Nouveau-Brunswick, ainsi qu'aux stratégies adoptées par les traducteurs au cours de l'opération traduisante. Pour elle, deux facteurs expliquent les problèmes entourant la traduction de cet hybride linguistique : le plurilinguisme qui le caractérise et son statut linguistique en tant que sociolecte essentiellement parlé par des jeunes d'une région précise au Nouveau-Brunswick. Malaborza (2006) plaide en faveur d'une traduction destinée à la scène rédigée entièrement en chiac car, explique-t-elle, ce code linguistique est une « langue vivante » (Malaborza (2006 :199) capable non seulement de rendre efficacement compte des réalités du Sud-Est du Nouveau-Brunswick,

mais également de montrer la façon dont la langue française est utilisée en Acadie. L'auteure verrait donc dans cette « démarche un plaidoyer pour une représentation culturelle, identitaire des Acadiens contemporains dans le théâtre vivant » (Malaborza 2006 : 198-199). Tomasziewicz (2008) de son côté dresse le bilan d'un projet qui a mené à la traduction en polonais de six œuvres littéraires acadiennes. Il s'agit de *Les Portes-tournantes* de Savoie (1990), *L'oasis* de Pelletier (1993), *L'Acadien reprend son pays* de LeBoutillier (1997), *Terre sur mer* de Thériault (1999), *La disgrâce de l'humanité : essai sur la torture* de Thibodeau (1999) et *Petites difficultés d'existence* de F. Daigle (2002). Son article présente les résultats d'une « expérience traductologique et didactique » (Tomasziewicz 2008 : 98) entamée en 2008 – à l'Institut de philologie romane de l'Université de Mickiewicz en Pologne – dont l'objectif principal était la « diffusion et la promotion en Pologne de la littérature, langue et culture des communautés minoritaires du Canada français » (Tomasziewicz 2008 : 98). La traduction des ouvrages en question par des étudiantes inscrites au deuxième cycle de cet institut révèle que ces traductrices en herbe ont rencontré des difficultés importantes dans le cadre de la traduction en polonais du vernaculaire chiac présent dans les scènes dialogales de *Petites difficultés d'existence*, roman de F. Daigle (2002). Vakunta (2008), dans l'une des rares publications portant sur le camfranglais en traduction, attire l'attention du lecteur sur l'émergence dans la littérature camerounaise contemporaine du camfranglais tout en soulignant les difficultés de traduction que pourrait rencontrer le traducteur ayant une connaissance imparfaite de cet hybride linguistique et de son contexte sociolinguistique.

Dans l'ensemble, ces travaux présentent un certain nombre de points communs avec notre réflexion, à savoir les difficultés posées par la traduction du chiac ou du

camfranglais, en raison de l'hybridation linguistique caractéristique de ces parlers ou encore du fait de leur condition de sociolecte qui rend assez difficile tout transfert sémantique de ces parlers dans des langues dites homogènes. Toutefois, notre étude se démarque des travaux précédents en bien des aspects. Ce travail constitue, à notre connaissance, la première étude approfondie consacrée entièrement au camfranglais et au chiac dans une perspective traductologique. En outre, contrairement aux recherches sus-évoquées dont les données reposent exclusivement sur des corpus extraits de textes littéraires, nous nous proposons dans le cadre de cette thèse d'élargir le recueil de données en y incluant, comme nous l'avons déjà indiqué, des textes non littéraires. Par ailleurs, aucun des articles mentionnés précédemment ne propose une approche de la traduction du chiac ou du camfranglais. S'appuyant sur un corpus insuffisamment étayé, Leclerc (2007, 2008) décrit les différentes stratégies auxquelles ont recours Majzels et Elder, les principaux traducteurs de la littérature acadienne, plus exactement du chiac vers l'anglais, pour parvenir à une conclusion faite par Simon (1997 : 194-195) quelques années auparavant et selon laquelle au Canada, les traductions d'œuvres issues du Canada français vers le Canada anglais ont généralement oscillé entre les approches ethnographiques et l'assimilation. Toutefois, ce constat général ne prend pas en compte les textes non littéraires, ce qui pourrait sans doute nous amener à nuancer les conclusions de Leclerc qui, du reste, ne jette pas les bases d'une approche de la traduction du chiac vers l'anglais, une lacune que le présent travail tentera de combler. Outre les articles de Leclerc et de Vakunta, il existe également quelques études approfondies consacrées aux problèmes théoriques et pratiques que pose la traduction en contexte de bilinguisme ou multilinguisme à l'image du Canada et du Cameroun.

Mboudjeke (2007) par exemple se penche sur les problèmes posés par la traduction d'hybrides linguistiques en situation de bilinguisme, notamment au Canada et au Cameroun, à la lumière de la théorie postcoloniale et sous un angle non littéraire, même s'il a recours aux textes littéraires à l'occasion. Son étude soutient la thèse selon laquelle traduire dans un environnement de bilinguisme marqué par des problèmes d'interférences linguistiques et culturelles n'est pas la même chose que traduire dans un milieu unilingue. Certes, Mboudjeke n'aborde nulle part dans son travail le chiac en traduction, pas plus que le camfranglais, mais son étude permet d'apporter davantage d'éclairage sur le fait que les questions d'interférences linguistiques ou de contact de langues ne sont pas le propre de sociétés anciennement colonisées du Tiers Monde, car même dans des États-nations caractéristiques des sociétés occidentales comme le Canada, le bilinguisme n'est pas toujours synonyme de cohabitation de deux monolingues comme l'a soutenu Juhel (1982) dans une thèse de doctorat consacrée au bilinguisme et à la traduction au Canada. S'inspirant également des théories postcoloniales de la traduction, d'autres chercheurs ont produit des ouvrages consacrés à la traduction en anglais des variétés de français présentes dans la littérature africaine d'expression française caractérisée par le pluralisme linguistique. Kwaku Gyasi (2006) et Bandia (2004, 2008) s'intéressent entre autres à la façon dont les notions empruntées à la traductologie peuvent contribuer à une analyse littéraire de textes sources d'écrivains africains afin de résoudre les problèmes susceptibles de se poser lors de l'activité traduisante. L'étude de Batchelor (2009) qui se situe dans le prolongement des travaux de Bandia et Kwaku Gyasi consiste essentiellement en une étude à la fois descriptive et critique des traductions en anglais de la littérature francophone caractérisée par une double hétérogénéité linguistique et culturelle. À la différence de Vakunta (2008) qui

n'apporte pas de solutions aux problèmes de traduction que pourrait rencontrer le traducteur du camfranglais ou de « camerounismes », Batchelor (2009) avance quelques solutions dont certaines nous serviront à esquisser une approche de la traduction du camfranglais et du chiac, tout en dépassant le cadre des textes littéraires auxquels se limitent son ouvrage ainsi que ceux cités plus haut.

La thèse se compose de huit chapitres. Le premier est consacré à l'introduction générale. Y sont entre autres énoncés la problématique et les objectifs de la présente recherche, l'hypothèse ainsi qu'une revue des publications antérieures. Le deuxième chapitre dresse la situation sociolinguistique du Cameroun et du Canada, plus exactement celle de la région de Moncton au Sud-Est du Nouveau-Brunswick. Seront ainsi étudiés la genèse, l'évolution, le statut et les fonctions des deux parlers que nous nous proposons d'examiner. Ce chapitre se propose également de faire un tour d'horizon du Cameroun et de l'Acadie afin de les situer dans le contexte de leur évolution historique. Le chapitre suivant s'appuie en partie sur la notion d'emprunt linguistique afin de procéder à une description des deux parlers hybrides sur les plans lexico-morphologique et lexicosémantique. Le quatrième chapitre traite de façon globale des problèmes posés par la traduction d'hybrides linguistiques en situation de bilinguisme ou de multilinguisme, tandis que le cinquième chapitre porte sur les stratégies utilisées par les traducteurs pour résoudre les difficultés liées à la traduction de ce type de textes. Pour des raisons pratiques, l'analyse sera circonscrite au traitement du jocal québécois dans un contexte traductologique, ainsi qu'aux français basilectal et mésolectal utilisés essentiellement par des masses d'individus non scolarisés et peu scolarisés dans certains pays d'Afrique francophone en général et au Cameroun en particulier. Le sixième chapitre est consacré à

l'analyse de la traduction du chiac et du camfranglais. Le septième chapitre se propose d'esquisser quelques balises théoriques de l'approche traductionnelle du chiac et du camfranglais. Il entend également procéder à un réexamen de certains fondements théoriques de l'éthique en traduction proposés par Berman (1985, 1999) et Venuti (1996, 1998) à la lumière du chiac et du camfranglais. Contrairement aux chapitres précédents qui adoptent une méthodologie résolument descriptive, le chapitre sept se veut en partie prescriptiviste au sens où Chesterman (1998: 226 cité par Petterson 1999) l'entend : « "A prescriptive statement is simply a form of hypothesis, usually concerning the desirability parameters", and, if this is the case, then, " We should incorporate it [prescriptivism] into our empirical theory, testing its hypotheses just *as we* would test others". » C'est exactement ce que nous nous emploierons à faire dans ce chapitre lorsqu'il sera question de proposer une approche traductionnelle des deux parlars étudiés. Le huitième chapitre sera consacré à la conclusion générale de notre travail.

CHAPITRE 2

LES PARLERS URBAINS CHIAC ET CAMFRANGLAIS : PORTRAITS SOCIOLINGUISTIQUES

2.0. Introduction

Depuis les travaux des sociologues de l'École de Chicago, l'on sait que la ville est incontestablement un « laboratoire social » (Coulon : 1992). D'ailleurs, les pères fondateurs de la sociolinguistique l'avaient si bien compris, eux qui, en 1964 à l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA), lors de la toute première rencontre scientifique entièrement axée sur cette discipline, consacrèrent une partie importante de leurs communications à la thématique de la ville (Calvet 2002 : 47). Cependant, comme le souligne Calvet (2002), « si la ville y était fortement présente [lors des communications sus-évoquées] elle ne constituait pas pour autant une problématique ». En d'autres termes, la ville n'était pas encore considérée comme un objet d'étude. C'est justement ce type de manquements que tente de pallier depuis quasiment deux décennies – et plus sérieusement au cours de ces dernières années – la sociolinguistique urbaine. À la différence de la sociolinguistique dite générale ou « non urbaine » (Bulot 2001) qui s'attelle à étudier « la covariance langue/société, sans problématiser la ville : l'espace apparaît comme un donné » (Veschambre 2004 :1), la sociolinguistique urbaine « considère que l'espace [de la ville] est un produit social, que la dénomination, la désignation de l'espace concourent à le produire socialement (Veschambre 2004 :1). Au-delà du fait que la ville peut se donner à voir comme un « espace de déploiement d'activités diversifiées et spécialisées, lieu d'échanges de tous ordres [...], lieu privilégié de la culture et de la transmission des savoirs [...], espace de voies et d'édifices particuliers, de divisions spatiales spécifiques »

(Leimdorfer 2004 : 239), le terrain urbain représente aux yeux des sociolinguistes un enjeu majeur à plus d'un titre. En effet, bien plus que les campagnes, les villes sont les lieux d'expression privilégiés de variations langagières et linguistiques complexes ainsi que du contact de langues (Bulot, Bauvois et Blanchet 2001, Calvet 2002). Douala et Yaoundé, les deux principales métropoles et vitrines du Cameroun, et la ville canadienne de Moncton, une des principales agglomérations de la province du Nouveau-Brunswick, généralement décrite comme étant la capitale culturelle acadienne, n'échappent pas aux caractéristiques sus-évoquées. Il est question dans le présent chapitre de procéder à une description sociolinguistique du chiac et du camfranglais avec en toile de fond ces villes. Le choix de ces métropoles nous a paru d'autant plus pertinent que le camfranglais est né à Douala, et il est y pratiqué, de même qu'à Yaoundé, tandis que le chiac a vu le jour dans le Sud-Est du Nouveau-Brunswick en plus d'être principalement utilisé à Moncton. Seront entre autres abordés dans ce chapitre le statut sociolinguistique des parlers considérés. Ensuite, nous procéderons à une étude de la variation linguistique du chiac et du camfranglais. L'analyse portera essentiellement sur les variations spatiale, temporelle et diastratique. Enfin, la dernière partie sera consacrée aux représentations linguistiques qu'entretiennent les locuteurs et chercheurs à l'égard du chiac et du camfranglais. Cependant, par souci de cohérence et de mise en contexte, nous proposons en ouverture de ce chapitre de faire un survol historique de l'Acadie et du Cameroun, principaux cadres spatiaux de notre travail.

2.1. Le Cameroun et l'Acadie en bref

Il s'agira dans ce tour d'horizon de situer l'Acadie des Maritimes et le Cameroun dans le contexte de leur évolution historique. Dans un premier temps, nous aborderons

notamment la genèse de l'Acadie, la colonisation et l'Acadie telle qu'elle se présente aujourd'hui. Suivra un travail similaire pour le Cameroun, avec un accent particulier sur l'origine et l'évolution de ce pays, sa triple colonisation, et les péripéties ayant marqué sa marche vers l'indépendance.

2.1.1. L'Acadie

2.1.1.1. Genèse et colonisation en Acadie

S'il est vrai que chercheurs et historiens avancent des explications parfois contradictoires sur l'origine du mot Acadie, anciennement orthographié « Arcadie », il existe cependant une unanimité sur le fait que ce nom a été utilisé pour la première fois en 1524 par Giovanni Verrazano, explorateur italien, œuvrant pour le compte de la France. De nos jours, l'appellation Acadie, plus exactement l'Acadie des Maritimes, est généralement utilisée pour désigner la région où vit « la population d'expression française des provinces Maritimes du Canada qui est en majorité composée des descendants des premiers colons français en Amérique du Nord, appelés les Acadiens » (Boudreau, 1998 : 3).

S'agissant des colons sus-cités, ces derniers, emmenés essentiellement par des marchands et commerçants de fourrures tels Pierre du Gua sieur De Monts, Samuel de Champlain et Jean de Poutrincourt, débarquèrent en Acadie à l'aube du XVII^e siècle. En 1604, ils s'établirent successivement dans l'île Sainte-Croix, située dans la baie de Fundy où sera fondé le premier établissement français en Amérique du Nord (Landry et Lang 2001 : 13), puis l'année suivante, c'est-à-dire en 1605, à Port Royal dans la vallée d'Annapolis de la Nouvelle-Écosse actuelle, à la suite de violentes intempéries et d'un

hiver particulièrement rude. À la différence de la vallée du Saint-Laurent, le choix de la baie française offrait aux colons le triple avantage d'être un territoire relativement épargné par les maraudeurs, une position stratégique qui leur assurait un passage vers la Chine, et un sous-sol riche, notamment en or et en diamant (J. Daigle 19 :1993). Tous ces atouts stratégiques allaient rapidement placer l'Acadie au centre de rivalités et convoitises alimentées par les empires coloniaux britannique et français. Afin d'éviter tout conflit opposant ces deux puissances coloniales, la France et la Grande-Bretagne durent se concentrer sur le nord, occupant respectivement la région située au 37^e parallèle et au 42^e parallèle, ce qui permettait à ces empires d'asseoir leur domination sur une vaste étendue de terre allant de la Floride française jusqu'à Terre-Neuve. La proximité géographique de ces deux puissances coloniales ennemies aux intérêts antagonistes et divergents allait donner lieu à d'incessants conflits en vue du contrôle de l'Acadie par l'une des puissances en présence (Landry et Lang 2001 : 13). C'est ainsi que l'Acadie dut passer tour à tour sous la gouvernance française et anglaise jusqu'en 1713, année qui consacre la perte définitive de l'Acadie par la France au profit de l'Angleterre, avec la signature du traité d'Utrecht, le 11 avril de la même année. Fidèles à leur foi catholique et à leur attitude de neutralité face aux conflits impliquant les grandes puissances britannique et française, les Acadiens qui allaient habiter désormais un territoire contrôlé par les Anglais, refusèrent de prêter un serment d'allégeance à la Couronne britannique. Cette non-allégeance servit de prétexte aux colons britanniques pour déporter par milliers, entre 1755 et 1763, des Acadiens devenus « encombrants » vers les colonies d'Amérique, du Massachusetts à la Géorgie (Arsenault 2004 : 222), entraînant leur dispersion « au Canada (Québec), en Angleterre, en France, en Louisiane, aux Antilles [...] » (Violette 2010 : 121).

2.1.1.2. Du traité de Paris au « dominion du Canada »

En 1763 la signature du traité de Paris met un terme à la Guerre de Sept Ans opposant l'Espagne, la Grande-Bretagne et la France. À partir de ce moment, les Acadiens sont autorisés à retourner dans les Maritimes sous certaines conditions : ils doivent signer le serment d'allégeance et s'éparpiller en divers endroits. En outre, ils ne peuvent plus espérer occuper l'essentiel des terres auxquelles ils avaient dû renoncer lors de la déportation dans la mesure où ces anciennes possessions avaient été attribuées à des colons de la Nouvelle-Angleterre dont l'immigration en masse avait été encouragée à partir de 1755, une situation qui faisait désormais des Acadiens des populations statistiquement minoritaires par rapport aux Anglais. Dans un tel contexte auquel s'ajoute le « désir de s'établir loin de leurs " ennemis ", la plupart des Acadiens et Acadiennes choisissent de s'installer dans des endroits reculés, espérant ainsi recréer leur pays où leurs valeurs seront préservées sans interférence de l'extérieur » (Landry et Lang 2001 : 128). C'est ainsi que des régions telles l'Île-du-Prince-Édouard, la Nouvelle-Écosse, le Nord et le Sud-Est du Nouveau-Brunswick se verront peuplées d'Acadiens. En 1867, l'on assiste à la signature de *l'Acte de l'Amérique du Nord britannique*, document qui consacre la création d'un nouveau pays, le « dominion du Canada », constitué d'ex-colonies britanniques d'Amérique du Nord. Cette union fédérale comprend le Canada uni (l'Ontario et le Québec), la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick. L'Île-du-Prince-Édouard et Terre-Neuve devaient rejoindre la confédération plus tard, soit en 1873 et 1949 respectivement. Comme le souligne Bérubé (2010 : 25), « ainsi furent jetées les bases de l'Acadie moderne, qui n'a plus de territoire fixe ou clairement délimité », d'autant que les Acadiens se verront éparpillés à travers trois provinces.

2.1.2 Le Cameroun

2.1.2.1. De la « découverte » du Cameroun à l'arrivée des premiers Européens

Contrairement à l'Acadie, le Cameroun s'étend sur un territoire contigu. D'une superficie totale de 475 642 km², ce pays d'Afrique centrale logé au fond du golfe de Guinée se présente à peu près sous la forme d'un triangle isocèle. Il compte dix régions administratives dont huit francophones et deux anglophones. Dans un ouvrage consacré à l'histoire du Cameroun, Mveng (1963) rappelle que l'arrivée des Européens sur le continent africain en général et au Cameroun actuel en particulier s'est faite en quatre étapes successives : celle des explorateurs ou navigateurs en premier, suivis des commerçants, puis des missionnaires, et enfin des colonisateurs. Selon Le Vine (1964 : 17), des documents d'historiens grecs et latins révèlent qu'au V^e siècle av. J.- C. le Carthaginois Hannon affirmait avoir atteint le Mont Cameroun auquel il donna le nom de « Char des dieux ». S'il est vrai que de nos jours les affirmations de Hannon sont sérieusement remises en cause par certains chercheurs, les historiens s'accordent en revanche pour dire qu'au XV^e siècle, plus exactement en 1472, Fernando Pô, un explorateur et navigateur portugais, œuvrant pour le compte d'un riche marchand lisbonnais du nom de Fernando Gomez, sous le règne d'Alphonse V du Portugal, débarqua sur les côtes camerounaises et baptisa l'estuaire du fleuve wouri « Rio dos Camarões », c'est-à-dire la rivière des crevettes. Au fil du temps, l'appellation portugaisaise « Camarões » évoluera en « Camerones », son équivalent espagnol, puis « Kamerun » (en allemand), auxquels viendront s'ajouter plus tard les versions anglicisées (Cameroon et Cameroons) et francisée (Cameroun). D'intenses relations commerciales allaient se développer entre les habitants de la région côtière du Cameroun

et les Européens. Elles se caractérisaient essentiellement par le commerce des esclaves, de l'ivoire, des vivres, de l'huile de palme, des bois précieux, etc. Contrôlé au départ par les Hollandais qui détrônèrent les Portugais (Le Vine : 1964), le commerce sur l'embouchure du wouri finit par connaître une hégémonie des Britanniques qui, par le biais de leur consul Beecroft, y avaient ouvert des maisons de commerce, dont une à Bimbia sur la rive droite du Wouri en 1832 (Mveng 1963 : 168). La domination commerciale britannique ne devait pas tarder à susciter les convoitises des commerçants allemands qui supplantèrent leurs homologues britanniques à partir de 1868, avec l'ouverture à Douala d'une maison de commerce allemande, en l'occurrence une succursale de la firme Woermann basée à Hambourg en Allemagne.

2.1.2.2. Les missionnaires anglais

Les premiers missionnaires à avoir foulé les côtes camerounaises furent des Baptistes, partis de l'île de Fernando Pô où l'Angleterre avait installé une base ainsi que d'anciennes familles d'esclaves. Le pasteur Joseph Merrick, l'un de ces missionnaires, arriva à Douala en 1843 et y fonda une mission protestante, suivie d'une autre à Bimbia en 1844. Il se lança ensuite dans la traduction de la Bible en Isubu, la langue des populations de Bimbia. Il fut rejoint en 1845 par le pasteur Alfred Saker de *la Baptist Missionary Society* de Londres. À son tour, ce dernier s'attaqua rapidement à l'évangélisation des populations locales. Il fonda à Douala une mission et entreprit la traduction⁸ de la Bible en langue duala, et son premier ouvrage fut imprimé en 1847. À l'aube de la colonisation, les travaux réalisés en duala, la stabilisation de son orthographe

⁸ Il nous semble difficilement imaginable que les premiers missionnaires aient pu maîtriser la langue duala en si peu de temps au point de traduire la Bible et des ouvrages en cette langue, sans se faire assister par des locuteurs natifs du duala, qui malheureusement ne sont pas mentionnés comme ayant participé à la réalisation de ces travaux.

entre autres, lui valurent d'accéder désormais au statut de langue de travail, au détriment des autres langues locales, dans un contexte où « naissait une autre langue sur la côte : le pidgin-English [...] Graduellement, les négociations et les transactions commerciales se firent en Pidgin-English » (Nzesse 2008 : 4).

2.1.2.3. La colonisation allemande

L'Allemagne fut la première puissance à inaugurer le cycle de colonisations que devait connaître l'actuel Cameroun. En effet, les chefs Douala, en particulier Akwa et Bell, n'ayant pu obtenir du gouvernement britannique la protection de leur territoire, s'adressèrent aux Allemands qui accédèrent aussitôt à leur demande. C'est ainsi que le chancelier Otto Von Bismarck désigna comme représentant Gustav Nachtigal, explorateur et ancien consul de l'Empire allemand à Tunis, lui confiant la mission d'occuper officiellement le Cameroun. Arrivé en juillet 1884 sur ce territoire que les Allemands ne tarderont pas à appeler un *Schutzgebiet*⁹, c'est-à-dire un protectorat, il signera quelques heures plus tard, plus exactement le 12 juillet, le traité dit « germano-douala » avec les chefs locaux de la côte camerounaise en vertu duquel ces derniers s'engageaient résolument à « céd[er], sous certaines réserves, leur territoire (« le pays appelé Cameroun ») et tous leurs droits de souveraineté à la Maison Woermann » (Owona 1973 : 23). Aux termes du traité susmentionné, il était question d'un territoire qui couvrait la ville de Douala (« Kamerun-Stadt ») et quelques localités¹⁰ alentour. À tout cet ensemble, on donna le nom de Kamerun. Cependant, dans l'esprit des Allemands, il était clair que

⁹ Même si les Allemands utilisaient le terme de « Schutzgebiet », autrement dit « pays protégé » ou encore « protectorat », Mveng (1963) fait valoir que dans les cercles internationaux, y compris en Allemagne, il était clair que le statut du Kamerun était bel et bien celui d'une colonie.

¹⁰ Mveng (1963 : 291) précise qu'il s'agit d'un territoire qui se situe au-delà du 40° 10' de latitude nord, étant donné que la ville de Douala se trouve à cheval sur le 4° nord. Dans l'ensemble, ce territoire renfermait les villes actuelles de Douala, Buea et Bomono.

les frontières du pays dépasseraient largement celles indiquées dans le traité du 12 juillet 1884 dans la mesure où leur objectif était d'amorcer la pénétration du Kamerun qui les mènerait jusqu'aux bassins du Congo et du Niger pour s'achever au Lac Tchad. La pénétration allemande à l'intérieur du pays fut ardue, au point que l'Allemagne dut recourir parfois à des pratiques jugées particulièrement violentes et brutales, et ce, en violation des termes du traité du 12 juillet 1884. Après la côte, les Allemands allèrent à l'assaut du centre. Partis de leurs bases principales situées à Kribi et Grand-Batanga dans le sud, ils atteignirent Yaoundé dans le centre à la fin de l'année 1887, au terme d'un périple caractérisé par l'hostilité du relief et de certaines populations. Emmenées entre autres par les capitaines Hans Dominik et Cramer Von Clausbruch, les troupes allemandes mirent le cap sur le nord du pays. Cette expédition, qui fut particulièrement difficile, dura dix ans. Cette ultime étape marquait la fin de la conquête coloniale allemande du Kamerun, terme qui, à la suite d'un décret allemand signé le 1^{er} janvier 1901, devait désormais désigner l'ensemble du pays. Les Allemands s'attelèrent par la suite au développement du pays, mais ne parvinrent pas à jouir du soutien d'une majorité de la population, pour diverses raisons, la plus importante étant la politique agraire voulue par les autorités impériales qui, dès le 15 juin 1896, rendaient publique une ordonnance consacrant la création des terres dites de la Couronne, dont la conséquence immédiate fut l'expropriation des populations. Le protectorat allemand prendra fin durant la Première Guerre mondiale, avec l'occupation du territoire par les forces alliées.

2.1.2.4. La colonisation franco-britannique

Le 4 mars 1916, la France et l'Angleterre, qui ont chassé l'Allemagne du Kamerun, signent un accord qui non seulement met un terme à celui conclu en 1915 pour

administrer provisoirement le pays, mais consacre également la création de deux Cameroun : le Cameroun oriental et le Cameroun occidental. Des 750 000 km² représentant la superficie totale du Kamerun allemand ou « Neu-Kamerun », 53 000 km² reviennent à l'Angleterre, soit un cinquième du territoire, tandis que les quatre cinquièmes restants échouent à la France, soit une superficie de 697 000 km². Le Cameroun oriental dépend directement du ministère français des Colonies, tandis que le Cameroun occidental est rattaché au Nigeria où l'Angleterre est déjà présente en tant que puissance coloniale. L'accord passé entre la France et l'Angleterre au sujet du partage du Cameroun est scellé en France en 1919, lors de la Conférence de paix de Versailles. Ainsi, en 1922, le pays devient un « territoire sous-mandat de la Société des Nations », puis un « territoire sous tutelle » le 13 décembre 1946, avec la création de l'ONU, un an plus tôt. Dans la réalité, ces différents statuts ne changent guère la situation des deux Cameroun, dans la mesure où la France et l'Angleterre continuent de les administrer comme des colonies ordinaires (Mveng 1963, Le Vine 1964 et Delancey 1989).

2.1.2.5. Indépendance et réunification des deux Cameroun

Le Cameroun oriental accède à l'indépendance en 1960, sous le nom de « République du Cameroun », comme la plupart des ex-colonies françaises. En ce qui concerne le Cameroun occidental, il y sera organisé le 11 février 1961 un référendum à l'issue duquel la partie septentrionale (*Northern Cameroons*) opte pour le rattachement au Nigeria, tandis que la zone méridionale (*Southern Cameroons*) choisit de se joindre au Cameroun oriental en vue de former une république fédérale. Cette dernière est proclamée le 1^{er} octobre 1961, avec pour langues officielles le français et l'anglais (suivant le principe de l'unilinguisme de chacun des États fédérés et du bilinguisme du

gouvernement fédéral). Le système fédéral sera abandonné en 1972, au profit d'un régime unitaire dans lequel le bilinguisme anglais-français est étendu à l'ensemble du territoire, les États fédérés unilingues ayant disparu. La constitution consacre le bilinguisme étatique, tandis que la politique linguistique encourage le bilinguisme individuel. C'est dans ce dernier contexte qu'apparaîtra progressivement le camfranglais.

Après ce survol historique du Cameroun et de l'Acadie des Maritimes, nous procédons maintenant à la description sociolinguistique du camfranglais et du chiac.

2.2. Le statut sociolinguistique du chiac et du camfranglais : un foisonnement terminologique

Définir le statut sociolinguistique du chiac et du camfranglais n'est pas chose aisée, en raison entre autres de la vitalité et du dynamisme continuel qui les caractérisent, d'où la pluralité de termes généralement utilisés par les chercheurs pour décrire ces « parlars » (Dubois *et al.* 1999 : 144-145). Dubois *et al.* définissent le terme de « parler » comme suit :

Le parler est une forme de la langue utilisée dans un groupe social déterminé ou comme signe de l'appartenance ou de la volonté d'appartenir à ce groupe social : le parler patois est rural et s'utilise pour des activités campagnardes ; le parler courant est neutre et peut s'employer en toutes circonstances ; le parler cultivé est le signe d'un certain niveau d'instruction ou de culture, contrairement au parler populaire. Chacun de ces parlars (...) a des vocables et des règles syntaxiques qui lui sont particuliers et beaucoup d'autres qui sont communs à plusieurs parlars de la langue ou même à tous (1999 : 144-145).

Dans le cadre de la présente thèse, nous nous limiterons aux principaux termes utilisés pour déterminer le statut sociolinguistique du chiac et du camfranglais.

2.2.1 L'argument argotique

Pour bien des chercheurs, le chiac et le camfranglais s'apparentent à des phénomènes argotiques. Ce point de vue est soutenu par de Féral (1994), Zang Zang (1997), Kouega (2003a), Echu (2006), pour le camfranglais, et G. Leblanc (2001) pour le chiac. Dans le cas du camfranglais, trois arguments sont généralement retenus pour rendre compte du postulat argotique.

Le premier porte sur les transformations morphosyntaxiques et lexicales auxquelles ont régulièrement recours les locuteurs d'argots, notamment la troncation ou l'inversion de syllabes, tel qu'on peut l'observer dans l'exemple ci-après, mis en relief par de Féral :

[1] - : Ma rémé est au kwat (rémé, « mère » : inversion des syllabes et légère modification du timbre des voyelles ; kwat <— pidgin-english. kwata <— anglais. quarter, « quartier », ma mère est au « quartier » (1994 : 45).

Le deuxième argument s'appuie sur des considérations variationnistes qui mettent en avant le procédé d'emprunt par les « camfranglophones » – de Yaoundé principalement – de lexèmes utilisés dans l'argot en France, notamment des vocables tels *mec*, *gonzesse*, *bachot*, etc. » (Queffélec 2007b : 98).

Le troisième raisonnement, aussi bien valide pour le chiac que pour son pendant camerounais, repose sur l'aspect cryptique caractéristique des argots en général. À en croire G. Leblanc (2001 : 179) qui qualifie le chiac d'« Acadian slang », ce parler est assimilable à un « secret code ». D. LeBlanc (2006, cité par Comeau et King 2011 : 186) ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme que « [l]e chiac est une forme cryptologique de codes divers qui déforme le langage et le rend secret. C'est un jeu de codes, une sorte de

morse instituée au niveau d'un peuple », argument que partage également Zang Zang (1997 : 400) pour qui le fait pour le camfranglais de recourir à un langage cryptique peut être interprété comme un moyen pour ses locuteurs de ne pas se faire comprendre par les personnes n'appartenant pas à leur cercle. Toutefois, l'utilisation par G. Leblanc (2001) du terme « Acadian slang » pour définir le chiac nous semble problématique dans la mesure où ce parler ne peut être assimilé à un argot acadien. Il s'agit d'un phénomène circonscrit au Sud-Est du Nouveau-Brunswick, dans la région de Moncton, et non à l'ensemble de l'Acadie des Maritimes. Bien plus, le chiac et le camfranglais ne peuvent être réductibles aux seules hypothèses argotiques ou de codes secrets pour la simple raison qu'au fil des années l'argument cryptique perd du terrain, car non seulement les parlars étudiés ne sont pas exclusivement utilisés par les jeunes d'une part, mais également parce qu'ils sont employés dans des écoles, sur les campus universitaires, dans les médias, les œuvres littéraires, etc. d'autre part. Comme le souligne Queffélec (2007b : 98), « les argots se caractérisent essentiellement par des manipulations lexicales », or cette seule caractéristique s'avère lacunaire pour cerner de façon satisfaisante le phénomène du camfranglais.

2.2.2. L'argument du dialecte

Le terme de dialecte a lui aussi été utilisé pour définir le chiac et le camfranglais. Dans un mémoire de maîtrise intitulé : « Chiac – An Example of Dialect Change and Language Transfer in Acadian French », Thomson considère le chiac comme le « urban dialect¹¹ spoken in Moncton » (Thomson 1986 : 1), lequel « dialecte » est bien distinct de

¹¹ Eloundou Eloundou (2011 : 135), reprenant à son compte N. Tournier et J. Tournier (2009 : 105-106), propose une autre interprétation du terme « dialecte » : « Ce concept est appréhendé par Nicole Tournier

l'« Acadian French » avec lequel il présente des points communs, tout en marquant sa spécificité. Il n'en demeure pas moins que cette définition, ajoutée au fait que la chercheuse assimile l'acadien traditionnel au français acadien (« the traditional Acadian dialect of the region will be referred to as AF » (Thomson 1986 : 1)), appelle un certain nombre de commentaires. D'abord, d'un point de vue strictement linguistique, le maintien par Thomson du terme de dialecte pour décrire le chiac, qui se veut distinct du français acadien traditionnel, pose problème dans la mesure où l'absence de toute hiérarchisation linguistique (le dialecte étant en général défini comme une (des) variété(s) d'une langue)¹² d'une part et d'intelligibilité mutuelle d'autre part entre le chiac et l'acadien traditionnel constituent des arguments pertinents pour substituer le terme de dialecte par une autre notion, par exemple « langue » ou « parler » pour désigner le chiac. En outre, l'hypothèse du dialecte est également défendue par Young (2002 : 9) qui voit dans le chiac un « dialect of AF¹³ spoken by bilingual Monctonian teenagers ». Selon cette chercheuse, il existe un continuum des dialectes du français acadien qui va de l'acadien traditionnel au chiac. La thèse de Young nous semble fort discutable. En effet, on peut bien s'interroger sur l'absence de ce continuum de la variété de français régional plus standardisée, la langue des médias. De plus, d'un point de vue terminologique, le fait qu'elle considère les termes « Acadian French » et « français acadien traditionnel »

et Jean Tournier (2009 : 105-106) comme un " parler particulier à une région ". Mais les auteurs précisent la divergence de son interprétation. Pour certains, il s'agit d'un idiome en usage pour une fraction du territoire par opposition à la langue commune, pour d'autres le dialecte renvoie à un idiome régional ayant « un statut inférieur à celui de la langue nationale commune, c'est-à-dire le statut d'une langue dominée par rapport à la langue dominante ».

¹² Il existe cependant des cas exceptionnels comme en Chine par exemple où le mandarin et le cantonais sont considérés comme étant des dialectes de la langue chinoise, bien qu'il n'existe pas d'intelligibilité mutuelle entre ces deux « dialectes » qui, d'un point de vue strictement linguistique, n'en constituent pas moins des langues à part entière. Ici les considérations sociopolitiques peuvent bien justifier le recours par les autorités chinoises au terme de dialectes.

¹³ Abréviation qui signifie *Acadian French*, autrement dit l'Acadien traditionnel, selon Young (2002).

comme étant synonymes pose problème. D'où la nécessité de clarifier la notion de « français acadien », « Acadian French » en anglais, afin d'éviter toute ambiguïté ou confusion possible. King (2008 : 139) définit cette réalité en ces termes : « Acadian French refers to (marginalised) varieties of French spoken principally in the Canadian provinces in New Brunswick, Newfoundland, Nova Scotia, and Prince Edward Island. » S'oppose à ces variétés de français l'acadien standard qui constitue une variété plus normalisée utilisée surtout à l'école et dans les médias. Ces variétés de français marginalisées sont loin d'être uniformes, et varient considérablement d'une région à l'autre, du fait de l'éparpillement géographique des différentes communautés acadiennes (Perronnet 1995 : 399, Flikeid 1994 : 275-276, citées par M. Leblanc 2008 : 141). En dépit des différences, le français acadien utilisé dans les régions acadiennes – hormis celles géographiquement proches du Québec, notamment le Madawaska, au Nouveau-Brunswick, – présentent des traits de similitudes qui leur permettent de se démarquer du français en usage au Québec. Mbah Onana (1997 : 32) soutient également la thèse du dialecte lorsqu'il considère le camfranglais comme un « dialecte issu du brassage des langues occidentales, africaines et camerounaises en particulier ». Ce raisonnement semble difficilement tenir la route, car même s'il est indéniable que le camfranglais repose sur une matrice française, il n'en demeure pas moins que pour Echu (2008 : 44), le fait que ce parler recourt aux différentes langues sus-évoquées par le biais de l'emprunt, des calques, etc. donne davantage à penser à la naissance d'une nouvelle langue apparentée à la langue mère.

2.2.3. L'argument de la variété du français

Pour Boudreau et Perrot (2010), le chiac est « le nom donné à l'une des variétés composant le continuum de français parlé au Nouveau-Brunswick » et dont la caractéristique principale est le mélange des langues. Pour ces chercheuses, le continuum régional actuel se compose de l'acadien traditionnel, du chiac et de l'« acadien standardisé, qui représente en réalité la variété utilisée dans le système éducatif et dans les médias. S'il est vrai que la thèse de la variété de français semble faire l'unanimité en Acadie du Nouveau-Brunswick, au Cameroun en revanche les avis sont partagés sur cette question. Selon Echu (2008 : 44-45), le camfranglais ne saurait être considéré comme une variété du français pratiqué au Cameroun pour les mêmes raisons évoquées plus haut pour réfuter l'hypothèse du dialecte. Il est assez intéressant de constater que Boudreau et Perrot se sont pratiquement appuyées sur les mêmes arguments pour justifier l'idée selon laquelle le chiac est une variété de français. En réalité, tout comme le camfranglais, le chiac repose sur une « matrice française » (Perrot 2001) et se nourrit du phénomène d'emprunt à l'anglais, au français acadien, à la seule différence que le camfranglais tire également ses ressources du lexique des langues nationales et du pidgin-English camerounais. De même que le chiac se démarque du français et de l'acadien traditionnel avec lesquels il est apparenté, le camfranglais se démarque aussi du français international, même si sa structure syntaxique est largement calquée sur le modèle du français. C'est sans doute ces similitudes qui ont amené Ngo Ngok-Graux (2010 : 295, citée par Eloundou Eloundou, 2011 : 65) à considérer le camfranglais comme une variété de français et à le positionner sur le continuum composant le français au Cameroun. À cet effet, elle affirme : « Le camfranglais s'étale bel et bien dans un continuum linguistique et

social en français au Cameroun, un continuum caractérisé par ses passerelles sociolinguistiques multiples. Le camfranglais ne peut être saisi qu'à l'intérieur de ces passerelles. »

2.2.4. L'argument du vernaculaire

L'hypothèse du vernaculaire a été souvent utilisée par des chercheurs comme de Féral (1994) pour définir le camfranglais, et comme Perrot (2006) ou encore Hamers et Blanc (1989), dans le cas du chiac. Pour ces deux derniers auteurs, le chiac désigne un vernaculaire du Nouveau-Brunswick caractérisé par le mélange de langues et l'alternance codique. Les tenants de la thèse évoquée par le titre de la présente section voient dans les deux parlars étudiés une forme d'appropriation ou de vernacularisation du français par les locuteurs du chiac et du camfranglais. En appui à cette hypothèse, Boudreau cite Manessy (1993 : 414) qui affirme :

[. . .] les conditions de la vernacularisation sont remplies dès le moment où ces gens [les locuteurs des parlars étudiés¹⁴] prennent conscience de ce qui les unit et du rôle effectif qu'ils assument dans le jeu social. Leur manière de parler, par les traits mêmes qui l'opposent au standard, devient une des expressions de leur spécificité, retenus comme témoins de l'authenticité socio-culturelle (2009 : 455).

De Féral renchérit :

Par " usage vernaculaire ", nous entendons une utilisation du français, qui est en train de devenir la langue principale du répertoire verbal d'un nombre croissant de citoyens — dont l'acquisition, pour certains, a commencé " dans la rue ", avant même d'aller à l'école — dans des situations informelles, où la vigilance métalinguistique n'a pas lieu d'exercer une forte pression normative en direction du français standard, entre des locuteurs qui partagent des sentiments d'intimité et de solidarité (1994 : 186).

¹⁴ C'est nous qui précisons.

2.2.5. Ce que le chiac et le camfranglais ne sont pas

Face à la difficulté à définir de manière satisfaisante le chiac, Keppie (2002 : 21) pense qu'il serait « beaucoup plus simple de le définir par la négation », car selon cette chercheuse le chiac n'est ni du français standard, ni de l'anglais, encore moins du français traditionnel acadien. On pourrait en dire de même du camfranglais. En réalité, le chiac n'est en aucun cas réductible au franglais comme le prétend Thériault (1993), citée par Keppie (2002 : 49-50) : « [O]n nous dit que le chiac, mot d'invention assez récente, c'est en réalité du franglais, un franglais corrompu au contact de l'anglais. 'Crosser la street', c'est du chiac, mais ce n'est ni du français ni du parler acadien. » Chia (1990 : 112, citant Ze Amvela, 1983) fait remarquer que le franglais consiste en l'utilisation du français et de l'anglais dans un même texte. Pour l'auteur, le franglais est l'exemple concret d'interférence linguistique ou d'alternance codique comme on peut le voir dans l'exemple ci-après extrait de Chia et Gerbault (1990b) :

[1] *The bon de caisse* are not out yet

En revanche, la phrase suivante est camfranglaise :

[2] « Le blow était dang », que Biloa (2003 : 250) traduit comme suit : « La bataille était serrée. »

Le chiac et le camfranglais ne peuvent être assimilés à des phénomènes d'alternance codique, qui sont essentiellement des pratiques imprévisibles, individuelles, voire aléatoires (Eloundou. Eloundou 2011, citant Queffélec 2010). Certaines définitions pour le moins approximatives des formes linguistiques du vernaculaire du Sud-Est du Nouveau-Brunswick considèrent ce parler comme un mélange hétéroclite d'anglais et de français parlés « *randomly throughout* » (Ball 2004, cité par Malaborza 2006 : 199), ce

qui pourrait donner à penser que le chiac se réduirait à une simple alternance de codes. Pourtant, Perrot (1995, 1998, 2005), qui reste à ce jour l'une des rares spécialistes du chiac à avoir procédé à une analyse linguistique exhaustive de ce parler, a pu démontrer de manière détaillée qu'il existe des productions orales de locuteurs du chiac qui peuvent être effectivement considérées comme des phénomènes d'alternance codique intra et interphrastique. L'exemple ci-dessous en témoigne :

[3] *Yeah* moi j'étais de même aussi / j'avais des longs cheveux / *jeez you're burnt man* (Corpus Perrot 319 : 2005).

Cependant, la linguiste fait remarquer que les cas d'alternance codique sont essentiellement marginaux et imprévisibles. En appui à sa thèse, elle fait siens les commentaires épilinguistiques de locuteurs du chiac qui établissent eux-mêmes une différence nette entre ce qu'ils considèrent d'une part comme du « pas tout à fait » ou « pas vraiment » chiac, caractérisé essentiellement par une juxtaposition de l'anglais et du français, et d'autre part comme du « vrai chiac » ou « chiac correct », marqué par des formes linguistiques récurrentes.

Au terme de ce tour d'horizon, il apparaît clairement que proposer une définition exhaustive et définitive du chiac et du camfranglais est difficile, comme l'ont fait remarquer Keppie (2002 : 21), ainsi que Tsofack et Tandia (2009) pour le camfranglais. Ces deux chercheurs ont dressé le constat suivant au sujet du camfranglais, qui nous semble également, dans une moindre mesure, valide pour le chiac du Sud-Est du Nouveau-Brunswick :

La multitude d'appellations dont il est aujourd'hui l'objet (jargon, argot, sabir, parler, alternance codique...) est la preuve même de sa vitalité et du débat qui a actuellement cours sur son statut définitif comme langue. Mais à l'état actuel des recherches, il est encore difficile, comme l'a

opportunément souligné de Féral¹⁵, de trancher entre un simple argot du français (parlé dans certaines situations avec des sujets de conversation préférentiels) et une nouvelle variété autonome du français issue du contact des langues au Cameroun (Tsofack et Tandia 2009 : 312).

2.2.6. Essai de définition du chiac et du camfranglais

Dans le cadre de la présente thèse, nous considérons le chiac et le camfranglais comme étant des parlers hybrides, c'est-à-dire des espèces de langues qui empruntent et/ou créent essentiellement leurs structures lexicales, morphologiques et syntaxiques à partir d'une langue dite « matrice » ou langue dominante (Myers-Scotton 2002), en l'occurrence la langue française. Ces deux parlers relativement stabilisés et à base de français acadien pour le chiac et du français courant en usage au Cameroun, pour le camfranglais, sont employés majoritairement par les jeunes. Le chiac est un phénomène circonscrit au Sud-Est du Nouveau-Brunswick, plus précisément à Moncton, Shediac, Memramcook, etc., tandis que le camfranglais se parle dans les principales villes du Cameroun, notamment Douala, Yaoundé, Bafoussam, etc. Outre les emprunts au français et à l'anglais caractéristiques de ces parlers, le camfranglais tire ses ressources linguistiques du pidgin-English camerounais, des langues camerounaises, africaines, etc.

2.3. La variation linguistique en camfranglais et en chiac

Selon qu'une langue donnée variera d'une région à l'autre d'un territoire donné, on parlera de variation diatopique. On emploie le terme de variation diachronique lorsque la langue varie selon le temps ; tandis qu'on aura recours aux concepts de variation diastratique et de variation diaphasique chaque fois que la variation concernera certains

¹⁵ Les auteurs renvoient les lecteurs aux références ci-après : « Contacts de langues et évolution linguistique : le camfranglais au Cameroun », 2003 et « Le français identitaire des jeunes au Cameroun et en France », in Actes du colloque international de Yaoundé sur le thème : « Le français écrit et parlé en Afrique : bilan et perspectives », 27-29 octobre 2003.

groupes sociaux et certaines situations de communication respectivement. Contrairement aux chercheurs français (Gadet 2003, Moreau 1997) qui distinguent clairement quatre types de variation, leurs confrères québécois (Mercier 2002, Verreault 1999) en établissent une typologie de trois, en regroupant ainsi dans une seule catégorie la diastratie et la diaphasie, qu'ils nomment variation sociostylistique, laquelle se décline en trois composantes : la situation de communication, le groupe de locuteurs ainsi que l'effet recherché. Plus exactement, ce type de variation est très souvent associé au concept de registre ou de niveau de langue, et pourrait correspondre à la décision qu'une personne prend de recourir à tel ou tel vocabulaire en fonction d'une situation de communication précise (Bérubé 2010 : 17). Pour décrire la variation linguistique à l'œuvre dans le chiac et le camfranglais, nous retiendrons, pour des raisons de commodité, la typologie élaborée par les chercheurs français, notamment les variations diatopique, diachronique et diastratique.

2.3.1. La variation diatopique

D'entrée de jeu, il convient de signaler que le chiac et le camfranglais ont rarement été étudiés dans une perspective variationniste, en raison sans doute du caractère relativement récent de ces phénomènes. Reprenant à leur compte les travaux d'Essengue (1998), Echu (2008) et Queffélec (2007b) soutiennent qu'il existe au Cameroun deux grandes variétés de camfranglais, celle de Douala et celle de Yaoundé. Selon ces chercheurs, outre les emprunts au français et à l'anglais auxquels ont recours ces deux pôles de référence, celui de Douala tire ses ressources du pidgin-English, de la langue identitaire duala tandis que la variété de Yaoundé puise dans les ressources linguistiques

de l'ewondo, de l'argot français, notamment le verlan, et du pidgin-English¹⁶ dans une moindre mesure. Du point de vue de leur fonctionnement, Queffélec souligne que le camfranglais de Douala se veut davantage crypté, tandis que celui de Yaoundé l'est moins. Sur le plan lexical par exemple, le camfranglais de Yaoundé, d'après Echu (2008) aura recours à des termes comme « arki », « odontol » dont les équivalents dans la variété de Douala sont respectivement « fofo » et « mimbo », qui désignent des types de boisson brassées localement. De même que le mot « folong » dans le camfranglais de Douala sera appelé « keleng keleng » dans celui de Yaoundé (Echu (2008)). Toutefois, ce dernier exemple nous semble peu convainquant dans la mesure où le « keleng keleng », *olitorius orchorus* de son nom scientifique, est une plante bien différente du « folong », connu sous le nom scientifique d'amaranthe et appartenant à la famille des amaranthacées. Ainsi, on ne pourrait pas affirmer qu'il s'agit de la variation diatopique dans le cas d'espèce, étant donné que les deux réalités sont fort distinctes. Le tableau ci-dessous présente d'autres exemples de la variation diatopique observables dans les variétés de Yaoundé et de Douala.

Concept	Terme(s) utilisés en camfranglais Yaoundé	Terme(s) utilisés en camfranglais de Douala
corrompre	Buy	Tchoko
python	Boa	Mboma
Bâton de manioc	Bobolo, bâton	Bobolo, tiercé, baton, [miondo]
sorcellerie	Ngang	Ngrimba

Tableau 1 : Variation diatopique dans le camfranglais de Douala et de Yaoundé

Source : (Echu 2008 : 48, citant Essengue 1998 : 24).

S'appuyant sur un corpus principal de 176 messages portant sur le chiac et écrits par des locuteurs sur le forum en ligne dénommé *Acadie Urbaine.net* entre 2003 et 2009,

¹⁶ Echu (2008) et Queffélec (2007b) observent que le pidgin-English semble bien plus utilisé à Douala qu'à Yaoundé.

Cormier (2010 : 91) soutient que le « chiac varie grandement entre [...] locuteurs et localités ». Toutefois, la chercheuse ne fournit pas de données sur la façon dont le chiac parlé à Moncton varie par exemple de celui utilisé dans d'autres régions du Sud-Est du Nouveau-Brunswick telles Memramcook, Shédiac ou Bouctouche. Ces données auraient permis par exemple de déceler certains usages ou emplois propres à un village, une région ou une aire géographique du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. En l'absence de données crédibles découlant des résultats d'une recherche quantitative sur la variation du chiac en général et sur la variation diatopique qui nous intéresse dans le cadre de cette section, il nous paraît impossible de confirmer la thèse de cette chercheuse. Une telle prudence avait déjà été constatée chez Young (2002 : 9), en dépit d'une enquête sociolinguistique qu'elle a pourtant menée auprès de locuteurs du chiac à Moncton : « Chiac may be spoken by youth in neighbouring towns, but my corpus was collected in Moncton, I make no claims about the dialects spoken in Shediac, Memramcook, etc. »

2.3.2. La variation diachronique

Les commentaires sus-évoqués au sujet de l'absence de données fiables issues d'un travail scientifique concernant la variation diatopique du chiac sont valables aussi bien pour la variation diachronique de ce parler que pour celle du camfranglais. Dans le cas du parler hybride camerounais par exemple, Essono soutient que :

[L]e camfranglais est un phénomène instable, un mode qui change constamment et rapidement. Chaque génération de jeunes qui arrive apporte ses nouveautés. Celles-ci ne durent que le temps de cette génération [...] le camfranglais est donc en perpétuel renouvellement (1997 : 393).

Essono aurait pu donner plus de crédibilité à sa thèse en procédant à une étude consacrée à l'évolution du camfranglais dans le temps, avec comme point de départ le « français makro » parlé à Douala dans les années 70, pour déboucher sur une étude synchronique du camfranglais tel qu'il se présentait en 1997, année au cours de laquelle son article a été publié. Un tel travail aurait permis par exemple d'identifier des expressions ou termes jadis utilisés en camfranglais mais qui aujourd'hui sont tombés en désuétude ou sont en passe de l'être. À titre d'illustration rapide, Tiayon Lekebou (1985 : 100) dans l'une des toutes premières études consacrées au camfranglais fait remarquer que « engter », mot à forte charge péjorative, signifie « prostituée » comme l'atteste l'exemple ci-après :

[4] « La wa-ci est une engter/This woman is a prostitute (Tiayon Lekebou 1985 : 100).

De nos jours, le mot « engter » a disparu de l'usage au Cameroun au profit de termes tels « wolowoss ». Ainsi, il n'est pas rare dans ce pays d'entendre des personnes prononcer des paroles comme celles-ci : « La nga-ci est une wolowoss ». Il convient également de noter que le mot « wa », qui signifie « femme, fille, etc. » est aujourd'hui désuet ou sur le point de le devenir. Les locuteurs du camfranglais lui préfèrent les termes « nga », « ngo », etc. Un travail similaire aurait également pu être fait par Cormier (2010 : 91) lorsqu'elle se contente d'affirmer que le « chiac varie grandement de génération en génération ». L'étude de la variation interne dans une perspective diachronique du chiac aurait permis de déterminer ou non si un emploi par exemple est désuet aujourd'hui ou en voie de l'être, comme c'est le cas en français acadien où les mots « besson¹⁷ » et « septante » qui signifient respectivement « jumeau » et « soixante-

¹⁷ Exemples extraits de Bérubé (2010 : 16).

dix » sont considérés comme étant désuets pour l'immense majorité des utilisateurs de cette variété (Bérubé 2010 : 16).

2.3.3. La variation diastratique

Au terme de la toute première étude approfondie consacrée au chiac, hormis les travaux de Roy (1979), Perrot (1995 : 32) fait remarquer que l'analyse d'un corpus de productions orales de locutrices et locuteurs « chiacophones », tous élèves à l'école secondaire Mattieu Martin¹⁸ et âgés de 16 à 18 ans au moment de la réalisation de l'enquête en 1991, permet d'envisager le chiac sous un angle collectif caractérisé par un continuum ainsi que sous un prisme individuel¹⁹. La thèse de la chercheuse permet de dégager la présence d'une variation ou du moins de deux registres en chiac car, ajoute-t-elle, les productions discursives des quarante-quatre élèves enquêtés ont permis d'établir un continuum, dont une extrémité est caractérisée par la version la plus anglicisée et l'autre marquée par la moins anglicisée. Perrot souligne, fait intéressant, la présence de deux sous-groupes à l'intérieur de la catégorie sociale constituée par les jeunes. À en croire la chercheuse, les garçons parlent la version la plus anglicisée du continuum, tandis que les filles se situent sur l'axe le moins anglicisé. Toutefois, le fait que l'auteure n'a pas eu recours à une étude quantitative ne permet pas d'avoir une idée précise du degré, mieux encore, du taux d'anglicisation présent de part et d'autre du continuum décrit. En outre, on peut s'interroger sur le fait que Perrot ne signale pas la présence ou non d'une version intermédiaire dans ce continuum, qui représenterait un chiac « moyennement anglicisé », par exemple. S'appuyant sur les résultats de la même étude, Perrot (1998 :

¹⁸ École francophone dans la région de Moncton, longtemps considérée comme étant le « Royaume du chiac » (Perrot 1995).

¹⁹ Nous soulignons.

219) soutient que si le chiac « n'est en aucun cas réductible à un parler " jeune ", c'est néanmoins chez les adolescents qu'il se manifeste sous sa forme la plus avancée ». En suivant cette logique, on peut aussi s'interroger sur la position qu'occuperaient les « non-jeunes » dans ce continuum, un aspect dont la linguiste ne fait pas mention. En réalité, le fait d'associer le chiac à un parler pratiqué en grande majorité par les jeunes n'est pas nouveau en soi, ce qui l'est moins c'est la thèse défendue par Young (2002 : 10) – et qui tranche singulièrement avec celle de Perrot (1995) – selon laquelle le « chiac is clearly the speech of the young ». Pourtant, cette dernière reconnaît en même temps que très peu de recherches ont été consacrées aux pratiques discursives des chiacophones de 30 à 60 ans, ce qui rend quelque peu subjective sa thèse, d'autant plus que son enquête a été menée à Moncton exclusivement auprès de jeunes locuteurs du chiac âgés de 14 à 16 ans. Validant les résultats des travaux antérieurs de Perrot (1995, 1998) faisant état de ce que le chiac n'est pas exclusivement un phénomène observable chez les jeunes, M. Leblanc (2008 : 251), au terme d'une enquête approfondie consacrée aux pratiques langagières ainsi qu'aux représentations linguistiques dans la fonction publique fédérale (Nouveau-Brunswick), fait remarquer que « ce sont les employés de soutien originaires du Sud-Est, en particulier les plus jeunes, qui semblent en faire un plus grand usage [du chiac] notamment dans les discussions informelles ». M. Leblanc (2008 : 252) précise que contrairement aux jeunes employés sus-évoqués, « [c]hez les cadres de plus [de] 45 ans [...] le recours au chiac, du moins dans sa variété plus anglicisée, paraît moins fréquent et spontané ». L'affirmation de M. Leblanc donne à voir le chiac comme un parler qui s'organise sur un continuum dont les deux extrémités sont représentées par deux groupes sociaux, notamment les jeunes qui pratiquent la variété la plus anglicisée et les non-jeunes qui incarnent la version la moins anglicisée. Les critiques formulées ci-dessus au sujet des

limites de la thèse de Perrot sont aussi valables pour M. Leblanc, qui ne fournit pas de pourcentage concernant le degré d'anglicisation de la variété de chiac parlée par les jeunes et les non-jeunes. La plupart des chercheurs ayant abordé le camfranglais sous le prisme de la variation diastratique n'échappent pas aux critiques formulées dans la présente section.

En effet, Ébongue et Fonkoua (2010), Feussi (2008), B'Eno et Atindogbe (2001) proposent un continuum du camfranglais où le niveau de scolarité constitue un des critères clés auxquels ont recours ces chercheurs pour déterminer le type de variété parlé par un groupe social précis. À en croire Queffélec (2007c : 284), la plupart des parlars mixtes en Afrique francophone sub-saharienne se caractérisent par la coexistence et la concurrence de deux variétés ou deux registres, à savoir :

---d'une part, la variété « originale » beaucoup plus cryptée et sujette à renouvellement, utilisée par les peu ou pas scolarisés et marginaux (voyous, enfants de la rue, chômeurs, travailleurs du secteur informel, etc.)

---d'autre part, la variété appropriée et adaptée par les jeunes scolarisés (2007 : 284).

Ainsi, d'après B'Eno et Atindogbe (2001), les locuteurs âgés de 10 ans ne maîtrisent pas le camfranglais, par conséquent ils parlent ce que ces chercheurs appellent un « mauvais » camfranglais, à la différence des locuteurs de 40 ans qui parlent un camfranglais jugé « moyen ». S'il est incontestable que ces deux auteurs ont eu le mérite de recourir à la variable « âge » en appui à leur thèse, il n'en reste pas moins que celles-ci manquent d'objectivité. En réalité, nulle part dans leur article, B'Eno et Atindogbe ne présentent leurs corpus, le type d'enquête sociolinguistique auquel ils ont eu recours, la méthodologie adoptée, les informateurs ou locuteurs auprès desquels leur étude a été

menée. En outre, les deux chercheurs ne présentent pas les productions discursives de locuteurs des différentes variétés qu'ils énoncent. Une telle démarche qui ne repose sur aucune recherche de terrain rigoureuse ne peut que rendre subjectif le continuum qu'ils proposent. Sur la base d'un corpus non sollicité, constitué de coupures de journaux, d'émissions radiophoniques et audiovisuelles, d'entretiens et de conversations spontanées avec des locuteurs du camfranglais, Feussi (2008 : 40) établit deux types de variétés qu'il qualifie de « soft » et de « hard²⁰ », en s'inspirant de la classification de Queffélec (2007c) au sujet des parlers mixtes. La version « soft » correspond, selon lui, à la variété utilisée par les « jeunes locuteurs scolarisés » au sens de Queffélec (2007c), tandis que la version « hard » se veut essentiellement cryptique et est adaptée aux peu ou non-scolarisés. Cependant, le corpus sur lequel Feussi s'est appuyé pour proposer les variétés *hard* et *soft* du camfranglais ne nous semble pas représentatif de ce parler hybride dans la ville de Douala où son étude a été menée. D'ailleurs, l'auteur lui-même reconnaît, dans une note de bas de page de son article, que seule une enquête sociolinguistique de vaste ampleur permettrait soit d'infirmer soit de confirmer les deux variétés décrites.

Contrairement à Feussi (2008) qui propose deux variétés de camfranglais, Ebongue et Fonkoua (2010) en distinguent trois, à savoir le camfranglais « simplifié des lettrés ou des jeunes intellectuels », le camfranglais des « moyens scolarisés » encore appelé camfranglais « pur », parlé par la majorité des locuteurs camfranglophones d'après les auteurs, et le camfranglais des « peu scolarisés ». Le premier type de camfranglais, selon ces chercheurs, est utilisé par « les lycéens, les étudiants, par les jeunes enseignants de

²⁰ Cette terminologie s'apparente à celle établie par Ngo Ngok-Graux (2006 : 221) au sujet du camfranglais à Douala où « on distingue assez rapidement un camfranglais " ordinaire " que tout le monde comprend et un camfranglais plus crypté parlé très souvent par les groupes de jeunes commerçants ».

l'enseignement secondaire et supérieur, ainsi que par un certain nombre de jeunes fonctionnaires n'ayant pas encore dépassé le cap de trente-cinq ans » (Ebongue et Fonkoua 2010 : 260). Le camfranglais des peu scolarisés est employé par les « lycéens ayant au plus obtenu leur baccalauréat, les jeunes Camerounais n'ayant pas terminé leur cycle secondaire » (Ebongue et Fonkoua 2010 : 262). Enfin, le camfranglais des moyens scolarisés est pratiqué par « les jeunes Camerounais n'ayant pas dépassé le cap du premier cycle des lycées et collèges, [...] et même certains adultes des grands centres urbains désœuvrés » (Ebongue et Fonkoua 2010 : 263). À en croire ces chercheurs, le camfranglais simplifié s'apparente au franglais dans la mesure où il est « fortement francisé et anglicisé ». Cependant, les auteurs ne fournissent pas une seule statistique concernant le degré d'anglicisation ou de francisation de la variété décrite. En outre, contrairement au camfranglais des moyens scolarisés qui se caractérise, sur le plan lexical, par le recours aux items issus de langues identitaires camerounaises, du français et de l'anglais, le camfranglais des peu scolarisés puise dans le répertoire lexical des langues nationales camerounaises et de certaines langues africaines des pays voisins. Or, force est de constater que les deux chercheurs n'indiquent pas les langues africaines en question. Bien plus, ils affirment que sur le plan de la phonétique, le camfranglais simplifié se rapproche de la prononciation anglaise. En appui à leur thèse, ils prennent entre autres comme exemples les mots camfranglais ci-après :

[8] *Jazz* [d!az] : haricot ; *Joe* [d!o] : artiste afro-américain ; *Méga party* [megapa:rti] : grande fête (Ebongue et Fonkoua 2010 : 261).

Ebongue et Fonkoua auraient pu rendre plus objectif leur travail en montrant par exemple les différentes façons de prononcer les items ci-dessus selon qu'on est locuteur du camfranglais simplifié, des moyens scolarisés ou des peu scolarisés. Bien plus, aucune

information n'est fournie au sujet du nombre de personnes enquêtées dans le cadre de leur étude, aussi le caractère représentatif de leur corpus ne peut-il être validé. De plus, les auteurs font remarquer que le camfranglais simplifié est entre autres parlé par des fonctionnaires n'ayant pas encore atteint l'âge de 35 ans, mais ils ne fournissent pas de détails concernant la tranche d'âge des locuteurs des autres variétés du camfranglais. En effet, l'absence de cette variable et d'autres – comme la variable sexe – rendent quelque peu subjectifs les résultats auxquels sont parvenus ces chercheurs.

2.4. Représentations linguistiques à l'égard du chiac et du camfranglais

Pour bon nombre de chercheurs, la définition du concept de représentations linguistiques s'est très souvent avérée une tâche ardue dans la mesure où les représentations linguistiques sont tantôt considérées comme synonymes d'attitudes linguistiques et d'idéologies linguistiques, tantôt perçues comme étant distinctes de chacune des deux notions suscitées. Cette difficulté peut surtout s'expliquer par le fait que représentations, attitudes et idéologies linguistiques sont intimement liées. Dans le souci de démêler cet écheveau, Boudreau (2009 : 439) fait siennes les explications de Gueunier (1997 : 246-252) selon lesquelles, contrairement aux attitudes linguistiques qui relèvent davantage du domaine de la psychologie sociale, les représentations linguistiques sont quant à elles du ressort de l'ethnologie. D'un point de vue méthodologique, poursuit l'auteure, on a en général recours à des questionnaires fermés et à une approche quantitative pour rendre compte des premières, tandis qu'on s'appuie davantage sur l'analyse discursive et des méthodes qualitatives pour expliquer les secondes. Les représentations linguistiques renvoient essentiellement à l'« image mentale que les locuteurs se font de leur langue, de leur façon de parler, de sa légitimité [...] en bref tout

ce qui relève de l'*épilinguistique* »²¹ (M. LeBlanc 2010 : 19-20). De plus, elles «renvoient souvent à une dimension plus restreinte de la langue, soit au locuteur (dimension individuelle), soit au groupe ou à une communauté (dimension collective) inscrits dans un ensemble de rapports sociaux » (A. Boudreau 2009), alors que les idéologies linguistiques se caractérisent par :

[l]es croyances intériorisées dans les consciences individuelles, si bien que les locuteurs les tiennent pour acquises et ne cherchent pas à en questionner les fondements. Elles constituent en quelque sorte la matrice à l'intérieur de laquelle s'inscrivent un ensemble de représentations » (Boudreau 2009 : 439).

Selon cette chercheuse (2009), les idéologies se veulent englobantes dans la mesure où elles sont liées à la dimension institutionnelle de la langue. C'est ainsi qu'on aura par exemple l'idéologie du standard qui consacre la supériorité et la domination d'une variété standard d'une langue, l'idéologie du monolinguisme ou de l'unilinguisme qui consiste dans le choix et l'imposition d'une langue à des populations données, enfin l'idéologie du dialecte, qui consiste à donner à une variété régionale des pouvoirs largement supérieurs aux autres variétés. Dès lors, on comprend aisément pourquoi, paraphrasant Calvet (1999 : 281), Cormier (2010 :51) affirme :

L'importance d'étudier les représentations linguistiques est évidente lorsqu'on considère que la langue n'existe pas indépendamment de ses locuteurs, et qu'elle n'est que la somme des diverses pratiques de ceux-ci, pratiques qui sont influencées par la façon dont les locuteurs se représentent la langue (2010 : 51).

S'agissant justement du chiac et du camfranglais, les différentes études consacrées aux représentations linguistiques à l'égard de ces parlers révèlent que les locuteurs se font

²¹ C'est l'auteur qui souligne.

une image aussi bien positive que négative, ce qui traduit une certaine ambivalence caractéristique des deux hybrides linguistiques étudiés.

2.4.1. Images dépréciatives du chiac et du camfranglais

Une enquête consacrée aux représentations linguistiques du camfranglais menée par Ngo Ngok-Graux (2006) auprès de 150 locuteurs de ce parler dans les villes de Douala et de Yaoundé a permis à cette chercheuse de dégager cinq principaux groupes de locuteurs, dont deux groupes de jeunes (âgés de 6 à 20 ans) et trois groupes dits d'adultes (âgés de 25 ans à 45 ans). Les résultats de cette étude révèlent que 75 % des informateurs adultes scolarisés affirment éprouver à l'égard du camfranglais un sentiment de rejet et de dénigrement. Une perception similaire a également été observée chez des locuteurs du chiac. En effet, A. Boudreau et Dubois (1993 :155) font état du dénigrement par la grande majorité de locuteurs (17 sur 18) originaires du Sud-Est du Nouveau-Brunswick de leurs propres pratiques langagières ; les enquêtés disent parler une langue sabirisée, une langue mélangée, comme en témoignent les déclarations suivantes d'un informateur :

Comme nous autres par iccitte, on parle anglais français là, on mêle les mots *so* c'est pour ça j'dis qu'i y a du monde qui parle mieux français (...) je trouve i usent pluS i utilisent pluS de mots français quand ce qu'i parlent (...) comme si j'parle vite là j'vas mettre des mots anglais pis des mots français pis i vont awouère de la misère à comprendre quosse que je veux dire là (cité dans A. Boudreau et Dubois 1993 : 155).

Bien plus, le chiac est considéré par les locuteurs comme un parler limitatif, qui ne peut être utilisé que dans des contextes informels, et symbolise l'assimilation comme en témoignent les propos ci-après de Joane, employée de la fonction publique fédérale (Nouveau-Brunswick), une des informatrices de M. LeBlanc (2008) :

JOANNE ben tu sais c'est une image que/ma première réaction serait de/comme/je trouve c'est gênant on dirait l'image que ça projette des fois/pas des fois souvent/mais si tu regardes c'est quoi qu'est à la base de tout ça/est-ce que la personne a seulement pas de fierté/c'est une assimilation c'est un fait d'assimilation/tu sais je veux dire tu sais tu (xxx) puis tu fais ta vie tu sais là à l'intérieur d'une population vu que t'es minoritaire t'es toujours desservi en anglais tu sais là/il y avait un temps que c'était ça puis les gens qui sont peut-être les moins évolués ne voient pas la nécessité ou leur droit à exiger un meilleur service une meilleure qualité de langue/ils acceptent ça qu'ils ont toujours eu (cité dans Leblanc 2008 : 270).

Le commentaire épilinguistique de l'informatrice ci-dessus rappelle le constat dressé par des chercheurs acadiens tels Chiasson (1998 : 86) pour qui le chiac constitue un « glissement progressif vers l'anglais », ou A. Boudreau (2008 : 64) qui souligne que dans « l'esprit de bon nombre de personnes, il [le chiac] est lié à l'urbanité, symbolise l'assimilation et l'acculturation et nourrit les discours traditionnels voulant que l'impureté et le mélange mènent à la perte de repères linguistiques et culturels » (A. Boudreau 2008 : 64). Le vernaculaire serait donc perçu comme une menace pour la langue française. Un tel constat a été également fait au Cameroun par des enquêtés de Sol (2010) :

R : vraiment il y a l'avènement aussi de ce qu'on appelle camfranglais qui fait en sorte qu'on ne parle pas bien/on essaie toujours de tordre le cou au français/c'est-à-dire tout ce mélange de pidgin d'anglais de mots français a fait que on ne parle pas bien le français

J : ça pose les dommages par rapport à au bien être de la langue qui est ainsi clochardisée passez moi l'expression dans la mesure où (E : vous parlez de la langue française ?) tout à fait de la langue française qui est ainsi clochardisée (corpus Sol 2010 :39).

Par ailleurs, certains linguistes tels Mendo Ze (1993) et Fosso (1999) considérés comme des puristes de la langue, partagent ce point de vue. À cet effet, Mendo Ze (1993) déclare :

Il est inconcevable d'admettre que l'injonction à forte dose dans le français d'éléments hétéroclites des langues camerounaises soit un phénomène d'enrichissement. Il n'est pas possible de prétendre que les

créations lexicales bizarres soient des éléments d'enrichissement du français. Il en est ainsi du développement des formes argotiques d'un français incompréhensible, truffé de fautes et actuellement pratiqué au Cameroun. Il est néfaste à la bonne maîtrise de la langue française (Mendo Ze 1992, cité par de Féral 1993 : 213).

L'argument de Mendo Ze qui consisterait à réduire le camfranglais à des « formes argotiques d'un français incompréhensible, truffé de fautes » nous semble fort discutable, dans la mesure où bien que le camfranglais soit un parler à base de français, il n'en reste pas moins qu'il s'en démarque en bien des points. En outre, l'évocation des « fautes » donne à penser que les locuteurs du camfranglais auraient du mal à maîtriser les normes de la langue française, ce qui les placerait dans une situation d'insécurité linguistique vis-à-vis du français de référence. En appui à la thèse de Mendo Ze, Queffélec (2007b : 104) soutient que le camfranglais « apparaît comme une « langue de compensation » permettant de compenser l'insécurité linguistique vis-à-vis du français scolaire réputé difficile à manier et mal maîtrisé de la majorité des élèves ». Queffélec renchérit :

La méconnaissance des normes exogènes du français (le français dit standard) progressivement remplacées par des normes endogènes a placé en situation d'insécurité la majorité des jeunes urbains tentés de rejeter ce qu'ils baptisent du nom de « gros français » (français académique considéré comme pédant) au profit d'un français local, d'un « français des rues » puisque le français s'acquiert de plus en plus dans les capitales africaines « sur le tas », dans le quartier, au marché, dans les transports en commun, les lieux de travail du secteur informel (2007c : 281).

Les arguments de Mendo Ze et de Queffélec méritent d'être nuancés dans la mesure où ils semblent être en contradiction avec les thèses avancées par d'autres chercheurs, notamment Eloundou Eloundou (2011), de Féral (2009), Echu (2008) et Kouega (2003a). D'après ces deux derniers chercheurs, les locuteurs du camfranglais ont recours à ce

parler par choix, et non forcément par souci de se dérober aux normes de la langue française qu'ils auraient du mal à respecter. Kouega écrit à cet effet :

Unlike speakers of Franglais, who unconsciously make mistakes when attempting to speak a language they are still learning, users of Camfranglais make a conscious effort to exploit some of the features²² of Franglais in a secret way so as to disguise the message they are conveying in an act of communication. They do not use this language to solve problems of expression in their L2 code, as is the case in second language learning situations. [...] They use it simply to exchange information among members in such a way that this information looks mysterious to non-members (Kouega 2003a : 24²³).

La non-maîtrise de la langue française est loin de constituer la raison principale qui amènerait les locuteurs du camfranglais à parler le français de référence. D'ailleurs, de Féral (2009 : 135) observe qu'il « est indispensable de bien maîtriser le français pour parler le camfranglais », même s'il convient de relativiser quelque peu la thèse de cette chercheuse en soulignant qu'il existe des locuteurs du camfranglais qui n'ont certes pas une parfaite connaissance du français standard, leur maîtrise du camfranglais ne souffrant cependant d'aucune contestation. C'est le cas par exemple des locuteurs peu ou pas scolarisés considérés par Ebongue et Fonkoua (2010 : 262) comme étant les locuteurs de la variété dite « pure » du camfranglais, ou de ceux qui se considèrent comme étant les meilleurs locuteurs du camfranglais, les « connaisseurs » selon leur propre expression (Ngo Ngok-Graux 2006 : 221). Qui plus est, Eloundou Eloundou (2011 : 78) à l'issue d'une enquête de terrain a pu constater que « certains interviewés très peu scolarisés pratiquent le camfranglais et leurs productions discursives sont quasi identiques à celles des scolarisés du secondaire et du supérieur ». Eu égard à ce qui précède, il apparaît

²² C'est nous qui soulignons.

²³ Il convient néanmoins de souligner que la fonction cryptique dont fait mention Kouega est de plus en plus secondaire, et tend à s'estomper de nos jours chez les locuteurs du camfranglais ; elle a surtout existé à l'origine de ce parler comme le reconnaît d'ailleurs Sol (2010).

clairement qu'en l'absence d'études systématiques et de recherches scientifiques rigoureuses, il est difficile de déterminer en l'état actuel des choses s'il existe effectivement ou non un rapport entre les représentations linguistiques du camfranglais et l'insécurité linguistique dans le contexte des villes camerounaises, considérées comme de hauts lieux de productions et de pratiques du camfranglais. Par contre, dans le cas du Sud-Est du Nouveau-Brunswick, plus exactement dans la région de Moncton, plusieurs travaux (A. Boudreau et Dubois 1992, 1993, 2001, 2008), Francard (1994), A. Boudreau et Perrot (1994), LeBlanc (2008, 2009), A. Boudreau (2009) et Cormier (2010) ont pu démontrer qu'il existe un lien entre la situation diglossique de la région de Moncton et l'insécurité linguistique. Plus exactement, il existe un rapport de causalité entre les représentations linguistiques des locuteurs du chiac et l'insécurité linguistique. Cette dernière se caractérise par les « fluctuations linguistiques, l'hypersensibilité à des traits stigmatisés que l'on emploie soi-même, [ainsi que] la perception erronée de son propre discours » (Labov 1976 : 200). Les commentaires auto-dépréciatifs de locuteurs francophones du Sud-Est du Nouveau-Brunswick évoqués plus haut en sont une illustration parfaite. Ainsi, certains manifestent un sentiment d'infériorité et d'incompétence linguistique en affirmant par exemple que les locuteurs francophones des autres régions de la province, notamment ceux du Nord-Ouest et du Nord-Est s'expriment mieux qu'eux (M. LeBlanc 2008 : 151). Cependant, selon Perrot (2006, 2001), le chiac qui a longtemps fait l'objet de dénigrement, de dévalorisation et de stigmatisation ne cesse de s'affirmer, d'être de plus en plus accepté sur le marché linguistique (Bourdieu 1982) monctonnien, et ce, grâce à l'action d'un certain nombre d'acteurs. On pourrait en dire de même du camfranglais dans le paysage linguistique camerounais.

2.4.2. Images positives du chiac et du camfranglais

De l'avis des locuteurs du chiac et du camfranglais, le recours à ces deux hybrides linguistiques n'est pas du tout neutre. En effet, plusieurs travaux (A. Boudreau et Dubois 1993, A. Boudreau et Perrot 1994, Perrot 2001, 2006, de Féral 1993, Ngo Ngok-Graux 2006, Feussi 2008, et Sol 2010) font état de ce que les deux parlars étudiés jouent essentiellement un rôle d'identification chez les jeunes en particulier. A. Boudreau et Dubois affirment :

[L]e sentiment identitaire acadien n'est absolument pas mis en cause, malgré les apparentes difficultés à s'exprimer. Au contraire, le sentiment d'appartenance à un groupe de francophones, les Acadiens, est maintes fois réitéré. Les jeunes se sentent et se disent francophones, fiers de l'être (1993 :158).

Si dans le cas du vernaculaire du Sud-Est du Nouveau-Brunswick il est surtout question d'une identité francophone, au Cameroun en revanche il s'agit davantage d'une identité nationale en ce sens que le recours au camfranglais permet, au dire de ses locuteurs, de transcender les barrières ethniques. Il n'est pas étonnant que « parler camfranglais, c'est être un jeune citoyen qui revendique une identité camerounaise (cam) dans un pays officiellement bilingue (franglais) » (de Féral, 1993 : 231). Une thèse corroborée par les informateurs de Ngo Ngok-Graux (2006 : 223) qui révèle que « [p]our les jeunes, 80 % estiment que le camfranglais contribue à abolir les clivages ethniques, à répondre à un besoin de communication interethnique ». Par ailleurs, la revendication de l'identité francophone au travers du chiac ne va pas sans l'adoption de certains comportements linguistiques à l'égard de l'anglais et du français qui d'emblée, peuvent paraître contradictoires, voire paradoxaux comme l'affirme Perrot (2006 : 144) : « Parler

chiac, c'est donc ici refuser de parler anglais : c'est parler français et affirmer ainsi son identité francophone. » En effet, l'utilisation du chiac, selon cette chercheuse serait une façon de résister à la domination de l'anglais et du français standard, langues co-officielles du Nouveau-Brunswick qui occupent l'essentiel du paysage linguistique dans cette province. Parler le chiac serait donc pour ses locuteurs un moyen de se frayer un chemin dans ce marché linguistique (Bourdieu 1982) tout en utilisant une « sorte de contre-discours sur [une] langue qui se manifeste par le recours à une variété stigmatisée dans le but de renverser les stigmates » (M. Leblanc 2010 : 24-35, citant A. Boudreau 2001 : 57). D'où l'importance du phénomène de nomination qui accompagne souvent ce genre de revendications identitaires.

En effet, Canut (2000) explique que :

[N]ommer, c'est en effet « construire », « homogénéiser, clôturer un ensemble de réseaux ou d'éléments à l'origine en relation les uns avec les autres de manière hétérogène », c'est « faire exister » et ainsi « légitimer [...] une réalité linguistique occultée » (2000 : 2).

Dans le cas du Cameroun, le fait qu'on est passé de l'appellation « français makro » (voyou), – parlé autour des années 1970 à Douala et Yaoundé par des voyous « makro » selon de Féral 1989) – à celles de camfranglais/francanglais est porteur de signification, à en croire Feussi (2008 : 47) dans la mesure où cette évolution peut être interprétée comme la volonté de sortir d'une situation de marginalité pour se doter d'une identité positive. En ce qui a trait au vernaculaire du Sud-Est, la parution en 1970 du documentaire *L'Éloge du chiac* dans lequel le réalisateur québécois Michel Brault met en scène des élèves âgés de 12 à 14 ans d'une école française de Moncton qui à la fin du film scandent « Vive le chiac ! » et « Vive le chiac libre ! » est également porteuse de sens dans la mesure où, d'après A. Boudreau (2009 : 451), ce documentaire a « suscité le premier débat sur le

chiac et a donné vie à cette variété sur la place publique en la nommant, du même coup lui assignant une existence, un statut privilégié ». A. Boudreau conclut : « Depuis, on n'a cessé de parler du chiac » (2009 : 45). Outre la fonction identitaire, le camfranglais remplit une fonction ludique, d'amusement (Echu 2008, 2010), une fonction qui a été également relevée dans le cas du chiac (Comeau et King 2011).

Par ailleurs, des acteurs tels les médias, les artistes et les écrivains ont également joué un rôle positif dans le processus de légitimation du camfranglais et du chiac. Toutefois, il convient de souligner au passage que certains écrivains qui au départ avaient adopté une position négative sur le chiac ont fini par revoir le jugement qu'ils jettent sur ce parler. C'est le cas par exemple de Chiasson qui, quelques années plus tard, porte un regard différent sur le vernaculaire, tel qu'il est utilisé dans les œuvres littéraires par certains auteurs acadiens. Selon Chiasson (2004, cité par Leclerc 2006 : 153), par ailleurs écrivain, artiste et ancien lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick, l'usage « de plus en plus conscient » du vernaculaire du Sud-Est dans les œuvres littéraires d'auteurs acadiens est désormais perçu comme étant une façon de résister « à la fois à l'anglophonie et à la francophonie ». Ce commentaire ambivalent porté sur le chiac est loin d'être un cas isolé dans la mesure où chaque jugement positif est toujours accompagné d'une image négative de ce parler, et vice-versa. Un tel constat est valable pour le cas du camfranglais. L'ambivalence serait le propre des situations diglossiques et des régions comme Moncton marquées par des rapports de force et de pouvoir entre les différentes langues en présence à en croire Boudreau et Dubois (1993), puis Cormier (2010) qui reprennent à leur compte les observations de Boyer (1990) selon lesquelles

[l]e concept de représentations linguistiques [...] est particulièrement fructueux en situation diglossique comme dans le cas de la région de Moncton. Car poursuit-elle, une situation diglossique « engendre des/se nourrit d'*attitudes* apparemment contradictoires mais en réalité convergentes, comme la culpabilisation et l'idéalisation, le dénigrement et la fétichisation, la stigmatisation et la mythification (Boyer 1990 : 106, cité par Cormier 2010 : 53).

Le cas du documentaire *L'Éloge du chiac* évoqué plus haut et considéré comme quelque chose de positif car conférant au chiac un début de légitimité, voire une existence sur la place publique, a été par exemple suivi d'une critique acerbe de certains éditorialistes acadiens ainsi que de certains téléspectateurs farouchement opposés à ce parler, selon A. Boudreau 2009 : 445). L'ambivalence à l'œuvre dans le chiac est tout aussi évidente dans le cas du camfranglais. En effet, nous avons indiqué plus haut qu'une enquête menée par Ngo Ngok-Graux (2006 : 223-224) révèle que 75 % des jeunes scolarisés affichent un sentiment de rejet et de dénigrement à l'égard du camfranglais, mais dans le même temps, précise la chercheuse, ce même groupe de locuteurs se dit favorable à la diffusion du camfranglais. On comprend aisément pourquoi, évoquant la situation d'ambivalence dont est l'objet ce parler, Tandia et Tsofack (2009 : 322) affirment que « son statut déjà ambigu n'est que davantage confirmé puisqu'il est écartelé entre son acceptation (par les jeunes) et son rejet (par les discours intentionnels et les puristes) ». Un tel commentaire nous semble également tout indiqué pour le chiac de Moncton.

2.5. Synthèse

Dans ce chapitre consacré à la description sociolinguistique du chiac et du camfranglais, nous avons pu montrer que les chercheurs ont recours à plusieurs

appellations pour définir ces deux parlers. Ainsi, les termes d'argot, de dialecte, de variété de langue ou de vernaculaire sont régulièrement employés pour désigner ces deux hybrides linguistiques. Ce foisonnement terminologique, nous l'avons souligné, rend ardue la définition du statut sociolinguistique du chiac et du camfranglais, une situation qui s'explique en partie par leur vitalité. Cependant, au Canada, il existe une certaine unanimité quant au statut du chiac que la plupart des chercheurs considèrent comme une des variétés formant le continuum de français parlé en Acadie du Nouveau-Brunswick. Au Cameroun par contre, la question du statut définitif du camfranglais n'est pas encore réglée, mais dans le cadre de notre travail, nous l'avons considéré comme un parler hybride dont la structure de base est le français. Le camfranglais puise une partie de son lexique dans le répertoire des langues comme l'anglais, le pidgin-English et les langues nationales camerounaises. En outre, l'étude des deux parlers a montré que quelques chercheurs se sont intéressés à ces hybrides linguistiques dans une perspective variationniste, ce qui a permis de dégager les variations spatiale, temporelle et diastratique. Toutefois, d'autres travaux plus approfondis et rigoureux permettront de mieux étayer ces principales variations. Enfin, comme la plupart des parlers hybrides, le chiac et le camfranglais n'échappent pas aux attitudes linguistiques d'ambivalence et aux sentiments d'acceptation et de rejet qu'ils suscitent parfois chez leurs locuteurs et même non-locuteurs, en raison, entre autres, de leur hybridation linguistique qui rappelle constamment leurs emprunts à plusieurs autres langues, un phénomène qui, dans le prochain chapitre, sera analysé à la lumière des deux parlers considérés.

CHAPITRE 3

ASPECTS LINGUISTIQUES DU CHIAIC ET DU CAMFRANGLAIS

3.0. Introduction

Le présent chapitre procède à une description linguistique de quelques aspects saillants du chiac et du camfranglais. Seules les composantes lexicale, morphologique et sémantique seront abordées dans la mesure où elles représentent un intérêt pour cette thèse qui s'inscrit avant tout dans une perspective traductologique. Notre démarche, contrairement à celle adoptée dans les travaux précédents, traite des caractéristiques linguistiques de ces deux hybrides linguistiques sous un angle comparatif.

3.1. Analyse lexico-morphologique de l'emprunt en chiac et en camfranglais

S'il est évident qu'il existe plusieurs études qui traitent du lexique du camfranglais (Tiayon Lekebou 1985, Chia 1990 : 119, Efoua-Zengue 1999 : 171-173, Fosso 1999 : 181-186, Kouega 2003b, Ngo Nlend 2006, Ntsobe *et al.* 2008 : 93-102, 69-90, Simo Nguemkam-Souop 2009 : 301-317, Eloundou Eloundou 2011 : 130-197, etc.), force est de constater que très peu de recherches ont été consacrées à ce jour au lexique du chiac. Il s'agit notamment des travaux de Perrot (1995, 1998, 2010), Young (2002) et Arrighi (2011). Cependant, parmi les travaux suscités, Ntsobé *et al.* (2008) et Eloundou Eloundou (2011) d'une part, Perrot (1998) et Young (2002) d'autre part, traitent respectivement de la question du lexique du camfranglais et du chiac en s'appuyant sur le principe de récurrence ou de fréquence des faits afin de déterminer si telle ou telle lexie fait partie ou non du lexique du chiac ou du camfranglais. Le choix de la fréquence comme critère de sélection des lexies nous semble fort pertinent en ce sens que non seulement il permet d'écartier du lexique tout ce qui relèverait de l'apax, en d'autres termes, tout « mot

employé une seule fois » (Pruvost et Sablayrolles 2003 : 60), dans un contexte où il n'existe pas encore à notre connaissance de dictionnaires chiac ou camfranglais dignes de ce nom, mais constitue aussi, d'après Lehmann et Martin-Bethet (2000 : 4), « une donnée objective quand elle est tirée de l'observation des occurrences du mot dans un corpus, ou ensemble de textes ». Le chiac et le camfranglais, on le sait, tirent leurs ressources lexicales d'une pluralité de sources, notamment du français, de l'anglais, auxquels s'ajoutent, pour le cas du camfranglais, le pidgin-English camerounais, des langues locales camerounaises, africaines et quelques langues telles le latin, l'allemand, l'italien, etc. Selon Echu (2008 : 84), la non-maîtrise par les locuteurs du camfranglais des langues non camerounaises et étrangères sus-évoquées explique la très faible représentation d'expressions venant de ces langues dans le lexique camfranglais, leur présence ne se limitant qu'à quelques termes comme *amigo*, *pacho* (de l'espagnol qui signifient respectivement *ami*, *père*) ; *mater* (du latin qui signifie *mère*) ; *zouazoua* de l'ibo, qui signifie « carburant », etc. En raison de la présence symbolique d'items lexicaux issus des langues étrangères susmentionnées, l'analyse se limitera à des lexies que le chiac et le camfranglais empruntent à l'anglais et au français d'une part, ainsi qu'aux langues camerounaises d'autre part. À propos justement de l'apport lexical des langues camerounaises dans le processus d'emprunt et néologique en camfranglais, Efoua-Zengue (1999 : 170) dans un article intitulé : « L'emprunt : figure néologique récurrente du camfranglais, un français fonctionnel au Cameroun » fait remarquer que le camfranglais tire ses principaux emprunts des cinq grands ensembles assez homogènes de familles de langues ethniques et véhiculaires qui composent le Cameroun, à savoir la région du Littoral, où l'on rencontre les langues bassa, duala, mbô, et le pidgin-English de la ville de Douala, la région de l'Ouest, constituée des langues bamiléké, les régions de la Forêt

équatoriale, en particulier celles du Centre, du Sud et de l'Est qui se composent des langues ewondo et bulu essentiellement, les régions du Grand-Nord, en particulier celles englobant le Nord, l'Extrême-Nord et l'Adamaoua, où l'on rencontre les langues peules, haoussa et kirdi. Enfin, les régions anglophones du Sud-Ouest et du Nord-Ouest, constituées des langues bakweri, bakossi et du pidgin-English des villes. En partant du principe selon lequel les langues locales camerounaises constituent les principales langues pourvoyeuses du camfranglais, que Effoua-Zengue considère comme une variété de français, la linguiste passe sous silence le poids de l'anglais dans le camfranglais dont la présence est de loin supérieure à celle des langues camerounaises. D'ailleurs, Echu (2008 : 74) rappelle justement que, « [c]ompte tenu de son statut de langue officielle au Cameroun, l'anglais est la deuxième langue la plus importante dans la composition lexicale du camfranglais ». Eloundou Eloundou (2011 : 136), à la suite de Kouega (2003b), ne dit pas autre chose lorsqu'il observe que statistiquement, la langue de Shakespeare se situe au deuxième rang – juste derrière le français – des principales langues pourvoyeuses du camfranglais. Une telle analyse nous semble également pertinente en ce qui concerne le chiac, d'autant plus que, comme nous l'avons déjà indiqué, le chiac voit surtout le jour dans un environnement marqué par la cohabitation et le contact intense entre l'anglais et le français. Par ailleurs, la part du français acadien – considéré après tout comme une variété de français – dans le chiac est loin d'être comparable à celle de l'anglais qui, contrairement à l'acadien traditionnel doté d'aucun statut officiel et en perte de vitesse, jouit d'un statut de langue officielle aux niveaux provincial et fédéral. Qu'il s'agisse des emprunts aux langues camerounaises, au français ou à l'anglais, en réalité, une fois importés dans le chiac et le camfranglais, les emprunts se présentent en général sous deux formes principales.

La première concerne les emprunts « non intégrés », c'est-à-dire ceux qui n'ont subi aucune transformation ou altération d'ordre phonétique ou morphologique. Il s'agit, explique Ameur (2007 : 191), « des unités prises telles quelles dans les langues pourvoyeuses ». Ameur ajoute que ce type d'emprunts présente un « degré zero d'adaptation dans la mesure où les termes sont proposés sous leur forme native²⁴ sans aucune modification » (2007 : 191). Font partie de cette catégorie d'emprunts, les lexies anglaises *boyfriend* en [1] d'une part, et *shoes*, [2] d'autre part, toutes attestées respectivement en chiac et en camfranglais, et empruntées à l'anglais.

[1] – *boyfriend*²⁵ (petit ami) : « I guess que t'as déjà trouvé une job full-time, un *boyfriend*

[2] – *shoes*²⁶ : (chaussures) : « T'as tcha mes *shoes* » (Tu as pris mes chaussures : Fosso 1999 : 180).

La deuxième catégorie concerne les emprunts ayant subi des transformations ou des adaptations aux niveaux phonético-phonologique, sémantique, sur le plan des constructions syntagmatiques, mais aussi morphologique, lequel fera l'objet de la présente section. Certaines lexies du chiac, et en particulier du camfranglais, empruntées aux différentes langues pourvoyeuses subissent différentes formes de transformations morphologiques qui débouchent sur la création de nouveaux mots ou néologismes, complexifiant ainsi davantage ces parlers pour des locuteurs non initiés. Dans le présent chapitre, l'étude de l'emprunt sera essentiellement axée sur l'analyse morphologique des unités lexicales sémantiquement pleines (substantifs, verbes, adverbes, adjectifs), même s'il convient de souligner que le phénomène d'emprunt en chiac et en camfranglais touche également des unités lexicales à sens grammatical, à savoir les mots-outils et les

²⁴ Nous préférons l'appellation langue source à langue d'emprunt.

²⁵ Attesté dans Perrot (1995 : 224), F. Daigle (2011 : 113).

²⁶ Attesté dans Echu (2008 : 77).

unités grammaticales (conjonctions, prépositions, pronoms, articles, etc.). En chiac comme en camfranglais, les unités lexicales pleines sont plus facilement empruntées aux langues pourvoyeuses que les unités grammaticales. À ce sujet, Young, paraphrasant Thomason et Kaufman (1991 : 74-75), écrit au sujet de ce fait universel :

Thomason and Kaufman, for example have devised a borrowing hierarchy where lexical items are the easiest to borrow, with only minimal language contact required whereas structural borrowing requires more intense contact (2002 : 105).

L'analyse lexico-morphologique dans cette section s'appuie sur un corpus constitué d'un échantillon de lexies mettant en relief les traits saillants des parlers à l'étude sur le plan lexico-morphologique. Ces données proviennent essentiellement de lexies relevant du chiac et du camfranglais et attestées dans les travaux de Perrot (1995, 1998), Young (2002), Kouega (2003b), Ntsobe *et al.* (2008) et Eloundou Eloundou (2011). Ce corpus représente des productions discursives mettant en jeu le vocabulaire actif de locuteurs du chiac et du camfranglais.

3.1.1. Emprunt et création lexicale en chiac et en camfranglais

Comme nous l'avons déjà souligné, le chiac et le camfranglais ont recours à l'emprunt à diverses langues pourvoyeuses. Les modes de formation des mots que nous nous proposons d'analyser dans cette section sont l'affixation, la réduction, la composition, la réduplication et la métathèse²⁷.

²⁷ Notre classification s'inspire des différentes grilles proposées par Guilbert (1975), Goudailler (2001) ainsi que Nsobé *et al.* (2008).

3.1.2. L'affixation des emprunts

L'affixation est un procédé de formation lexicale qui consiste en l'adjonction d'un morphème lié, plus exactement d'un affixe à un radical. Selon la place qu'il occupe par rapport au radical, l'affixe peut renvoyer à un préfixe, infixes ou suffixes, selon qu'il est placé au début, à l'intérieur ou à la fin d'un radical. Tout comme en français, les types d'affixes tels les infixes, les transfixes et les circumfixes sont inexistantes en chiac et en camfranglais. La préfixation semble être un phénomène extrêmement rare dans les deux parlers à l'étude. Le camfranglais a recours à la suffixation des emprunts, tel n'est pas le cas en chiac.

3.1.2.1. La préfixation

Le préfixe est « un morphème de la classe des affixes figurant à l'initiale d'une unité lexicale, position dans laquelle il précède immédiatement soit l'élément radical ou lexical [...] soit un second préfixe » (Dubois 1994 : 377). Les locuteurs du camfranglais ont recours au préfixe adverbial « re », placé devant l'adverbe anglais « back », par exemple, pour obtenir le verbe « reback » (retourner), et employé par les locuteurs pour marquer le retour à une position initiale. Kouega (2003 : 521) souligne que : « [I]nitial affixation is rare, the only attested case being the word 'reback' which conveys the same idea as 'back' above, namely 'come back', 'return'. En chiac, ce type de préfixe n'est pas utilisé. Fait intéressant, les chiacophones comme les camfranglophones utilisent le mot anglais « back ». À l'inverse du camfranglais, le mot « back » est employé en chiac comme particule adverbiale pour exprimer un fait itératif. Il est aussi employé pour indiquer le recours à une situation initiale, comme l'atteste l'exemple en [3], qui donne à voir un cas de restructuration linguistique, dans la mesure où la structure

syntaxique obtenue est particulière au chiac, et donc inexistante en français, sa principale langue d'emprunt.

[3] – *back* : Je vas pas aller là **back**. (Corpus Long 2008 : 23).

3.1.2.2. La suffixation

La suffixation est un procédé de dérivation par adjonction d'un suffixe au radical d'un mot. Pour obtenir de nouvelles unités lexicales, les locuteurs du chiac et du camfranglais empruntent à certaines de leurs langues pourvoyeuses plusieurs types de suffixes dérivationnels. Ainsi, en camfranglais par exemple, Biloa (2008 : 96) relève l'emploi du suffixe nominal « ing » en vue de former de nouveaux mots tels *craning* (l'art de se vanter), *lancing* (le fait de se jeter des fleurs), nominalisations à partir des verbes « crâner » et « lancer » qui signifient « se vanter » et « se jeter des fleurs », respectivement. En outre, Kouega (2003b : 30) dresse une liste de cinq suffixes français que les camfranglophones accolent généralement aux mots empruntés au français, à l'anglais, au pidgin-English camerounais, et même à certaines langues locales, en vue de former de nouvelles unités lexicales. Il s'agit des suffixes tels –ARIAT, ajouté par exemple au mot « beignet », on obtient « beignetariat », qui signifie un lieu où l'on fait frire des beignets destinés à la vente ; le suffixe –EUR est également accolé aux mots comme *bend-skin* (moto-taxi) et *fringue* (vêtements, en général de grande valeur), pour obtenir les lexies camfranglaises telles *bend-skinneur* (conducteur de moto-taxi) et *fringueur* (personne qui soigne sa mise vestimentaire) ; le suffixe -ANCE accolé à un verbe anglais comme « wait ». Le résultat est le mot « waitante » qui signifie « attente ». Le suffixe -ARD accolé à des mots tels « ghetto » pour avoir « ghettosard », qui signifie une « personne vivant dans un ghetto ». Enfin, le suffixe –ISTE est ajouté à des mots tels

mbeng, qui signifie en duala l'*Europe*, et par extension l'*Occident*, et le mot *tuyau*, terme qui signifie « fête » en camfranglais, pour obtenir des noms d'agents tels *mbenguiste* (personne, généralement d'origine camerounaise, qui vit en Europe, par extension en Occident ou à l'étranger), et *tuyauriste*, qui signifie un fêtard en camfranglais.

En chiac par contre, des exemples de suffixation nominale sont rares. La suffixation verbale est un phénomène particulièrement productif dans ce parler, mais il relève plutôt de la flexion. S'agissant justement de la suffixation verbale, les locuteurs du chiac adjoignent aux radicaux verbaux anglais à la forme infinitive, la terminaison infinitive française *-er* des verbes du premier groupe pour obtenir des unités lexicales nouvelles. Les terminaisons infinitives en question concernent aussi bien les lexèmes verbaux simples en [4], que les lexèmes verbaux complexes ou verbes à particule (adverbiale) en [5] ci-après ; le trait d'union entre la marque infinitive française et le verbe anglais servant à mettre en relief le phénomène décrit.

[4] – *cheat-er* : Pi jouer à strip poker avec la c'est pretty cool because tu peux *cheat-er* (Corpus Young 2002 : 136).

[5] – *screw-er up* : Ça va tout *screw-er up* la langue française (Corpus Perrot 1995 : 135).

Si en chiac le phénomène des verbes à particule est particulièrement productif et régulièrement utilisé par les locuteurs, cette forme n'existe guère en camfranglais. Perrot (1995 : 135-136) avance l'argument d'économie linguistique et d'efficacité en communication pour justifier le recours par les chiacophones à certains emprunts verbaux anglais. Bien plus, la linguiste y voit également une stratégie d'évitement de la forme réflexive, en particulier à travers l'utilisation par certains locuteurs du chiac des unités lexicales nouvelles telles *feel-er* que les chiacophones emploient couramment et de façon

indifférenciée pour signifier *sentir ou se sentir* ; *worry-er* pour *s'inquiéter* et *dress-er* pour *s'habiller*. Ainsi, selon Perrot, l'utilisation de *complain-er* ou de *worry-er* permettrait non seulement aux locuteurs d'éviter la forme réflexive, mais aussi de satisfaire à l'argument d'économie linguistique, dans la mesure où la forme pronominale française se révélerait être plus longue, un obstacle que les locuteurs chercheraient à contourner en recourant à l'équivalent anglais, non pronominal. Pour justifier davantage l'argument de l'économie linguistique, Perrot cite l'exemple des lexies anglaises fréquemment utilisées en chiac, notamment *starv-er* et *trust-er* qui épargneraient les locuteurs des expressions françaises jugées plus longues comme « mourir de faim ou manquer de nourriture » et « avoir confiance ». Toutefois, dans une stratégie visant à relativiser la réflexion de Perrot concernant l'économie linguistique en chiac, Young (2002) fait remarquer qu'il existe également des verbes anglais plus longs que les chiacophones utilisent, pourtant ces derniers ont bien la possibilité d'opter pour leurs formes équivalentes françaises, bien plus courtes. Elle cite par exemple les verbes anglais, adaptés morphologiquement, comme – *kick-er off* pour *partir* ; *kick-er out* pour *envoyer* et *chill-er* pour *relaxer*.

Contrairement au chiac où les locuteurs accolent la terminaison infinitive (-er) des verbes français du premier groupe aux verbes ou radicaux anglais, les camfranglophones préfèrent conserver la forme nue du verbe anglais, comme on peut le voir en [6] :

[6] – **work** (travailler) : Je vais *work* trong pour win mon bacho (Je vais travailler dur pour réussir au bachot : Corpus Fosso 1999 : 185).

En suivant la logique du traitement des emprunts verbaux chiacs, on se serait attendu à un énoncé comme « je vais *work-er* trong pour win mon bacho », une forme

inexistante en camfranglais. Cependant, certaines lexies camfranglaises empruntées à des langues locales camerounaises se voient adjoindre en camfranglais, comme en chiac, la terminaison infinitive des verbes français du premier groupe. C'est le cas par exemple du verbe camfranglais *njohter* qui signifie *profiter, obtenir quelque chose gratuitement*. Ce verbe, cité par Ntsobé *et al.* (2008 : 96), est obtenu par suffixation désadjectivale de l'adjectif « njoh », qui signifie *gratuit* en langue duala. Ce même verbe, comme bon nombre de verbes camfranglais et chiacs subissent des adaptations diverses, lorsqu'ils sont conjugués à l'imparfait ou au passé composé, entre autres. À propos justement de la suffixation adjectivale, certains adjectifs avec formes participiales sont employés en chiac, donnant ainsi à voir l'alternance des formes *é* et *ed*, adjointes à des racines ou radicaux anglais par les chiacophones. Perrot (1995 : 119) cite entre autres un certain nombre de lexies ci-après : *piss-é off, startl-é, worry-é, loot-é, spac-é, mess-é pu, disrupt-é, fuck-é, cram-é, up*, ainsi que le cas de *streak-é*, illustrées en [7] ci-dessous.

[7] – *streak-é* : On a vu ... comme un brand new car tout *streak-é* (Corpus Young 2002 : 117).

S'agissant des adjectifs avec formes participiales en « *ed* », Young cite entre autres le cas de *jam-packed* illustré en [8] :

[8] – : *jam-pack-ed* : Ma day est *jam-packed* (Young 2002 : 119).

À la différence du chiac, les adjectifs en camfranglais ne subissent aucune transformation morphologique, aucun suffixe flexionnel ne leur étant accolé, comme l'atteste l'exemple suivant en [9], tiré du corpus Eloundou Eloundou (2011 : 223).

[9] – (tron/strong) : Comme ça la live-ci est **tron** hein (Cette vie-ci est difficile : Corpus Eloundou Eloundou 2011 : 264).

Comme le souligne justement Eloundou Eloundou (2011 : 223), l'adjectif *tron* employé dans l'énoncé ci-dessus et emprunté au pidgin-English camerounais (*tron*, altération de l'anglais *strong*) est maintenu tel quel en camfranglais. En d'autres termes, il ne subit aucune transformation morphologique, puisqu'il ne porte pas de marque flexionnelle du genre féminin du nom auquel il se rapporte. Eloundou Eloundou conclut que les adjectifs en camfranglais résistent à la variation morphologique, contrairement aux adjectifs qui ressortissent au français qui peuvent varier en genre et en nombre. Outre l'affixation des emprunts, les locuteurs du chiac et du camfranglais ont recours à d'autres procédés de formation de mots consistant en différentes formes d'abrègements.

3.1.3. La réduction

Selon Altamonova (2008 : 77), « la réduction consiste à supprimer un certain nombre d'éléments d'un mot ou un groupe de mots pour créer un mot nouveau ». Seront analysés dans cette section les principaux types de réduction suivants : l'abréviation (sigle, acronymes) et les troncations (apocope, aphérèse).

3.1.3.1. L'abréviation

Les sigles et les acronymes font partie des sous-types d'abréviations auxquels ont recours les chiacophones et les camfranglophones. C'est le cas par exemple du sigle *BEPC*, cité par Kouega (2003 : 519), qui désigne le premier diplôme obtenu au niveau secondaire, plus exactement en classe de 3^e, dans le système éducatif camerounais, et qui signifie « brevet d'études du premier cycle ». Importé en camfranglais, ce sigle subit une transformation, en passant du stade de sigle à celui d'acronyme, pour devenir « beps ». L'auteur prend également l'exemple du sigle *BH*, qui représente la réduction des syllabes du composé *beignet-haricot*, pour ne conserver que deux consonnes initiales de ce

composé. Un tel phénomène s'observe également en chiac, notamment dans le sigle TV [teve] utilisé dans ces deux parlers, comme on peut le voir en [10] et en [11] ci-après :

[10] – Usually je me trouve sur la samedi soir, si qui y'a rien qui va on, en train, soit watch-er la *TV* (Corpus Young 2002 : 210).

[11] – Le genre de *TV* que si tu n'as pas la télécommande tu ne peux rien (Corpus Eloundou Eloundou 2011 : 214).

Young fait remarquer que le sigle TV se prononce en chiac à l'anglaise, ce qui traduirait une adaptation phonologique de l'emprunt. Un autre usage des consonnes initiales en camfranglais et en chiac s'observe dans l'acronyme anglais CD, qui provient de l'anglais *Compact disc*, mis en relief dans l'énoncé chiac en [12] ci-après :

[12] – i sont après de faire un *CD* là on devrait acheter ça c'est right bon (Corpus Young 2002 : 136).

Les consonnes initiales CD, empruntées à l'anglais et prononcées en chiac à l'anglaise et à la française en camfranglais, subissent des sorts différents en chiac et en camfranglais. En chiac, on assiste à une intégration phonologique de CD, tandis qu'en camfranglais, on ne relève aucune adaptation phonologique.

3.1.3.2. L'apocope et l'aphérèse

L'apocope est généralement considérée comme un procédé métaplasmique, le métaplasme étant défini par le groupe μ (1970 : 50) comme « une opération qui altère la continuité phonique et graphique d'un message, c'est-à-dire la forme de l'expression en tant qu'elle est manifestation phonique ou graphique ». Dans la conception de Dubois *et al.* (1994 : 43), il renvoie à « un changement phonétique qui consiste en la chute d'un ou de plusieurs phonèmes ou syllabes à la fin d'un mot ». Les mêmes auteurs considèrent l'aphérèse comme un changement phonétique qui consiste en la chute d'un phonème initial ou en la suppression de la partie initiale (une ou plusieurs syllabes d'un mot »

(Dubois et al. 1994 : 43). Si en camfranglais, les deux phénomènes de troncation définis ci-dessus sont particulièrement productifs, en chiac, ils sont bien rares. En ce qui a trait à l'apocope, les locuteurs du camfranglais ont recours à des termes préexistants dans les langues pourvoyeuses en vue de créer des unités lexicales nouvelles, comme l'atteste l'énoncé suivant :

[13] – *do* : (dollars) Mon pater m'a gi les *do* de la bouf (Mon père m'a donné de l'argent pour la bouffe : Corpus Fosso 1999 : 182).

Comme on peut le constater dans l'exemple ci-dessus, les camfranglophones ont procédé à une troncation de la seconde syllabe de la lexie *dollar*, et en ont maintenu la première. Dans le cas du chiac, le mot *prep* utilisé par les chiacophones est également considéré comme une apocope, comme on peut le voir en [14] ci-après :

[14] – *prep*²⁸(preparatory) : Y en a qui disent que j'ai un *prep* (Young 2002 : 139).

Le terme *preparatory*, à la suite d'un procédé d'apocope, s'est vu priver de ses syllabes, et seule la première et l'initiale de la seconde en ont été maintenues. Ce procédé peut être utilisé par les locuteurs aussi bien du chiac que du camfranglais par souci d'économie.

L'aphérèse, comme nous l'avons déjà indiqué, est attestée en camfranglais, et rare en chiac. En camfranglais, une lexie comme *somebody*, prononcée à l'anglaise, perd sa syllabe initiale, pour devenir respectivement *body*, comme on peut le voir en [15] :

[15] – *body* (somebody) : J'ai see un *body* hier qui m'a ask si j'étais en T (Ntsobé *et al.* 2008 :100).

²⁸ Selon le Urban Dictionary, ce terme qui s'oppose souvent à « nerd » est parfois employé péjorativement et il se définit en ces termes : « Has come to be a label for those who conform to typical teenage behavior, in areas like clothing, school behavior, and sports participation, because preps usually are more ambitious and/or image-conscious than others. » <http://www.urbandictionary.com/define.php?term=prep>. Site consulté le 20 juillet 2014.

Dans un souci de complexification de leur parler, les locuteurs du camfranglais peuvent se servir de certains emprunts, ou même utiliser des aphérèses, comme *body*, par exemple, afin de créer de nouvelles lexies comme *dybo*, (c'est-à-dire *body*, en anglais), à la suite d'un procédé d'inversion, très souvent utilisé dans le verlan.

3.1.4. La métathèse, la réduplication et la composition

Comme son nom l'indique, l'inversion ou métathèse est un procédé qui consiste à inverser les syllabes d'un mot. Ce procédé en général débouche sur la création de nouvelles unités lexicales, rendant difficile la compréhension de ces néologismes pour des non initiés. Kouega (2003b) fait l'observation suivante au sujet de ce phénomène.

Inversion [...] is a process whereby the syllables of words are reversed. In Camfranglais, certain words, the bulk of which are two-items [(sic) bi-syllabic], are split and then fitted together, with the final syllable taking the place of the initial one. This technique makes certain Camfranglais utterances totally incomprehensible to unaccustomed people (2003b : 522).

Pour illustrer son propos, l'auteur cite des lexies comme *frère*, *père*, *mère*, *taxi*, *pater*, *mater*, *boîte* (de nuit) qui, à la suite d'un procédé d'inversion, sont devenues *réfré* (frère), *répé* (père), *rémé* (mère), *terpa* (pater), *terma* (mère) et *teboi*. Ce genre de phénomène est rare en chiac.

La réduplication est « un procédé morphologique de création d'un composé par la répétition totale ou partielle d'un lexème » (Michaud 2005 : 52). Ce phénomène est particulièrement productif en camfranglais, où les locuteurs ont surtout recours à des langues locales ou au pidgin-English camerounais, et même au français pour créer de nouveaux mots. Kouega (2003b : 523) énumère entre autres des termes tels *nayo nayo* (doucement), *longo-longo* (long), *penya-penya* (nouveau), *villakonkon* (villageois), *là-là-*

là (tout de suite), etc. Ce phénomène, à notre connaissance, n'existe pas en chiac. En revanche, un procédé tel la composition existe bel et bien dans ce parler, tout comme en camfranglais.

La composition s'entend un processus de création d'une nouvelle unité lexicale par l'association syntagmatique de deux ou plusieurs items lexicaux, dont chacun pouvant fonctionner normalement en tant qu'une unité de signification distincte. Tiayon Lekebou (1985 : 70) fournit l'exemple des mots « cou » et « plié » qui débouchent sur le composé *couplié*, qui désigne une personne riche et assez âgée.

En chiac, les locuteurs ont également recours à des composés empruntés essentiellement à l'anglais. Ces composés en général se démarquent par leur non-intégration phonologique en chiac. Young (2002 : 110) cite l'exemple d'un composé comme « mother fuckers » (sic) [motherfuckers]. Si en chiac, les composés ne posent normalement pas de problèmes de compréhension, étant donné qu'aucun glissement sémantique ne semble s'en dégager, il n'en est pas de même en camfranglais, comme on a pu le voir avec des exemples tels *couplié*. La section suivante traitera de quelques aspects lexico-sémantiques du chiac et du camfranglais.

3.2. Aspects lexico-sémantiques du chiac et du camfranglais

Plusieurs chercheurs ont traité de la composante lexico-sémantique du camfranglais. Il s'agit entre autres de Fosso (1999 : 189), Ngo Nlend (2006 : 61-81), Echu (2008 : 88-91), Ebongue et Fonkoua (2010 : 266), Eloundou Eloundou (2011 : 226-244). En ce qui a trait au chiac, Young (2002 : 150-158) compte parmi les rares chercheurs à s'être intéressés aux modifications de sens observables dans ce parler. Si les linguistes

camerounais relèvent indifféremment des procédés de désémantisation et de resémantisation en camfranglais, Young (2002) se concentre essentiellement sur quelques cas d'extension de sens en chiac. Nous nous inspirerons des outils théoriques et terminologiques portant sur la créativité lexico-sémantique proposés par Dubois *et al.* (1970), Victori et Fuchs (1996), qui nous semblent particulièrement éclairants pour rendre compte des mutations de sens présents dans le camfranglais et le chiac. Nous aurons également recours à quelques éclairages terminologiques ou définitoires proposés par Polguère (2008) relativement à la sémantique lexicale – sur laquelle reposent essentiellement nos analyses dans cette sous-section – que Schwarze (2001 : 1) définit comme étant « l'étude linguistique du sens des mots ». En effet, la sémantique lexicale décrit « l'organisation [...] du lexique : elle analyse le sens des mots et les relations de sens qu'ils entretiennent entre eux » (Martin-Berthet 2000 : XIII, cité par Eloundou Eloundou 2011 : 226-227). Notre travail s'articulera autour de deux grands axes : le premier sera consacré à l'examen de quatre figures de styles (métonymie, synecdoque, antonomase, métaphore) régulièrement utilisées en camfranglais afin de rendre compte des modifications ou changements de sens identifiables dans ce parler. Le deuxième axe portera sur une étude des structures et de la polysémie lexicales à l'œuvre dans les deux hybrides linguistiques à l'étude.

3.2.1. La synecdoque et la métonymie

Il n'est pas toujours aisé de tracer une ligne de démarcation entre la synecdoque et la métonymie étant donné que la première est souvent considérée comme une « variété » (Dubois *et al.* 1999) de la seconde.

3.2.1.1. La métonymie

Dubois *et al.* considèrent la métonymie comme étant :

[U]ne figure de rhétorique consistant à désigner un objet ou une notion par un terme autre que celui qu'il faudrait, les deux termes ou notions étant liés par une relation de cause à effet [...], par une relation de matière à objet ou de contenant à contenu [...], par une relation de la partie au tout (1970 : 302-303).

L'énoncé suivant permet de mettre en lumière des procédés métonymiques :

[16] – : Moins de 21 ans ? *Age de koumba* ou le popô ? Parce qu'on dirait que de frooom là tu as tjrs "moins de 21 ans"... 22 ans va kém un jr, mama ? (Corpus Bonaberi.com : 2008) (Moins de 21 ans ? Age de Kumba ou l'âge réel ? Parce qu'on dirait que depuiiii là tu as tjrs " moins de 21 ans " À quand donc 22 ans, mama ?²⁹).

En [16], l'expression *âge de Kumba*, du nom de la ville camerounaise de Kumba, située dans la région du Sud-Ouest, est utilisée pour désigner toutes les villes camerounaises où tout citoyen camerounais se rendrait en vue d'obtenir une falsification de son certificat ou acte de naissance, plus exactement en réduisant son âge de quelques années, ce qui le mettrait à l'abri de la limite d'âge, critère éliminatoire pour passer un concours d'entrée dans la fonction publique. Nos corpus ne révèlent pas d'emploi métonymique du chiac tel que nous venons de le décrire en camfranglais. Cependant, nous ne saurions affirmer de manière péremptoire l'inexistence de cette figure de style dans ce parler. Thibault (2011) s'appuie sur l'énoncé ci-dessous en [17a] pour illustrer l'utilisation de la métonymie en chiac, notamment dans l'emploi de la lexie anglaise « date ».

TS –: [17a] « Hey c'est ma **date** ça / La bus vient / Yeah c'est ma ride ça » (Radio Radio 2008, citée par Thibault 2011 : 13).

²⁹ Nous traduisons.

[17b] – TC : Hé, c'est avec elle que j'ai rendez-vous. L'autobus arrive. Ouais, c'est mon tour là (Thibault 2011 : 22).

À en croire Thibault, « [l]e nom fém[imin] **date**³⁰ est un emprunt [...] à l'anglais ; **le mot désigne par métonymie**³¹ la personne avec qui l'on a un rendez-vous amoureux ». Nous pensons qu'il s'agit davantage d'un cas de polysémie du lexème « date » qu'un exemple d'utilisation métonymique de ce terme.

3.2.1.2 La synecdoque

Selon Dubois *et al.* (1999 : 464), la synecdoque est une espèce de métonymie qui « consiste à assigner à un mot un contenu plus étendu que son contenu ordinaire. [...] [la partie pour le tout [...] [le particulier pour le général]. Il y a aussi synecdoque quand, par un procédé inverse, on prend le tout pour la partie. »

Les extraits ci-après mettent en évidence des exemples de synecdoque :

[18] – : Il y avait même que trop les pages pour les *longs crayons*³². C'est pourquoi moi aussi j'ai vu que je dois écrire pour les mbôm qui se sont arrêtés au cours élémentaire (Efoua-Zengue 1999 : 176).

[19] – : Je know qu'un day le *camer* va recame (Corpus Etounou.free.com : 2010).

Les exemples ci-dessus mettent en lumière le caractère métonymique de la synecdoque, où les lexies marquées par l'italique se voient attribuer un contenu plus étendu que celui qui leur est généralement affecté. L'expression *long crayon* est employée de façon synecdotique pour désigner une personne très instruite (Tsofack 2006 : 45) ou ayant fait de longues études. La lexie *camer*, obtenue à la suite d'un processus d'apocope est employée pour faire référence à l'équipe nationale masculine –

³⁰ Nous soulignons.

³¹ Nous soulignons.

³² Selon Tsofack (2006 : 45), ce terme désigne les personnes très instruites. On rencontre également l'emploi synecdotique de *longs crayons* dans le corpus d'Eloundou Eloundou (2011 : 228).

sénior – de soccer du Cameroun. On a affaire dans le cas de la lexie *Camer* à un procédé synecdotique inverse décrit plus haut par Dubois *et al.* (1970), où on prend le tout – Camer – (autrement dit le Cameroun) pour une partie, c’est-à-dire l’équipe nationale de soccer. Ainsi, les emplois synecdoctiques auxquels ont recours les camfranglophones contribuent à rendre opaque le contenu du message, du moins aux non-initiés, ce qui n’est pas sans rappeler la fonction cryptique initiale du camfranglais dont il a été fait mention dans le chapitre 2. Nous n’avons pas observé des exemples de synecdoque en chiac dans nos différents corpus.

3.2.2. L’antonomase

Dubois *et al.* (1999 : 40) définissent l’antonomase comme étant « une figure de style par laquelle, pour désigner une personne, on utilise un nom commun à la place d’un nom propre, ou inversement un nom propre à la place d’un nom commun ». Selon Leroy (2001 : 26), cette conception de l’antonomase, héritée de la rhétorique classique à partir du XVI^e siècle, a également été adoptée par un certain nombre de dictionnaires contemporains, notamment le *Trésor de la langue française* et le *Littre*. Toutefois, la chercheuse souligne que certains chercheurs, à l’instar de Fontanier (1968 : 95-97), distinguent quatre types d’antonomases. En d’autres termes, en plus de l’antonomase du nom propre pour le nom commun et vice versa, Fontanier identifie l’antonomase du nom propre pour le nom propre d’une part, et l’antonomase du nom commun pour le nom commun d’autre part. L’exemple ci-après, relève d’une construction antonomasique.

[20] – : Pardon *Big Katika for Ngola*, kommot alors de ton trou et topo queque-chose !

(Pardon, Big Katika for Ngola, sors alors de ton trou et dis quelque chose ! (Corpus Nongrata.over-blog.de 2011³³).

L'énoncé en [20] met en évidence le recours à une forme périphrastique, notamment *Big Katika for Ngola* en lieu et place d'un nom propre, en l'occurrence Paul Biya, président de la République du Cameroun. Le terme *Katika* selon Nzesse (2009 : 106), provient du pidgin-English camerounais et renvoie à « un [g]érant d'une salle de jeux ou d'un vidéo club ». Kans (2007)³⁴ précise que cette personne organise les paris tout en retenant [de façon indue] un certain pourcentage. Le mot « Ngola³⁵ », selon Tshala³⁶ cité par Eloundou Eloundou (2011 : 143), est issu de l'ewondo « ongola » et signifie « enclos, clôture, ville de Yaoundé ». Cette métropole est employée métonymiquement pour faire référence à l'ensemble du pays, comme le souligne justement Vakunta (2010³⁷). L'interprétation de ce chercheur nous apparaît d'autant pertinente qu'au cours des années de braise qu'à connues le Cameroun au début des années 1990, entraînant une paralysie de l'activité économique dans les principales métropoles du pays pendant plusieurs mois à l'exception de la capitale politique Yaoundé siège de institutions, le président Biya fit la déclaration suivante : « Tant que Yaoundé respire, le Cameroun vit ! », des propos qui laissaient clairement entendre que la ville de Yaoundé représentait l'ensemble du Cameroun. Le recours à la périphrase *Big Katika for*

³³ Nous traduisons.

³⁴ Source : <http://etounou.free.fr/index.php?post/2007/03/28/39-parler-camerounais-dictionnaire>.

³⁵ Tekwa (2013) affirme que « N'gola » serait utilisé en allusion à l'Angola, sans en fournir ses sources. Une telle hypothèse nous semble fort problématique eu égard à l'étymologie de ce mot indiquée ci-dessus par Eloundou Eloundou (2011 : 143, citant Tshala).

³⁶In *Dictionnaire Ewondo-Français*. Imprimerie Emmanuel Vitte. La date de publication de cet ouvrage n'est pas indiquée.

³⁷ Source : <http://www.postnewsline.com/2010/11/lapiroisms-language-of-resistance-in-cameroonian-music.html>.

Ngola dont la paternité est attribuée à l'artiste-musicien camerounais Lapiro de Mbanga³⁸, très critique à l'égard du régime en place, donne à voir le président Biya comme le principal [big] prévaricateur de la fortune [katika] publique/du Cameroun [ngola], avec l'aide des membres de son gouvernement, et ce, au détriment du peuple. Le fait que Leroy (2010 : 30), considère l'emploi d'une structure périphrastique³⁹ pour un nom propre comme étant un aspect de l'antonomase du nom commun nous semble fort intéressant et ouvre la voie à quelques possibles interprétatifs. Cette auteure rappelle que généralement, bon nombre de chercheurs ont recours aux termes d'« excellence » ou de « type » pour qualifier l'antonomase du nom commun. À l'appui de cette conception, Leroy cite d'une part Molinié (1992 : 58) qui soutient que : « L'emploi d'un nom commun pour désigner un individu est donc motivé par l'excellence de cet individu dans un certain domaine. » D'autre part, elle reprend à son compte Dumarsais (1988 : 123-124), qui affirme qu'« on

³⁸ Créé par l'artiste-musicien camerounais Pierre Roger Lambo Sandjo, dit « Lapiro de Mbanga », le néologisme *big Katika for Ngola* apparaît en 1995 dans la chanson intitulée *Lef'am So*. L'extrait ci-après indique le contexte dans lequel cette périphrase a été utilisée. La retranscription des paroles ainsi que leur traduction ont été proposées par Tekwa (2013 : 19). « Le contre ce [le comble c'est] qu'au lieu que that dough help all we, pour qu'on tolérer, Big Katika [for Ngola] an hi nchinda dem don catcha dat nburu take yan kin kin tapi and tie hep hep châteaux for side by side. » « Le contre ce que, au lieu [le comble c'est qu'au lieu] que cet argent nous aide, pour qu'on puisse tolérer, the master con man and his servants have ceased it, used it to buy all kinds of flashy cars and construct big big castles everywhere » (Lapiro, *Lef'am So* : 1995). Les informations que nous fournissons entre crochets ci-dessus représentent respectivement des cas d'omission et de non-sens imputables au traducteur, après avoir écouté cette chanson disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.youtube.com/watch?v=LVEAs-OtXM>. Il convient de souligner que dans la chanson sus-évoquée, tout comme dans la quasi-totalité des ses albums, Lapiro de Mbanga a recours à un parler hybride généralement connu sous le nom de *Francophone Pidgin English* – qu'on ne saurait confondre avec le pidgin-English camerounais –, dont ce musicien fut la figure de proue.

³⁹ À titre de précision rapide, le fait de considérer l'emploi d'une structure périphrastique pour un nom propre comme étant un aspect de l'antonomase du nom n'est pas nouveau en soi dans la mesure où déjà au XIX^e siècle le Dictionnaire de l'Académie française (1878 : 79), cité par Guéraud (1990 :14), définissait l'antonomase en ces termes : « Figure de rhétorique, trope qui consiste à mettre un nom commun ou une périphrase à la place d'un nom propre ou un nom propre à la place d'un nom commun. » Morier (1981 : 102, cité par Guéraud (1990) ne dit pas autre chose lorsqu'il fait remarquer que « la périphrase est une des formes de l'antonomase : le Père Céleste (Dieu), le Père de la Pudeur (Malherbe), le fléau de Dieu (Attila) ». Flaux (1991 : 26) souligne également que l'emploi d'une périphrase à la place d'un nom propre relève de l'antonomase.

veut faire entendre que la personne ou la chose dont on parle excelle sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom commun ». L'exemple en [20] montre bel et bien que le recours à l'expression *Big Katika pour Ngola* fait référence au président de la république du Cameroun, considéré, selon le contexte énonciatif décrit plus haut, comme le principal prévaricateur de la fortune publique.

3.2.3. La métaphore

D'après Dubois *et al.* la métaphore est :

[U]ne figure de rhétorique qui consiste dans l'emploi d'un mot concret pour exprimer une notion abstraite, en l'absence de tout élément introduisant formellement une comparaison ; par extension, la métaphore est l'emploi de tout terme auquel on en substitue un autre qui lui est assimilée après la suppression de mots introduisant la comparaison (1970 : 301-302).

Nos corpus présentent des procédés métaphoriques auxquels ont recours les locuteurs du camfranglais.

[21] – : Il voulait nous fey en allant guiyo chez les *pygmées* jaunes la-bas où on fabrique les suzuki, kawazaki, Yamaha, MistubishiHondaMazdakaraté ⁽⁴⁰⁾Il voulait vous anarquer en allant jouer chez les pygmées jaunes (Japonais) où on fabrique les Suzuki, Kawazaki, Yamaha, Mitsubishi, etc. (Corpus Camfoot.com : 2003).

[22] – : Vous n'avez même pas de caisse vous les spécialistes de la *Renault 2*. Bande de johnny walkers ⁽⁴¹⁾Vous n'avez même pas de caisse vous les spécialistes de la *Renault 2* (piétons). Bande de johnny walkers (vagabonds) (Corpus Camfoot.com : 2003).

[23] – : Bon il faut aussi qu'on félicite nos jeunes *Mbambambé* qui sont allés win la coupe des yoyo au biberon là-bas au Swaziland ⁽⁴²⁾Bon il faut aussi qu'on félicite nos jeunes *Mbambambé* qui sont allés win la coupe d'Afrique des nations de football de moins de 17 ans au Swaziland (Corpus Camfoot.com : 2003).

⁴⁰ Nous traduisons.

⁴¹ Nous traduisons.

⁴² Nous traduisons.

En [21] le locuteur du camfranglais a recours à l’analogie en employant l’image des pygmées, – peuples autochtones du Cameroun, mais plus connus pour leur petite taille – pour faire référence aux Japonais qui sont en général des gens relativement de petite taille. L’emploi du qualificatif « jaune », qui rappelle la race des peuples dont il est question, de même que les marques d’automobiles ou de motos telles que Kawasaki, Mitsubishi, confirment qu’il est effectivement question de Japonais, et non de Chinois, ou de Coréens qui, comme les Japonais, sont souvent appelés des peuples de race jaune. Eu égard au contexte énonciatif en [22] et en [23], les lexies *Renault 2* et *Mbambambé* signifient respectivement les *piétons* et l’*équipe nationale cadette de soccer du Cameroun*. Pour parler des piétons qui, on le sait, se servent de leurs deux pieds – d’où le terme *Renault 2* – pour se déplacer, le locuteur a recours à une analogie, en employant l’image de la marque de la voiture, *Renault 4 (4L)*, qui par définition est un moyen de locomotion. En restant dans le registre du jeu de mots, le chiffre 4 signifie *quatre roues*, contrairement aux deux pieds des piétons qui sont ici assimilés à deux roues. La suite de l’énoncé confirme notre interprétation dans la mesure où l’énonciateur qualifie ses interlocuteurs de « Johnny Walkers⁴³ », expression employée ici comme néologisme à forte charge péjorative, et qui signifie littéralement « marcheur », voire « vagabond ! » dans le contexte énonciatif. Quant à la lexie *Mbambambé* en [23], elle désigne à l’origine le titre à succès d’un groupe musical, en l’occurrence les « Rumta », constitué au milieu des années 80 et composé essentiellement d’adolescents camerounais. C’est par analogie que le locuteur du camfranglais a recours à ce groupe musical pour faire référence à

⁴³ S’écrit Johnnie Walker et désigne à l’origine une marque de Scotch de type « blended », produite à Kilmarnock, en Écosse, et mondialement connue. Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Johnnie_Walker. Le site Web www.mariagemixte.com souligne que ce terme dans le contexte énonciatif camerounais signifie : « Marcher, se promener, provient de l’étiquette de la célèbre marque de Whisky Johnny Walker. Exemple, J’ai Johnny sous le soleil pour venir chez toi. » Site Web consulté le 16 septembre 2013.

l'équipe nationale cadette masculine de soccer du Cameroun, constituée de jeunes âgés de 16 à 17 ans, et championne de la Coupe d'Afrique des Nations de soccer organisée au Swaziland en juin 2003. Le choix lexical des locuteurs du camfranglais, qui ont recours à des métaphores libres, peut être interprété comme leur souci de rechercher le mot juste, mais aussi comme la volonté d'afficher une identité particulière.

3.2.4. Structures et polysémie des unités lexicales

À propos des changements sémantiques à l'œuvre dans le camfranglais, Eloundou Eloundou (2011), à la suite de Fosso (1999 : 189), Ngo Nlend (2006 : 61-81), Ntsobé *et al.* (2008 : 88-91), Ebongue et Fonkoua (2010 : 266), rappelle que certaines lexies issues des langues pourvoyeuses du camfranglais « perdent leurs sèmes inhérents et admettent de nouveaux sèmes contextuels, ce qui génère alors un processus de désémantisation et/ou resémantisation, donnant lieu à la polysémie lexicale (Eloundou Eloundou 2011 : 231). Nous nous appuierons sur l'examen de quelques lexèmes et locutions utilisés dans les deux parlars à l'étude.

3.2.4.1. Les lexèmes

Les lexèmes étudiés se caractérisent par le phénomène de désémantisation et de resémantisation dans la mesure où certains lexèmes utilisés en camfranglais se voient affectés des sèmes afférents au détriment de leurs sèmes contextuels. Selon Rastier (1987, citée par Victori et Fuchs 1996 : 26), les concepts de sèmes inhérents relèvent du système fonctionnel de la langue. Il s'agit en réalité de traits définitoires et distinctifs en langue, tandis que les sèmes afférents sont tributaires d'autres systèmes, sociolectes et idiolectes. Autrement dit, ils ne sont pas définitoires, même s'ils peuvent devenir distinctifs du

moment qu'ils sont mis en contexte. Dans notre corpus « pragmatique » général, nous avons pu identifier les structures lexicales ci-après :

3.2.4.1.1. Les substantifs

L'énoncé suivant permet de mettre en lumière le processus de la polysémie lexicale au travers du phénomène de resémantisation et de désémantisation de certaines lexies.

[23] – : J'ai see un *body* hier qui m'a ask si j'étais en T au lycée (Corpus Fosso 1999 :183).

[24] – : Je came chez toi que je know mm où tu habites mon *frère* (Bonaberi.com : 2008).

Les lexèmes anglais *body* et français *frère* ont toutes perdu leur sème inhérent au profit d'un sème contextuel. Justement en contexte énonciatif, ils signifient respectivement *quelqu'un* en [23] et *ami* en [24].

Bien plus, il existe également des cas où un même lexème utilisé contextuellement présente des sens différents. C'est le cas par exemple du lexème anglais *way*, souvent orthographiée *wé* et qui renvoie à plus d'une réalité comme le montrent les exemples ci-après.

[25] – : Elle en fut tellement troublée qu'elle a trébuché sur un *way* là jusqu'à elle devait même tomber (Bonaberi.com : 2008).

[26] – : Même quand on réussit à avoir un match amical, il faut toujours qu'il se passe un *way* avant la rencontre (Camfoot.com : 2003).

En [25], le lexème *way* a un sens différent de celui qui lui est traditionnellement attribué en anglais. Il en est de même de l'autre sens affecté à ce lexème, notamment en [26] où il signifie *quelque chose*, et en [25] il renvoie à un *obstacle physique*, qui peut être une peau de banane, bref toute chose capable de faire trébucher une personne.

3.2.4.1.2. Les verbes

Si en chiac le phénomène de changement de sens ou de glissement sémantique est quasi-inexistant (Perrot 1995), notre corpus révèle quelques cas d'extension de sens en chiac qui concernent les verbes comme l'attestent les exemples suivants.

[27] – : Quand tu party comme, music is the best. Comme si t'as pas de music ça **struggle**.

(When you party like, music is the best. Like, if you don't have music it sucks. Corpus Young 2002 : 155).

[28] – : J'ai **strugglé** avec mes devoirs.

(I **struggled** with my homework. Corpus Young 2002 : 155).

[29] – : **Check** mes red eyes (Radio Radio 2008, citée par Thibault 2011 : 21).

(**Regarde** mes yeux rouges. Corpus Thibault 2011 : 21).

[30] – : **Check** cecitte (Radio Radio 2008, citée par Thibault 2011 : 21). (**Surveille** ceci (Thibault 2011 : 21).

[31] – : Tu peux **checker** toi-même (Tu peux **vérifier** toi-même⁴⁴ : Corpus Lagrandemigration.blogspot.ca : 2015).

Les énoncés en [27] et [28] permettent de mettre en relief le caractère polysémique du lexème anglais *struggle*. Selon Young (2002 : 153-157), le lexème *struggle* utilisé dans l'exemple en [27] signifie 'to suck' en anglais, c'est-à-dire 'être nul'. Le même terme « struggle » employé en [28] signifie, comme en anglais, 'avoir de la difficulté à faire quelque chose' ou 'ne pas être bon en quelque chose'. De plus, le lexème « checker » a au moins trois acceptions en chiac. Il signifie 'regarder' (exemple en [29]), 'surveiller' (exemple en [30]) et 'vérifier' (exemple en [31]). En camfranglais, il existe aussi des cas d'extension de sens ou de variation de sens portant sur les verbes comme dans les exemples suivants.

⁴⁴ Nous traduisons.

[32] – : Dès mon arrivée, les gars ne me reconnaissent pas (fringue oblige). Je constate qu'ils avaient intégré un feyman [arnarqueur] qui venait de *frapper* un kengué à beng [personne naïve en Occident⁴⁵] » (Camfoot.com : 2003).

[33] – : Pour protéger sa petite famille du malheur, elle pensa préférable de *couper* avec le djo [cet homme] discreto-discreta [discrètement] (Bonaberi.com : 2008).

Les lexèmes marqués en italique et en gras en [32] et [33] signifient respectivement 'escroquer' ou 'arnaquer' et 'faire l'amour'. Comme en chiac, ces lexèmes ont subi des variations de sens, adoptant des sens contextuels, non contigus au sens conventionnel.

3.2.4.1.3. Les lexèmes adjectivaux

À l'instar des verbes, il existe également des lexèmes adjectivaux issus des langues pourvoyeuses du chiac et du camfranglais qui subissent un glissement ou une extension de sens.

[34] – : Elle est back de mbeng avec une bougnia *mondiale* (Corpus Ntsobé *et al.* 2008 : 149).

Le lexème en gras [34] signifie 'haut de gamme'.

3.2.4.2. Les locutions

Il s'agit essentiellement de locutions verbales ou d'expressions idiomatiques, parfois obtenues par des calques sémantiques à partir des langues camerounaises.

[35] – : Eh Mami Makala a buy une radio K7 oh, *est-ce qu'on respire encore* ? (Eh Mami Makala a acheté une radio K7 oh, elle en parle à qui veut l'entendre. Corpus Camfoot.com : 2003).

[36] – : *Fait quoi fait quoi* j'aurai les do (Camfoot.com : 2003).

Les locutions marquées en italique et en gras signifient respectivement 'parler d'une chose à qui veut l'entendre' en [35], 'par tous les moyens possibles' en [36].

⁴⁵ Les gloses entre crochets sont de nous.

3.2.5. Les emplois synonymiques

Polguère (2003 : 122) considère la synonymie comme la relation lexicale sémantique par excellence. Il distingue deux types de synonymes, à savoir d'une part les synonymes exacts et d'autre part les synonymes approximatifs. Il fait remarquer que deux lexies L1 et L2 appartenant à la même partie du discours seront considérées comme synonymes exacts ou absolus si elles ont le même sens ($(L1) = (L2)$). Il relève au passage que ce type de synonymes est rarissime. En revanche, deux lexies L1 et L2, sont des synonymes approximatifs si celles-ci ont des sens très proches ($(L1) \approx (L2)$). Pour affiner sa définition concernant les synonymes approximatifs, il ajoute que :

[I]l y a soit intersection soit inclusion de sens telle que les lexies L1 et L2 peuvent être considérées comme dotées d'une valeur sémantique suffisamment proche pour que l'on puisse, en utilisant l'une ou l'autre, exprimer sensiblement la même chose (Polguère 2003 : 122).

Étant donné que les synonymes exacts, ou parfaits, sont particulièrement rares, notre analyse sera consacrée aux synonymes approximatifs que nous appellerons aussi parasynonymes. Contrairement au chiac où les locuteurs n'ont pas régulièrement recours à des emplois synonymiques dans leurs productions discursives (Perrot 1995, Young 2002), ce phénomène est plutôt fréquent en camfranglais. Les recherches de Perrot (1995) et Young (2002) réalisées à environ une dizaine d'années d'intervalle et dans des conditions similaires révèlent que la plupart des chiacophones emploient en général – et non exclusivement – des lexies anglaises lorsqu'il s'agit d'exprimer des réalités concernant la culture populaire propre au milieu des adolescents. Cette tendance à recourir à des lexies anglaises ou françaises donne à penser que les chiacophones ne jugent pas toujours absolument nécessaire d'utiliser des synonymes. C'est d'ailleurs ce

que semble confirmer, du moins en partie, Young (2002 : 108) lorsqu'elle fait remarquer que « [m]any of the nouns [...] occur to the exclusion of AF-based synonyms ».

En chiac par exemple, la lexie *movie* est régulièrement utilisée par les chiacophones, aux côtés de son équivalent ou synonyme français *film*⁴⁶, selon Young (2002 : 108) qui a pu relever dans son corpus 16 et 15 occurrences des lexies *movie* et *music* respectivement, contre 22 et 96 pour leurs équivalents français *film* [film], et *musique*, sur un corpus d'environ 53 000 mots. La paire suivante d'énoncés camfranglais permet d'illustrer ce phénomène.

[37] – : Moi ma culture c'est comme la plunk pi ça pi la *musique* punk pi ça pi whatever (Corpus Young 2002 : 48).

[38] – : Quand tu party comme, *music* is the best. Comme si t'as pas de music ça struggle (Corpus Young 2002 : 154).

Ce phénomène qui consiste à utiliser des lexies concurrentes issues d'une langue B, aux côtés de celles qui existent déjà dans la langue A des locuteurs, Myers-Scotton (2006 : 215, cité par Falker 2008 : 95) l'appelle *Core borrowings* et justifie le recours à celui-ci par les pressions culturelles. À la différence du chiac, où la synonymie concerne les lexies issues du français et de l'anglais, celles du camfranglais proviennent d'une pluralité de sources, notamment du français, de l'anglais ainsi que des langues nationales camerounaises. Les travaux de Fosso (1999), Ngo-Nlend (2006), Ntsobé *et al* (2008), Eloundou (2011), etc. font état de ce que les camfranglophones utilisent régulièrement des structures synonymiques dans leurs productions langagières, notamment lorsqu'il s'agit de nommer leur logement, le manger, l'acte sexuel et l'argent. À titre illustratif, seuls deux domaines seront abordés ci-dessous.

⁴⁶ S'agissant de l'emploi de la lexie *film* par les chiacophones, Young (2002 : 108) affirme : « Although film is an English loanword, it is pronounced [film] as in AF. Film with the English pronunciation [film] is not attested. Movie seems to be the only conventional English-based unit referring to films. »

3.2.5.1. Des lexies pour nommer le logement

Pour nommer le logement, plus exactement la lexie « maison », les camfranglophones usent des synonymes approximatifs suivants.

[39] – : J’ai dangwa pour reach à la *piol* (Corpus Ntsobé *et al.* 2008 : 141).

[40] – : J’ai see la go à la *house*, je l’ai nack bien (Corpus Ntsobé *et al.* 2008 : 141).

Si le mot anglais ‘house’ est généralement traduit par ‘maison’ en français, la relation sémantique existant entre ‘maison’ et ‘piol’ (lexie obtenue par altération de la graphie du lexème français ‘piaule’) mérite qu’on s’y attarde un tant soit peu. Selon le *Grand dictionnaire de la langue française*⁴⁷ (2013), *piaule* et *maison* renvoient à un logement, ce trait commun pouvant être interprété comme une intersection de sens entre ces deux mots. Cependant, ce dictionnaire souligne que le terme ‘maison’ renvoie à un bâtiment d’habitation, une bâtisse, une construction, un édifice, un immeuble, un taudis, une mesure, etc., tandis que le lexème ‘piaule’ est utilisé pour faire essentiellement référence à une ‘chambre’, ce qui indique clairement un rapport sémantique d’inclusion, si l’on part de la logique selon laquelle la chambre peut être considérée comme l’une des pièces d’une maison. Ainsi, pour les camfranglophones, ‘piol’ et ‘maisons’ sont d’autant plus considérés comme des parasyonymes qu’ils utilisent en général les néologismes ‘cam’ ou ‘chamboul’⁴⁸ en lieu et place de ‘chambre’, et non ‘piol’.

[41] – : Le wé est djoum dans ma *cam*. : Cette phrase est traduite comme suit :

⁴⁷ Nous utilisons la version électronique.

⁴⁸ D’après les sites Web wiktionary.org et camerpavia.com, les lexies *cam* et *chamboul* sont utilisées en camfranglais pour faire référence à la chambre. Source :

<http://fr.wiktionary.org/wiki/Annexe:Camfranglais>.

http://www.camerpavia.com/ver2/index.php?option=com_content&view=article&id=98%3Ale-camfranglais&catid=28%3Aarticoli-utenti&limitstart=3. Sites Web consultés le 20 août 2013.

La fille (petite-amie) est entrée dans ma chambre. (Facebook.com : 2011).

[42] – : C’est comme si quelqu’un a cogné la porte de ma *chamboule* (Corpus Ntsobé *et al.* 2008 : 148).

3.2.5.2. De la nomination de l’acte sexuel

Dans leurs pratiques langagières les camfranglophones utilisent divers synonymes approximatifs pour faire référence à l’acte sexuel, plus exactement pour exprimer l’action de faire l’amour comme le montrent les extraits ci-après.

[43] – : La majorité des bodys de mon kwat ont *mbinda* la ngo là. (La majorité des garçons de mon quartier ont couché avec cette fille. Corpus Ntsobé *et al.* 2008 : 144).

[44] – : Laisse-moi comme ça, j’avais une mouna que je voulais *couper* hier. (Laisse-moi, j’avais une fille avec qui je voulais faire l’amour. Corpus Ebongue et Fonkoua 2010 : 263).

Les énoncés ci-dessus montrent que les locuteurs disposent de plus d’un terme pour désigner l’acte sexuel. Certaines de ces lexies sont issues des langues parlées au Cameroun. C’est le cas de *mbinda* qui, selon Nzesse (2009 : 118), est attestée en pidgin-English camerounais et signifie ‘faire l’amour’. L’autre terme, en particulier *couper*, est employé pour dénommer l’acte sexuel en camfranglais. En d’autres termes, cette lexie a perdu son sème inhérent au profit d’un sème afférent ou contextuel. Le recours à plus d’un terme à caractère néologique pour désigner l’acte sexuel n’est pas l’apanage du camfranglais. En effet, dans une étude consacrée au français spontané parlé par des post-adolescents et des jeunes adultes en France, Starobová (2010 : 172-174) fait remarquer que le vocabulaire du sexe, au même titre que celui de la drogue, fait partie des créations néologiques les plus importantes. Elle explique qu’en raison du caractère « tabou » caractéristique de ces questions, les locuteurs ont davantage recours à des glissements sémantiques par le biais de néologies de sens ou de forme, afin de ne pas se faire comprendre des non-initiés, et surtout d’éviter le vulgarisme ou des termes grossiers.

Cette interprétation nous semble également pertinente pour le cas du camfranglais. En appui à son analyse, la chercheuse cite des exemples tels : *défourailler* qui signifie « faire l'amour à une fille ou plutôt lui faire du sexe de manière assez violente », *goûter* qui signifie faire une fellation, ou encore *tarte aux poils* pour faire référence au sexe de la femme, etc.

3.3. Synthèse

Dans ce chapitre, nous avons procédé à une description linguistique de quelques aspects lexico-morphologiques et lexico-sémantiques du chiac et du camfranglais. L'analyse lexico-morphologique a révélé que les locuteurs de ces deux parlers utilisent des mots empruntés à leurs différentes langues pourvoyeuses. Bon nombre de ces mots, une fois importés dans les parlers étudiés, subissent un certain nombre de transformations d'ordre morphologique, à la suite des procédés tels l'affixation, la réduction, la métathèse, la reduplication, la composition, l'apocope et l'aphérèse. Contrairement au camfranglais où la quasi-totalité des procédés suscités sont particulièrement productifs, en chiac par contre, la composante morphologique porte surtout sur la flexion. Celle-ci se manifeste entre autres par l'adjonction de la terminaison infinitive française *-er* des verbes du premier groupe aux radicaux verbaux anglais pour obtenir des unités lexicales nouvelles. Sur le plan lexico-sémantique, le phénomène de glissement sémantique est particulièrement employé en camfranglais, à la différence du chiac où il est assez marginal. Une explication possible de ce constat est que les langues à partir desquelles le chiac s'est développé possèdent un fond culturel plus ou moins commun, contrairement au camfranglais qui, en plus du contexte de contact linguistique extrême dans lequel il a émergé, puise dans des fonds culturels occidentaux et africains, lesquels à la base sont

fort distincts. La quasi-absence de changements de sens en chiac peut aussi s'expliquer par le fait que ce parler a rarement été associé à une fonction cryptique, contrairement au camfranglais à l'origine, bien qu'aujourd'hui ce phénomène soit de plus en plus marginal du fait que cet hybride linguistique ne cesse de se développer et d'assurer sa présence sur de nouveaux supports tels la presse électronique, en particulier. La visée de cette thèse étant avant tout traductologique, le chapitre suivant sera consacré aux difficultés que les textes hybrides en général sont susceptibles de poser en traduction.

CHAPITRE 4

PROBLÈMES DE TRADUCTION DES TEXTES HÉTÉROGÈNES SUR LE PLAN LINGUISTIQUE ET CULTUREL

4.0. Introduction

Bon nombre de spécialistes de la traduction (Bednarski 2012, Lane-Mercier 2011, Bandia 2008, Nolette 2008, Mboudjeke 2007, Kwaku Gyasi 2006, Tomi Adeaga 2006, Ladouceur 2005, 2002, Mopoho 1997, Koustas 1989, etc.) se sont penchés sur les problèmes théoriques et pratiques de la traduction des variétés hybrides de français et d'anglais ou des textes littéraires et pragmatiques marqués par l'hétérogénéité linguistique et culturelle caractéristique des situations linguistiques de bilinguisme et/ou de multilinguisme⁴⁹ présentes dans la plupart des pays d'Afrique-subsaharienne et certaines régions du Canada. À la différence des travaux de ces auteurs, le présent chapitre se propose d'étudier les problèmes évoqués par le titre dans une perspective comparative et contrastive. Comme nous l'avons déjà annoncé, nous nous attellerons à analyser les problèmes posés par la traduction de textes littéraires et pragmatiques hybrides en Afrique sub-saharienne et au Canada. Pour ce faire, nous nous appuierons sur quelques exemples concrets de textes littéraires et pragmatiques issus des contextes africain postcolonial et canadien (notamment québécois, ontarien, manitobain et albertain). Les exemples choisis donneront à voir des manifestations de l'hétérolinguisme⁵⁰ aussi bien à tous les niveaux

⁴⁹ Nolette (2008 :1, citant Grutman 2001) fait remarquer que dans le domaine littéraire, le terme "multilinguisme" désigne en général l'utilisation de deux ou de plusieurs langues dans un même texte. Il convient cependant de souligner qu'en contexte linguistique en général et sociolinguistique en particulier, certains spécialistes (Romaine 2000 : 33) utilisent les termes de " bilinguisme " et de "multilinguisme" de manière interchangeable. Sauf indication contraire, nous les employons également dans le sens de Romaine.

⁵⁰ Terme créé par Grutman (2001), l'hétérolinguisme « se penche sur la condition littéraire hybride soit par l'insertion d'idiomes étrangers ou par celle des variétés sociales, régionales ou historiques de la langue principale. Depuis son utilisation grutmanienne, l'hétérolinguisme s'est mis à circuler dans l'étude d'autres

de l'analyse linguistique (phonologique, lexico-sémantique, syntaxique) qu'au niveau discursif (alternances codiques, stratégies discursives, etc.). Loin de procéder à un inventaire exhaustif des problèmes de traduction des textes hétérolingues qui seront examinés dans le présent chapitre, celui-ci vise surtout à aborder les difficultés les plus pertinentes.

4.1. Difficultés de traduction des textes « hétérogènes »

L'examen des difficultés de traduction des textes « hétérogènes » dont il sera question dans cette section s'efforcera de montrer les façons dont le caractère hybride des textes à l'étude, mieux encore, leur hétérogénéité linguistico-culturelle, les différentes manifestations textuelles de ces formes hybrides, les raisons qui expliquent leur présence dans des textes littéraires et pragmatiques participent de la complexification de la traduction en tant que processus dynamique, tout en rendant particulièrement ardue la tâche du traducteur non averti, ou ayant une connaissance imparfaite des réalités sociolinguistiques et culturelles d'où proviennent ces types de textes.

4.1.1. Caractère hybride du texte source

Le caractère hybride de bon nombre de textes présents dans des sociétés bilingues/multilingues ainsi que les œuvres littéraires d'auteurs canadiens et africains postcoloniaux ou issus de la littérature des frontières⁵¹, constitue l'une des difficultés principales de leur traduction. Les théories traditionnelles de la traduction considèrent le

littératures coloniales et postcoloniales » (Nolette 2008 : 2). Nous utilisons cette notion dans le cadre de notre étude pour désigner le caractère hybride ou hétérogène des textes littéraires et non littéraires issus des sociétés bilingues ou multilingues.

⁵¹ Simon (1994 :25) utilise l'expression "littérature des frontières" pour faire référence à toute littérature qui "se crée aux frontières des identités nationales ", et qui se caractérise par son hybridité et son hétérogénéité linguistiques et culturelles, rappelant ainsi des pratiques de traduction.

texte source comme étant une entité linguistiquement homogène, comme le souligne Mboudjeke en ces termes :

[L]a traductologie a présupposé que le texte source [...] et le texte cible [...] sont toujours linguistiquement homogènes. En d'autres termes, tel texte français est nécessairement porté par un ensemble de signes appartenant à la langue française. Son équivalent en anglais doit être nécessairement porté par des signes appartenant à la langue anglaise (2007 : 11-12).

Or, une observation attentive des sociétés postcoloniales montre que la plupart des textes qui y sont produits détonnent très souvent par leur hybridité, laquelle ne va pas sans poser parfois de sérieux problèmes de traduction. Dans le domaine de la littérature postcoloniale par exemple, Bandia (2008 : 162) rappelle que la plupart des écrivains africains ont recours à une écriture hétérogène qui non seulement remet en question la notion traditionnelle de texte original considéré comme étant une entité homogène, mais complique également la tâche du traducteur de ces textes. La situation sociolinguistique et l'héritage historico-colonial de ces sociétés font en sorte que les langues des ex-puissances coloniales parlées sur le continent se démarquent par leurs transformations multiformes d'autant plus que l'utilisation de ces langues dans la vie quotidienne révèle que les sociétés africaines ne perçoivent pas toujours la réalité socioculturelle de la même façon qu'en Occident. En d'autres termes, fait remarquer Bandia,

[t]he practice of African colonial language writing changes the terms of translation insofar as it complicates or disrupts the symbiotic relationship between the original and the translation [...]. Given their historical legacy in Africa and their specific linguistic genius, colonial languages do not apprehend African sociocultural reality or logos in the same manner (2008 :162).

La configuration hybride du texte source présentée ci-dessus en lien avec la traduction pourrait valablement être transposée dans le contexte canadien en général, et québécois en particulier où un bref aperçu de la littérature de la « Belle Province » à

travers les différents mouvements sociaux⁵² qu'a connu le Québec, depuis les années soixante à ce jour, donne à voir le plurilinguisme comme étant une réalité incontournable dans les productions littéraires des auteurs issus de cette partie du Canada. À ce sujet, Simon affirme :

Pour la littérature québécoise, l'émergence d'une littérature d'exil et d'hybridité issue de l'immigration rejoint une tradition littéraire déjà pénétrée de plurilinguisme. En effet, la littérature québécoise s'est écrite très largement en confrontation ou en dialogue avec l'anglais, omniprésent sur le continent nord-américain. Du bilinguisme littéraire du XIX^e siècle [...] aux pollutions et interférences des romans montréalais des années vingt et trente, à la violence du « joul » à l'époque de la décolonisation⁵³, le texte québécois est animé par une «surconscience» de la frontière linguistique⁵⁴ (1994 :29).

Que l'on se situe en contexte africain postcolonial ou canadien (québécois et ouest-canadien), l'hétérolinguisme ou l'hybridité linguistique et culturelle dont nous traitons dans ce chapitre se manifeste à divers niveaux et degrés, et sous des formes variées que l'on pourrait ranger dans deux catégories principales⁵⁵, à savoir une catégorie composée d'éléments d'ordre linguistique et une autre constituée d'éléments socioculturels ou

⁵² Simon (2008 :13) identifie les trois périodes cardinales, ou mouvements sociaux qui ont ponctué la littérature québécoise, à savoir le nationalisme dans les années 1960, le mouvement féministe dans les années 1980 et la pluralité ethnique actuelle.

⁵³ À propos de la colonisation, Simon (1994 : 29) fait observer qu'«[a]u cours des années soixante et soixante-dix, on compare volontiers le Québec à un pays colonisé : sa culture porte les mêmes traces de dépossession, d'aliénation et de déprise psychologique que les pays qui ont subi l'oppression de la colonisation française.»

⁵⁴ La « surconscience » évoquée par Simon (1994) renvoie à la notion de « surconscience linguistique » utilisée par Gauvin (2008). Selon cette dernière, que Ladouceur reprend à son compte, la surconscience linguistique caractérise en général les œuvres littéraires qui ont pour dénominateur commun « de proposer au cœur de leur problématique identitaire, une réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports langues/littérature [sic] dans des contextes différents » (Gauvin 2000 : 8, citée par Ladouceur 2006 : 50).

⁵⁵ Il est à préciser que la frontière entre les éléments linguistiques et les éléments socioculturels et pragmatiques reste assez floue en ce sens que tous s'imbriquent. En effet, certains éléments linguistiques peuvent contenir des aspects culturels, et vice-versa. C'est par souci de clarté que nous adoptons cette classification.

socio-pragmatiques, pour reprendre la taxinomie proposée par Bandia (2008). Cet auteur, qui s'inspire de Zabus (1990), fait remarquer que :

These manifestations [...] can take the form of mainly linguistic influences such as lexical innovation, syntactic wordplay, in-text translation of indigenous words and expressions, vernacularism and creolization. They can also occur as socio-cultural or socio-pragmatic influences of oral artistry such as in oratory, discursal indirectness, proverbs, vulgarity, names references and modes of address (Bandia 2008 :11).

Nous nous inspirerons de la classification ci-dessus relative aux manifestations textuelles de l'hybridité linguistico-culturelle présente dans la littérature africaine postcoloniale et dans les textes pragmatiques provenant de la plupart des sociétés postcoloniales afin de l'adapter aux contextes africain et canadien. D'autres formes de manifestations de l'hybridation linguistique et culturelle telles que les anglicismes et les gallicismes émaillent des textes pragmatiques au Canada et au Cameroun, ainsi que des textes littéraires au Canada, surtout pour ce qui est du cas des anglicismes. De plus, l'accent phonétique et la prononciation quoique considérés comme étant des éléments purement oraux (Ladouceur 2006), ont également une incidence sur les discours écrits de certains auteurs Franco-canadiens⁵⁶ et participent, au même titre que les anglicismes et les gallicismes, des pratiques d'hybridation susceptibles de présenter des difficultés de traduction.

⁵⁶ Le nom « Franco-canadien » est de temps à autre utilisé dans cette thèse comme terme générique, mais également par souci d'économie pour désigner les auteurs québécois, et franco-albertains, franco-manitobains et franco-ontariens.

4.1.1.1. Manifestations de l' « hybridation linguistique »

Les manifestations de l' « hybridation linguistique » porteront sur l'étude de l'accent phonétique, des « traces visibles », des « traces invisibles ou quasi-invisibles » (Zabus 2007, citée par Bachelor 2009⁵⁷), ainsi que des vernaculaires et des variétés de langue.

4.1.1.1.1. L'accent phonétique

Généralement décrit comme étant « l'ensemble des caractères phonétiques distinctifs d'une communauté linguistique considérés comme un écart par rapport à la norme » (Michaud 1999 citée par Ladouceur 2006 : 51), l'accent phonétique, en dépit de son caractère strictement oral souligné plus haut, intéresse le spécialiste de la traduction dans la mesure où il se manifeste dans les écrits de bon nombre d'auteurs franco-canadiens. Des chercheurs tels que Ladouceur (2006) et Mboudjeke (2007) s'accordent à dire que le recours par des écrivains franco-canadiens à l'accent phonétique dans leurs œuvres littéraires participe de la volonté de ces auteurs de mettre en relief l'identité, voire l'origine de leurs différents personnages. Ladouceur va plus loin en affirmant que l'accent peut traduire à la fois l'hétérolinguisme, l'hétérophonie et l'altérité linguistique à l'œuvre dans les textes concernés. Cette chercheuse, qui étudie ce phénomène phonétique dans l'écriture théâtrale de trois auteurs franco-canadiens (Tremblay, Dalpé et Lepage), fait en outre remarquer que l'accent joue un rôle extrêmement important pour les jeunes dramaturgies désireuses d'afficher leur différence ou de prendre leurs distances vis-à-vis de la norme dans la mesure où il leur permet de se doter d'un répertoire qui leur soit propre et qui affiche leur spécificité, leur singularité (Ladouceur 2006 : 51). Abondant dans le même sens, Mboudjeke (2007 : 71) évoque le recours à l'accent par des

⁵⁷ Nous examinerons les concepts de « traces visibles », « traces quasi-invisibles, ou invisibles » dans la sous-section 4.1.1.1.2.

personnages de la pièce de théâtre *Les belles-sœurs* de Tremblay (1972) dans le but de mettre en exergue l'origine québécoise de ses personnages. C'est ainsi que, poursuit ce chercheur, le personnage de Germaine Lauzon dit respectivement « stirio » (20) en lieu et place de « stéréo », « smatte » au lieu de « smart », où l'on observe dans le premier cas un remplacement du phonème français [e] par le phonème anglais [ɪ], et un allongement du [ɑ:] dans le deuxième exemple. De même, renchérit-il, Lisette de Courval prononce [yɾɔp] « Urope » (Tremblay 1972 : 24) à l'anglaise pour « Europe », où l'on note un cas de substitution du phonème /Ø/ par le son /y/. Il convient cependant de souligner que l'accent phonétique ne permet pas toujours de mettre en lumière l'influence de l'anglais tel qu'il a été donné de constater dans les exemples ci-dessus. En effet, *Le Cassé* de Renaud (1964), le tout premier roman à avoir fait usage du joul donne à voir le recours à des cas de prononciation populaire dont le but est de mettre en évidence l'une des variétés du français québécois, notamment le joul, comme le souligne Major :

Renaud insiste sur un relâchement articulatoire, une paresse verbale qui est peut-être le signe le plus distinctif du joul [...]. Ainsi, le *e* est élidé en position interconsonantique (« ca m'fait du bien », « on dirait qu'ça vide », « j' l'ai », « ça fait pas d'bruit »); le *l* est élidé dans « plus » et dans les articles « le » et « la » (« casser a yeule », « pter a face », « tous é deux »); un certain nombre de diphtongues sont éliminées (« pis », « ben »); les pronoms « il » et « lui » sont comprimés en *y*, le pronom « elle », en *a* ; la diphtongue *oi* se prononce le plus souvent *wé* («vouéyons », « envouéye », « moé », « toé ») ; le *un* se prononce *in*, plus nasal et plus mou (2000 : 82-83).

L'analyse de l'accent phonétique révèle non seulement la présence, ou encore, la cohabitation de plusieurs langues à l'intérieur d'un texte, de même que celle de plusieurs voix ou accents ; un phénomène nouveau qui non seulement pose des problèmes de traduction, surtout lorsqu'on envisage l'acte de traduire en se référant à la conception traditionnelle de la traduction, comme le rappelle Ladouceur :

On est donc ici en présence d'un hétérolinguisme du texte [...] écrit et d'une hétérophonie de l'œuvre en performance qui mettent en jeu une variété de langues et dont les modèles de traduction conventionnels fondés sur le passage d'une seule langue source à une seule langue cible peuvent difficilement rendre compte (2008 : 52).

Outre l'accent phonétique, le lexique de la plupart des textes littéraires et pragmatiques issus des situations d'hétérolinguisme ou d'hétérogénéité linguistico-culturelle pose également des problèmes de traduction chez le traducteur de ce genre de texte.

4.1.1.1.2. Les « traces visibles » dans les textes littéraires et pragmatiques

Filant la métaphore du palimpseste⁵⁸ pour décrire les différentes manifestations de la présence des langues africaines dans le texte littéraire postcolonial en langues européennes, Zabus (2007 : 175), que Batchelor (2009 : 49) reprend à son compte, recourt au concept de « traces » pour décrire ce phénomène. Ainsi, Zabus distingue-t-elle deux types de traces, notamment les *visible traces* et les *indirect or quasi-invisible traces*. Les premières, sur lesquelles nous nous appesantirons dans la présente partie, désignent les emprunts directs issus des langues africaines et présents dans les textes littéraires africains d'expression anglaise et française. Parmi les traces visibles identifiées par Zabus (2007 : 175 citée par Batchelor 2009 : 49) figurent les « visible African words, phrases, and, at times, whole sentences seep[ing] through the cracks and crannies of the Europhone narrative ». En étudiant de près le concept de traces visibles, on se rend compte qu'il se

⁵⁸ Afin de mettre en relief l'image du palimpseste en relation avec le texte littéraire africain, Zabus (2007 : 3, citée par Batchelor 2009 : 49) observe que « [b]eing a writing material, the original writing of which has been effaced to make room for a second, the palimpsest best describes what is at work in the West African texts under scrutiny. They are indeed palimpsests in that, behind the scriptural authority of the European language, the earlier, imperfectly erased remnants of the African language can still be perceived. »

rapproche par bien des côtés de ceux d'*interpolations of the vernacular* et d'*in-text translation of indigenous words and expressions* proposés par Bandia (2008).

S'agissant justement des emprunts aux langues africaines, Batchelor (2009 : 49) affirme que l'hybridation peut se manifester à partir du moment où des lexies ou des termes provenant directement des langues africaines et présents dans des textes rédigés en français ou en anglais international ne sont pas marqués par des formes de démarcation graphiques telles que l'italique ou les guillemets. Pour soutenir cette thèse, elle part de la réflexion de Gandanou (2002) selon laquelle le fait de marquer des emprunts au moyen d'italiques ou de guillemets est conforme aux normes de la langue française. Par conséquent, leur non-respect constitue un écart par rapport à la norme prescrite par le "bon usage" (Batchelor 2009 : 40, citant Gandanou 2002 : 66). En outre, Batchelor (2009 : 50), qui a mené une étude exhaustive des stratégies de traduction vers l'anglais de la littérature africaine postcoloniale d'expression française (romans), souligne que la plupart des traces visibles utilisées dans la littérature africaine renvoient à des concepts ou notions propres à la culture africaine qui n'ont pas d'équivalents⁵⁹ précis en français international.

⁵⁹ Batchelor (2009 : 56) nuance les thèses de Young (1976 : 25) et de Gandanou (2002 : 27) selon lesquelles le recours à des emprunts aux langues africaines sert essentiellement à dénommer des concepts inexistantes en français ou en anglais international. Elle observe que l'emploi des traces visibles peut également participer de la volonté des écrivains africains de mettre en relief le rapport existant entre la langue et le pouvoir. Pour illustrer son propos, la chercheuse s'appuie sur une scène tirée du roman d'Oyono (1956), *Une vie de boy*, dans laquelle le Commandant prend à partie son épouse au sujet de sa prétendue infidélité : « Tu couches avec Moreau ... Les indigènes étaient au courant bien avant moi ! ... Pour eux, je n'étais plus que "Ngovina ya ngala ves zut bisalak a be metua" ! Sais-tu ce que cela veut dire ? Bien sûr que non ! Tu as toujours méprisé les dialectes indigènes... Eh bien, partout où je passe, je ne suis plus que le commandant dont la femme écarte les jambes dans les rigoles et dans les voitures » (Oyono 1956 : 149-50, citée par Batchelor 2009 : 56). Batchelor (2009 : 57) souligne que l'utilisation des traces visibles dans ce passage au travers de l'alternance codique, notamment au moyen de la langue beti, permet non seulement de rendre compte de la réalité du monde Beti, mais elle sert également à mettre en relief la méconnaissance des langues locales par la femme du Commandant, incapable de constater que son infidélité est désormais connue de tous les villageois qui en parlent au moyen de leur langue. Batchelor ajoute que, contrairement à son épouse, la connaissance de la langue des autochtones par le commandant lui a permis de découvrir les

Pour mieux saisir les problèmes que certains termes africains sans équivalents en français ou en anglais international peuvent poser au traducteur ayant une connaissance approximative des réalités socioculturelles africaines, il suffit de s'attarder un tant soit peu sur quelques exemples d'énoncés en [1],[2], [3] et [4] ci-après, tirés d'un échantillon de textes pragmatiques étudiés par Mopoho (1997 : 248-250), où des lexies en italique issues de langues camerounaises sont employées dans des phrases rédigées en anglais international.

- [1] – : The matter will be taken before the *ardo*.
- [2] – : The *Tekumbeng* women marched to the governor's office.
- [3] – : The conversation was heard in a *mbuh* parlor.
- [4] – : The visitors brought a *fehking* leaf as a sign of peace.

Les lexies en italique *ardo*, *tekumbeng*, *mbuh*, *fehking*, qui apparaissent successivement dans les énoncés [1], [2], [3] et [4] désignent respectivement un chef traditionnel dans une communauté foubé, une société secrète de femmes dans la plupart des groupes ethniques de la région du Nord-Ouest au Cameroun, une boisson alcoolisée de distillation locale, ainsi qu'un branchage servant de symbole de paix (Mopoho 1997 : 248-250). Mopoho suggère au traducteur confronté à ce genre de difficultés de consulter un locuteur natif, étant donné qu'il ne peut entièrement se fier au contexte d'utilisation de ces termes pour accéder à leur sens (Mopoho 1997 : 250). L'évocation par Mopoho du contexte nous semble fort intéressante dans la mesure où, même lorsque celui-ci est fourni, certains énoncés ne contiennent pas toujours toutes les informations pouvant permettre au traducteur n'ayant aucune connaissance de la culture de la langue maternelle

tricheries de sa femme. Batchelor conclut que l'emploi des traces visibles dans le passage suscité permet de mettre en lumière non seulement la question du pouvoir qui se trouve au cœur de ce roman, mais aussi la faiblesse et l'impuissance associées au manque de connaissance, et partant la vulnérabilité du Colonisateur (Batchelor 2009 : 57).

du locuteur de comprendre parfaitement le sens du message, comme on peut le voir dans l'extrait d'un article du quotidien gouvernemental *Cameroon Tribune* dans lequel la journaliste, Mbassi-Bikélé⁶⁰, rend compte de la cérémonie des funérailles de la belle-mère du président de la République du Cameroun.

Dans une première séquence réservée aux cérémonies traditionnelles, la famille dans ses extensions les plus généreuses, a procédé à l'« Ekpwong ndan », la purification et au « Nsili Awu » selon les rites purement beti. Après l'ouverture du deuil par le patriarche Maximilien Ndouma, les oncles maternels de Mbang, Yezoum, Mvog Atemengue, Yekaba, Yebekanga, Mbele Banga, Baveuk, Bandenkop ... vont se succéder dans l'arène. Pour un questionnement autour de la cause du décès. Avant de quitter la scène au rythme de l'« essani ». L'« ekamba », scénette permettant de découvrir le caractère, la personnalité et le quotidien de la défunte, est ensuite présentée par ses belles-filles. Cette partie laisse la place à l'office religieux, au bout de deux heures (2014, non paginé).

Dans le passage ci-dessus, on note le souci de la journaliste de fournir à ses lecteurs non initiés au contexte sociolinguistique et culturel camerounais en général et l'ethnie bété en particulier des renseignements susceptibles de leur permettre de comprendre les termes bété utilisés, ainsi que les principales étapes de la cérémonie qu'elle décrit. Ces informations n'en demeurent pas moins lacunaires, insuffisantes pour comprendre parfaitement le sens du message ainsi véhiculé. Par exemple, l'utilisation du terme « Ekpwong ndan » est suivie d'une *in-text translation* (Bandia 2008), plus exactement de sa signification en français, à savoir la purification. Pourtant, cette traduction est si vague que l'on ne sait exactement de quelle purification il est question, surtout lorsqu'on est un traducteur ou un lecteur pour qui les us et coutumes bété sont étrangères. En outre, on ne sait à quel moment précis de la cérémonie traditionnelle cette

⁶⁰https://www.cameroontribune.cm/index.php?option=com_content&view=article&id=86869:rosette-mboutchouanglhommage-de-la-haute-sanaga&catid=4:societe&Itemid=3. Article consulté le 29 décembre 2014.

purification a lieu, pas plus que les personnes autorisées à y prendre part. En réalité, l'« Ekwong ndan », à en croire Bella (2015), est une purification qui représente « la communion avec les âmes des défunts »⁶¹. Par ailleurs, la journaliste emploie le terme de « Nsili Awu » en lien avec les rites bété, sans fournir plus de détails au lecteur ou au traducteur, ce qui ne permet pas de mieux appréhender le sens du message. En effet, le « Nsili Awu » représente chez les Bété du Cameroun un questionnement ou un procès dont le but est de déterminer la cause du décès. Certes, la journaliste évoque dans le paragraphe ci-dessus l'idée du questionnement sur la cause du décès, mais sans aucun lien apparent avec le terme « Nsili Awu ». De même que la liste des oncles maternels qu'elle dresse ne permet pas au traducteur ou au lecteur non initié de savoir s'il s'agit des oncles maternels de certaines personnes en particulier, étant donné que les noms des oncles de Mbang, Yezoum, Mvog Atemengue, Yekaba, Yebekanga, Mbele Banga, Baveuk et de Bandenkop sont précédés de celui du patriarche Maximilien Ndouma à qui est revenu la charge d'« ouvrir le deuil⁶² », ou si ces noms désignent des oncles originaires de certaines régions de l'Est, du Centre et de l'Ouest du Cameroun. Enfin, il est fait mention dans le texte ci-dessus de personnes quittant la scène au rythme de l'« essani ». S'il est vrai qu'en l'absence de toute signification de ce terme bété, la présence du mot « rythme » peut naturellement donner à penser qu'il pourrait s'agir d'une sorte de danse, il apparaît clairement que l'on ne saurait se contenter entièrement du contexte pour saisir la signification d'*essani* employé par Mbassi-Bikélé. Selon Mvogo et Fang (2011, citant

⁶¹ <http://icilekongossa.com/article/region-du-centre-cameroun/cameroun-haute-sanaga-la-reine-est-morte-vive-la-reine>.

⁶² « Ouvrir le deuil » est un vernacularisme camerounais et un calque stylistique qui annonce le début officiel des lamentations.

Amougou⁶³), « [l]'esani est un rite traditionnel chez les Beti, qui célébrait la bravoure de quelqu'un qui a réussi un exploit particulier sur le plan économique, sur le plan social ou sur le plan politique ». Le traducteur ne peut pas toujours se fier entièrement au contexte pour saisir le sens de certaines lexies issues des langues africaines présentes dans des textes rédigés en français ou en anglais international.

Dans le contexte du Canada, le concept de traces visibles n'est en général pas employé par les chercheurs pour indiquer la présence de termes provenant des langues autochtones dans des textes rédigés en français ou en anglais international, ou encore l'emploi de lexies issues de l'anglais dans des textes rédigés en français international ainsi que celles provenant du français dans des textes écrits en anglais international. Certains spécialistes ont recours à des expressions telles que « poétique de la traduction » pour désigner les « phénomènes d'hybridation linguistique caractéristiques de la littérature des frontières » (Simon 1994 : 27) ou encore « effets de traduction » dont les manifestations s'apparentent à celles des *traces visibles*, des *in-text translations* ou des *interpolations of the vernacular* évoquées plus haut. S'agissant des effets de traduction en question, Lane-Mercier écrit :

Tantôt le français s'insinue, selon un processus traductif implicite opéré au préalable par le sujet traduisant-écrivain, dans les rythmes, tonalités et constructions de sa prose en y agençant des aires de contact interlinguistique où prime, au-delà de la perméabilité et de l'interpénétration, un usage proprement intensif (mineur, déterritorialisé) de l'anglais ; **tantôt il fait brusquement irruption entre deux mots, phrases ou paragraphes en y introduisant des espaces d'altérité**⁶⁴ « brute » à dominante performative, destinés à engager directement le lecteur anglophone dans un processus traductif plus ou moins hasardeux ; tantôt, enfin, il s'accompagne de son

⁶³ <http://www.afriquinfos.com/articles/2011/4/24/brevesdafrique-176677.asp>.

⁶⁴ Nous soulignons.

«équivalent» anglais au moyen d'un processus traductif « simultané » qui ouvre un lieu de cohabitation linguistique et culturelle moins aliénant et, par là, potentiellement plus égalitaire (2005 : 100).

Dans une étude consacrée à l'œuvre de l'écrivain québécois Ferron, ainsi qu'à la traduction en anglais de quelques textes littéraires de cet auteur par Bednarski (2012), cette dernière fait état du recours par l'écrivain susévoqué à des effets de traduction dans ses écrits lorsqu'elle affirme : « J'ai dû, moi-même, en traduisant Ferron, réfléchir longuement au problème épineux posé par la présence cocasse d'une poignée de mots anglais qui font irruption, ça et là, dans son texte » (Bednarski 2012 : 36). Bednarski fournit davantage de précisions sur la nature et la particularité des mots anglais en question :

Quels sont-ils, ces mots anglais de Ferron ? Quelques noms propres d'abord : *les Stêtes, le Farouest, Edmontonne, le Tchiffe, Biouti Rose*; des exclamations ensuite : *néveurmagne, Lorde Djisusse, huré*; quelques noms aussi comme, *bines, bisnesse, bosse, brecquefeste, clergimane, cuiquelounche, gagnestère, mizeule, ouiquène, ranche, raquète, touristeroume* ; un verbe : *il bite* ; l'épithète *ouonnedeurfoules*, enfin, et une petite phrase interrogative bien déguisée : *ouèredéare ?* suivie d'une deuxième question : *hou⁶⁵?* Le déguisement est en effet la caractéristique principale de ces mots anglais francisés, et c'est la transformation malicieuse de la graphie qui attire avant tout l'attention de la lectrice que je suis (2012 : 36-37).

Mis à part le déguisement et la francisation des mots anglais qui peuvent être entre autres considérés comme une forme d'opacification du texte de Ferron, la présence de ces mots anglais constitue l'un des défis majeurs en traduction dans la mesure où l'anglais, présent dans le texte source au travers des mots susévoqués, constitue en même temps la

⁶⁵ Bednarski (2012 : 36) précise que les mots anglais déguisés et francisés apparaissent dans les contes ci-après : « Cadieu » (*cuiquelounche, raquète*) ; « Mélie et le bœuf » (*les Stêtes, le Farouest, bines*); « la vache morte du canyon » (*le Farouest, Edmontonne, le Tchiffe, Biouti Rose, bite, clergimane, gagnestère, ranche, touristeroume*); « Ulysse » (*ouonnedeurfoules*); « Les sirènes » (*ouiquène, ouèredéare? hou?*) ; « Le Petit Chaperon rouge » (*néveurmagne*) ; «Chronique de l'anse Saint-Roch » (*brecquefeste*); « Retour au Kentucky » (*mizeule*) ».

langue du texte d'arrivée. Ce constat est d'ailleurs partagé par bon nombre de chercheurs dont Nolette (2008 : 4) qui souligne à juste titre que « [l]e tout se complique, cependant, quand la langue d'arrivée se trouve déjà dans le texte à traduire ». Nolette poursuit : « Si on n'indique pas cette présence dans le texte traduit, ne risque-t-on pas d'effacer la raison d'être du multilinguisme original ? » Face à cette situation, la traduction, à en croire Mboudjeke (2007), devient pour ainsi dire « [u]n projet menacé par le spectre de l'impossibilité [de traduire] (quand l'interférence est voulue et la langue interférente est en même temps la langue d'arrivée) ». Bednarski ne dit pas autre chose :

Le problème est plus simple, peut-être, mais infiniment plus difficile à résoudre, lorsque le sujet implicite est le rapport entre deux langues et que ce sont, en l'occurrence, la langue d'arrivée et la langue de départ. C'est à cela que tient, en partie, la difficulté de traduire en anglais des textes écrits en joul, une des caractéristiques de ce dernier étant la fréquence des anglicismes (2012 : 36).

L'évocation par Bednarski des anglicismes et du rapport entre deux langues nous semble particulièrement intéressante. Les anglicismes, qui font partie des « traces visibles » ou des « effets de traduction », peuvent également se manifester au moyen de l'alternance codique, phénomène qui peut donner à voir la présence de deux ou même trois langues à l'intérieur d'un texte. Le texte dramatique de Prescott (2001) intitulé *Big : Bullshit; Sex, Lies et les Franco-Manitobains* constitue à cet égard un exemple éloquent d'alternance entre l'anglais et le français dans un texte rédigé en français, comme l'atteste la scène de dialogue ci-après entre deux personnages, notamment Elle et Him, le premier étant francophone tandis que le deuxième est anglophone :

LUI – Je me demande si un jour je pourrai me donner à un homme. Pour l'instant, je devrai me contenter de mes fantasmes en attendant mon prince charmant.

(À elle.) Comment ça tu pourrais pas ?

ELLE – C'est pas de tes affaires.

HIM – What does it say ?

LUI – It says she couldn't.

HIM – Couldn't what ?

LUI – Could't ... Euh... Couldn't join him in his exploration of the continent down under because ...

HIM – Because ?

LUI –... because. (Rapidement) ... because she didn't have any experience, she had never been to Australia and she didn't like kangaroos. (Prescott 2001, cité par Ladouceur 2012 : 93).

Au-delà du simple fait de suppléer à une absence d'équivalence, le recours au *code-switching* peut poser de sérieux problèmes de compréhension du texte aux lecteurs monolingues anglophones n'ayant aucune connaissance du français. L'alternance des langues peut être interprétée comme une stratégie discursive voulue par les auteurs. Ce point de vue est aussi partagé par Bandia (2008 : 158) pour qui « [c]ode-switching is an important writing strategy in postcolonial African Europhone literature [...] ». Bandia ajoute que cette alternance codique est rendue possible par « the inherent multilingualism of the African postcolony and driven by the unequal power relations between indigenous languages, hybrid formations and the dominant colonial languages » (Bandia 2008 : 158). La présence du pidgin-English camerounais, nigérian ou ghanéen – considérés en général comme faisant partie du West African Pidgin-English (WAPE) – dans des textes littéraires rédigés en anglais ou en français international constituent un exemple parfait du rapport de force entre les langues indo-européennes et africaines régulièrement mis en exergue dans des œuvres littéraires postcoloniales d'Afrique subsaharienne, comme on peut le voir dans le passage ci-dessous, extrait du roman *Search Sweet Country* (1986) de l'écrivain ghanéen Kojo Laing.

Allah bless you! For me I no sabe money; money self, i finish too-too quick, so one day I go spend all my pikin! Masa ...' Mustapha at last lowered his voice, 'Masa, something de trouble me paaaa ... you see, my t'in, my popylonkwe, i no fit rise again, i no fit commot my wife. When she shake her big-big buttocks, i no make stiff koraa ! I beg you, help me! Take me for big doctor (Laing 1986 :17, cité par Adeaga (2006 : 76-77).

Toutefois, qu'il s'agisse d'une alternance codique mettant en relief un rapport de force entre des langues africaines et européennes, ou d'une alternance de codes traduisant le souci de certains écrivains de mettre en avant une cohabitation plus ou moins harmonieuse entre les langues dans leurs œuvres littéraires comme dans le cas de certains textes d'auteurs franco-canadiens, autrement dit, une sorte de colinguisme dans le sens où Leclerc (2004 : 45, citée par Nolette 2008 : 3) le perçoit comme « une forme de code-switching littéraire qui ferait place à la réciprocité », force est de constater que l'hétérogénéité linguistique et culturelle de façon générale et l'alternance codique en particulier posent de sérieux problèmes de traduction, comme le rappelle Leclerc (2004 : 77, citée par Nolette 2008 : 5) : « [L]e texte colingue est paradoxalement celui qui, parmi les littératures plurilingues, se dérobe à la traduction de la manière la plus intense. » À la suite du texte colingue susmentionné, il convient également de souligner que les traces indirectes ou quasi-invisibles posent, elles aussi, des problèmes de traduction pour des traducteurs ayant une connaissance imparfaite ou approximative des réalités socioculturelles et linguistiques dont est issu le texte source.

4.1.1.1.3. Les « traces indirectes ou quasi-invisibles »

Les traces indirectes ou quasi invisibles renvoient au phénomène que Zabuz (1991) appelle « relexification ». Il s'agit du processus au cours duquel « the African Language is simulated in the Europhone text. [...] The emphasis here on the lexis in the original sense of speech, word or phrase and on lexicon in reference to the vocabulary and

morphemes of a language » (Zabus 2007 : 101-102). En d'autres termes, «" relexification " [...] of the language of expression, a process through which the European language of expression becomes " unfamiliar " [...] and "constantly suggests another tongue"» (Zabus 2007 : 113-114, citée par Batchelor 2009 : 49). L'analyse s'emploiera à étudier quelques procédés lexico-sémantiques, y compris des calques sémantiques qui donnent à voir l'appropriation du français ou de l'anglais international par des locuteurs africains et franco-canadiens dans le but d'exprimer des réalités qui leur sont propres. Afin de mieux rendre compte de ce phénomène d'appropriation, Mopoho (1997 : 248) souligne la difficulté d'interprétation et de compréhension des textes sources contenant certaines traces indirectes ou quasi-invisibles telles que des cas de néologies de sens ou de mots ayant subi un changement de catégorie grammaticale⁶⁶. C'est ainsi que, explique-t-il, certains lexèmes provenant du pidgin-English et présents dans des textes rédigés en anglais, ou des mots empruntés à ce que l'auteur qualifie de « pidgin-français » et qui apparaissent dans des textes écrits en français peuvent rendre particulièrement difficile l'opération traduisante. Pour illustrer son raisonnement, le chercheur s'appuie, entre autres, sur les exemples⁶⁷ ci-dessous en pidgin-English ouest-africain [5] et en « français sub-saharien » en [6] et [7] (Mopoho 1997 : 248).

[5] – *Mark know book*

[6] – le raticide est le *remède de la souris*

[7] – *On lui a fait le remède*

⁶⁶ Le pidgin-English ouest-africain présente des cas de lexies provenant de l'anglais international et qui subissent des processus de changement de catégorie grammaticale en pidgin-English-ouest africain. C'est par exemple le cas de *to suffer* qui fonctionne à la fois comme un verbe en anglais et un substantif (*My suffer go finish* : ma souffrance/misère va prendre fin) ; de même que l'adjectif *big* est aussi employé comme verbe. Par exemple : *This pikin de/di* ['de' ou 'di' expriment l'aspect progressif] *big*, qui veut dire « cet enfant grandit » (Mopoho 1997 : 248).

⁶⁷ Les italiques présentés dans les exemples en [5], [6] et [7] sont du fait de l'auteur.

Mopoho a remarqué qu'en pidgin-English ouest-africain, le mot *book* issu de l'anglais, désigne à la fois tout document écrit, peu importe que celui-ci consiste en une seule feuille ou toute une encyclopédie, ainsi que l'ensemble des connaissances livresques qu'une personne possède, comme l'illustre l'exemple en [5] qui signifie que *Mark est instruit*. Le lexème *remède* offre un exemple d'extension sémantique dans la mesure où, outre son sens initial, il désigne aussi tout produit chimique nocif, en l'occurrence le raticide, comme le montre l'exemple en [6], ou un fétiche en [7], où l'énoncé *on lui a fait le remède* revient à dire que la personne concernée a été ensorcelée ou envoûtée (Mopoho 1997 : 249). Contrairement au contexte africain sub-saharien où des mécanismes sémantiques peuvent déboucher sur des cas de néologies de sens ou d'extension de sens, au Canada il arrive que certains locuteurs du français aient involontairement recours à des calques sémantiques, en général dans leurs productions linguistiques ou dans des textes pragmatiques. Le statut du français en tant que langue officielle certes, mais minoritaire par rapport à l'anglais, langue co-officielle et majoritaire, avec laquelle il est en contact semble expliquer le fait que, bien plus que les anglophones, nombreux sont les francophones qui ont tendance à transposer en français le sens de certains énoncés anglais. Ce constat est également partagé par Mboudjeke (2009 : 106) qui observe qu'« [a]u Canada, la présence écrasante de l'anglais pousse les Franco-canadiens au bilinguisme et oblige la langue française [à travers ses locuteurs] à être perpétuellement en train de traduire " ce qui se conçoit bien et s'énonce d'abord " en anglais ». Mboudjeke renchérit :

[C]ontrairement au journaliste anglophone, le journaliste franco-canadien est régulièrement obligé de s'improviser traducteur, s'il veut exploiter les sources d'informations disponibles majoritairement en anglais. N'étant pas préparé à l'exercice de la traduction, il est fort

probable qu'en voulant rendre ces sources en français, il finisse par rendre obscur ce qui est pourtant clair en anglais (2007 : 106).

La situation décrite ci-dessus se traduit en général par des pratiques linguistiques hybrides qui donnent à voir des cas où « l'interférence altère la relation interne entre un signifiant et son signifié » (Mboudjeke 2007 : 129). Ce chercheur précise que [d]ans une telle situation, le décodage des signes s'opère par référence à la langue contaminatrice » (Mboudjeke 2007 : 129). Pour appuyer sa réflexion, l'auteur explique que, pour saisir le sens de l'énoncé « [...] *Les échanges sur une base géographique* constituent d'ailleurs *un aspect intégral* du programme », il importe avant toute chose de « décalquer » les unités « *Les échanges sur une base géographique* » et « *intégral* » en procédant à leur retraduction vers l'anglais : on obtient les séquences « on a geographical basis » et « *constitute an integral aspect* » qui, en français international, poursuit le chercheur, pourraient être rendues respectivement par « les échanges régionaux » et « *aspect essentiel* ». Mboudjeke affirme qu'à la fin de cet exercice d'analyse, le sens de l'énoncé devient plus évident : « [...] *Les échanges régionaux constituent un aspect essentiel du programme* » (2008 : 130). Des exemples de calques sémantiques décrits ci-dessus ne sont pas rares dans la presse électronique canadienne d'expression française, comme l'illustrent d'ailleurs les deux énoncés suivants⁶⁸ : « *Valentin Ribet, 26 ans, ⁶⁹un avocat avec la firme internationale Hogan Lovells, a été tué au Bataclan* » (Radio-Canada 2015) et « *Sa femme a reçu trois coups de feu. Elle est en état critique, selon la page Facebook de son cousin Akram Benmarek* » (Radio-Canada 2015). En effet, les séquences « *un avocat avec la firme internationale Hogan Lovells* » et « *Elle est en état critique* »

⁶⁸Extraits d'un article de Radio-Canada du 15 novembre 2015 : <http://www.msn.com/fr-ca/actualites/attaques-a-paris/les-identit%C3%A9s-de-plus-de-100-victimes-des-attentats-de-paris-connues/ar-BBn1fNI?li=AAanjZr&ocid=SKY2DHP>. Consulté le 15 novembre 2015.

⁶⁹ Nous soulignons.

attestent de l'influence manifeste de l'anglais sur le français du journaliste francophone, auteur de ces phrases. En suivant la logique décrite plus haut par Mboudjeke (2007 : 130), force est de constater que pour mieux comprendre le sens de ces phrases, il suffit dans un premier temps de les traduire en anglais ; on obtient « a lawyer *with* the Hogan Lovells international law *firm* » et « She is *in* critical condition », lesquels énoncés correspondent en français international à « un avocat travaillant pour le cabinet international d'avocats Hogan Lovells » et « Elle se trouve dans un état critique ». Au terme de ce processus, le sens de ces énoncés peut être exprimé ainsi qu'il suit : « Valentin Ribet, 26 ans, un avocat travaillant pour le cabinet international d'avocats Hogan Lovells, a été tué au Bataclan [...]. Sa femme a reçu trois coups de feu. Elle est dans un état critique, selon la page Facebook de son cousin Akram Benmarek. »⁷⁰

Outre les calques sémantiques, la présence de calques stylistiques et syntaxiques dans certains textes africains postcoloniaux n'est pas de nature à alléger la tâche du traducteur ayant une connaissance approximative de la langue maternelle des rédacteurs desdits textes. S'appuyant sur l'écriture à laquelle a recours Oyono Mbia (1964) dans sa pièce de théâtre *Trois prétendants un mari*, Suh (2005 : 176) fait valoir que ce dramaturge camerounais exprime des phénomènes linguistiques et culturels de son ethnie bulu par l'entremise d'un moule syntaxique français, un procédé qui, selon le chercheur, permet à l'écrivain de donner à la langue française, dans laquelle sont rédigés les textes sources de ses pièces de théâtre, une saveur et une coloration bulu fort particulières et esthétiques. Plus exactement, conclut-il, Oyono Mbia « uses French such that it reflects not the French culture but his Bulu culture by trying as far as possible to utilize traditional Bulu thought processes and turns of phrase » (Suh 2005 : 176), comme l'illustrent ci-après les

⁷⁰ Nous traduisons.

exemples en [8] et [9] d'une part, et ceux provenant de textes pragmatiques proposés par Mopoho (1997 : 251) en [10] et [11] d'autre part.

[8] – : De mon temps, **quand j'étais encore Abessôlô [...] et que ma femme Bella était⁷¹ encore femme**, vous croyez que j'aurais toléré des histoires pareilles ?
» (Oyono Mbia 1964 : 14, cité par Suh 2005 : 177).

[9] – : **Nos oreilles se refroidissent**, ah Mezoé ! (Oyono Mbia 1967 : 18, cité par Suh 2005 : 178).

[10] – : Entrer dans l'œil de quelqu'un » (Mopoho 1997 : 251).

[11] – : Pleurer son corps » (Mopoho 1997 : 251).

Selon Suh, bien que les phrases en [8] et [9] soient rédigées en langue française, il n'en demeure pas moins qu'elles représentent en réalité des traductions littérales de phénomènes linguistiques et culturels exprimés par la langue maternelle de leur auteur, en l'occurrence le bulu. En [8] par exemple, poursuit-il, la phrase en gras « **quand j'étais encore Abessôlô [...] et que ma femme Bella était⁷² encore femme** » traduit des relents de nostalgie dans la mesure où le personnage d'Abessôlô qui en est l'auteur évoque l'époque où sa femme Bella et lui étaient dans leur première jeunesse. En d'autres termes, soutient-il, « [t]hrough these calqued local expressions, Abessôlô thus expresses nostalgia at the good old days and his disappointment with the modern times » (Suh 2005 : 177). En [9], l'expression « **Nos oreilles se refroidissent** », fait valoir Suh (2005 : 178), est utilisée dans la société traditionnelle beti décrite dans l'œuvre dramatique d'Oyono Mbia pour exprimer une attitude d'impatience, tout en essayant de montrer à la personne à qui cette phrase est destinée qu'on a hâte de l'écouter. Par ailleurs, en [10] « Entrer dans l'œil de quelqu'un » (Mopoho 1997 : 251) et en [11] « Pleurer son corps » (Mopoho 1997 : 251) participent du phénomène de vernacularisation de la langue française au Cameroun et signifient respectivement « s'en prendre à lui, généralement à tort » et « donner toute la

⁷¹ Suh souligne.

⁷² Suh souligne.

mesure de son talent ». Mopoho souligne au passage que l'une des difficultés de traduction que pose la vernacularisation des textes réside dans le fait que, contrairement à sa composante lexicale où les lexies issues des langues africaines sont facilement identifiables, ce phénomène renferme une « dimension subtile dont les effets se prêtent moins facilement [...] à l'analyse et à la généralisation » (Mopoho 1997 : 251), en raison du fait que ces traces indirectes ou quasi invisibles revêtent la « forme de la traduction littérale et de collocation de la langue maternelle » (Mopoho 1997 : 251) de leur auteur dont la non-maîtrise ne peut que contribuer à compromettre la transmission du sens du message contenu dans le texte source. Dans le contexte canadien par contre, les cas d'interférence stylistique impliquant les langues autochtones ne sont pas présents dans les textes littéraires et pragmatiques de Franco-canadiens que nous avons pu consulter. Outre les difficultés que représente la traduction des traces indirectes ou quasi invisibles, les vernaculaires et les variétés de langues issues de situations linguistiques marquées par le bilinguisme ou le multilinguisme posent également de sérieux problèmes de traduction.

4.1.1.1.4. Vernaculaires et variétés hybrides de langue

Dans un article consacré aux pratiques langagières et aux écrits de locuteurs africains moins scolarisés s'écartant des normes du français et de l'anglais international ainsi qu'aux difficultés que ces types de textes sont susceptibles de poser au traducteur non averti, Mopoho (1997 : 246) a recours à la notion de vernacularisation qu'il décrit comme étant l'« émergence du mésolecte qui se situe entre les deux pôles [d'un] continuum ». À propos justement de ce continuum, il précise au passage que la superposition des langues étrangères indoeuropéennes, telles que le français, l'anglais et le portugais, aux langues vernaculaires africaines est à l'origine de l'éclosion des variétés

régionales hybrides du superstrat, ces dernières allant d'une forme standard locale à un pidgin extrêmement dépendant du substrat (Mopoho 1997 : 246). Le continuum susévoqué n'est pas sans rappeler celui de Bickerton (1975) composé des variétés acrolectale, mésolectale et basilectale. Dans la présente section, nous nous concentrerons exclusivement sur les difficultés que pose la traduction des formes mésolectales et basilectales africaines au Sud du Sahara. Même si la frontière entre les variétés mésolectales et basilectales n'est pas étanche, Noumssi et Fosso (2001 :76-81, cités par Batchelor 2009 : 40) soutiennent que les premières sont davantage plus stabilisées par rapport aux secondes, qui relèvent surtout de stratégies spontanées de calques ainsi que d'inexactitudes grammaticales et lexicales. Au Canada, l'étude des difficultés de traduction que posent des vernaculaires ou des variétés de français hétérolingues comme le joual retiendra notre attention.

The Palm Wine Drinkard (1952) du romancier Nigérian Amos Tutuola est régulièrement cité par la critique comme étant un roman écrit dans un anglais « semi-lettré » qui révèle une espèce de « sensible compromise between a raw pidgin (which could not be intelligible to European readers) and standard English » (Darthorne 1971:72, cité par Bandia 2008 : 30) ; une analyse corroborée par Adeaga pour qui ce roman donne au lecteur l'impression de lire un anglais vernacularisé, comme l'atteste l'extrait ci-après :

When I felt that these strings did not allow me to breathe and again every part of my body was bleeding too much, then I myself commanded the ropes of the yams in his garden to tight him there, and the yams in his garden to tight him there, and the yam stakes should begin to beat him also. After I had said so and at the same time, all the ropes of the yam in his garden tighed him hardly, and all the yam stakes were beating him repeatedly, so when he (Death) saw that these stakes were beating him repeatedly, then he commanded the strings of the drum which tighted me to release me, and I was released at the same time. But when I saw I was released, then I myself commanded the ropes of the yams to release him and the yam stakes to stop

beating him, and he was released at once (Tutuola 1952 : 12-13, cité par Adeaga 2006 : 98).

La vernacularisation de l'anglais dans *The Palm Wine Drinkard* a très souvent été interprétée par certains chercheurs comme étant le résultat d'une incompetence linguistique de la part de son auteur, Tutuola, autodidacte et qualifié de « semi-lettré » par certains critiques. La réflexion ci-après d'Adeaga semble renforcer la thèse de la non-maîtrise de la langue anglaise qui se dégage de la lecture de son roman :

His indigenised language takes the upper hand and dominates the expressive voice. He has mixed elements from two regions, notably, his native Abeokuta background with the cosmopolitan Lagos working environment; he has merged the past with the present. However, the language is neither a Lagosian variant nor is it completely rooted in Abeokuta. Instead, it reflects the voice of an adult whose Northern education has been disrupted before it could fully develop (Adeaga 2006 : 99).

Lindfors (1980 : 111) renchérit :

Tutuola's English is not English as it is spoken in West Africa though English could conceivably be spoken in his way by some groups in specific social classes. The English language spoken in West Africa is of a complex nature varying in character, from class to class, and according to the formal educational experience of the speaker. Schoolboy English (something which affronts Nigerian teachers of English who have read Tutuola) exists in Tutuola's language and so does *officialese* (Lindfors 1980 : 111, cité par Adeaga 2006 : 99).

En réalité, la variété mésolectale utilisée par Tutuola appelle un certain nombre de commentaires qui n'en constituent pas moins des difficultés auxquelles le traducteur de cette forme de texte est susceptible d'être confronté. D'abord, le mélange des langues susévoqué qui renferme entre autres des éléments de la tradition orale empruntés à la région natale d'Abeokuta de l'auteur n'ont en général pas fait l'objet d'études étendues, une situation qui semble complexifier le processus traductionnel pour le traducteur ne maîtrisant pas le fond socioculturel dont découlent lesdits éléments. De plus, la non-

homogénéité des variétés mésolectales qui diffèrent, comme l'a si bien relevé Lindfors, d'une classe sociale à l'autre, et même d'un pays à l'autre, contribue également à rendre ardu l'acte de traduire. À ce sujet, Batchelor (2009 : 40) affirme : « What is important to note about mesolectal, or established, variation in African varieties of French [et même celles de l'anglais, ajouterions-nous] is that many of its variations are established locally, rather than on a pan-African scale, reflecting the specific influence of particular indigenous languages. » Il s'agit là, à notre humble avis, d'une autre source de problème potentiel en traduction dans la mesure où malgré la présence de quelques traits communs entre les variétés mésolectales présentes en Afrique, force est de constater qu'elles sont bien différentes les unes des autres, contrairement à ce qu'affirme certains auteurs, dont Bandia (2008 : 123), qui ont souvent parlé de « African English and African French », ce qui laisse penser à un français africain ou un anglais africain qui seraient perçus comme des entités homogènes à l'échelle du continent. Les problèmes de traduction posés par les variétés mésolectales sont également valables pour les formes basilectales qui, à en croire Leighton (1991 : 205 cité par Batchelor 2008 : 98), représentent « one of those problems in translation that persists ». Reprenant à son compte l'analyse de Manessy (1995) au sujet des variétés de français en Afrique sub-saharienne, Batchelor (2009 : 89) fait remarquer que les colonisateurs et les colonisés sont à l'origine de la création de la variété basilectale du français connue sous le nom de français *petit-nègre*. Elle précise qu'il s'agit en effet de formes simplifiées du français pouvant être subdivisées en deux types distincts, du moins, d'un point de vue strictement théorique, étant donné qu'il n'existe pas à proprement parler d'études approfondies et faisant autorité qui établissent une différence nette entre ces deux variétés sur le plan linguistique. Le premier type concerne ce qui est communément appelé *foreigner talk* que Fergusson et De Bose (1977 : 104,

cités par Batchelor 2009 : 89) considèrent comme étant des variétés « used in *talking down* to speakers of other languages who are felt to be socially inferior in some important respects », tandis que le deuxième type est qualifié de *broken language*, autrement dit une version simplifiée de la langue développée par les locuteurs d'autres langues (Batchelor 2009 : 89). Plus exactement, le *foreigner talk* se démarque par sa rigidité, tandis que le *broken language* se caractérise par sa variabilité, même s'il existe peu de preuves historiques attestant de cette variabilité dans la mesure où ce n'est que sous le prisme et le stéréotype du « petit nègre » qu'ont été définies les pratiques langagières indigènes (Batchelor 2009 : 89, citant Manessy 1995). Batchelor (2009 : 99) souligne cependant que si le recours au français « petit nègre » dans le roman colonial vise essentiellement à rendre compte des réalités linguistiques qui se dégagent des interactions entre le colonisateur et le colonisé au cours de la période coloniale, l'inscription, par contre, du français basilectal dans les romans dont la trame se situe dans la période qui a suivi les indépendances sert en général à fournir des renseignements sur le statut social et le niveau d'instruction de certains personnages. Le passage ci-dessous représente un exemple de français « petit-nègre » utilisé dans le roman *l'Étrange destin de Wandrin* (1973) du romancier Malien Bâ :

Mon cher Romo,

Moi écri toi mon secret. Tu metté mon secret dans zoreil ma commandant. Houissié i parti Nedouna pour miré bouteils pinar-fort, Wangrin y vendit. Mais son zoy pour Houissié y clairé pas beaucoup, Wangrin malin malin comme lièvre. Lui plus malin toi, puis malin Houissié. Wangrin porté campement Moboro beaucoup beaucoup pinar-fort. Wangrin faire avec caisses alcool comme maman-chat y faire avec son petit. I caché-là-bas, i caché partout partout. Je mon lettre avec son petit petit. I caché là, i caché là-bas, i caché partout partout. Je mon lettre y arrêter là. Je moi, ton zami, Bougri Ken Nyeenan. (Bâ 1973 : 348, cité par Batchelor 2009 :91).

De manière générale, qu'il s'agisse de la traduction du mésolecte ou du basilecte, l'une des difficultés principales auxquelles est confronté le traducteur de ces variétés est l'absence dans le texte d'arrivée d'une langue non seulement équivalente, mais qui jouirait également de la même reconnaissance que celle de la langue d'arrivée. Si dans les pays anciennement colonisés par la France et l'Angleterre il existe des variétés d'anglais et de français ainsi que des formes pidginisées auxquelles les traducteurs ont souvent eu recours pour traduire les variétés mésolectales ou basilectales, la tâche s'avère beaucoup plus complexe lorsqu'il s'agit de traduire, par exemple, des textes de littérature postcoloniale vers des langues indo-européennes autres que le français et l'anglais. C'est justement l'un des problèmes que pose la traduction en allemand d'auteurs africains postcoloniaux. À ce sujet, Kolb écrit :

The particular problem faced by German translators derives from the fact that the German-speaking countries do not have a colonial history comparable to that of England or France. [...] and the contact situation between the German colonizing power and the colonized has not given rise to a colonial (and, extension, post-colonial) version of 'world German.' German speakers, therefore, do not share the English or French speakers' experiences of post-colonial language use and cultural hybridity. [...]. So the growth of what may be termed "broken, or Pidgin German," in the countries, did not take place. Moreover, stringent emphasis was given to German language purity and translators of foreign texts were not always allowed the liberty to mutilate it (Kolb 1999 : 193, cité par Adeaga 2006 : 63).

La question de l'absence d'un équivalent vernaculaire soulevé par Kolb est également pertinente, dans une certaine mesure, pour la traduction du joul québécois dans certaines langues européennes. Terme issu de la déformation du mot « cheval », le joul renvoie à une « [v]ariété de français québécois qui est caractérisé par un ensemble de traits (surtout phonétiques et lexicaux) [...] et qui est identifié au parler des classes populaires (Dictionnaire du français Plus : 1988). Si la définition ci-dessus voit dans le

joual une variété de français, Chrupała et Warmuzińska-Rogóź (2011 : 84) précisent qu'il s'agit davantage d'une « variante basilectale du français québécois ». Les auteures font en outre remarquer qu'à ses débuts, le joual était une langue utilisée par des paysans québécois ayant migré vers les grands centres urbains, en particulier Montréal, au début du XIX^e siècle dans le but de trouver un emploi au sein des grosses entreprises anglophones. Les deux chercheuses précisent que même si l'expression *joual* était déjà en usage dans les années 30, c'est grâce à André Laurendeau, rédacteur du quotidien *Le Devoir* que le joual sera porté à la connaissance du grand public à la suite de la publication en 1959 par ce journaliste d'un texte relatif à la langue parlée par des élèves canadiens-français et qu'il désigna sous le nom de joual. Chrupała et Warmuzińska-Rogóź ajoutent que ce mot devait cependant être vulgarisé à la suite de la publication en 1960 par Desbiens (1960) du livre *Les insolences du Frère Untel*, lequel ouvrage « a connu un grand succès et a fait éclater des discussions passionnées non seulement sur la langue elle-même, mais surtout sur le système scolaire au Québec » (2011 : 85). Dans le champ littéraire où le joual s'est particulièrement démarqué, Ladouceur et Shavaun (2011 : 171) et Ladouceur (2005 : 22) soulignent que ce parler a réussi à s'imposer sur scène à la fin des années 60, plus précisément à partir de 1968, en devenant la langue littéraire québécoise à la suite du succès de la pièce de théâtre *Les belles-sœurs* (1968) de Tremblay. À l'instar des variétés de français mésolectale et basilectale mentionnées plus haut dans ce chapitre, le joual pose des problèmes de traduction en raison, entre autres, de l'oralité qui le caractérise, comme l'atteste l'extrait ci-après tiré de *Le Cassé* (1964) de Renaud, premier roman ayant eu recours au joual dit « littéraire » :

Ti-Jean s'est assis sur le bord du lit... L'hostie, j'lai pitchée dehors...
Je l'ai pitchée dehors... La chienne ! J'voudrais qu'a soye pus

r'gardable... Que pas personne mette la patte dessus... Excepté moé... Moé ! Rien qu'moé ! Crisse ! Bouboule ça doit être vrai... C'est rien qu'un petit crisse de morviat ! M'as d'y casser a yeule à c'te chien sale-là ! M'as d'y péter a face ! A coups de poings pis à coups de pieds ! Bouboule c'est un hostie d'chien... Pour moé Yves a raison... Bouboule y couche avec Mémène... Pis elle, a s'laisse faire, la crisse ! Bouboule c'est un bomme. C'est lui qui vend d'la dôpe... C'est un éccœurant... Elle, m'as t'la casser en dix ! En dix, tabarnac !... M'as les tuer tous é deux ! (Renaud 42-43, cité par Lane-Mercier (2011 : 157).

Outre le problème que pose la traduction des textes caractérisés par l'oralité, Cowan (2000 : 175) situe la difficulté de la traduction du joul au niveau du défi de taille que ce parler représente pour le traducteur dans la mesure où le joul en tant qu'argot est difficilement traduisible même en recourant à une espèce de pseudo anglais argotique, explique-t-elle, « il n'y a rien de plus spécifique, culturellement, que l'argot. Et les sacres québécois, en toute leur richesse d'invention, de variétés, de couleur, n'ont, et ne peuvent avoir, d'équivalents en anglais. Ils sont trop précis dans leurs références religieuses, sociales et régionales. » L'autre difficulté que pose le joul en traduction réside dans l'absence d'un équivalent sociolectal ou vernaculaire. En effet, s'il est vrai que la traduction du joul en écossais d'une bonne partie de l'œuvre dramaturgique du québécois Tremblay a connu un succès retentissant en Écosse, il n'en demeure pas moins que les autres pays européens où des pièces de théâtre de cet écrivain ont été traduites dans des langues comme le polonais ou l'italien ont connu des fortunes bien différentes. À titre d'exemple, dans le cas de la traduction des *Belles-sœurs* en polonais, l'une des difficultés majeures rencontrées par Kwaterko (1990), le traducteur, « était, une fois de plus, de trouver dans la langue choisie un sociolecte équivalant au joul », observe Przychodzen (2000 : 121), dans la mesure où « [l]e contexte polonais ne ressemble pas au contexte québécois » (Przychodzen 2000 : 122). Przychodzen renchérit :

[I]l faut savoir tout d'abord que le polonais, en tant que langue slave occidentale, parlée par environ 40 millions de personnes, est une langue morphologiquement homogène [...] qui néanmoins comprend en soi plusieurs dialectes et de nombreux idiomes [...]. La Pologne toutefois ne compte pas de minorités linguistiques significatives, et les groupes sociaux qui utilisent les dialectes n'entretiennent de rapports vraiment conflictuels ni avec le polonais national, ni avec la culture polonaise au sens large. Le recours à un dialecte serait donc tout à fait injustifié dans cette situation (2000 : 121).

Les réflexions ci-dessus de Przychodze concernant les problèmes relatifs à la traduction du joual en polonais nous semblent également pertinents pour la traduction du parler québécois en italien si l'on en croit Brandolini (2011 : 3) selon qui « [l]a première difficulté pour une traduction de *Les belles-soeurs* est, par conséquent, le manque, dans la culture cible, d'un code linguistique sémiologiquement équivalent à la langue source ». Mis à part les difficultés linguistiques auxquelles est confronté le traducteur de textes hétérogènes, les problèmes culturels et socio-pragmatiques constituent également de sérieux obstacles lors de la traduction de ce genre de textes.

4.1.1.2. Éléments culturels de l'hybridation

Il va de soi que la traduction dans un contexte postcolonial de textes pragmatiques produits par des locuteurs peu scolarisés, de même que celle de textes issus de la littérature africaine postcoloniale dans une langue indoeuropéenne n'est pas chose aisée. Cette difficulté, constate Suh (2005 : 90), s'explique entre autres par la difficulté à trouver des équivalents culturels dans la langue d'arrivée, étant donné que le texte source postcolonial abonde généralement en éléments culturels pouvant être propres à un pays donné, voire à un ou certains des groupes ethniques qui le composent. À l'appui de sa thèse, ce chercheur cite l'exemple de l'œuvre théâtrale du dramaturge camerounais Oyono Mbia (1964, 1967, 1979) dont les pièces de théâtre sont « set against a very

markedly Bulu/Cameroonian cultural background, reflecting the fact that the plays are certainly aimed initially at a Bulu/Cameroonian audience/readership and not necessarily expected to go further beyond Africa to other countries » (Suh 2005: 90). Cette observation nous paraît particulièrement intéressante dans la mesure où elle renforce la thèse soutenue environ une décennie auparavant par Mopoho (1997 : 253) selon laquelle, dans des pays extrêmement plurilingues tels le Cameroun et la Côte d'Ivoire, qui comptent respectivement plus de 150 et 240 groupes ethniques distincts, le fait qu'il y existe rarement une « culture nationale » que l'ensemble des citoyens ont en partage complique davantage le travail d'interprétation des textes hétérogènes qui y sont produits. Parmi les problèmes culturels que pose la traduction des textes hybrides, nous examinerons des noms propres, des jurons et sacres, ainsi que des proverbes.

4.1.1.2.1. Les noms propres

Il est généralement admis que l'onomastique s'intéresse à l'étude de l'origine et des formes des noms propres. Lorsque l'étude de l'onomastique porte sur des noms de personne ou anthroponymes, on parle d'antroponomastique, et quand l'onomastique se concentre sur l'étude des noms de lieux ou toponymes, on parle de toponomastique. L'analyse se consacrera essentiellement aux anthroponymes. Si dans les sociétés postcoloniales en général les noms propres renferment parfois des éléments sémiotiques et des significations culturelles qui leur sont propres, par conséquent non universels, il n'en va pas forcément de même pour la plupart des sociétés occidentales postmodernes où les pratiques onomastiques ne sont pas toujours porteuses de significations ou de

contenus sémantiques particuliers⁷³. À ce sujet, Tymoczko (1999, citée par Bandia 2008)

écrit :

The dominant interpretation of proper names as labels fits well with Modern English naming usage and with general theories of language in which words are seen as arbitrary signifiers, but the view needs rearticulation in light of the prevalence of names with semantic meanings in many cultures, particularly semantic meanings which are, in fact, descriptors. Thus, in many places in the world, proper names with semantic significances – often emblematic of birth omens or physical characteristics – are bestowed on children; adult names with semantic significance are chosen or bestowed as part of a rite of passage; and semantically significant bynames are widespread (Tymoczko 1999 : 223-24, citée par Bandia 2008 : 48).

Tymoczko souligne que la traduction de ces noms propres s'avère particulièrement difficile en raison, entre autres, des paradigmes culturels qui entourent leur signification et la fonction de résistance qu'ils assument : « [N]ames are often among the semiotic elements of a text that are the most urgent to transpose and at the same time the most problematic to translate, in part because their semiotic significance is so often culturally specific and dependent on cultural paradigms » (1999 : 223-24, citée par Bandia 2008 : 40) ; un point de vue corroboré par Bandia (2008 : 40) qui voit dans les noms des zones naturelles de résistance à l'assimilation colonialiste : « The translation of names, particularly in context where they carry great significance, is quite often a daunting task, since names are usually culture-specific and circumscribed within specific cultural paradigms. » Le problème de la traduction des noms souligné par Tymoczko et Bandia est récurrent dans les trois pièces de théâtre qui constituent l'œuvre dramaturgique d'Oyono

⁷³ À propos du caractère sémantiquement vide de la plupart des noms propres dans certaines langues-culturelles occidentales, Bandia (2008 : 41, citant Tymoczko 1999 : 232) écrit : « Comparing early Irish naming practices to those in dominant English-language cultures are taken from a traditional repertory, and although they may have "etymological meaning, as well as semiotic and symbolic significance, they tend to be experienced as semantically 'opaque' labels, as sound sequences that are semantically empty". » En d'autres termes, fait remarquer Tymoczko, « names in early Irish culture are more typical of cross-cultural naming practices than those in Modern English-language culture, which seldom have over semantic meaning » (Tymoczko 1999 : 230, citée par Bandia 2008 : 48).

Mbia, à savoir *Trois prétendants.... un mari* (1964), *Jusqu'à nouvel avis* (1967) et *Le train spécial de son excellence* (1979). Selon Suh (2005 : 148-149), les noms d'origine européenne ou occidentale tels *Madeleine*, *Margherita*, *Sheramy* et *Véronique* sont systématiquement déformés et respectivement remplacés par *Matalina*, *Makrita*, *Sinabé* et *Folinika*, lesquels noms détonnent par leur hybridité dans le sens où ils ne sont ni européens ni bulu, encore moins camerounais. Au-delà de l'humour et de l'effet comique qui se dégagent de ces déformations, Suh précise que ce sont exclusivement des villageois en général et des personnages illettrés présents dans les trois pièces en particulier qui ont recours à ces altérations dans le but d'adapter ces noms au phonétisme des noms autochtones, notamment bulu, de manière à les prononcer plus naturellement ; une démarche qui, soutient-il, permet de mettre en exergue le conflit existant entre les populations autochtones et les cultures européennes/occidentales importées. Suh souligne que le fait que le dramaturge n'a pas du tout fourni de gloses ou d'informations supplémentaires concernant la présence des noms déformés n'est pas de nature à permettre à un lectorat/public non bulu ou non camerounais n'ayant aucune connaissance des réalités socioculturelles de la société bulu de saisir le sens du message véhiculé par ces déformations. Par conséquent, conclut-il, l'absence de complément d'information pourrait amener un lectorat ou un public non initié à mettre sur un pied d'égalité des noms autochtones tels *Atangana*, *Bella*, *Kouma*, *Bilomba*, etc., une démarche qui ne permettrait pas de cerner le sens du message de ces altérations. Par ailleurs, l'une des difficultés de traduction que pose la déformation des noms propres sus-évoqués est que le traducteur n'ayant pas compris leur sens pourrait traduire les noms *Matalina*, *Makrita*, *Cécilia*, *Sinabé* et *Folinika* par leurs formes européennes « correctes », notamment *Madeleine*, *Margherita*, *Sheramy* et *Véronique*, une stratégie qui, à notre humble avis, ne serait pas

du tout appropriée, compte tenu du fait que Oyono Mbia a entre autres recours à une exploitation délibérée du symbolisme des noms. Il existe des cas où la présence de gloses ou de paraphrases fournies par l'écrivain ne permet pas de saisir de façon satisfaisante et exhaustive la signification de certains noms propres africains. S'appuyant sur le roman *Things Fall Apart* (1958) du Nigérian Chinua Achebe, Bandia (2008) cite l'extrait ci-après dans lequel il est question des différents noms qu'une mère donne à ses enfants dans le but de conjurer le mauvais sort après avoir perdu neuf enfants :

One of them was a pathetic cry, *Onwumbiko* – Death, I implore you. But death took no notice; Onwumbiko died in his fifteenth month. The next was a girl, *Ozoemena* – May it not happen again. She died in her eleventh, and two others after her. Ekwefi then became defiant and called her next child *Onwuma* – Death please himself. And he (death) did (Achebe 1958 : 45-46, cité par Bandia 2008 : 45-46).

S'il est vrai que les noms en italique (*Onwumbiko*, *Ozoemena* et *Onwuma*) issus de la langue et de la culture Ibo dont s'inspire Achebe sont immédiatement et respectivement suivis de leur traduction (*Death, I implore you, May it not happen again, Death please himself*) dans le paragraphe ci-dessus, afin de permettre au lecteur non ibo de comprendre les circonstances de la naissance de ces enfants et les considérations et paramètres culturels ayant présidé au choix de ces noms, il n'en demeure pas moins que certaines zones d'ombre demeurent et empêchent le lecteur ou le traducteur non averti d'accéder à la totalité du sens du message. Par exemple, en dépit de leur pertinence, les gloses ou traductions d'Achebe ne permettent pas de déterminer si les noms en question sont en réalité des prénoms ou des noms de famille, surtout lorsqu'on sait qu'en Afrique les critères du choix des noms varient d'une société à l'autre et parfois même d'un clan à l'autre. De même, le lecteur non ibo ne pourra pas forcément savoir si, selon les us et coutumes de cette partie du Nigéria, les noms donnés aux enfants nés dans de telles

circonstances doivent tenir compte ou non de leur sexe et des deux lignages procréateurs⁷⁴, etc.

Dans le contexte canadien, la traduction de noms propres du français vers l'anglais et vice versa ne pose pas de problème interculturel particulier. Cette situation s'explique sans doute par le fait que non seulement les deux principales communautés linguistiques anglophones et francophones ont pratiquement un fond culturel commun, mais aussi parce que dans ces deux cultures la plupart des noms propres n'ont pas de significations sémantiques particulières comme en Afrique. À ce sujet, la réflexion ci-après de Bandia nous semble particulièrement pertinente :

There is a misconception in translation theory that names can simply be transposed or carried across *tel quel* (as is) without much impact on the overall significance of the text in the receiving culture. While this may be true for some related language monocultures such as native French and English, where most names are not semantically loaded, the translation of names from many pre-industrialized cultures is related to the complexity of cultural translation (Bandia 2008 : 40-41).

En plus des pratiques onomastiques, les sacres et les jurons posent également des problèmes de traduction interculturelle.

4.1.1.2.2. Les jurons et les sacres

Il n'est pas toujours évident d'établir une ligne de démarcation nette entre jurons et sacres, car très souvent ces deux notions sont utilisées de manière interchangeable. À titre d'exemple, Enckell (2004 : 15-16) dans son *Dictionnaire des jurons* observe que, contrairement à une insulte ou une injure qui cible en particulier une personne dans le but de la blesser ou de la dévaloriser, les jurons ne s'adressent en général à personne, même

⁷⁴ Au Sénégal par exemple, Diao (1987 : 6) fait remarquer que chez les Toucouleurs, dans le Nord du Sénégal, le mode de filiation est patrilinéaire, tandis qu'il est matrilinéaire chez les Bassaris, un peuple qu'on rencontre dans le Sud-Est de ce pays.

s'ils peuvent parfois offenser ou choquer les individus qui les entendent. Le linguiste précise que « [le] juron est le plus souvent un cri de colère, [...] blasphématoire ou non mais en général malsonnant, qui n'a pas de destinataire, *Nom de dieu !, bon sang !, zut alors !, sacrebleu ! putain de merde !* ». Ce chercheur range les sacres et les jurons sous le vocable de jurons, d'autant plus qu'il fait état dans sa taxinomie de « jurons où le mot dieu est présent » (Enckell 2004 : 21). Pourtant, si de manière générale les sacres peuvent être considérés comme faisant partie de la vaste famille des jurons, tous les jurons en revanche ne sauraient être qualifiés de sacres. Cette thèse est largement partagée au Canada en général et au Québec en particulier. Selon Chrupała et Warmuzińska-Rogóż (2011 : 86), les sacres sont des « jurons québécois tirés des termes ayant trait à la religion catholique ». À l'appui de leur définition, elles citent ci-dessous quelques exemples de sacres tirés des *Belles-sœurs* (1968) de Tremblay : *tabarnak, câlisse, bâtard, calvaire, maudit, ostie, crisse, viarge*. Dans le même ordre d'idées, Prins (2012, citant Usmiani 1982) s'appuie sur l'œuvre théâtrale de Tremblay pour proposer une typologie qui, en plus des jurons proprement dits et des sacres, inclut la classe des blasphèmes.

Qu'il s'agisse de jurons, de sacres, ou même de blasphèmes dont la frontière avec les sacres nous semble ténue, le caractère culturel de ces notions ne va pas sans poser un certain nombre de difficultés traductionnelles. En effet, Mailhot (2000) soutient que les jurons, les sacres et les blasphèmes québécois sont culturels et par voie de conséquence, ils ne peuvent pas avoir d'équivalents désignés dans d'autres langues :

Et les sacres québécois, en toute leur richesse d'invention, de variétés, de couleur, n'ont, et ne peuvent avoir, d'équivalents en anglais. Ils sont trop précis dans leurs références religieuses, sociales et régionales. Des jurons catholiques ? m'a dit un autre, il y en a beaucoup chez les Irlandais : *Jesus-Mary-and-Joseph ! Jesus wept !*

By all the saints ! etc. Soit, mais ce sont des Irlandais. Une traduction n'est pas une transnationalisation. Les Québécois dans la traduction anglaise de l'œuvre. Ils ne deviennent pas des Irlandais (2000 : 117).

S'il est incontestable que les problèmes traductionnels présentés par Maillot sont fort pertinents, notamment en ce qui concerne les difficultés abordées plus haut concernant la traduction des vernaculaires et des sociolectes, force est de constater que cette auteure semble perdre de vue le fait que la traduction en contexte multilingue en général et postcolonial en particulier peut parfois avoir des relents de transnationalisme et même de transculturalité (Bandia 2008).

À l'image du Canada, les problèmes culturels de la traduction posés par les jurons et les sacres africains se situent également au niveau de l'absence d'équivalents dans les langues indoeuropéennes. Suh (2005 : 160) souligne que l'emploi des jurons propres à la langue et à la culture bulu abondent dans l'œuvre dramatique d'Oyono Mbia, notamment dans la pièce *Trois prétendants ... un mari* (1964), où leur utilisation sert à exprimer des émotions aussi variées que la fierté, le dégoût, le stress, le désespoir, la détresse, ou le choc illustré par exemple en [12] ci-dessous en caractères gras :

[12] – Bella : (Qui vient de s'installer à côté de Matalina) Qu'est-ce qu'il y a encore dans ce monde d'aujourd'hui mon pauvre mari ? Je vois les femmes manger même des vipères, des sangliers, des... (Claquant des mains, scandalisée) : Eé é kié **Oyônô Eto Mekong ya Ngozip é é é !** (Oyono Mbia 1964 : 15, cité par Suh 2005 : 160).

Suh observe que l'expression « Oyônô Eto Mekong ya Ngozip » qu'entourent les idéophones⁷⁵ bulu « Eé é kié » et « é é é » renvoie à Oyônô Eto Mekong, une illustre figure ancestrale du village de Ngozip dans la région du Sud au Cameroun. Dans le même ordre d'idées, Ngo Mbaï-Gweth Ndjicki (2009 : 237) fait remarquer que de telles

⁷⁵ « Ideophones as used in Oyono Mbia's plays are special types of words which convey a kind of idea-in-sound » (Suh 2005 : 145).

expressions sont fréquemment utilisées par les grands-parents, lesquels ont coutume d'invoquer ou de désigner nommément un parent ou un aïeul de l'au-delà lorsqu'ils sont confrontés à une situation jugée « extraordinaire », afin que, précise Suh (2005 : 161), ces ancêtres, dont ils croient fermement qu'ils existent dans le monde des esprits, puissent leur venir en aide. La situation susévoquée peut donner lieu à l'expression d'un sentiment d'indignation à l'image de la réaction du personnage féminin de Bella susmentionné qui assiste avec une certaine consternation au spectacle désolant de l'émancipation des femmes vis-à-vis des traditions ancestrales en consommant par exemple de la viande de vipère ou de sanglier pourtant interdite à la gent féminine dans les sociétés traditionnelles bulu (Suh 2005 : 161). Outre le problème de l'absence d'équivalents, poursuit Suh (2005 : 160-163), la difficulté de la traduction des jurons *bulu* présents dans l'œuvre dramatique d'Oyono Mbia se situe à plusieurs autres niveaux. D'abord, ces jurons ne sont pas traduits dans les pièces du dramaturge, ce qui constitue déjà un défi de taille pour le lecteur ou le traducteur n'ayant aucune connaissance de la langue-culture dont est issu le texte de départ. Ensuite, la présence des didascalies comme « [c]laquant des mains, scandalisée » en [12] permet certes de donner aux lecteurs une idée du sens des émotions exprimées par certains personnages, mais elles s'avèrent lacunaires dans la mesure où, observe Suh, elles ne fournissent pas aux lecteurs une traduction ou une signification des expressions bulu concernées. Enfin, conclut-il, la mise à disposition d'un glossaire à la fin des pièces d'Oyono Mbia a le mérite de permettre aux lecteurs d'accéder à la signification de certains termes issus de la langue-culture bulu ; cependant en raison de certaines contraintes scéniques, il est pratiquement impossible pour les spectateurs assistant à la représentation d'une de ces pièces sur scène de consulter un glossaire, comme le ferait par exemple le lecteur. C'est sans doute la raison pour laquelle, Basnett-MacGuire (1985 :

87), parlant de la difficulté de la traduction théâtrale en général, affirme que « [the] two texts – written and performed – are coexistent and inseparable, and it is in this relationship that the paradox for the translator lies ». Un point de vue corroboré par Ladouceur (2005) qui écrit :

La traduction du texte de théâtre présente une difficulté qu'on ne retrouve dans aucun autre genre littéraire. Cette difficulté réside dans la nature même de l'œuvre dramatique, dont la traduction comporte non seulement le transfert du texte de la langue source vers la langue cible, **mais aussi celui des nombreux facteurs « performants » et qui agissent sur le texte de multiples façons**⁷⁶(2005 : 55).

Les problèmes culturels de la traduction des textes marqués par l'hétérogénéité se situent également au niveau des proverbes.

4.1.1.2.3. Les proverbes

À l'image des jurons et des sacres, les proverbes sont des éléments culturels dont la traduction peut poser problème pour au moins deux raisons. Dans le contexte africain par exemple, les proverbes sont généralement inspirés de la tradition orale. Même s'ils ont souvent tendance à exprimer des vérités générales, le caractère littéral de leurs traductions dans les langues européennes rappelle très bien qu'ils sont issus du contexte africain. Étant donné que les situations sociolinguistiques et les référents culturels occidentaux et africains ne sont pas les mêmes, la difficulté pour les écrivains et les traducteurs à trouver des équivalents sémantiques satisfaisants dans la langue-culture d'arrivée (Suh 2005 : 158) peut parfois rendre leur compréhension difficile, ce qui peut déboucher, poursuit-il, sur une attitude consistant à deviner le sens du proverbe ; une stratégie qui peut souvent s'avérer efficace lorsque l'auteur fournit quelques éléments visant à rendre compte du sens du proverbe en question. Toutefois, cette attitude, conclut-

⁷⁶ Nous soulignons.

il, peut aussi déboucher sur une impasse, surtout lorsqu'il n'existe pas de contexte permettant de saisir le sens du proverbe, comme l'illustre le proverbe ci-après : « Quand le caméléon meurt, le margouillat hérite de son sac de kolas » (Oyono Mbia 1974 : 80, cité par Suh 2005 : 156). À en croire Suh (2005 :156), le personnage d'Abessôlô, par ailleurs gardien des traditions, a recours à ce proverbe au cours d'un échange avec le personnage de Mbarga pour signifier simplement à ce dernier que lorsqu'un membre de la tribu est frappé par le malheur, il revient à ses proches ou à ses amis de lui venir en aide. Rien dans ce proverbe ne permet a priori de deviner le sens du message qui y est véhiculé, lequel est inspiré de la culture bulu à laquelle appartient Oyono Mbia. De plus, un autre problème soulevé par la traduction des proverbes est qu'ils sont généralement formulés dans un langage qui n'est pas toujours accessible aux personnes étrangères, et même non étrangères, aux réalités culturelles et sociolinguistiques desquels ils sont extraits. C'est sans doute la raison pour laquelle les proverbes participent, aux côtés des maximes conversationnelles et aphorismes, de pratiques discursives traditionnelles africaines qui se distinguent surtout par leur langage « indirect », ou encore « indirectness », qui représente une stratégie bien connue du discours africain traditionnel, à en croire Bandia (2008) et Mopoho (1997). C'est justement le langage indirect, ou détourné, caractéristique des proverbes africains qui rend particulièrement ardue la tâche des traducteurs qui ne possèdent pas une parfaite connaissance des us et coutumes dont sont extraits ces proverbes.

Dans le contexte canadien, la traduction des proverbes est loin de poser le type de difficultés rencontrées dans des textes africains postcoloniaux. D'abord, leur traduction ne pose pas de problème particulier dans la mesure où, en dépit de leurs spécificités

linguistiques, les « Franco-canadiens » et les « Anglo-canadiens » partagent globalement un même fond culturel, même s'il convient de souligner qu'il y a eu au fil des siècles une forte diversité culturelle entre l'anglais et le français. De plus, la longue tradition d'écriture en Occident fait en sorte que la plupart des proverbes ont été largement diffusés sur des supports écrits et fait l'objet d'une analyse assez poussée, rendant ainsi leur sens moins ésotérique par rapport à bon nombre de proverbes africains.

4.2 Synthèse

Dans ce chapitre qui était consacré aux problèmes de traduction posés par des textes hétérogènes sur le plan linguistique et culturel, nous avons pu montrer que le caractère hybride des textes littéraires et pragmatiques analysés constitue une difficulté de taille en traduction, surtout dans un contexte où les théories traditionnelles de la traduction ont généralement considéré le texte source comme une entité homogène. Par ailleurs, l'absence d'équivalents linguistiques et culturels dans les textes d'arrivée de bon nombre d'éléments issus de textes sources provenant des contextes canadien et africain étudiés dans ce chapitre n'est pas de nature à faciliter la tâche du traducteur. Toute la question est d'identifier les stratégies utilisées pour traduire ces textes, et partant, résoudre ces difficultés.

CHAPITRE 5

STRATÉGIES DE TRADUCTION DES TEXTES HÉTÉROGÈNES SUR LE PLAN LINGUISTIQUE ET CULTUREL

5.0. Introduction

Plusieurs chercheurs en traductologie (Ladouceur 2012, 2011, 2008, 2006, 2005, Lane-Mercier 2011, Brandolini 2011, Batchelor 2009, Suh 2005, Koustas 1989, etc.) se sont intéressés aux stratégies adoptées par les traducteurs pour résoudre les difficultés de traduction posées par les variétés hybrides de français et d'anglais ou de textes caractérisés par l'hétérogénéité linguistique et culturelle observable dans des situations linguistiques de bilinguisme et/ou de multilinguisme présentes dans la plupart des pays d'Afrique-subsaharienne et certaines régions du Canada. Ces auteurs ont abordé pour la plupart les textes en question dans le cadre général des théories postcoloniales, avec un accent particulier sur les approches sociolinguistiques de la traduction et l'analyse du discours, dans le contexte africain d'une part, et de l'approche fonctionnaliste de la traduction, à laquelle s'ajoutent quelques éléments empruntés à la méthode critique élaborée par Berman (1995) ainsi qu'une grille d'analyse des textes issus des « littératures mineures » proposée par Deleuze et Guattari (1986) dans le contexte canadien d'autre part. Contrairement aux chercheurs cités plus haut qui traitent des stratégies traductionnelles dans des aires géographiques bien précises, soit en Afrique soit au Canada, le présent chapitre se propose d'étudier les stratégies évoquées par le titre dans une démarche comparative. En d'autres termes, nous nous proposons d'analyser les principales stratégies traductionnelles utilisées pour résoudre les difficultés rencontrées

par les traducteurs des textes considérés. S'agissant du traitement des textes⁷⁷ dans le contexte africain postcolonial, notre corpus consiste essentiellement en des exemples tirés de romans traduits en français ou en anglais, et de l'anglais vers l'allemand à l'occasion. Le roman demeure jusqu'à maintenant le genre littéraire à avoir été le plus traduit en français et en anglais, qui jouissent par ailleurs du statut de langues officielles dans la quasi-totalité des pays d'Afrique sub-saharienne, tout comme au Canada. Sera également mis à profit, dans une moindre mesure, l'exploitation de quelques textes tirés de trois pièces de théâtre, notamment des pièces rédigées en français et traduites en anglais par leur auteur, en l'occurrence Oyono Mbia (1964, 1967, 1988, 1979), le théâtre faisant partie, tout comme la poésie, des genres littéraires à avoir fait l'objet d'une très modeste activité de traduction au Cameroun, contrairement au Canada en général et au Québec en particulier, où les œuvres théâtrales demeurent les plus traduites (Godard 2000 : 333). De plus, les pièces de théâtre présentent un intérêt particulier sur les plans politique et culturel, à en croire Godard :

Theatre translation [...] has been the most fully theorized field of translation activity in the Canadian context, where francophone critics and theoreticians such as Jean Delisle, Jane Koustas, Louise Ladouceur, and, most eminently, Annie Brisset have examined the social effects of translated theatre texts in the political relations of Quebec and the rest of Canada from the perspective of the margin constituted by the national and global hegemony of English (2000 : 332-333).

Par ailleurs, dans le cas du Québec en particulier, il convient de souligner que l'adoption à la fin des années 60 du joual comme langue littéraire, à la suite de la publication et des représentations de la pièce *Les belles-sœurs* (1968) de Tremblay a

⁷⁷ L'étude des stratégies de traduction adoptées par les traducteurs des textes hybrides a essentiellement porté sur des corpus littéraires dans les contextes canadien et sub-saharien.

largement contribué à l'essor du théâtre dans cette province. C'est du moins la thèse que soutient Ladouceur (2005) lorsqu'elle affirme :

Avec la canonisation du joual comme langue littéraire québécoise en 1968, le théâtre devient un haut lieu d'affirmation identitaire et se voit chargé de faire résonner sur la place publique cette langue spécifiquement orale. Grâce à cette nouvelle norme linguistique, l'écriture théâtrale franco-québécoise connaît un essor sans précédent (Ladouceur 2005 : 22).

D'où le choix d'étudier la traduction de quelques pièces de théâtre d'auteurs québécois (en particulier Tremblay 1968, 1974) et originaires de l'Ouest canadien (Franco-manitobains, Franco-ontariens et Franco-albertains) traduites en anglais, pour certaines en italien, en polonais et en écossais (seules celles de Tremblay seront examinées, auxquelles s'ajoutera *Héroïne*, traduction française du roman de l'écrivaine anglo-montréalaise Scott (1987, 1998).

Guidère (2009 : 29) perçoit la notion de stratégie comme étant « la conduite générale d'une action ayant une cohérence et un but spécifique sur le long terme ». Dans le champ de la traduction, poursuit-il, la stratégie renvoie au « choix des textes à traduire et la méthode adoptée pour traduire, c'est-à-dire les différentes décisions que prend le traducteur dans l'exercice de ses fonctions ». Ces décisions sont tributaires d'un certain nombre de facteurs, notamment économiques, culturels, cognitifs, politiques, historiques, idéologiques. Il conclut, à la suite de bon nombre de traductologues, dont Lefevre (1992), Venuti (1993, 1995, 1998), qu'il existe deux approches globales de la traduction, à savoir l'approche « sourcière » et l'approche dite « cibliste » :

Mais il est possible de distinguer, par delà la multiplicité des facteurs, deux grands types de stratégies traductionnelles : d'une part, la stratégie « sourcière » qui vise à conforter les normes et les valeurs dominantes dans la culture source ; d'autre part, la stratégie « cibliste » qui vise à soumettre les textes étrangers aux contraintes de la culture cible. L'une est *protectionniste* parce qu'elle vise à

préserver la culture de départ, l'autre est *assimilationniste* parce qu'elle vise à la gommer en privilégiant la culture d'arrivée (Guidère 2009 : 29).

Qu'il s'agisse de l'approche globale dite « sourcière » ou de l'approche globale dite « cibliste », Guidère (2009 : 29) rappelle que, d'un point de vue terminologique, ces deux approches sont généralement désignées sous différents termes, selon qu'on se situe en français ou en anglais, sans que ces diverses formes d'appellations n'entraînent des changements ou des nuances d'ordre sémantique. En effet, poursuit-il, le terme « naturalisation » est régulièrement utilisé comme synonyme d'approche cibliste, dans le sens où la " naturalisation", explique-t-il,

indique le travail d'adaptation mené par le traducteur pour " naturaliser " l'œuvre étrangère, à la manière d'un individu qui acquiert la nationalité par naturalisation : le texte devient *naturel* dans la culture cible, c'est-à-dire que l'on gomme ses particularités les plus variables pour qu'il soit admis au sein de la "communauté d'accueil". L'objectif est de faire admettre "l'étranger" dans la culture naturelle sans susciter la polémique et sans heurter la sensibilité du public (2009 : 29).

Par contre, les termes « sourcière » et « exotisation » sont fréquemment utilisés de manière interchangeable, étant donné que, souligne-t-il,

le terme "exotisation" indique la tendance inverse, qui consiste à garder, dans la culture cible, les traits caractéristiques de l'œuvre étrangère (images, style, valeurs). Le résultat de cette approche, renchérit-il, est une traduction qualifiée d'« exotique » parce qu'elle affiche son étrangeté en maintenant visibles les marques de son origine (noms étrangers, lieux exotiques, références inconnues de la cible, structure inhabituelle, etc. (2009 : 29).

En anglais, conclut le chercheur, les termes *domesticating* (domestication) et *foreignizing* (étrangéisation) désignent respectivement les approches globales dites « cibliste » et « sourcière ». C'est sur la base de cette classification que

nous nous proposons d'étudier les stratégies traductionnelles employées par les traducteurs dans les contextes canadien et africain sub-saharien.

5.1. L'approche globale dite « sourcière »

D'emblée, il convient de souligner que les traducteurs ont recours à une multitude d'approches pour traduire les textes linguistiquement hétérogènes dans les contextes africains sub-saharien et canadien. L'étude de l'approche globale dite « sourcière » dans les espaces géographiques suscités s'inspire de la classification de Batchelor (2009) appliquée au contexte africain sub-saharien et elle nous semble également transposable, par bien des aspects, au contexte canadien. Batchelor à son tour s'inspire aussi, en partie de la classification de Leighton (1991 : 213) au sujet de la traduction des vernaculaires que ce dernier désigne sous le nom de « prostorechie » en russe. Batchelor décrit cette classification en ces termes :

[The] pidgin-for-pidgin approach corresponds to Leighton's category of *dialect-for-dialect* translation (replacing a foreign dialect with a 'equivalent' domestic one), rendering *petit nègre* using inaccurate English corresponds to *signal* translation (indicating that the language is unusual, without attempting to 'recreate its full flavour' (Leighton 1991 : 213), while the move from depiction to description corresponds to a combination of the two strategies of *blandscript* (replacing colloquial language with formal language), and *distillation* translation (replacing a colloquial expression with an explanatory phrase which makes the meaning or significance of the colloquialism clear).

Seront analysées six principales stratégies de traduction régulièrement utilisées par les traducteurs. Il s'agit de la reprise intégrale ou partielle des effets de traduction et/ou des traces visibles dans le texte cible, la reproduction des traces visibles accompagnées d'altérations et/ou de simplifications orthographiques, la reproduction des traces visibles avec ou sans altérations typographiques, la traduction des vernaculaires par d'autres vernaculaires correspondants et le recours à la traduction littérale et aux calques.

5.1.1. Reprise intégrale des effets de traduction/traces visibles dans le texte cible

Certains traducteurs ont tendance à reproduire intégralement dans la langue d'arrivée des éléments relevant des effets de traduction ou des traces visibles provenant de la langue source. Dans le contexte canadien par exemple, Lane-Mercier (2008 : 213) fait état de l'utilisation par de Lotbinière-Harwood de cette stratégie dans sa traduction anglaise du roman *Héroïne* (1998) de l'écrivaine anglo-québécoise Scott. Elle ajoute que ce procédé traductionnel se présente dans ce roman sous la forme de fragments de phrases qui peuvent parfois être des citations, des expressions idiomatiques, des titres de chansons populaires, etc. utilisés dans le texte anglais et repris entièrement dans le texte français, tels qu'illustrés dans les exemples ci-dessous : « "Get it while you can" (34, 219) ; "Tomorrow's another day" (20), "Angie, Angie, I still love you" (227), ("We interrupt this program to say the FLQ has kidnapped Britain's trade representative to Canada" (17)) "Diana will keep me young" (35) (Scott 1998, citée par Lane-Mercier 2008 : 213). Il faut dire que ce phénomène de reproduction dans la langue cible des effets de traduction ou des traces visibles issus de la langue source n'est pas un phénomène nouveau dans la traduction en anglais de la littérature canadienne d'expression française. En réalité, Bosley (1988) évoquait déjà le maintien dans le texte anglais, à travers le procédé traductionnel de l'emprunt, des titres des pièces de théâtre *Les belles-sœurs* (1968) et *Bonjour là bonjour* (1975) de Tremblay. À propos justement du maintien dans la traduction des titres des pièces de théâtre de ce dramaturge, Ladouceur (2002 : 138) observe qu'il s'agit d'une stratégie d'exotisation inaugurée au Canada⁷⁸ par les

⁷⁸ Ladouceur (2002) note cependant que le titre de la pièce *Tit-Coq* de Gratien Gélinas (traduite par Kenneth Johnston et Gélinas et présentée en 1951 au Royal Alexandra de Toronto) avait été maintenu en traduction

traducteurs de Tremblay, en l'occurrence Glassco et Van Burek. Cette stratégie allait devenir « la marque de commerce des versions canadiennes-anglaises des pièces de Tremblay : l'emprunt du titre original⁷⁹ », affirme-t-elle.

La littérature africaine postcoloniale en traduction offre, elle aussi, des exemples de reprise dans la langue cible, généralement française ou anglaise, d'éléments qui ressortissent aux langues ou cultures africaines. À titre d'exemple, en ce qui a trait aux pièces de théâtre *Trois prétendants un mari* (1964) et *Le train spécial de son excellence* (1979) du dramaturge camerounais Oyono Mbia, Suh (2005 : 190) fait état du choix par cet écrivain et traducteur de ses propres pièces de théâtre de maintenir dans les traductions anglaises des jurons issus de sa langue maternelle et de sa culture bulu. C'est ainsi que, poursuit Suh, des jurons tels Eé é kié **Oyônô Eto Mekong ya Ngozip é é é !** (Oyono Mbia 1964 : 15) ou **Ah Nane Ngôk !** (Oyono Mbia 1979 : 16) n'ont pas été traduits dans le texte anglais, comme l'illustre leur utilisation dans les exemples ci-après :

[1a] TS – Bella : (Qui vient de s'installer à côté de Matalina) Qu'est-ce qu'il y a encore dans ce monde d'aujourd'hui, mon pauvre mari ? Je vois les femmes manger même des vipères, des sangliers, des ... (Claquant des mains scandalisée) Eé é kié **Oyônô Eto Mekong ya Ngozip é é é !** (Oyono Mbia 1964 : 15, cité par Suh 2005 : 190)

[1b] TC – Bella : (Now sitting near Matalina) What's left in this world of today, my poor husband ? I see women eating even vipers, wild boars, and ... (Clapping her hands in disgust) : Aa keeah, **Oyônô Eto Mekong ya Ngozip aah !** (Oyono Mbia 1968 : 10, cité par Suh 2005 : 190).

[2a] TS – Bella : (Fièrement) Un vrai blanc ! Ma petite fille Juliette va épouser un vrai blanc ! ...**Ah Nane Ngôk !** (Oyono Mbia 1964 :16, cité par Suh 2005 : 161).

anglaise, mais qu'il s'agissait d'une pratique assez rare, dans la traduction en anglais de la littérature québécoise.

⁷⁹ Ladouceur (2002 : 139) souligne qu'en plus des titres *Les belles-sœurs* (1968) et *Bonjour là bonjour* (1975), les autres pièces qui ont suivi ont, elles aussi, vu maintenir leur titre français en traduction anglaise, notamment *En pièces détachées*, *La duchesse de Langeais*, *Trois petit tours* et *La maison suspendue*.

[2b] TC – Bella : (Proudly) A real white man ! My grand daughter’s going to marry a real white man ! ... **Ah Nane Ngôk!** (Oyono Mbia 1979 : 11, cité par Suh 2005 : 190).

Par ailleurs, Bachelor (2009 : 69) relève que dans les romans *Dramous* (1966) de Laye, et *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998) de Kourouma (1998), certaines traces visibles représentant des lexies africaines (quoique celles-ci aient subi un processus de francisation entre leur passage de la tradition orale africaine et leur inscription dans la langue française) sont reproduites entièrement dans le texte d’arrivée anglais au moyen d’une écriture dont le but affiché est de refléter une transcription plus fidèle de la langue malinké dont il est question. C’est ainsi que le terme « favoro » (Kourouma 1998 : 172) devient « fa fòrò » (Kourouma 2003 : 196 ; Kourouma 2001 : 115) dans la traduction anglaise du roman de Kourouma étudié. Il en est de même du terme malinké « here sira » (Laye 1966 : 88) rendu en traduction par « hère sira » (Laye 1968 : 88), donnant ainsi à voir, comme dans l’exemple précédent, le recours à des indications tonales absentes du texte original. Toutefois, cette stratégie ne se limite pas aux simples exemples de traces visibles susmentionnées, étant donné que le phénomène s’étend aussi aux cas d’alternances codiques. À titre d’exemple, Lane-Mercier (2008) souligne la reproduction *in extenso* dans la traduction française d’un cas de monologue d’un personnage de *Heroïne* (1987) rapporté par le narrateur.

[w]hen she fell through the river ice, they were not at all content I pulled her back again they would have preferred that she never went through it’s true that after she was never the same she saw everything backwards. (Scott 1988, in Lane-Mercier 2008 : 212).

Lane-Mercier souligne au passage qu’il s’agit là d’un cas d’exotisation qui contraste avec la tendance cibliste relevée dans la traduction française de ce roman. Des exemples d’alternances codiques sont également présents dans la littérature africaine

postcoloniale en traduction. À ce sujet, Suh (2005 : 188) note que les textes de chansons exécutées en langue bulu dans les versions originales de *Trois prétendants un mari* (1964) et *Le train spécial de son excellence* (1979) n'ont pas du tout été traduites par Oyono Mbia dans le texte cible anglais.

Les exemples étudiés dans cette partie nous ont permis de constater que certains traducteurs, aussi bien en contexte africain que canadien, maintiennent intégralement dans la langue cible des éléments relevant de l'exotisation provenant de la langue source. Cependant, il arrive aussi que des traces visibles ou effets de traduction soient préservés dans la langue d'arrivée, quitte à leur faire subir certaines altérations ou des aménagements orthographiques.

5.1.2. Reproduction des traces visibles accompagnées d'altérations et/ou de simplifications orthographiques

Le type de stratégie traductionnelle dont il est question ici concerne les traces visibles issues du texte de départ et qui sont reproduites dans le texte d'arrivée avec de légers changements, du moins des simplifications orthographiques, tout en conservant leur caractère exotique dans la langue d'arrivée. Ces simplifications orthographiques, comme le souligne Batchelor (2009), peuvent se présenter sous plusieurs formes, notamment la suppression des accents et l'« adaptation au phonétisme » de la langue d'arrivée. S'agissant du premier cas de figure, l'auteure observe que les mots d'origine africaine « tièye » et « vôte » présents dans le roman *La Plaie* du romancier africain Fall (1967 : 65) ont certes été repris en traduction anglaise, mais non sans avoir perdu leurs différents accents, devenant ainsi « tieye » (Fall 1973 : 35) et « voye » (1973 : 79, 100, 101). Dans le deuxième cas de figure, l'« adaptation au phonétisme » de la langue

d'arrivée peut se manifester au moins à trois niveaux. Premièrement, dans le cas où la trace visible concernée provient d'une langue africaine, l'adaptation, comme le relève Batchelor (2009 : 67), consistera pour le traducteur à essayer d'orthographier le mot en question de manière à ce que sa prononciation par le lectorat de la langue d'arrivée, l'anglais en l'occurrence, soit aussi proche que possible de celle utilisée dans cette langue africaine. Pour étayer son raisonnement, Batchelor cite le cas des lexies africaines « Gnamokodé ! » (Kourouma 1970 : 11) et « Jam » (Sembène 1973 : 92) auxquelles les traducteurs ont fait subir des altérations orthographiques en les traduisant respectivement par « Nyamokode ! » (Kourouma 1981 : 5) et « Yam » (Sembène 1976 : 54) dans le but, entre autres, de faciliter leur prononciation pour les lecteurs de la langue cible (Batchelor 2009 : 67). Deuxièmement, il peut arriver qu'au lieu d'orthographier la lexie d'origine africaine au moyen d'un alphabet typiquement africain, on opte plutôt pour une orthographe étrangère, comme le français ou l'anglais, ce qui débouche parfois sur des cas de francisation ou d'anglicisation. S'agissant de la francisation, Batchelor (2009 : 68), qui reprend à son compte Zabus (2007 : 191), fait remarquer que la trace visible, en l'occurrence, *Monnè*, présente dans le titre de l'ouvrage de Kourouma *Monnè, outrages et défis*, a subi un processus de francisation dans la mesure où l'orthographe française lui a été préférée à celle du mandingue. Dans le cas de l'anglicisation, la traduction anglaise par Oyono Mbia (1968, 1979) des idéophones employés dans la langue bulu en constitue un exemple éloquent. À en croire Suh (2005 : 182), « [f]irst, with respect to the translation of the ideophones, it is observed that Oyono Mbia has adapted them to the graphology of the English language », comme l'attestent les exemples ci-après en [3a, 3b] et [4a, 4b] cités par Suh (2005 : 182) :

[3a] TS – Tous : (Ahuris) **Eé é é kié!** Dix mille francs ! (Oyono Mbia 1979 :16, cité par Suh 2005 : 182)

[3b] TC – All : (Amazed) **A a a a a ke aah!** Ten thousand francs ! (Oyono Mbia 1979 :16, cité par Suh 2005 : 182).

[4a] TS – Mbia : (Même jeu) Tu mettras que les gens de ce village sont insolents à l'égard des grands fonctionnaires ... (S'indiquant, majestueux) Comme moi ! Tous : **Eé é é é kié é !** (Oyono Mbia 1964 :78, cité par Suh 2005 : 182)

[4b] TC – Mbia : (Same as above) Write that the people of this village have no respect for important civil servants like ... (Pointing at himself) ...Like me! All : **Eeeaa keeah!** (Oyono Mbia 1968 :78, cité par Suh 2005 : 182 : 56).

Comme on peut le constater en [3a] et [4a], l'utilisation par Oyono Mbia de l'idéophone **Eé é é kié!** pour exprimer un état de stupéfaction ou d'ahurissement est traduite par les « idéophones néologiques » **A a a a a ke aah !** en [3b] et **Eeeaa keeah !** en [4b], ce qui semble traduire le souci du traducteur de reproduire des sons proches de la prononciation bulu, même si le résultat final donne à entendre des « sounds [that] are very untypical of Standard English as illustrated in the highlighted sounds in the contrastive source text (ST)-target text (TT) examples (Suh 2005 : 183). Le caractère d'« étrangeté » ne l'est pas seulement pour un public occidental peu familier des réalités socioculturelles camerounaises en général et bulu en particulier, mais il l'est aussi pour une partie du public camerounais, comme l'explique Suh ci-après :

As can be noticed in the above examples, the sounds **A a a a a ke aah** [and] **Eeeaa keeah** are rather untypical of standard English. In effect, English nationals in service at the British Council office in Cameroon who willingly agreed to read portions of the English versions of the plays aloud to the author found enormous difficulties in articulating these sounds which they clearly qualified as strange and not English, and wondered to what language they belonged. Also, Theatre Arts students in the English Department of the University of Buea [Cameroon] who were rehearsing to stage *Three Suitors: One Husband* encountered the same problems in articulating the sounds during rehearsal sessions and subsequently opted to revert to the

original Bulu sounds which in any case can be fully identified by the Cameroonian Anglophone audience as belonging to the Bulu language and who can readily perceive the emotions they convey (2005 : 183).

L'exploitation de notre corpus ne nous a pas donné à voir ce type de stratégie traductionnelle dans le contexte canadien. En revanche, on y note, tout comme en contexte africain postcolonial, l'utilisation de certaines formes d'altérations typographiques lors de la traduction de certaines traces visibles ou effets de traduction.

5.1.3. Reproduction des traces visibles avec ou sans altérations typographiques

La reproduction des traces visibles avec altérations typographiques (au moyen de l'italique) passe pour être une stratégie traductionnelle régulièrement utilisée par les traducteurs de la littérature africaine postcoloniale, surtout lorsqu'il s'agit d'inscrire dans la langue d'arrivée un terme ou une expression extraite de la langue de départ non attesté dans les dictionnaires, ou provenant d'une langue tierce, notamment une langue africaine, à en croire Batchelor (2009 : 69). Cette dernière fait en outre remarquer que le recours à ce type de stratégie abonde dans la traduction anglaise des romans africains tels *Tu t'appelleras Tanga* et *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Beyala (1987), *Masseni* de Dem (1977), *Dramous* de Laye (1966), *Entre les eaux* (1973) et *Les méduses ou les orties de mer* de U Tam' Si (1982). À titre d'exemple, le mot africain « saka-saka », qui représente une espèce de pâte de feuilles de manioc, apparaissant sans aucune forme de démarcation dans le texte source est mis en italique dans le texte d'arrivée, comme l'attestent les exemples en [5a et 5b] ci-dessous.

[5a] – TS : Tu vas là pour les tomates, le piment, le manioc, le sake-saka, les patates; ici pour la viande, là-bas pour le poisson (U Tam'Si 1982 :123).

[5b] – TC : You would go to one place for tomatoes, red peppers, cassava, *saka-saka*, sweet potatoes, to another place for meat, and to still another for fish. (U Tam'Si 1989 : 95, cité par Batchelor 2009 : 70).

Il convient cependant de souligner le caractère non systématique de ce procédé traductionnel, car dans le même roman de U Tam'Si suscité, et dans bien d'autres romans africains étudiés par Batchelor, il existe de nombreux cas où des termes africains ne sont pas toujours marqués par l'italique. Le recours à ce signe typographique n'est pas particulier aux textes africains postcoloniaux. Ladouceur (2007, 2002) souligne également la présence dans le contexte canadien d'exemples de reproduction de traces visibles ou éléments d'altérité (emprunts à l'anglais, et non à une langue autochtone comme dans le contexte africain) dans des textes littéraires.   titre d'exemple, elle relève le recours à l'italique dans un monologue de la version anglaise de la pièce de théâtre *La maison suspendue* de Tremblay (1991), comme on peut le voir dans l'extrait ci-dessous où les emprunts, qui prennent la forme des gallicismes, sont mis en italique.

JOSAPHAT. And off we all go to *ma tante* Blanche, or to *ma tante* Oz a! The forest slides away beneath us, Duhamel is *tout petit*, *les Laurentides* disappear completely into the darkness . . . The house sways gently. . . Me and your mother, we just sit here on the verandah and watch the sky go by. Usually all we see from here is a big black hole where *Lac Simon* is, but now it's the Big Dipper, the Little Dipper, *la planète* Mars . . . The house turns on the end of the rope and we see the whole sky pass before us, like *la parade* on *St- Jean-Baptiste* Day. During the whole journey, the house sways gently back and forth, back and forth . . . Us, we're sitting pretty. It sure is beautiful. (Silence. The three characters look around them.) When we get to our relatives', the canoe sets us down next to their place, *bonsoir la compagnie*, get out your *accord ons*, push the chairs against the wall, here we are! And then, let me tell you, the party starts in earnest! (He dances *en turlutant*, then stops as if at the end of a story.) And that, *mon p'tit gars*, is how you've been to *Morial* without even realizing! (Tremblay, 1991 : 34-35)

Par ailleurs, Ladouceur (2007) souligne également le recours à ce genre de stratégie traductionnelle, qu'elle considère comme une forme d'hétérolinguisme ou d'hybridité, dans la traduction anglaise de la pièce *Motel Hélène* (1995)⁸⁰ du dramaturge québécois Serge Boucher, comme en témoigne le passage ci-dessous dans lequel les gallicismes sont facilement identifiables à italique :

MARIO : Saturday, eh? Calvaire, that makes me think! What's today? Wednesday? *Tabernak*. Did I tell you my story about the ticket? [...] Ben *Tabernak* that pissed me off. I start yellin' at him «You lie, cop, it was green it changed after I was already in the middle ». I meam like as if I would go right through the light with a cop right there, right? Like I just love getting' tickets, right? He gives me the ticket anyway the fat pig *hosti* you know what it cost me? 110 bucks *hosti*. I've got to pay it before Friday, and Ti-Poil owes me money *câlce* and I can't and I can't it off him. I mean where am I going to get it? It's always the same when you lend someone money you have to go running after them I can't take it no more, Johanne, I'm telling you I'm not lending ever again *c'est fini*. (Boucher 2000 : 18, cité par Ladouceur 2007 : 102).

À l'opposé de la tendance majoritaire consistant à reproduire dans le texte d'arrivée les traces visibles provenant des langues africaines en les démarquant de la principale langue d'expression du texte source au moyen de l'italique, il existe une autre tendance, quoique minoritaire, qui consiste à ne marquer les traces visibles d'aucun signe typographique particulier susceptible de les distinguer de la principale langue d'expression, une stratégie de neutralisation qui, à en croire Batchelor (2009 : 70), ne renforce pas moins le caractère hybride du texte cible en question. À titre d'exemple, elle observe que la traduction anglaise des romans *Le Mandat* (1966) et *Vehi-Ciosane*

⁸⁰ Dans la version anglaise de la pièce en question parue en 2000, Ladouceur (2007 : 102) explique que la traductrice, Thompson, a dû conserver en français, et ce, contre l'avis de l'éditeur, plusieurs expressions ainsi que de nombreux sacres.

(1987)⁸¹ présente des cas où l'italique est préservé dans la langue cible ou tout simplement supprimé, comme en témoignent les exemples en [6] et [7] ci-après :

Aram qui assurait son aïyé⁸² le reçut deux fois (Sembène 1966 : 151).

Aram, whose aiye it was, received him twice (Sembène 1987 : 106).

L'analyse de notre corpus en contexte canadien ne nous a pas permis de constater ce phénomène.

5.1.4. Traduction de vernaculaires par d'autres vernaculaires correspondants

La traduction des vernaculaires dans le contexte africain postcolonial, à en croire Batchelor (2009), donne à voir au moins quatre procédés auxquels ont recours les traducteurs. Le premier consiste en la traduction d'un vernaculaire par un autre vernaculaire jugé « authentique », reflet d'une réalité sociolinguistique précise. La traduction de la variété de français basilectale, en l'occurrence le français dit « petit-nègre », utilisée dans *L'Etrange destin de Wangrin* par un autre vernaculaire, en particulier le pidgin-English nigérian, constitue un exemple concret de ce type de procédé. Batchelor (2009 : 89-90) fait état de la conversation en *français petit nègre* entre le personnage de Wangrin et le Commandant, comme en témoigne l'extrait en [8a], suivi de sa traduction en [8b] ci-dessous :

[8a] – TS :

Une semaine plus tard, alors que Wangrin, rêveur, se tenait assis sur son banc non loin de l'entrée du bureau du commandant, celui-ci cria : « Planton !

- Ma commandant ?...

-Appelle-moi Wangrin.

⁸¹ Batchelor (2009 : 70) précise que ces deux romans sont réunis et traduits en un seul volume.

⁸² Ijere (1988) explique que dans ce roman, le terme « aïyé » signifie « les trois jours ». Il ajoute que ce nom est employé pour indiquer « le nombre de jours qu'un polygame passe avec une de ses épouses ». http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?page=imprimer-article&id_article=1330. Consulté le 26 mars 2017.

-Wangrin ! Commandant I peler toi. » (Bâ 1973 : 249, citée par Bachelor 2009 : 90).

[8b] TC :

A week later, as he was sitting musing on his bench, fairly close to the Commandant's door, he heard a shout of : "Orderly !"

"Presensa, Oga Commadant!."

"Wangrin ! Oga Commanda I sey mek enta" (Bâ 1999 :147, citée par Bachelor 2009 : 91).

La présence du pidgin-English, langue tierce, aux côtés d'un texte d'arrivée globalement rédigé en anglais renforce le caractère hybride ou d'« étrangeté » du texte cible, surtout pour un lectorat étranger aux réalités sociolinguistiques africaines dont le pidgin-English fait partie intégrante.

Le deuxième procédé traductionnel porte sur une variété hybride ou un vernaculaire traduit par une variété hybride inventée de toute pièce, du moins, qui ne reflète pas l'utilisation de ce vernaculaire dans la réalité, à l'instar de la traduction anglaise par Reed du roman *Une vie de boy* (1956) d'Oyono, comme en témoignent les textes sources ci-dessous en [9a, 10a, 11a et 12a], accompagnés de leurs différentes traductions en [9b, 10b, 11b et 12b] citées par Bandia (2008 : 214) ci-dessous :

[9a] – TS : Monz'ami, ... nous pas buveurs indigènes ! (Oyono 1956 : 77).

[9b] – TC : Man ... We no be native drinkers (Reed 1966 : 49).

[10a] TS : Petit Joseph pati roti en enfer (1956 : 34).

[10b] – TC : Small Joseph go burn in hell (Reed 1966 : 22).

[11a] – TS : Y en a vérité, Sep (Chef) (1956 : 39).

[11b] – TC : It is truth, sah (Reed 1966 : 25).

[12a] – TS : Movié (mon vieux ! En petit nègre) ! ... Zeuil-de-Panthère cogner comme Gosier-d'Oiseau ! Lui donner moi coup de pied qui en a fait comme soufat'soud, ... Zeuil y en a pas rire ... (Oyono 1956 : 40).

[12b] – TC : Man ... Panther-Eye beat like Gullet. Him kick me bam! Go like dynamite. Panther-Eye no joke (Reed 1966 : 25).

La traduction de Reed des extraits ci-dessus a été sévèrement critiquée par Bandia (2008 : 214) qui fait valoir l'idée selon laquelle, en tant que locuteur non natif du West African Pidgin English (WAPE), le traducteur a eu recours à une stratégie consistant à traduire ce qui relève du « broken French » par un « broken English ». Il écrit à ce sujet :

The translation of [9a] as "Man ... We no be native drinkers" and [10a] as "Small Joseph go burn in hell" reminds one of the kind of approximate pidgin spoken by European missionaries and colonists in Africa. A native speaker of West African Pidgin would say something like [...] : "Massa. ... We no de drink mimbo like bush people", the noun phrase " native drinkers" being a little too recherché for the illiterate speaker of Pidgin and a bit too close to the superstrate English; for [10b] "Small Joseph I go burn for hellfire", "Go burn in hell" is closer to the acrolect variety of Pidgin that is not available to the illiterate speaker of Pidgin. A native speaker of West African Pidgin English might translate "Y en a vérité, Sep" as "Na true, sah", and not "It's true, sah" as rendered by Reed. "Na", of course, is the recognized equivalent of "It's" in West African Pidgin English (Todd 1982; 1984). [...] The translation of passage [12a] clearly indicates that Reed merely sought to replace what I obviously 'broken French' with 'broken English' [...]. For a West African Pidgin-English audience the translation would normally read something like the following: "Massa ... Panther-Eye I de beat like Gullet. i kick me bam i be like thunder. Panther-Eye no de joke". Apart from using the wrong pidgin syntax and grammar, Reed uses "dynamite", a word which is not available to the illiterate speaker of Pidgin. (Bandia 2009 : 214-215).

Bandia ajoute que si Reed avait consulté un locuteur natif du WAPE, cela lui aurait évité de produire des traductions inventées de toute pièce. Pour conclure, il propose une traduction qui, selon lui, reflète le WAPE tel qu'il est utilisé dans la réalité, du moins, dans sa variété camerounaise. L'objectif de ce chapitre n'étant pas de procéder à une évaluation des traductions, nous ne nous attarderons pas sur cet aspect.

Le troisième procédé traductionnel en lien avec la traduction du vernaculaire annoncé dans le titre de cette sous-section consiste à traduire une variété hybride ou un

vernaculaire par une variété hybride située hors du continent africain et employée dans les Caraïbes dans le cas d'espèce. En effet, dans *Chemin d'Europe* (1960) d'Oyono, traduit par Bjornson, le pidgin-English utilisé se rapproche davantage de celui des créoles caribéens, à en croire Batchelor (2009), qui fait remarquer que le caractère hybride du texte cible ainsi obtenu pose au lecteur de la langue d'arrivée un degré de difficultés comparable à celui du texte source. L'extrait en [13a], suivi de sa traduction en [13b] ci-dessous, permet d'illustrer le procédé de traduction décrit :

[13a] – TS : T'as apprend' beaucoup, beaucoup, beaucoup, beaucoup d'chos et t'es quéqu'un ... Fais quéqu'chos qu j'm't' disais ma fils : on n'peut pas viv' sans boulot, simp'ment à boi' à fai' l'amou' et s' fout di guel' di Boun' Dié. ... L'avait une zentille, zentille, zentille maniè pou' la santer la mess'. (Oyono 1960 :26-7, cité par Batchelor 2009 : 93-94).

[13b] – TC : You lea'n many, many, many ting, and you been some'un ... Do some ting like what I been sayin to ma sef, boy : people caint lib if'n dey no got wo'k, on'y boozin' and makin lob an' profinatin' de Good Lawed ... He hab a nice, nice way a singin de mass. (Oyono 1989 : 26-7, cité par Batchelor 2009 : 94).

S'inspirant des travaux de Todd (1984: 222) sur les pidgins et les créoles, Batchelor (2009 : 94) observe que la substitution de /v/ par /b/ dans les mots « love » et « have », fait partie des caractéristiques de l'anglais pratiqué dans les Caraïbes ; de même que la représentation orthographique de « "profinatin" de Good Lawed » et « a singin de mass » rappellent un type de prononciation qu'on rencontre dans cette partie du monde.

Le quatrième procédé traductionnel consiste en la traduction d'un vernaculaire ou d'une variété hybride par la reproduction de cette variété ou de ce vernaculaire dans la langue d'arrivée. À ce sujet, Batchelor (2009 : 96) cite l'exemple de Meka, le personnage principal du roman d'Oyono, *Le vieux nègre et la médaille* (1960), qui s'exprime en

français petit nègre, lequel est repris tel quel dans la langue d'arrivée, comme en témoignent l'exemple en [14 a] et sa traduction en [14b].

[14a] – TS : Comment dit-on en français : « J'ai mangé une orange ? »

« Moi sucé d'orange. »

D'orange moi sucé (Oyono 1956 : 15).

[14b] – How do you say « I've eaten an orange » in French ?'

« Moi sucé d'orange » someone told him.

« D'orange moi sucé », Meka repeated. (Oyono 1967 :8-9, cité par Batchelor 2009 : 96).

L'étude de notre corpus dans le contexte canadien ne nous a pas donné à observer ce genre de procédé traductionnel.

5.1.5. Recours à la traduction littérale et aux calques

En ce qui a trait à la traduction de la littérature africaine postcoloniale, les proverbes constituent des éléments qui relèvent du phénomène de relexification et qui résistent le plus à l'assimilation lors de l'opération traduisante. À ce sujet, Batchelor (2009) affirme :

Whereas a significant number of visible traces tend to be eliminated in translation, proverbs, like sayings and other conventionalized language forms, have a very strong likelihood of being retained (Batchelor 2009 : 162).

L'œuvre d'Oyono Mbia (1964, 1967, 1988, 1979) comporte de nombreux exemples de calques et de traductions littérales de proverbes en [15a et 15b] ainsi que d'expressions en [16a et 16b] provenant du bulu, sa langue maternelle. Ces éléments sont représentés en caractères gras dans les extraits ci-dessous.

[15a] – TS : Mbarga : Qu'est-ce que nos ancêtres disaient à propos du caméléon et du margouillat ? Abessôlô : « **Quand le caméléon meurt, le margouillat hérite de son sac de kolas** » (Oyono Mbia 1964 : 80, cité par Suh 2005 : 189).

[15b] – TC : Mbarga : What did our ancestors used to say about the chameleon and the grey lizard? Abessôlô: “**When the chameleon dies, the grey lizard should inherit his sack of cola nuts ...**” (Oyono Mbia 1968 : 58, cité par Suh 2005 : 189)

[16a] – TS : Sanga-Titi: (D'une voix inspirée) C'est moi Sanga-Titi, le grand Sorcier qui avait hérité des secrets du passé! Ah Mbarga, on te dit sage, mais moi je t'appelle fou, car **tu n'as pas plus de deux yeux**. Voici la preuve de ce que j'avance : où est maintenant ton trisaïeul ? (Oyono Mbia 1964 : 88, cité par Suh 2005 : 194).

[16b] – TC : Sanga-Titi: (In an inspired voice) I am Sanga-Titi, the great Witch-doctor who inherited the secrets of the past. Ah Mbarga, other people call you a wise man, but I say you're only a fool, because **you've got no more than two eyes!** To prove what I say, I'll ask you: where is your great-great-grandfather? (Oyono Mbia 1968 : 562, cité par Suh 2005 : 194).

Comme on peut le constater, bien que le proverbe et le calque ci-dessus aient été traduits littéralement en français, leur sens, aussi bien en français qu'en anglais, est loin d'être évident pour un public étranger aux éléments socio-culturelles bulu. Suh (2005 :156) explique que le personnage d'Abessôlô a recourt au proverbe en [15a] pour faire passer le message de solidarité et d'entraide selon lequel lorsqu'une personne est en difficulté ou frappée par le malheur [image du caméléon qui meurt], il revient à ses amis d'assumer leurs responsabilités [hériter du sac de kolas] en partageant ses peines, bref en lui venant en aide. Le choix du margouillat et du caméléon n'est pas anodin dans la mesure où il s'agit de « deux reptiles qui se ressemblent plus ou moins » (Atangana Essomba 2012 : 175), ce qui renforcerait le sens de la (con)fraternité ou de la solidarité que le proverbe essaie de mettre en valeur. Dans le contexte canadien, les corpus que nous avons consultés ne présentent pas de proverbes ou de calques de ce genre.

Ladouceur (2002 : 138) évoque le concept de calque en lien avec la traduction des titres des pièces de théâtre de Tremblay, lesquels, d'après cette chercheuse, sont généralement calqués sur l'original. Cependant, l'exemple qu'elle propose, à savoir, la reprise du titre français de la pièce *Les belles-sœurs* (1968) dans la traduction anglaise relève davantage d'un procédé d'emprunt que de calque. Enfin, le calque « tu n'as pas deux yeux » en [16a] selon Suh (2005 : 177) signifie 'être naïf'.

5.2. L'approche globale dite « cibliste »

Les traducteurs de la littérature africaine postcoloniale et ceux de la littérature canadienne ont recours à divers procédés traductionnels qui se situent dans le cadre de l'approche globale dite « cibliste » indiquée au début de ce chapitre. Dans cette sous-section, nous nous focalisons sur six principaux procédés traductionnels régulièrement employés par les traducteurs sus-évoqués lors de la traduction de textes linguistico-culturels hybrides. Il s'agit de l'homogénéisation et l'omission des traces visibles ou marques d'hétérogénéité, la « neutralisation aux relents de normalisation », le procédé dit « neutralisation à la neutralisation », la traduction du basilecte et du mésolecte par l'anglais standard, l'adaptation et l'ajout d'informations supplémentaires.

5.2.1. Homogénéisation et omission des traces visibles ou effets de traduction

Il est ici surtout question de montrer les façons dont les traces visibles et les effets de traduction présents dans le texte de départ ne sont pas reproduits dans le texte d'arrivée. Dans le contexte canadien, la version française du roman *Heroine* (1987) de Scott, traduit par de Lotbinière-Harwood, constitue un exemple éloquent de manifestation de la stratégie cibliste. D'après Lane-Mercier (2008) qui a analysé cette traduction, la

stratégie cibliste employée dans ce roman s’observe entre autres sur les plans linguistico-culturels. Autrement dit, *Héroïne* (1988) « does not capture the linguistic and cultural translation effects so central to her experimental aesthetics. Nor does it successfully render the intensive quality of the translating voice [...] » (Lane-Mercier 2008 : 210). Pour mieux étayer son argumentation, cette chercheuse cite l’exemple du passage ci-dessous en [17a], qui donne à voir une conversation entre le narrateur et son amie francophone, en l’occurrence Marie. La traduction de cet échange révèle une hétérogénéité du texte de départ systématiquement ignorée dans le texte cible en [17b], une démarche assimilationniste qui se trouve être aux antipodes de l’écriture hybride utilisée par la romancière anglo-montréalaise Scott.

[17a] – TS : **Ce qui compte, c’est le rythme.** When I write I talk out loud. **J’ai décidé de m’écouter.** Sometimes I even change the syntax because there’s a relationship between THEIR language and THEIR laws. You can’t have one without the other.”

‘**LEURS lois, est-ce que ça comprend celles de la gauche ?**’,

I asked sarcastically. [...] **Celles de nos chers camarades mâles ?** [...] But we women can’t turn our back on everything patriarchal. I mean, take music, take technology...”

C’est vrai,” said Marie, “**Mais tout favorise la prééminence des fils. Ce qui nous empêche de nous inventer nous-mêmes.** That’s why I said I said about language. How can a woman be centered is she isn’t in charge of her words?” (Scott 1987 : 58-59, citée par Lane-Mercier 2008 : 211-212).

Les effets de traduction marqués en gras⁸³ en [17a] sont certes repris dans le texte d’arrivée, mais force est de constater qu’ils sont « transparents », autrement dit « homogénéisés » dans le texte cible ci-dessous en [17b], en italique⁸⁴.

⁸³ Les caractères gras sont de notre fait.

⁸⁴ Les italiques sont de notre fait.

[17b] – : *Ce qui compte, c'est le rythme.* Quand j'écris, je parle tout haut. *J'ai décidé de m'écouter.* Il m'arrive même de changer de syntaxe. Parce que j'ai compris qu'il y a un rapport entre LEUR langage et LEURS lois. L'un ne vient pas sans l'autre.

'*LEURS lois, est-ce que ça comprend celles de la gauche ?*' ai-je demandé d'un ton sarcastique. [...] *Celles de nos chers camarades mâles ?* [...] Mais nous les femmes, on ne peut pas tourner le dos à tout ce qu'il y a de culture patriarcale. Prends par exemple la musique, la technologie...'

'C'est vrai, ' a dit Marie. '*Mais tout favorise la prééminence des fils. Ce qui nous empêche de nous inventer nous-mêmes.* C'est pourquoi j'ai dit ce que j'ai dit sur le langage. Comment une femme peut-elle être intégrale si ses mots ne sont pas les siens ?' (Scott 79-80, cité par Lane-Mercier 2008 : 212).

La normalisation des effets de traduction issus de la langue de départ soulève une fois de plus la difficulté à traduire l'hétérogénéité dans des situations où « la langue interférente⁸⁵ est en même temps la langue d'arrivée », observe Mboudjeke (2007 : 163), d'autant plus que, poursuit-il, l'opération traduisante a tendance à « remplace[r] l'hétérogénéité linguistique fonctionnelle du texte de départ par une homogénéité linguistique réductrice du texte d'arrivée » (Mboudjeke 2007 : 163). Il convient cependant de souligner que le recours par la traductrice, de Lotbinière-Harwood, à une stratégie homogénéisante lui aurait été dicté par son éditeur, à en croire Lane-Mercier (2008). Par ailleurs, la stratégie d'homogénéisation peut également se manifester au travers de l'effacement ou de la suppression pure et simple d'éléments relevant des effets de traduction ou des traces visibles. L'homogénéisation de l'identité culturelle du narrateur du roman *Héroïne* constitue à cet égard un exemple concret de cette stratégie. Le roman, dans sa version originale française, met en avant l'identité culturelle du narrateur, ce dernier passant allègrement du français à l'anglais, vice versa, d'où l'évocation par Lane-Mercier (2008 : 210) de la « voix translative » de ce narrateur qui

⁸⁵ Il s'agit de l'anglais dans le cas d'espèce.

disparaît en traduction française. En outre, Hulan (1994) note aussi l'homogénéisation culturelle dans la traduction de la pièce de Tremblay *À toi Marie-Lou* (1972), notamment lors de sa représentation au Théâtre Tarragon. Il affirme à ce sujet que « translation further obscures cultural difference by not reproducing the relationship between the dominant and the marginal in the language of translation » (Hulan 1994 : non paginé). Ce procédé d'effacement ne s'observe pas exclusivement dans la littérature canadienne en traduction. Dans le champ littéraire africain-postcolonial en traduction, Batchelor (2009 : 71) observe que dans la traduction du roman *Masseni* (1982) de Dem, certains éléments culturels tels « dêguê » (Dem 1977 : 15 ; Dem 1982 : 5) et « forifori » (Dem 1977 : 16 ; Dem 1982 : 7), tous deux renvoyant à des types de gâteau au miel, ont été purement et simplement omis dans la traduction anglaise. Bien plus, Adeaga (2006 : 104) fait observer que Hilsbecher, le traducteur de la première version allemande (1962) de *The Palm Wine and the Drinkard* (1952) du romancier nigérian Tutuola, avait procédé à une élimination de l'hybridité linguistique caractéristique de ce roman, au point d'outrepasser son rôle de traducteur, comme le souligne la chercheuse ci-dessous :

Hilsbecher's first translation in 1962 is not as close to the original as the subsequent one in 1995. A connective word like "und" has been inserted at the beginning of most chapters, headings and sentences have been omitted. By ironing out Tutuola's raw and unrefined language to suit his own conception of what the translation should like, Hilsbecher's creative imagination has taken the upper hand during the transmission process. [...] It is unusual for a translator to reproduce his own perception of texts by modifying it. But when it goes beyond this, as Hilsbecher did by omitting those headings which he felt were irrelevant, miscomprehension arises. (Adeaga 2006 : 104-105).

Il est cependant intéressant de constater que la nouvelle édition allemande du roman de Tutuola parue en 1995 s'est efforcée à reproduire tous les éléments relevant de

l'hybridation linguistico-culturelle présente dans le texte de départ, tout en restituant la créativité stylistique et l'humour de Tutuola (Adeaga 2006 : 105). Outre l'homogénéisation et l'omission des traces visibles ou des effets de traduction étudiés dans cette section, les traducteurs ont recours à d'autres approches traductionnelles.

5.2.2. « Neutralisation aux relents de normalisation »

Par « neutralisation aux relents de normalisation », nous entendons l'approche traductionnelle qui consiste, dans un texte d'arrivée, à reproduire intégralement des traces visibles, ou des effets de traduction (susceptibles de " dépayser " le lectorat ou le public cible) présentes dans la langue de départ et à les faire suivre immédiatement de leur traduction ou à faire alterner ces effets de traduction avec leur traduction dans un texte donné. À titre d'exemple, Lane-Mercier (2008 : 213) constate que les rares fois où la traductrice, Lotbinière-Harwood, a choisi de laisser en anglais l'un des leitmotifs du roman *Héroïne*, notamment « Live and let live » (70, 72), ou des phrases telles que « Oh Mama why'd you put this hole in me ? » (41), de Lotbinière-Harwood les a toujours fait alterner avec leur traduction française ("vivre et laisser vivre" (77) ; "Ô maman, pourquoi tu m'as mis ce trou-là ?" (45)). Lane Mercier (2008: 213) observe par ailleurs que cette approche traductionnelle « neutralizes their foreignness, closes the gap of difference and renders them accessible to the unilingual Québécois reader ». Le terme de neutralisation employé par Lane-Mercier relève d'un cas de normalisation d'un genre particulier dans la mesure où, le fait de fournir des traductions à la suite des effets de traductions, ou de les faire alterner participe d'une démarche visant à homogénéiser le texte, à le normaliser afin d'éviter le dépaysement du lecteur monolingue québécois. D'où l'idée d'une neutralisation aux relents de normalisation. Toutefois, il arrive que certains cas de

neutralisation présents dans le texte d'arrivée soient inspirés par des approches similaires utilisées dans la langue d'arrivée.

5.2.3. Traduire la « neutralisation par la neutralisation »

De manière générale, nous entendons par approche traductionnelle dite de la « neutralisation à la neutralisation » celle qui consiste à traduire une « in-text-translation », autrement dit une trace visible ou un effet de traduction suivi immédiatement de sa traduction en recourant à un procédé similaire dans la langue d'arrivée. Le texte source en [18a], suivi de sa traduction en [18b], constitue un exemple parfait de l'approche traductionnelle décrite.

[18a] – TS : T'a-t-on déjà fait voir des Rhouhanias (demiurges) dans unealebasse d'eau ? (Dem 1977 : 52)

[18b] – TC: Have you already been to see *ruhaniyas* – you know, spirits – in a calabash filled with water? (Dem 1982 : 33, cité par Batchelor 2009 : 71).

En [18a], la trace visible « Rhouhanias » est suivie de sa signification, « demiurge », une démarche qui a pour but de rendre le sens de ce mot accessible au lecteur étranger n'ayant aucune connaissance de la langue ou de la culture dont est tirée le mot en question. En ce sens, on peut affirmer que la traduction de ce mot participe de la neutralisation de l'hétérogénéité de cet énoncé, même si la trace visible ne disparaît pas. En [18b], le traducteur adopte la même approche traductionnelle employée dans le texte source en reproduisant la même trace visible, « Rhouhanias », et en la faisant suivre de sa traduction « you know, spirits », une stratégie qui permet également de neutraliser l'hybridité du texte dans la langue d'arrivée.

De plus, l'approche traductionnelle consistant à traduire la neutralisation par la neutralisation peut se présenter sous une autre forme. Par exemple, il arrive souvent que dans le cadre d'une alternance codique, un texte rédigé en français ou en anglais international donne à voir le recours à l'utilisation d'une langue africaine dans des passages dialogués, avant de revenir par la suite à la langue principale de la narration. Batchelor (2009 : 76) décrit exactement ce genre de situation en s'appuyant sur un passage en français international extrait du roman *Les sept solitudes de Lorsa Lope* de Tansi (1985). Cependant, le passage en question laisse place à une chanson africaine dont une glose est fournie en notes de bas de page, comme on peut le voir en [19a] ci-dessous.

[19a] – TS : Elle nous demanda de frotter la salive au nombril, puis de frapper trois fois la poupe et de danser le chahut de Nsanga-Norda pendant qu'elle criait : "Trois mille yeux dans le ciel, trois mille yeux dans les pierres" et chantait ce couplet :

Nge tata dzioka

Tala ba ngungulu

Bakwiza mu banda

Mpele ngini fwa kwa

Ngwaku wambindamana

Meki ma nngungulu¹

« Fuyons Père / Les monstres arrivent / Crevons plutôt / Puisque ta mère / A voulu manger les œufs / D'un monstre » (Tansi 1985 : 27, cité par Batchelor 2009 : 76).

L'hétérogénéité du texte en [19a] a été « neutralisée » par le recours à la traduction de la chanson en bas de page du texte source. Le traducteur de ce passage en [19b] a non seulement opté pour la même approche traductionnelle en reproduisant intégralement cette chanson dans le texte d'arrivée, mais il a également porté la neutralisation à son extrême, en déplaçant le passage en question de sa position initiale en bas de page dans le texte source vers le corps du texte d'arrivée. Batchelor (2009 : 77) fait remarquer que si à première vue un tel déplacement peut sembler être un changement

anodin, il s'agit en réalité d'une altération majeure de l'expérience de lecture dans la mesure où, en prenant soin de fournir la signification de la chanson en bas de page, l'écrivain contraint le lecteur à sortir du texte pour aller chercher la signification. Or, renchérit Batchelor, en déplaçant le texte de sa zone initiale en bas de page vers le corps du texte, le traducteur opte clairement pour ce que la chercheuse, qui reprend à son compte Venuti (1993 : 213), appelle la stratégie traductionnelle dite de la « domestication », orientée vers un public cible afin de ne pas l'aliéner. Elle conclut en affirmant, à la suite de Venuti (1993 : 213), que de telles altérations renforcent la « fluidité » du texte tout en facilitant la rencontre du lecteur avec l'étranger, en ménageant le lecteur, ainsi qu'en amenant l'auteur vers le lecteur (Schleiermacher 1992 : 149, cité par Batchelor 2009 : 77).

5.2.4. Traduction du basilecte et du mésolecte par l'anglais international

Le pleurer-rire de Lopès (1982) comporte des exemples de traduction du basilecte par l'anglais standard. À cet effet, Batchelor (2009 : 102-103) fait remarquer que les mauvaises prononciations du dictateur Tonton rappellent non seulement son faible niveau d'instruction, mais aussi le français basilectal dans lequel il s'exprime. C'est ainsi que, explique-t-elle, ce personnage prononce « singe panzé » en lieu et place de « chimpanzé », (Lopès 1982 : 214), « vous oubliez » et « vous êtes » sont respectivement prononcés « zoubliez » et « zêtes » (Lopès 1982 : 64), tandis que « or que » est prononcé en lieu et place de « alors que » (Lopès 84 :169). Batchelor souligne que ces éléments basilectaux sont traduits au moyen d'un anglais standard. Ainsi, poursuit-elle, « singe panzé » est traduit par « startled monkey » (Lopès 1984 :172), et « or que » devient « whereas » (Lopès 1984 :135) ou « while » (Lopès 1984 : 61).

En ce qui a trait à la traduction des éléments relevant du mésolecte, nous nous attarderons sur les cas de la dérivation et de l'hypostase, deux composantes majeures de la relexification qui sont traduits au moyen de l'anglais international. Batchelor (2009 : 148) relève que les romans *Vehi-Ciosane ou Blanche-Genèse* (1966) et *Niiwam, suivi de Taaw* (1987) de l'écrivain sénégalais Sembène contiennent des néologismes dérivés des formes existantes du français international telles que « enceinter », qui signifie « rendre enceinte », et « graisser », dérivé du mot « graisse », qui signifie « corrompre » ou « donner des pots-de-vin », comme en témoignent les exemples en [20a] et [21a] pour le texte source, [20b] et [21b] pour la traduction anglaise ci-dessous :

[20a] – TS : Tu l'as **enceinté**, salaud (Sembène 1966 : 47).

[20b] – TC : You have **made her pregnant**, you bastard (Sembène 1987: 28).

[21a] – TS : C'est pour **graisser** quelqu'un qui va me donner du travail (Sembène 1987 : 86).

[21b] – TC : It's a **bride** I need for someone who's going to get me a job (Sembène 1991: 47).

Comme on peut le constater ci-dessus, les néologismes « enceinter » et « graisser » en caractères gras en [20a] et [21a] ont été traduits respectivement dans un anglais international par « made her pregnant » et « bride ».

Il en est de même de la traduction de certains éléments relevant de l'hypostase qui, eux aussi, sont traduits en anglais international. À ce sujet, Batchelor (2009 : 151) explique que Tansi (1983) et Kourouma (1990) ont recours à l'hypostase ou à la dérivation impropre dans leurs productions littéraires en utilisant par exemple des verbes intransitifs en lieu et place des verbes transitifs, comme en témoignent les exemples « domir les femmes » [22a], qui signifie « coucher avec des femmes », et « courber la

prière » en [23a], qui signifie « s’incliner en prière », respectivement traduits en [22b] et [23b] ci-après.

[22a] – TS : On est en prison parce que d’autres, là-bas, boivent et **dorment les femmes**, parce que, là-bas, chantent les plats et les chansons. (Tansi 1983 : 91, cité par Batchelor 2009 : 151).

[23a] – TS : Mercredi le soleil arriva au point de la troisième prière. On **la courba** ensemble (Kourouma 1970 :133, cité par Batchelor 2009 : 151).

Batchelor observe que ces éléments relevant de l’hypostase sont traduits en anglais international. Ainsi, « dorment les femmes » est traduit par « bedding women » tandis que « courber la prière » en [23a] devient en traduction « pray together », comme on peut le voir ci-dessous :

[22b] – TC : A man is in prison because others, outside, are drinking and **bedding women**, because out there the dishes are steaming and songs being sung. (Tansi 1988 : 79, cité par Batchelor 2009: 154).

[23b] TC : On Wednesday the sun reached the hour of the third prayer. They **prayed together**. (Kourouma 1981 : 92, cité par Batchelor 2009 : 154).

5.2.5. L’adaptation

Les belles-sœurs (1968) de Tremblay demeure à ce jour l’une des pièces de théâtre canadiennes les plus traduites à l’étranger. Bien que Findlay et Browman, les traducteurs de *The Guid Sisters* (1989), la version écossaise de cette pièce du dramaturge québécois, n’aient pas choisi l’adaptation comme stratégie principale pour leur traduction de cette pièce, il n’en demeure pas moins qu’elle comporte des traductions qui relèvent clairement de ce type de procédé traductionnel, même si les traducteurs affirment n’avoir rien changé au caractère québécois de la pièce, en particulier les lieux, les noms de personnages, les particularités de la vie québécoise (Bowman 2000 : 95). Dans le souci de « recréer l’essentiel du langage de Tremblay en écossais (Bowman 2000 : 96), les traducteurs ont

quelquefois eu recours à l'adaptation entre autres lorsqu'ils ont été confrontés à la difficulté à traduire certaines réalités socio-culturelles québécoises inexistantes en Écosse. À titre d'exemple, le terme *béloné* (type de saucisson) employé dans le texte original rédigé en joul présente un aspect de la vie québécoise qui n'existe pas en Écosse. Les traducteurs vont opter pour une traduction spécifique aux réalités écossaises, en choisissant une solution qui a le mérite de ne pas dépayser le public cible. Ainsi, poursuit le traducteur, la phrase ci-dessous en [24a] « J'leu fais des sandwichs au béloné » est traduite en [24b] par « Ah open a tin ae luncheon meat an make pieces ». Pour justifier le choix du procédé d'adaptation de cette traduction, Browman (2000 : 96) affirme que le terme *baloney* aurait produit un effet bizarre dans la version écossaise. Dans leur traduction italienne de cette pièce parue sous le titre de *Le cognate* (1994), les traducteurs Lemoine et Moccagatta, constate Brandolini (2011 : 17-18), ont également recours à un procédé d'adaptation, plus exactement à un équivalent culturel, en particulier le mot « mortadella », comme en témoigne sa présence dans le texte cible en [25b] ci-dessous :

[25a] – TS : J'leu fais des sandwichs au **béloné** (Tremblay 1972 : 24, cité par Brandolini 2011 : 18)

[25b] – TC : Gli faccio i panini con la **mortadella** (Tremblay 1972 : 24, cité par Brandolini 2011 : 31).

S'inspirant de l'*Index lexicologique québécois*, ce chercheur observe que le mot *béloné* est bel et bien attesté dans le français canadien dès 1927. Il affirme que ce mot provient de l'anglais nord-américain *baloney*, qui « désigne des bœufs dont la viande est commercialisée comme saucisse de qualité inférieure » (Brandolini 2011 : 18). Il explique en outre que :

Le mot *béloné*, qui identifie un type de saucisson, a un référent très clair et précis pour un Nord-Américain, il ne présente pas d'ambiguïtés. La traductrice⁸⁶ a cherché un terme compréhensible pour le public italien, mais qui désigne un autre référent jouant le rôle d'équivalent culturel. Le mot italien renvoie à un type de viande en saucisse typique de la ville de Bologne. (Brandolini 2011 : 18).

Revenons aux cas d'adaptation en écossais pour indiquer que Browman soulève également le problème posé par la traduction du segment de phrase « deux pintes de lait » (Tremblay 1972 : 18). Selon Bowman (2000 : 96), il s'agit d'une réalité inexistante en Écosse dans la mesure où, explique-t-il, le lait dans ce pays ne se vend pas en pintes. À cela, renchérit-il, s'ajoute le risque d'une confusion à éviter entre les mots « pintes » et « chopines ». Il ajoute que le mot « chopine » n'est pas du tout acceptable, étant donné que le lait ne s'achète pas en chopines au Canada, et les traducteurs opteront pour la formulation suivante « twa boatles ae mulk » qui repose sur une adaptation du message. Bien plus, ils vont user du procédé d'adaptation en ayant recours à un vocabulaire spécifique à l'écossais, lors de la traduction de la phrase suivante en [26a] attribuée au personnage de Lisette de Courval :

[26a] – TS : Léopold avait raison, c'monde-là, c'est du monde **cheap**⁸⁷, y faut pas les fréquenter, y faut même pas en parler, y faut les cacher » (Tremblay, 1972 : 59, citée par Bowman 2000 : 96-97).

Bowman (2000 : 97) fait remarquer que *cheap* est un mot très usité en jocal et il comporte une charge particulièrement péjorative. Il souligne que la difficulté à traduire en écossais urbain contemporain (variété dans laquelle a été traduite *Les belles-sœurs*) s'explique par le fait que l'usage des anglicismes est moins évident en anglais écossais.

⁸⁶ Le fait que Brandolini parle de traductrice au lieu des traducteurs Jean-René Lemoine et Francesca Moccagatta prête à confusion. Même s'il est vrai que la pièce *Les belles-sœurs* a été révisée par Barbara Naviti pour la scène, nulle part dans son article Brandolini ne fait mention de cette dernière.

⁸⁷ Nous soulignons.

D'où la nécessité pour les traducteurs de trouver un vocabulaire spécifique aux Écossais et capable de mieux rendre compte d'une équivalence dynamique, en ce sens que le défi à relever « consistait à trouver un mot qui pouvait avoir le même effet dans une langue où les anglicismes sont beaucoup moins évidents », d'autant plus qu'il existe en écossais un nombre important de mots dépourvus d'équivalents anglais. Il précise que « ces mots écossais révèlent une différence culturelle et sont analogues aux anglicismes dans les textes originaux de Tremblay » (Bowman 2000 : 97). Le terme pour lequel les deux traducteurs optent est « keelies », mis en texte dans la traduction ci-dessous en [26b].

[26b] – TC : Leopold was right. These people are inferior. They're nothing but keelies. We shouldn't be mixing with them. We shouldn't even waste breath talking about them. They should be hidden away somewhere, out of sight. (Tremblay 1972 : 59, cité par Bowman 2000 : 97).

Le choix du mot « keelies » participe également de la stratégie d'adaptation utilisée par les traducteurs, d'autant plus qu'il s'agit d'un terme spécifique à l'Écosse, et désigne «[a] disreputable inhabitant of a town or city, especially one from Glasgow⁸⁸ ». Par ailleurs, Tupcová (2009) a également recours à l'adaptation dans sa traduction partielle de la pièce *Les belles-sœurs* (le premier acte de la pièce) de Tremblay, en particulier du jocal vers le tchèque. L'utilisation de ce procédé se manifeste dans sa traduction par le remplacement des anglicismes par des germanismes. Selon la chercheuse, le choix des germanismes en lieu et place des anglicismes s'explique par le fait que ces derniers sont courants dans la langue tchèque en raison de l'occupation par le passé de la République tchèque par l'Allemagne. De plus, il convient également de noter l'adaptation en tchèque par la traductrice des noms propres d'un certain nombre de personnages trabléens dans

⁸⁸ <http://www.oxforddictionaries.com/definition/english/keelie>. Site Web consulté le 4 juin 2016.

sa traduction du premier acte de la pièce. À titre d'exemple, des noms tels *Germaine Lauzon* et *Linda Lauzon* deviennent respectivement *Germaine Lauzonová* et *Linda Lauzonová* (Tupcová 2009 : 32), Lisette de Courval devient *Lisette de Courlová* (Tupcová (2009 : 33), et *Rose Ouimet* est traduit par *Rose Ouimetová* (Tupcová 2009 : 34).

5.2.6. L'ajout d'informations supplémentaires

Certains traducteurs, aussi bien de la littérature africaine postcoloniale que de la littérature francophone canadienne, ont recours au procédé traductionnel consistant à fournir dans la langue d'arrivée des informations supplémentaires, parfois inexistantes dans le texte source, ou qui, lorsqu'elles sont intégrées, ne sont pas aussi détaillées que dans le texte d'arrivée. Ces renseignements supplémentaires peuvent souvent consister en des glossaires dont la présence dans le texte cible a valeur de clarification ou d'explicitation de certaines traces visibles dans le but de faciliter la tâche du lectorat en lui servant un texte non dépayçant. Batchelor (2009 : 79) s'appuie entre autres sur un passage du roman *La mémoire amputée* de Liking (2004) où certaines traces visibles issues de langues nationales camerounaises sont accompagnées de très brèves explications en notes de bas page, telles qu'illustrées en [27a], tandis que la version traduite fournit des informations fort détaillées au sujet desdites traces en [27b] ci-dessous.

[27a] – TS : Nous sommes nourris comme de grands chefs. Des masso* et nkônô ngond**, des hikok***, des gibiers mijotés à la manière grand-mère.

*Igname jaune sucrée.

** Plat de graines de courges écrasées.

***Feuille sauvage.

La traduction en [27b] de l'extrait en [27a] est suivie des entrées de glossaire qui donnent à voir des informations plus détaillées que celles contenues dans le texte original :

[27b] – TC : We are offered food that equals that of great chiefs : *masso*, the sweet yellow yam, *nkônô ngond*, made of squash seeds, *hikok*, wild leaves; *manga*, taro; and game simmered the same way grandmother makes it. (Liking 2007 : 160, citée par Batchelor 2009 : 80).

Les entrées de glossaire fournissent les informations suivantes :

Hikok : A climbing shrub whose leaves are among the toughest in the forest, which are used to make one of the most refined and best-known sauces in the Bassa region, for special occasions only. (Liking 2007: 426, citée par Batchelor 2009 : 80).

Masso : A yellow sweet yam. (Liking 2007 : 427, citée par Batchelor 2009 : 80).

Knônô Ngond : A dish made of crushed squash seeds. (Liking 2007 : 428, citée par Batchelor 2009 : 80).

Comme on peut le constater, les explications contenues dans le glossaire ci-dessus visent à fournir davantage de renseignements au lecteur de la langue d'arrivée pour qui les langues et cultures africaines en général et camerounaises en particulier sont étrangères, afin qu'il ne se sente pas dépaysé par le texte africain.

Il existe aussi dans la littérature canadienne en traduction, et québécoise plus spécifiquement, des exemples d'ajouts d'informations supplémentaires, même si la présence de ces éléments dans les textes n'assume pas toujours les mêmes fonctions, selon qu'ils apparaissent en contexte africain postcolonial ou canadien. En effet, Ladouceur (2002 : 142) observe que les personnages de Tremblay utilisent en général un anglais qu'elle qualifie d'oral et de non spécifique, lequel se caractérise essentiellement par l'usage abondant de gallicismes ainsi que le recours abusif aux sacres. Elle ajoute que

dans la portion du texte où l'original comporte trois sacres légers, en particulier « Ma grand-foi du bon Dieu » (1968 : 10) (1972 : 18⁸⁹), « Mon Dieu » (1968 : 14) (1972 : 25), et une fois encore « Mon Dieu » (1968 : 14) (1972 : 26), la traduction anglaise de 1974 comporte les quatorze sacres ci-après, : « Sweet Jesus » (7), « Jesus », « Christ », «goddamn show» (9), « Mother of God » (10), « Jesus » (11), «Jesus », « goddamn thing» (14), « goddamn thing » (15), « my God » (18), « the God's truth » (20), « Goddamn sex » (21), « Dear God » et « Goddamn it » (23). La nouvelle version révisée de 1992, poursuit-elle, comprend quant à elle treize sacres, à savoir : « God » (5), « Jesus », «goddamned show», « Jesus Christ Almighty » (7), « Mother of God », « Jesus » (8), «goddamned stamps» (12), « goddamn thing » (13), « My God » (16), « God's truth » (18), « Goddamn sex » (19), « Dear God » (20) et « Goddamn it » (21). Ladouceur fait en outre remarquer que des jurons tels « maudite vie » (1968 : 9) (1972 : 17) et des expressions telles que « c'est pas mêlant » (1968 : 30) (1972 : 50) sont respectivement traduites par « Christ » (1974 : 9) ou « Jesus Christ Almighty » (1992, p. 7)⁹⁰ et « for Chrissake » (1974 : 46) ou « Christ Almighty » (1992 : 43). La chercheuse conclut en affirmant que le foisonnement des sacres dans la traduction anglaise est en déphasage avec leur nombre limité dans le texte original de la pièce *Les belles-sœurs*. Une telle intensification des sacres dans le texte cible, explique-t-elle, peut être à la fois interprétée comme une façon de mieux les mettre en relief en tant qu'une des composantes du jocal qui résiste le moins à la traduction, ainsi qu'une manière de mettre l'accent sur le double discours entretenu par les personnages de la pièce dont la morale, explique la

⁸⁹Selon Ladouceur, ces références renvoient à la première traduction de la pièce, parue en 1968, ainsi qu'à la seconde traduction légèrement modifiée parue en 1972.

⁹⁰ D'après Ladouceur, ces références renvoient à la première version anglaise de la pièce *Les belles-sœurs*, parue en 1974, ainsi qu'à la seconde traduction remaniée en profondeur et parue en 1992.

traductologue, est fondée sur des principes religieux que *Les belles-sœurs* affirme respecter scrupuleusement.

5.3. Synthèse

Au terme de ce chapitre consacré aux stratégies de traduction des textes hétérogènes sur le plan linguistique et culturel, il apparaît que les traducteurs ont recours à plusieurs procédés traductionnels au cours de l'activité traduisante. Il convient toutefois de mentionner que les deux principales approches globales de la traduction dites « sourcière » et « cibliste » évoquées par Guidère (2009) en début de chapitre sont régulièrement adoptées par les traducteurs en contexte canadien et africain, même s'il est évident que dans l'ensemble, on relève chez les traducteurs une certaine préférence pour l'approche globale dite « cibliste », en raison entre autres de leur volonté, et même celle des éditeurs, de permettre au lectorat cible d'accéder aux textes afin de ne pas le dépayser ou l'aliéner. Par ailleurs, la question de l'idéologie qui est étroitement liée aux stratégies de traduction à adopter joue un rôle crucial dans des situations linguistiques marquées par le bilinguisme/multilinguisme, ainsi que par le déséquilibre de pouvoir entre les langues en présence. C'est ainsi que dans une telle situation, la traduction de l'hétérogénéité vers une langue minoritaire débouche parfois sur des cas de stratégies dites de « domestication » ou de « naturalisation » du texte source dans la mesure où la langue ou culture minoritaire cherche à se préserver de l'assimilation provenant de la langue ou culture majoritaire. À ce sujet, Lane-Mercier (2011) affirme :

It remains that, because of their positioning with respect to centres of power, minority writers and, by extension, translators into a minority language cannot always avail themselves of the same formal liberties as those who, working in a majority language, strive to destabilize it from within (2011 : 122-123).

Cette réflexion de Lane-Mercier est pertinente dans un contexte où le français est minoritaire vis-à-vis de l'anglais. La question est à présent de savoir comment les chiac et le camfranglais, en tant qu'« hybrides linguistiques » eux aussi, sont traduits. Le chapitre suivant s'attachera à répondre à cette question.

CHAPITRE 6

LE CHIAC ET LE CAMFRANGLAIS EN TRADUCTION

6.0. Introduction

Comme nous l'avons déjà indiqué dans le chapitre introductif, rares sont les chercheurs qui se sont penchés sur les problèmes que le chiac et le camfranglais posent au traducteur, ainsi que les stratégies adoptées pour résoudre ces difficultés. À notre connaissance, seuls quelques articles de Leclerc (2005b, 2007, 2008) et de Vakunta (2008) examinent respectivement les difficultés posées par la traduction du chiac en anglais et les stratégies adoptées pour les résoudre, ainsi que les problèmes théoriques et pratiques que le camfranglais est susceptible de poser lors de l'opération traduisante. Dans ses articles significativement intitulés « Le chiac, le Yi-King et l'entrecroisement des marges : *Petites difficultés d'existence* en traduction » (2008), « Between French and English, between ethnography and assimilation : strategies for translating Moncton's Acadian vernacular » (2005), « Langues et traduction en équilibre : de Moncton mantra à Moncton Mantra » (2007), Leclerc démontre que les stratégies de traduction auxquelles ont recouru les traducteurs Elder et Majzels, les deux principaux traducteurs du chiac en anglais, épousent globalement celles utilisées dans les œuvres romanesques de ces écrivains, c'est-à-dire des stratégies qui oscillent entre l'assimilation et l'exotisation, parvenant ainsi à la même conclusion dressée par Simon (1997 : 194-195) quelques années auparavant, selon laquelle les traductions d'œuvres issues du Canada français vers le Canada anglais ont généralement oscillé entre les approches ethnographiques et l'assimilation. Dans « On Translating Camfranglais and Other Camerounismes » (2008), l'une des rares publications consacrées au camfranglais en traduction, Vakunta (2008)

attire l'attention du lecteur sur l'émergence dans la littérature camerounaise contemporaine du camfranglais, tout en soulignant les difficultés de traduction que pourrait rencontrer le traducteur ayant une connaissance imparfaite de ce code linguistique et de son contexte sociolinguistique. Si dans ses travaux, Leclerc (2005b : 175) s'appuie entre autres sur des outils théoriques élaborés en traduction par Berman (1984), notamment à travers ses concepts d'ennoblement (normalisation) et d'exotisation⁹¹, pour rendre compte des différentes formes de manipulation à l'œuvre lors de la pratique traduisante, Vakunta quant à lui ne semble pas indiquer clairement le cadre théorique dans lequel se situe son article, même si on pourrait supposer que ce dernier pourrait se ranger dans le cadre général des théories postcoloniales. Le présent chapitre, contrairement aux travaux de Leclerc et Vakunta, s'attachera à étudier les stratégies de traduction utilisées par les traducteurs du chiac et du camfranglais en s'appuyant à la fois sur un corpus de textes littéraires et non littéraires. Pour y parvenir, l'analyse, fondée essentiellement sur une approche comparative, consistera tour à tour à étudier les stratégies de traduction utilisées dans la traduction aussi bien vers l'anglais que vers le français de textes non littéraires relevant du camfranglais et du chiac. Suivra ensuite un examen des stratégies traductionnelles adoptées dans la traduction du chiac dans les œuvres littéraires d'auteurs acadiens, le camfranglais « littéraire » ne pouvant faire l'objet d'une étude traductologique dans la mesure où les quelques romans dans lesquels on note un usage du camfranglais n'ont pas à ce jour été traduits.

⁹¹ Le terme « exotisation » tel que nous l'avons utilisé dans notre thèse renvoie à une forme de traduction sourciste. D'ailleurs, c'est le sens que lui donne Guidère (2008). Cependant, Berman (2004) y voit plutôt une sorte de traduction assimilationniste.

6.1. Le chiac et le camfranglais en traduction « non littéraire »

L'analyse des stratégies de traduction des textes non littéraires ressortissant au chiac et au camfranglais se fera en deux temps. Dans un premier temps, nous procéderons à l'examen des stratégies traductionnelles axées sur les combinaisons linguistiques chiac-français et camfranglais-français. Dans une seconde partie, nous procéderons à une étude des stratégies utilisées lors de la traduction en anglais du camfranglais et du chiac.

6.1.1. Le chiac et le camfranglais en traduction française

D'entrée de jeu, il convient d'indiquer que les traducteurs ont recours à diverses stratégies lors de la traduction vers le français du chiac et du camfranglais. Il s'agit des stratégies de traduction suivantes : (1) la traduction ou l'explication des seuls éléments qui ressortissent exclusivement aux « camfranglismes » ou aux « chiaquismes » présents dans le texte de départ, (2) l'omission de certains éléments du texte source, (3) la stratégie dite « in-text translation », (4) le recours au français international, (5) l'utilisation d'un français de type oral, et (6) l'exotisation. S'il est vrai que chacune de ces six stratégies traductionnelles est présente dans notre corpus camfranglais, il n'en est pas de même dans notre corpus chiac.

6.1.1.1. Traduction par explication lexicale des seuls « camfranglismes⁹² » ou « chiacquismes »

L'exploitation du corpus Fosso (1999) donne à voir le recours à ce procédé traductionnel qui consiste, comme nous l'avons déjà indiqué, à traduire uniquement les lexies (ou simplement à procéder à une explication des lexies) qui relèvent des camfranglismes, au détriment de celles qui ressortissent au français, la principale langue d'emprunt du camfranglais, comme en témoignent les exemples ci-après en [1a] et [1b], [2a] et [2b], ainsi que [3a] et [3b].

[1a] – TS : Tu ne *wet* pas ton frère ? (Corpus Fosso 1999 : 179).

[1b] – TC : (*wet* pour *wait*) (Fosso : 1999 : 179).

[2a] – TS : Cette *ngo* m'a *tété* l'autre *day* (Corpus Fosso 1999 : 181).

[2b] – TC : (*téter* ici a le sens de repousser les avances galantes) (Fosso : 1999 : 179).

[3a] – TS : *Gif* moi *fap* cent là (Corpus Fosso 1999 : 179).

[3b] – TC : (*gif* pour *give*, *fap* pour *five*) (Fosso 1999 : 179).

L'énoncé camfranglais en [1a] comporte la seule lexie anglaise « wait » dont l'orthographe a été altérée, devenant ainsi « wet ». Les autres éléments de la phrase représentent des emprunts au français international. Dans la traduction française de cet énoncé en [1b], Fosso (1999 : 179) s'est contenté de relever le fait que la lexie « wet »,

⁹² Simo-Nguemkam (2009 : 295) utilise le terme de « camfranglisme » pour désigner les « mots morphologiquement différent [sic] du français », tout en soutenant que « [b]ien entendu, c'est tout le discours qui est camfranglais ». Par analogie et par extension, nous employons la même formulation dans un discours camfranglais pour faire référence aux termes qui sont non seulement morphologiquement différents du français, mais aussi ceux qui lui sont morphologiquement semblables, ayant cependant suivi un processus d'extension sémantique ou de relexification (par exemple le mot " téter " ou " têter " en camfranglais est bien morphologiquement semblable au français mais signifie en camfranglais " rejeter les avances galantes d'un amoureux ou d'une amoureuse ", sens qui se démarque bien de celui du verbe " téter " en français, qui renvoie à *l'acte de sucer un sein, une mamelle ou un bibéron dans le but de boire du lait*). De plus, les camfranglismes renferment aussi des termes qui ressortissent à l'anglais, au pidgin-English camerounais ou aux langues nationales camerounaises et ils sont généralement utilisés dans des énoncés camfranglais largement dominés par des termes et expressions ressortissant au français. Par analogie au camfranglisme, nous appelons volontiers « chiacquisme » des termes qui ressortissent à l'anglais et à l'acadien traditionnel dans un discours chiac largement dominé par des éléments relevant de la matrice française.

mal orthographiée par les camfranglophones, renvoie au mot anglais « wait », qui signifie « attendre ». En recourant à un tel procédé, Fosso a sans doute jugé qu'il n'était pas nécessaire de traduire entièrement l'énoncé [1a] au moyen d'une phrase complète dans la mesure où les termes français qui constituent cette phrase sont compréhensibles pour tous les locuteurs francophones. D'ailleurs, une traduction de l'ensemble de l'énoncé en français international aurait à coup sûr débouché sur une reproduction pure et simple de l'énoncé du texte source, dont les éléments ont été empruntés au français international. Le traducteur a appliqué le même procédé traductionnel en [2a], où le néologisme « tété », à en croire Fosso, signifie dans ce contexte phrastique « repousser les avances galantes ». On peut cependant noter le fait que le traducteur aurait également pu procéder à une explication de la lexie camfranglaise « ngo » (terme provenant du bété « nga », qui signifie « fille », selon Ngo Nlend (2006)) présente dans la même phrase. Le même procédé traductionnel est repris en [3b], où les lexies camfranglaises « gif » et « fap » renvoient respectivement aux mots anglais « give » et français « cinq ». La stratégie traductionnelle par « explication lexicale » n'est pas exclusivement utilisée par Fosso. Ngo Nlend (2006) a également recours à ce procédé. Cependant, à la différence de Fosso (1999), elle fournit non seulement des renseignements sur l'origine des mots, mais inclut aussi dans ses explications des termes anglais dont la graphie n'a pas été déformée, comme le montrent les énoncés en [4a] et [4b], ainsi qu'en [5a] et [5b] ci-dessous.

[4a] – TS : Laisse-moi, je suis *Tayap* c'est *has* ? (Corpus Ngo Nlend 2006 : 16).

[4b] – TC : **Tayap** – pour tired, **has** pour how – anglais. (Ngo Nlend 2006 : 16).

[5a] TS : Mola, tu as changé de *level* ou c'est hao tes *Mboundja*, étaient nickel grave seulement (Corpus Ngo Nlend 2006 : 16).

[5b] – TC : **Mola** pour ami bakweri, **level** (anglais, **hao** pour **how** anglais), **Mboundja** pour **but** (bassa) (Ngo Nlend 2006 : 16).

Comme on peut le constater, en [4a] Ngo Nlend procède à une explication des termes « Tayap » et « has », lesquels se caractérisent par une altération graphique et qui signifient respectivement, selon la traductrice, « tired » et « how » en anglais. Il en est de même en [5a] où les termes « Mola », « Mboundja » sont respectivement issus des langues bakweri et bassa parlées au Cameroun et signifient « ami » pour le premier terme et « but », dans le sens « d'inscrire un but », pour le second. Par ailleurs, toujours en [5a], Ngo Nlend inclut dans sa liste explicative un terme anglais correctement orthographié, notamment « level », qui signifie « niveau » en français. L'explication que nous avons fournie plus haut au sujet du recours à ce type de stratégie traductionnelle dans le corpus Fosso (1999) nous semble également valable pour le corpus Ngo Nlend. Il arrive également que les traducteurs fournissent la traduction à l'intérieur du texte source, immédiatement après une trace visible ou tout autre élément découlant d'un processus de relexification.

6.1.1.2. L'« in-text translation » ou la traduction intégrée au texte source

L'exploitation des corpus Lobe Ewane (1989), Nzesse (2005), de Féral (2006, 2007), Tandia et Tsofack (2009), ainsi que Telep (2014) révèle que ces chercheurs ont massivement recours à la stratégie traductionnelle dite d'« in-text translation » ou traduction intégrée au texte source. Ce type de traduction peut se faire au niveau d'une simple phrase, comme en témoigne l'exemple ci-dessous en [6].

[6] – J'ai tcha (pris) le métro et vous knowez (savez, qui vient de *know*) qu'il ne run (roule) pas vite (Corpus Lobe Ewane 1989 : 33).

Dans cet énoncé, le traducteur fournit entre parenthèses le sens des termes camfranglais *tcha*, ainsi que celui d'un terme anglais ayant subi une transformation morphologique, à savoir « knowez ». Les traducteurs font également usage de cette stratégie traductionnelle à l'intérieur des paragraphes, comme le montrent les exemples en [7], en [8] et en [9] ci-après :

[7] – Ma *mater* (mère) me dit qu'elle est dans le train + elle rentre à Bertoua là + elle sort de Douala + un vieux *pater* (papa) bassa + il veut s'asseoir + la femme dit que quitte ici XXX la *nga* dit que ici là zéro + il a regardé la *fille* là comme ça là cinq minutes+ ses habits se sont brûlés + elle-même ne s'est pas brûlée + elle était nue dans le train ++ Il a regardé la *fille* cinq minutes + la *nga* était nue dans le train + sans caleçon + comme elle est née ++ Ses habits se brûlaient mais son corps ne chauffait pas XXX (Corpus de Féral 2007 : 271).

[8] – [...] Elle est en troisième dans un établissement d'Ongola [de Yaoundé] et moi, je suis un jeune débrouillard. Elle m'aime aussi, je crois. À cause de l'écart d'âge entre nous, je « **fais tout et tout** » [je m'arrange] pour ne pas « **couper** » [faire l'amour] avec elle. Je ne veux pas perturber ses études en lui apprenant les « **muyenguè** » [l'amour en duala]. J'attends qu'elle soit VRAIMENT mure et prête. Je dis « vraiment » parce que depuis un certain temps, Danielle insiste pour qu'on « **finisse** » [fasse l'amour] Quand je « **barre** » [refuse, m'y oppose] et lui propose d'attendre encore un peu, elle dit que je ne l'aime pas et que j'ai d'autres « **petites** » [copines] chez qui je me « **gâte** » [me satisfais] (Corpus Tandia et Tsofack 2009 : 319).

[9] – Mi a no sé (moi je sais que) Challenge est une presse qui se veut objective, prête à dénoncer tout ce qui ne va pas. [...] **Péri-frère** ! (petit-frère) **grap fo maï aï** (quitte de mes yeux) **bifo a vex** (avant que je ne me fâche). Challenge que le R.D.P.C a acheté ? (Corpus Nzessé 2005 : 181).

Les paragraphes en [7] et [8] donnent aussi à voir le recours à la stratégie traductionnelle d'in-text translation. En [7] par exemple, le terme camfranglais « mater » est immédiatement suivi de sa traduction française « mère ». Toutefois, le recours à cette stratégie n'est pas systématique dans le corpus de Féral. À titre d'exemple, le terme « nga » n'est pas suivi de sa traduction ou de sa signification en français. En [8], s'il est

vrai que Tandia et Tsofack (2009) proposent également entre crochets des traductions de lexies ou d'expressions camfranglaises issues des langues camerounaises, comme « muyenguè » [l'amour en duala], il est tout à fait intéressant de constater que contrairement aux autres chercheurs qui semblent se limiter à la traduction de quelques éléments relevant de camfranglismes (lexies anglaises ou pidgin-English camerounais), ces linguistes proposent également une traduction des termes empruntés au français et qui participent entre autres des phénomènes d'extension de sens. C'est ainsi qu'ils proposent une traduction des lexies issues du français telles « couper », « finir », « barre ». De même, les termes tels « petite », « gâte » signifient respectivement en camfranglais une *copine* et *satisfaire une personne*, à en croire ces deux chercheurs. Par ailleurs, des expressions ou calques comme « fait tout et tout » inspirés des langues locales camerounaises sont également traduits par ces linguistes par « je m'arrange », autrement dit, *prendre toutes les mesures nécessaires afin de faire face à une situation donnée*. La traduction de ces termes montre une fois de plus que la seule connaissance de la langue française ne permet pas de saisir le sens des énoncés camfranglais. Le recours à l'in-text translation par ces chercheurs permet aux lecteurs francophones n'ayant aucune connaissance du camfranglais d'accéder au sens des énoncés produits par des camfranglophones. En [9], les segments de phrases ou expressions qui relèvent essentiellement du pidgin-English camerounais sont accompagnés de leurs traductions respectives en français. C'est ainsi que des phrases comme *Mi a no sé, grap fo maï aï* et *bifo a vex* sont tour à tour suivies de leur traduction. Enfin, les traducteurs optent aussi pour ce type de stratégie de traduction à l'intérieur de textes entiers, comme en témoignent l'exemple du dialogue en [10]⁹³ suivant :

⁹³ Il convient d'indiquer que, pour des raisons de commodité, nous avons fait le choix de présenter

[10] – L5 : toute la musique que les papas Wemba ont faite là + ils doivent en principe avoir les do

L1 : je dis+ hein + tu as déjà nje (voir) sa **piaule** (maison) au Zaïre ?

L5 : est-ce que papa Wemba n'a pas d'argent ?

L1 : un château terrible+ merde.

L4 : XXX L5 : papa Wemba a l'argent

L7 : papa Wemba a l'argent XXX

L2 : bon + on veut toujours un surplus

L1 : Koffi même+ tu as déjà vu là où Koffi **piaule** (habite) à Mbeng (France)
(Corpus de Féral 2006 : 262).

Le texte en [10] comprend des camfranglismes comme *njie* (en transcription phonétique), *piaule* (mot appartenant au registre populaire en français) et *Mbeng* qui sont suivis de leurs significations respectives, à savoir *voir*, *maison* et *France*. Il arrive également qu'après avoir procédé à la traduction de certains camfranglismes à l'intérieur du texte source, certains traducteurs proposent en plus une traduction complète de l'énoncé du texte source qui contient déjà des cas d'in-text translation qu'ils ont eux-mêmes fournis. Les énoncés en [11a] et [11b], extraits du corpus Telep (2014), constituent un exemple parfait de ce genre de procédé.

[11a] – TS : Jusqu'à le day où on a **lock** [fermé] l'antenne, les gens **kémaient** [venaient] nous **beg** [demander] pour qu'on re-open (Corpus Telep 2014 : 38-39).

[11b] –TC : Jusqu'au jour où on a **fermé** l'antenne, et que les gens **venaient** nous **demande** de la rouvrir (Telep 2014 P. 38-39).

Comme le révèle le paragraphe en [11a] ci-dessus, les termes camfranglais empruntés à l'anglais, notamment *lock*, *beg*, ou *kémaient* (lexie obtenue à la suite d'un processus de calque du verbe anglais *come* conjugué ici à l'imparfait de l'indicatif) sont accompagnés de leurs traductions respectives, notamment *fermé*, *demande* et *venaient*. Il convient toutefois de relever la non-systématicité du recours à cette stratégie

seulement quelques extraits de ce texte.

traductionnelle chez la traductrice, dans la mesure où le terme anglais « re-open » n'est pas suivi immédiatement de sa traduction comme dans les cas des autres lexies anglaises présentes dans le même paragraphe. Par ailleurs, la traduction de l'ensemble de l'énoncé en [11b] montre que, pour traduire le camfranglais, Telep (2014 : 28-39) a eu recours au français international, une espèce de normalisation du camfranglais. D'ailleurs, une analyse de nos différents corpus montre que les traducteurs de textes pragmatiques chiac et camfranglais ont abondamment recours à ce type de stratégie traductionnelle.

6.1.1.3. Traduire le chiac et le camfranglais par le français international

Le recours au français international pour traduire le chiac et le camfranglais passe pour être l'une des stratégies traductionnelles les plus utilisées par les traducteurs de textes non littéraires rédigés dans ces deux parlers hybrides. S'il est vrai qu'il existe très peu de textes non littéraires chiacs traduits en français, ceux qui le sont donnent à voir des traductions qui tendent à normaliser le texte chiac, comme en témoignent les exemples en [12a et 12b], [13a et 13b] ainsi qu'en [14a et 14b].

[12a] –TS : *Je vais back watch-er ces funny movieS* (Corpus Perrot 1998 : 220).

[12b] –TC : Je vais à nouveau regarder ces films drôles (Perrot 1998 : 220).

[13a] –TS : *Je va driver mon truck de soir pis ça va êt'e right la fun⁹⁴*

[13b] –TC : je vais conduire ma camionnette ce soir et je vais bien m'amuser

[14a] –TS : *J'va essayer de coaxer Alphonse pis Euclide pour qu'y viennent brosser avant la hockey game de soir.*

[14b] – TC : Je vais essayer de persuader Alphonse et Euclide de venir boire un coup avant le match de hockey de ce soir.

Les énoncés en [12b], [13b] et [14b] indiquent que les traducteurs ont systématiquement eu recours au français international pour traduire les phrases en [12a],

⁹⁴ Les énoncés chiacs de [13a] à [14b] proviennent du site Web <http://en.academic.ru/dic.nsf/enwiki/276682>. Site consulté le 13 mars 2015.

[13a] et [14a]. Ainsi, l'homogénéité linguistique caractéristique des textes sources est purement et simplement remplacée par un français international qui normalise l'altérité du texte de départ. Dans les corpus camfranglais, ce type de procédé est aussi abondamment utilisé par les traducteurs. Qu'il s'agisse des corpus Essono (1997), Fosso (1999), Biloa (1999), Nzesse (2005, 2009, 2012), Ntsobé *et al.* (2008), Mivy (2008), Feussi (2009), Simo Nguemkam-Souop (2009), Ébongue et Fonkoua (2010), Eloundou Eloundou (2011), de Féral (2011), Bissaya Bessaya (2014) et Telep (2014), les auteurs de ces travaux utilisent le français international pour traduire la grande majorité de leurs énoncés, phrases, paragraphes ou textes relevant du camfranglais. Les exemples en [15a et 15b], [16a et 16b], ainsi qu'en [17] ci-dessous permettent d'illustrer cette stratégie.

[15a] – Mon pacho a chiche de mon give les mbourous (Corpus Fosso 1999 : 180).

[15b] Mon père a refusé de me donner de l'argent (Fosso 1999 : 180).

[16a] – Il était hors de question que je me trouve avec un bélé ou une «rare maladie». Avec l'un ou l'autre, mes parents allaient me kill. Par prudence, je suis djoum dans la boutique d'un wadjo et je lui ai demandé de me donner un paquet de condoms. Il a wanda puis m'a ask si je les utilisais déjà (Corpus Nzesse 2012 : 7).

[16b] – Il était hors de question que je me trouve avec une grossesse ou une " rare maladie ". Avec l'un ou l'autre, mes parents allaient me tuer. Par prudence, je suis entré dans la boutique d'un Haoussa et je lui ai demandé de me donner un paquet de condoms. Il était surpris, puis m'a demandé si je les utilisais déjà (Nzesse 2012 : 7).

[17] – Si tu vois ma go, dis-lui que je go

Si tu vois ma copine, dis-lui que je pars

Je go chez les watts nous falla les do

Je pars au pays des Blancs chercher de l'argent pour nous

La galère du K-mer, toi-même tu know

Tu connais la misère qui sévit Cameroun,

Tu bolo, tu bolo, mais où sont les do ?

Tu travailles sans répit pour des clopinettes (Corpus Mivy 2008).

En [15b], l'utilisation par Fosso (1999) du français international pour traduire le camfranglais peut être interprétée comme la volonté de l'auteur de réparer une sorte de « tort » que le camfranglais cause à la langue française, étant donné que ce linguiste envisage le camfranglais sous l'angle de la faute. En d'autres termes, selon lui, les locuteurs du camfranglais maîtrisent très mal la langue française. Ce raisonnement est naturellement discutable dans la mesure où le camfranglais compte parmi ses locuteurs des personnes ayant une parfaite maîtrise de la langue française, notamment les élèves, les étudiants, les intellectuels, etc., pour lesquels le fait de parler camfranglais est un choix délibéré. En [16b], Nzessé a également fait le choix du français international pour traduire le camfranglais, en l'occurrence le paragraphe en [16a] ; une démarche qui a pour résultat d'effacer l'hétérogénéité du texte source, au profit d'une approche cibliste qui se caractérise par une stratégie dite de normalisation de la traduction par le recours au français international. La même approche est utilisée pour la traduction de la chanson à succès *Ma go* du rappeur camerounais Koppo (2004). Les cinq premières lignes en [17] de cette chanson⁹⁵ sortie en 2004 donnent à voir le remplacement des camfranglismes tels *go, watts, go, falla, know*, par des termes appartenant au français international, à savoir *copine, blancs, chercher* et *connaître*. Il est intéressant à ce propos de constater que ces mêmes lignes ont été traduites par de Féral (2011 : 15) dans un français oral ordinairement parlé au Cameroun, du moins en partie.

6.1.1.4. Recours à un français de type oral

Les traducteurs ont recours à un français oral pour traduire le chiac et le camfranglais. Dans cette section, il sera question du « français oral ordinairement parlé au

⁹⁵ Le texte en entier de cette chanson est présenté en appendice.

Cameroun » (de Féral 2010), ainsi que du français oral utilisé pour traduire le chiac. Enfin, nous étudierons des cas où les traducteurs mêlent des éléments du français oral ordinairement parlé au Cameroun avec ceux du français international. S’agissant du premier cas de figure, les exemples en [18a et 18b], [19a et 19b], ainsi qu’en [20a et 20b] ci-dessous permettent de mieux rendre compte de cette stratégie traductionnelle.

[18a] – TS : Open (ouvrir) : Gars moi même **je risque open** ma part (Corpus Eloundou Eloundou 2011 : 172).

[18b] – TC : Gars **moi-même** je risque ouvrir ma part (Eloundou Eloundou 2011 : 172).

La traduction en [18b] de l’énoncé en [18a] montre le recours à un français oral caractérisé par l’utilisation du pronom personnel « moi-même » qui, en français international, marque une forme d’insistance sur le pronom personnel « je » dans un énoncé, en mettant en relief l’importance accordée au « moi ». Dans la phrase en [18a], tout comme sa traduction en [18b], « moi-même » ne fonctionne pas comme un pronom personnel, mais plutôt comme adverbe. Il revêt le sens de « aussi ou également » dans le texte original et dans le texte d’arrivée. Par ailleurs, le caractère oral du français communément utilisé au Cameroun dans l’énoncé en [18b] se manifeste dans le segment de phrase « je risque ouvrir » par l’omission de la préposition « de » qui, en français international, introduit le complément du verbe « risquer ».

[19a] – TS : ngoma (cinquante francs) : Ce qui me gagne c’est que elle buy les œufs *ngoma* elle revend soixante francs (Corpus Eloundou Eloundou 2011 : 149).

[19b] – TC : **Ce qui me gagne** c’est que elle **achète les œufs à cinquante** elle revend à soixante (Eloundou Eloundou 2011 : 149).

En [19b], le caractère oral du français courant parlé au Cameroun s’observe dans cet énoncé non seulement au niveau de l’expression « ce qui me gagne » qui en réalité

signifie ‘ce qui m’étonne’, mais aussi l’emploi de la préposition « à » dans le segment de phrase « achète les œufs à cinquante », en lieu et place de la préposition « pour », en français international.

[20a] – TS : Je ne t’avais même pas chatch qu’on m’a boblé mon livre de maths, j’ai commencé à fia, car mon répé m’a sissia à cinq niveaux, toi-même tu no que les répés là sont d’un style. Je came du school le mboum me tok qu’il y a que je suis tombée à une chap boogie. Je vais lui show que moi je suis très chap pour le pigeon parce qu’il ne me no pas, ya moi qu’avant qu’il men, il lock le portail or pour moi ce n’est qu’un bindi pro ! Je tckoko les dos au gardien, il m’ouvre la porte comme à l’église ! Je trouve mes copos qui wait impatientement, comme nous l’avions toujours vu à la télé, on go naylor de 200 m de la house, on démarre la bougna et on tombe à la Stanza où le chech bat son plein où nous avons see nos chap copos et on a bougui fatigués
(Corpus Biloa 2004 : 277).

[20b] – TC : Je ne t’avais même pas dit qu’on a volé mon livre de mathématiques ! J’ai commencé à avoir **peur à cinq niveaux ; toi-même tu sais que les pères-là sont d’une qualité** (exigeants). Je sors de l’école, le type me dit qu’il a entendu que je suis tombée sur une forte tête. **Je vais lui montrer que moi je suis très dure** (forte) pour le pigeon parce qu’il ne me connaît pas, écoute-moi que avant qu’il dorme, il ferme le portail, or pour moi ce n’est qu’un petit problème. Je donne de l’argent au gardien, il m’ouvre la porte comme à l’église, je trouve mes copains qui m’attendent impatientement, comme nous l’avions toujours vu à la télé, **on part doucement** à 200 m de la maison on démarre la voiture et on tombe à la boîte de nuit, où la danse bat son plein, où nous avion vu nos **chauds copains** et on a **dansé jusqu’à nous fatiguer**. (Corpus Biloa 2004 : 277).

La traduction en [20b] du texte présenté en [20a] donne à voir l’utilisation par le traducteur du français oral ordinairement parlé au Cameroun. Celui-ci se caractérise en [20b] par le recours à bon nombre d’expressions propres à ce type de français que nous avons marquées en gras dans le texte traduit ci-dessus. Il s’agit entre autres d’expressions telles que « avoir peur à cinq niveaux », l’idée exprimée ici étant d’indiquer que le locuteur a « peur pour cinq raisons » ; « toi-même tu sais que les pères-là sont d’une

qualité », où on observe l'utilisation de l'article défini « les » en lieu et place de l'adjectif démonstratif « ces » dans le segment de phrase « les pères-là », cet énoncé pourrait être traduit par : « tu n'es pas sans ignorer que **ces pères-là** sont exigeants ». Bien plus, les phrases « je vais lui montrer que je suis dure », en d'autres termes « je vais lui prouver que je suis forte », « on part doucement » pour « on avance lentement », « nos chauds copains » en lieu et place de « nos meilleurs copains » et « dansé jusqu'à nous fatiguer » pour « dansé au point de nous fatiguer » participent également de la manifestation du français ordinairement parlé au Cameroun.

La traduction de certains énoncés en chiac permet également de constater l'utilisation par des traducteurs des formes relevant du français oral dans la traduction, comme en témoigne la traduction en [21b] de l'énoncé présenté en [21a] ci-dessous.

[21a] – TS : Viens watcher un movie chenou. Ça va être right la fun (Corpus www.reference.com).

[21b] – TC : Passe chez nous voir un film. On va bien s'marrer (www.reference.com).

Dans la traduction de l'énoncé en [21a], outre le recours à la phrase « passe chez nous voir un film » qui relève davantage du style oral, le traducteur a procédé à la contraction de la forme réfléchie « se », optant pour « s' » dans la traduction : « on va bien s'marrer », une formulation qui participe essentiellement du style oral. Comme il a été annoncé plus haut, il existe également des situations où les traducteurs, particulièrement ceux du camfranglais, ont recours à une stratégie traductionnelle qui consiste en une association du français oral ordinairement parlé au Cameroun et du français international, comme on peut l'observer dans les exemples en [22b], [23b] et [24b] ci-dessous.

[22a] – TS : Mon pater aime trop gnama le jazz (Corpus Ntsobé et *al.* 2008 : 141).

[22b] – TC : Mon père aime beaucoup manger le haricot (Ntsobé et *al.* 2008 : 141).

[23a] – TS : Ma nga [petite amie] va bok [porter] mon name [nom] ! Sans rien y rajouter, donc hors de question qu'elle fasse genre elle tcha [prend] mon nom et elle conserve le sien. NON ! je ne veux rien ya [entendre] ! Mon nom est incompatible avec tout autre nom (Corpus Telep 2014 : 35-36).

[23b] – TC : Ma petite amie va porter mon nom ! Sans rien y rajouter, **donc hors de question qu'elle fasse genre elle prend mon nom et elle conserve le sien. NON ! je ne veux rien entendre !** Mon nom est incompatible avec tout autre nom (Telep 2014 : 35.36).

[24a] – TS : Il est là non dis donc tu know que le mboka-ci me nackait souvent (Corpus Eloundou Eloundou 2011 : 143).

[24b] – TC : Il est là, tu sais que l'homme-ci me fouettait, n'est-ce pas ? (Eloundou Eloundou 2011 : 143).

En [22b], le traducteur opte pour la double stratégie traductionnelle « français international – français oral ordinairement parlé au Cameroun » qui se manifeste par l'utilisation de l'article défini « le », devant le nom « haricot », en lieu et place du partitif « du », généralement absent du français oral communément parlé au Cameroun. Le reste de la phrase relève du français international. Le même type de stratégie traductionnelle est également adopté dans la traduction en [23b] de l'énoncé présenté en [23a], où le traducteur mêle des éléments relevant du français international avec ceux qui ressortissent au français oral ordinairement parlé au Cameroun. Ce dernier est représenté dans la traduction au moyen de la phrase suivante, marquée en gras dans le texte : « donc hors de question qu'elle fasse genre elle prend mon nom et elle conserve le sien » qui participe essentiellement de l'oralité. Il en est de même du segment de phrase « NON ! **je ne veux rien entendre !** » De même, la traduction en [24b] de l'énoncé présenté en [24a] montre que le traducteur utilise à la fois des éléments caractéristiques du français oral ordinairement parlé au Cameroun, comme l'utilisation dans le texte d'arrivée de l'article

défini en lieu et place de l'adjectif démonstratif « ce », comme en témoigne la traduction suivante : « Il est là, tu sais que l'homme-ci me fouettait, n'est-ce pas ? » (Eloundou Eloundou 2011 : 143). Outre la stratégie de traduction abordée dans cette section, les traducteurs ont également recours à une forme de stratégie de traduction marquée par l'exotisation.

6.1.1.5. Reproduction des traces visibles dans le texte cible

Les traducteurs de textes non littéraires camfranglais, bien plus que ceux du chiac, utilisent au cours de l'opération traduisante une autre stratégie traductionnelle qui consiste à reproduire in extenso dans la langue d'arrivée certains éléments du texte de départ, en l'occurrence les traces visibles. Les exemples en [25b], [26b] et [27b] permettent d'illustrer cette stratégie de traduction.

[25a] – TS : Ekobena, pardon, ne vient pas verser le **zouazoua** ici, le feu est déjà assez fort comme ça. (Corpus Telep 2014 : 41).

[25b] – TC : Ekobena, s'il te plaît hein, ne viens pas verser le **zouazoua** ici, le feu est déjà assez fort comme ça (Telep 2014 : 41).

La traduction française en [25b] de l'énoncé camfranglais en [25a] indique clairement que la traductrice, en l'occurrence Telep (2014 : 41), a reproduit intégralement dans le texte d'arrivée une trace visible présente dans le texte source, notamment le mot « zoua-zoua », un terme typiquement camerounais, inexistant en français international, qui signifie une espèce de carburant frelaté vendu illicitement. Plus exactement, il s'agit, selon Echu (2006⁹⁶), d'un « illicit fuel sold clandestinely in Cameroon and believed to be smuggled from Nigeria ». La présence de ce terme dans le texte français traduit une sorte d'exotisation. Le même procédé traductionnel de maintien et de reprise dans le texte

⁹⁶ http://www.inst.at/trans/16Nr/01_5/echu16.htm (site Web consulté le 24 mars 2015).

d'arrivée d'une trace visible présente dans le texte de départ s'applique à la traduction en [26b] de l'énoncé présenté en [26a] ci-dessous.

[26a] – TS : Mais je wanda sur vous [vous m'étonnez] hein... Est ce que j'ai jeté mon **Nnam Ngon** parce qu'ils faisaient leurs choses la ? J'aurais compris vos discours la si j'avais jeté ma nourriture. J'ai bien mangé ma nourriture hein don't worry j'adore le Nnam Ngon et le **bobolo** (Corpus Telep 2014 : 61).

[26b] – TC : Mais vous m'étonnez hein... Est ce que j'ai jeté mon **Nnam Ngon** parce qu'ils faisaient leurs choses-là ? J'aurais compris vos discours si j'avais jeté ma nourriture. J'ai bien mangé ma nourriture hein, ne vous en faites pas, j'adore le Nnam Ngon et le **bobolo** (Telep 2014 : 61).

La traductrice a choisi de maintenir dans le texte d'arrivée en [26b] les traces visibles représentées par des éléments propres à la culture du peuple bété au Cameroun. Ainsi, les noms *Nnam Ngon* et *bobolo* sont repris in extenso dans le texte d'arrivée, sans aucune modification ou forme de démarcation particulière, y compris sur le plan typographique où ils ne sont marqués ni par l'italique ni par les guillemets. La présence de ces traces visibles dans le texte d'arrivée participe également d'une forme d'exotisation en ce sens que la traductrice n'a pas voulu passer sous silence l'altérité du texte d'arrivée, une démarche qui aurait sans doute débouché sur des traductions assimilationnistes telles « gâteau de pistache⁹⁷ », ou au terme recherché « bâton de manioc de type costaud », pour désigner « bololo » (Nzessé 2009 : 19).

[27a] – TS : **Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaath!!!** Je vais me venger!!! **Là là là** deux semaines de jachère [célibat] subie qui vont sortir!!! D'ailleurs ou st mm mes smileys ? (Corpus Telep 2014 : 74).

[27b] – TC : **Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaath !!!** Je vais me venger !!! **Là là là** ce sont deux semaines de célibat subi qui vont sortir !!! D'ailleurs où sont même mes smileys ? (Telep 2014 : 74).

⁹⁷ Il s'agit du terme proposé pour la traduction en français de la spécialité culinaire beti « Nam Ngon ». <http://www.alicepegie.com/le-nnam-ngon/>. Site Web consulté le 24 juin 2016.

Dans la phrase en [27b], la stratégie d'exotisation employée dans la traduction se manifeste par l'inscription dans la langue cible d'un élément culturel présent dans la langue de départ, notamment l'interjection « **Aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaath** » que nous avons marquée en caractères gras ci-dessus, ainsi que le « camerounisme » « **là là là** », utilisé dans le français populaire ordinairement parlé au Cameroun et qui signifie « tout de suite ». Outre la stratégie traductionnelle fondée sur le maintien des traces visibles dans le texte d'arrivée, les traducteurs ont également recours à un autre procédé, notamment l'omission au cours de l'opération traduisante.

6.1.1.6. L'omission

La stratégie traductionnelle dite d'« omission » utilisée dans notre corpus consiste pour le traducteur à supprimer purement et simplement des éléments du texte de départ, généralement culturels, de la langue d'arrivée. Les exemples en [28a et 28b] ainsi qu'en [29a et 29b] illustrent ce procédé de traduction.

[28a] – TS : **aï ya ya ya ya ça** jusqu'à présent c'est le chauffeur de taxi même qui connaît lui-même il est le seul qui know ça (Corpus Eloundou Eloundou 2011 : 194).

[28b] – TC : c'est le conducteur de taxi qui connaît il est le seul qui connaît Eloundou Eloundou 2011 : 194).

[29a] – TS : **Humm ayié éé** quand il voit déjà le chauffeur qui te tape quatre heures en route il te do quatre heures en route » (Corpus Eloundou Eloundou 2011 : 195).

[29b] – TC : quand il voit le chauffeur qui fait quatre heures de parcours (Eloundou Eloundou 2011 : 195).

Dans l'énoncé en [28a], l'interjection « **aï ya ya ya ya ça** » que nous marquons en caractères gras est un camerounisme utilisé pour exprimer tantôt la surprise, tantôt un sentiment de stupéfaction. La traduction de l'énoncé en question passe sous silence cet élément culturel. Il en est de même de la traduction de l'extrait présenté en [29a] dans

lequel apparaît l'interjection « **Humm ayié éé** », fréquente en fang-beti, à en croire Eloundou Eloundou.

Dans cette sous-section réservée à la traduction en français de textes non littéraires chiacs et camfranglais, nous avons pu montrer que les traducteurs ont recours à une pluralité de stratégies traductionnelles, celle consistant à traduire le chiac ou le camfranglais au moyen du français international étant la plus utilisée par les traducteurs. En outre, contrairement aux traducteurs de textes non littéraires camfranglais qui utilisent toutes les six stratégies que nous avons étudiées dans cette partie, ceux du chiac semblent se contenter essentiellement de la stratégie consistant à traduire le parler acadien par le français international ou oral. Qu'en est-il des stratégies de traduction utilisées dans la traduction anglaise de textes non littéraires relevant du chiac et du camfranglais ?

6.1.2. Le camfranglais et le chiac en traduction anglaise

À l'instar de la traduction vers le français du chiac et du camfranglais, les traductions anglaises de textes non littéraires ressortissant à ces deux hybrides linguistiques donnent à voir l'utilisation de plusieurs stratégies traductionnelles, à savoir la traduction des seuls camfranglismes, la neutralisation, la normalisation, le recours à des notes de bas de page, ainsi que l'ajout dans le texte cible d'informations supplémentaires absentes du texte source.

6.1.2.1. Traduction « minimaliste » par explication des seuls « camfranglismes »

Le recours à ce que nous appelons la « traduction minimaliste par explication des seuls camfranglismes » consiste pour les traducteurs à se contenter de la seule traduction des camfranglismes, c'est-à-dire ces lexies et expressions qui ressortissent à l'anglais, aux

langues camerounaises ou aux néologismes issus du processus de relexification d'items provenant du superstrat, en l'occurrence le français. Le corpus Stein-Kanjora (2008) abonde en exemples concrets de ce type de stratégie, comme en témoigne la traduction en [30] ci-dessus extraite de « Si tu vois ma go », chanson à succès du rappeur camerounais Koppo sortie en 2004.

Si tu vois ma go, dis-lui que je go	<i>go</i> – girlfriend; <i>go</i> – to go
Je go chez les watt nous falla les do	<i>watt</i> – white people; <i>falla</i> – to look for; <i>do</i> – money
La galère du camer toi-même tu no	<i>camer</i> – Cameroon; <i>no</i> – to know
Tu bolo, tu bolo, mais où sont les do?	<i>bolo</i> – to work
Mon frère, je te jure, je suis fatigué	
J'ai tout fait, j'ai tout do pour chasser les ngué	<i>ngué</i> – state of being broke
J'ai wash les voitures, il n'y avait pas	<i>wash</i> – to wash
moyo	<i>moyo</i> – good
J'ai toum les chaussures, il n'y avait pas	<i>toum</i> – to sell
moyo	
Le poisson, les chenilles, est-ce qu'il y avait moyo	
Alors j'ai tchat que c'est trop, il faut que je go	<i>tchat</i> -- to say
Si tu vois ma go dis lui que je go	
Je go chez les watt nous falla le musique	
(choral: si tu vois ma go, dis-lui que	
je go, 2x)	
Si tu vois ma go, dis lui que je go (2x)	
Si tu vois ma nga, dis lui que je pars	<i>nga</i> – girl
La galère du camer, toi-même tu no	
Tu bolo, tu bolo, mais où sont les do?	
Le pater, la mater, et les mbindi res,	<i>pater</i> – father; <i>mater</i> – mother <i>mbindi res</i> – small sisters
Ont deny que je go, mais je go vitesse	<i>deny</i> – to deny

Dans l'extrait ci-dessus, Stein-Kanjora (2008 : 128-129) s'est contentée de traduire en anglais uniquement des camfranglismes tels que *go*, *watt*, *falla*, *camer*, *bolo*, *ngué*, *wash*, *moyo*, *toum*, *tchat*, *nga*, *pater*, *mbindi res*, et *deny*, qui signifient respectivement *aller*, *Blancs (personnes de couleur blanche)*, *chercher*, *Cameroun*, *travailler*, *désargenté*, *laver*, *sans succès*, *vendre*, *dire*, *fille*, *père*, *petites sœurs* et *refuser*. S'il est vrai que ces traductions permettent aux locuteurs n'ayant aucune idée du sens de ces

camfranglismes de saisir leurs différentes significations, il n'en demeure pas moins que la non-traduction en anglais du texte en entier, en particulier tous les éléments de l'extrait qui relèvent du français constitue un frein à la compréhension du texte pour un lectorat non francophone. Cette stratégie pourrait également être interprétée comme une façon pour la traductrice d'emmener le lecteur au texte (Berman 1984) dans la mesure où le lecteur est appelé à parachever les efforts de compréhension du texte entamés par la traductrice. Ainsi, pour saisir le sens du texte de Koppo dans son entièreté, le lecteur anglophone se devra, à son tour, de terminer le travail de traduction amorcé par Stein-Kanjora, en traduisant les éléments du texte ressortissant au français. Les traducteurs du chiac et du camfranglais ont recours à l'anglais international lors de la traduction de ces hybrides linguistiques.

6.1.2.2. Rendre le chiac et le camfranglais par l'anglais international

L'examen des corpus Papen (2014), Polesollo (2014), Comeau et King (2011), Keating (2011), McLaughlin (2010), King (2008), Leclerc (2005b) et Young (2002), relatifs au chiac, ainsi que celui des corpus Stein-Kanjora (2016, 2008), Meutem Kamtchueng (2016), Kamdem Fonkoua (2015), Vakunta (2015, 2008), Machetti et Siebetchu (2013), Kouega (2013, 2003a, 2003b), Nchare (2010), Niba Ngwa (2007), Echu (2006), Bessem (2006), Kiessling (2005) et Chia et Gerbault (1990b) consacrés au camfranglais montre que les traducteurs de textes non littéraires rédigés dans ces deux parlars ont massivement recours à l'anglais international lors de la traduction vers cette langue des hybrides linguistiques, comme l'attestent les exemples en [31b], [32b], [33b] et [34b] ci-dessous.

[31a] – TS :

Alex : *ben* moi au début [le projet] c'était vraiment c'était une joke right

Mireille : yeah

Alex : c'était kind of comme / *pis* c'était pas une joke c'était kind of une joke pis un fuck you en même temps parce que / j'étais tellement *tanné* de // comme d'être forcé d'écrire dans une langue ou un autre *quand-ce que* je faisais de la création

Mireille : ok

Alex : tu sais là / j'ai juste dit fuck it / tu sais là / je va faire *cecitte pis* / ça me donne la liberté de faire whatever que je veux / j'écrirai en anglais si je veux j'écrirai en français si je veux / pis j'écrirai en chiac si je veux so / tu sais là

Mireille : ok parce que / *quoi-ce qui* te forçais à choisir l'une autre langue

Alex : ben je veux dire / si t'applique pour des bourses / ou n'importe quoi / il faut // ça ça a beaucoup affaire avec pourquoi je suis tombée dans le privé aussi je pense tu sais là / parce que : moi qu'est-ce que je fais ça tombe un petit peu plus comme dans it's not considered high art tu sais là / c'est de l'art populaire

[31b] TC :

Alex : well for me at the beginning [the project] was really it was like a joke right

Mireille : yeah.

Alex : it was kind of like / and it wasn't a joke it was kind of a joke and a fuck you at the same time because / I was so fed up of // like to be forced to write in one language or another when I was doing creation

Mireille: ok

Alex : you know / I just said fuck it / you know / I'm going to do this thing and / it gives me the freedom to do whatever I want / I'll write in English if I feel like it I'll write in French if I feel like it / and I'll write in Chiac if that's what I want so / you know

Mireille : ok because / well what was forcing you to choose one language or another

Alex : well I mean / if you apply for scholarships / or anything / you have // it it has a lot to do with why I ended up in the private sector too I think you know / because what I do is a little bit like it's not considered high art you know / it's pop art (McLaughlin 2010 : 187).

Le texte chiac en [31a] ci-dessus est systématiquement traduit au moyen de l'anglais international, y compris certains éléments en italique caractéristiques du chiac tels que le marqueur discursif « ben », (eh bien), « pis » (puis), le pronom démonstratif « cecitte » (ceci), des québécoisismes qui sont également fréquents en français acadien

comme « tanné⁹⁸ » (en avoir marre), des formes typiquement acadiennes, notamment « quoi-ce que » (Neuman-Holzschuh et Wiesmath 2006 : 241) et « quand-ce que » (Holder et Starets 1982), qui signifient respectivement « qu'est-ce que » et « quand est-ce que ». La même stratégie de « normalisation » du chiac par le biais de l'anglais international est observée en [32b], la version traduite de l'extrait [32a] ci-après.

[32a] – TS : Je m'ais fait arrested alright. Pour comme vandalizing pi la shit, xx total-er un car. *Pi* la mes parents étaient tout comme, *ch'ais* pas, c'était right pas comme, i care-aient pas comme ils étaient comme 'yeah, whatever' pi là. Moi, moi j'avais pas besoin de curfew pi la shit. I respectaient. Pi là je m'ai fait kick-é out du Mall pi Crystal. Look out. Je m'ai fait arrested but je m'ai fait kick-é out. *Asteure* ma curfew est onze ! Un un zero zero man (Corpus Young 2002 : 3).

[32b] – TC : I got arrested, alright. For like vandalizing and shit, xx totaling a car. And so my parents were all like "yeah whatever" n' that. Me, I didn't need a curfew and shit. They respected (me). And then I get myself kicked out of the Mall and Crystal (Palace). Look out. I get arrested but I get kicked out. Now my curfew is eleven! Eleven ! One one zero zero man (Young 2002 : 3).

Outre le marqueur conversationnel « pi » qui relève essentiellement de l'oral, la contraction du pronom sujet et du verbe « ch'ais » (je sais) qui participe aussi de l'oralité, ainsi que l'adverbe typiquement acadien « asteure » (maintenant) sont systématiquement normalisés dans la traduction anglaise. Plus exactement, tous ces éléments sont traduits dans un anglais international qui masque l'hétérogénéité linguistique caractéristique du texte chiac. Tout comme dans la traduction du chiac, la stratégie traductionnelle dite de « normalisation » est également prédominante dans les textes non littéraires camfranglais. Les exemples en [33a] et [33b] ci-dessous permettent de mieux illustrer cette réalité.

⁹⁸ Selon le Dictionnaire québécois en ligne (<http://www.dictionnaire-quebecois.com/>), l'adjectif *tanné*, en plus de « ses significations d'usage [...] qualifie au Québec un état d'exaspération limite : en avoir marre ». <http://www.dictionnaire-quebecois.com/definitions-t.html>. Site Web consulté le 7 mai 2016.

[33a] – TS : A : Salut Sandra ! Comment tu *go*⁹⁹?

B : Oh! Ça *try* de *go*.

A : Depuis, je voulais te *see* et je ne *knowais* pas où tu es *go*.

B : N'est-ce pas la *terma* nous a *tcha* ' pour aller au *lage*! On a même *do* deux *week* et puis on a *reback*. Au fait, tu me *findais por que*?

A : Non! C'était par rapport à la *nga* là qui *school* avec toi.

B : ok. Je vais *go* la *meet* et lui *tell* que tu la *hear* moh. Je peux même la *bring* chez toi, si ton *terpa* ne vas pas nous *humbug*

A : Ah non! Je *know* comment je code quand un *business came* me *falla*. Je le *compose molo-*
molo.

B : OK! On *came* alors mercredi soir.

A : Oui, je vais vous *wait* (Corpus Kouega 2003b : 513).

[33b] – TC :

A : Hi Sandra! How are you?

B : Well am fine.

A. I wanted to see you and I did not know where you had gone.

B : Well, my mother decided to take us to the village. We spent two weeks there and then

we came back. Actually, why did you want to see me?

A : No! It was about that girl who goes to school with you.

B : OK! When I meet her, I'll tell her that you like her. I can even escort her to your place

if (you are sure that) your father would not disturb us.

A : Oh! Not at all! I know what to do when a girl friend comes to see me. I take time to make a fool of him.

B : OK! We'll *call* on Wednesday evening then.

A : Yes, I will wait for you. (Kouega 2003b : 514).

Comme on peut le constater, la conversation entre les locuteurs A et B en [33a] ci-dessus qui s'expriment en camfranglais¹⁰⁰ est traduite en anglais international. Les éléments en italique dans le texte qui ressortissent à l'anglais, aux langues nationales camerounaises et aux lexies obtenues à la suite d'un processus de relexification sont purement et simplement normalisés dans la langue d'arrivée, faisant ainsi disparaître toute trace d'hétérogénéité caractéristique du texte de départ. Le même constat est valable pour le texte ci-après en [34b].

⁹⁹ L'italique est de l'auteur.

¹⁰⁰ Il convient cependant de signaler que le camfranglais ici contient des éléments du verlan (« *terma* » et « *terpa* », et une expression espagnole « *por que* »).

[34a] – TS : Mais sinon, je mak un way. Quand un *djo* [...] veut *tchate* une *nguess*, il put d’abord le camfran de côté. Il *comot* all son french... et c’est *trong* de mit un vrai couple *spik* en camfran... C’est comment chez vous? [...] (Corpus Stein-Kanjora 2016: 276).

[34b] – TC : But still, I want to remark something. If a guy [...] wants to flirt with a girl, he puts Camfranglais aside first. He brings out all his French... it’s rare to meet a real couple who speaks Camfranglais... How is it with you ? [...] (Stein-Kanjora 2016 : 276).

En optant pour une traduction du camfranglais par l’anglais international, la traductrice a du même coup adopté une stratégie d’assimilation du texte camfranglais, qui est d’ailleurs prédominante tant dans la traduction du chiac que dans celle du camfranglais en anglais et en français. Outre l’approche traductionnelle fondée sur la normalisation des deux hybrides linguistiques, les traducteurs ont recours à la stratégie de traduction dite de « neutralisation ».

6.1.2.3. Neutralisation de l’anglais

Beaucoup plus évidente dans la traduction du chiac vers l’anglais que celle du camfranglais vers l’anglais, la neutralisation comme stratégie traductionnelle est récurrente dans notre corpus. Ce procédé s’observe généralement lorsque la langue vers laquelle on traduit se trouve en même temps être une composante linguistique du texte source. À titre d’illustration rapide, les exemples en [35a et 35b] ainsi qu’en [36a et 36b] permettent de mieux cerner cette stratégie.

[35a] – TS :

Caller : Allô ? Je veux mon paquet pis je le veux *right now*¹⁰¹!

Acadieman : *Sorry, dude*. Ça worke pas de même.

Caller : Eu teu teu teu teu. Va le chercher. T’es *probably* assis dessus.

¹⁰¹ L’italique en [35a] est de notre fait.

Acadieman : Non, non. T'es *way off*. Ça icitte c'est le *call centre*. Il y a pas de paquets icitee. *Alright* ? Comment-ce tu t'appelles ? Je checkerai dans le computer pour ton nom.

Caller : Aristide Melanson.

Acadieman : Je vois rien icitte, moi. Essaie back plus tard.
(Corpus Comeau et King 2011 : 191-192).

[35b] – TC :

Caller : Hello? I want my parcel and I want it right now!

Acadieman : Sorry, dude. It doesn't work like that.

Caller : Eh tsk, tsk, tsk. I don't care¹⁰². Go get it. You're probably sitting on it.

Acadieman : No, no. You're way off. This is the call centre. There are no parcels here. Alright? What's your name? I'll check in the computer for your name.

Caller : Aristide Melanson.

Acadieman : I don't see anything here. Try again later.
(Comeau et King 2011: 191-192).

L'analyse de la traduction en [35b] du texte chiac présenté en [35a] permet de constater que toutes les lexies et expressions qui ressortissent à l'anglais, composante linguistique majeure du chiac, sont systématiquement reproduites telles quelles, sans aucune démarcation ou altération de quelque manière que ce soit, y compris typographique, dans la langue d'arrivée, qui est l'anglais. Ainsi, la composante linguistique anglaise qui participe du caractère hybride du chiac est tout simplement rétablie dans le texte d'arrivée. À titre d'exemple, les éléments anglais tels *right now*, *sorry*, *dude*, *probably*, *way off*, *call centre*, etc. sont purement et simplement neutralisés dans la langue d'arrivée. Le même constat est valable pour la traduction en [36b] du texte chiac présenté en [36a] où il est question, comme dans les exemples en [35a et 35b], d'une conversation entre Acadieman, le superhéros d'une bande dessinée, et un client.

¹⁰² « I don't care » constitue un ajout ou un étoffement.

[36a] – TS :

Acadieman : Acadieman à l'appareil. Please sois nice avec moi.

English Caller : O.K. You listen to me! Your company has screwed me over so many times so I want answers. And I want them now.

Acadieman : Euh, O.K. But/

English Caller : I'll kick your butt if you don't tell me if my claim was approved. You guys lost my package.

Acadieman : Es-tu sur un cell phone?

English Caller : Yes, I am. What's it to you?

Acadieman : Es-tu en train de driver ?

English Caller : Yes, I'm driving. I'm a very busy man. And I don't have time to talk with some idiot who can't tell me if my claim has been approved or not

Acadieman : C'est right dangereux, ça.

English Caller : Listen bub, if I want your opinion, I'll bat it outta ya ... Ahh !

Acadieman : Je t'ai dit ! (Corpus Comeau et King 2011 : 192-193).

[36b] – TC :

Acadieman : Acadieman here. Please be nice to me.

English Caller : O.K. You listen to me ! Your company has screwed me over so many times so I want answers. And I want them now.

Acadieman : O.K. But/

English Caller : I'll kick your butt if you don't tell me if my claim was approved. You guys lost my package.

Acadieman : Are you on a cell phone ?

English Caller : Yes, I am. What's it you ?

Acadieman : Are you driving ?

English Caller : Yes, I'm driving. I'm a very busy man. And I don't have time to talk with some idiot who can't tell me if my claim has been approved or not.

Acadieman : That's really dangerous.

English Caller : Listen bub, if I want your opinion, I'll beat it outta ya ... Ahh !

Acadieman : I told you so ! (Comeau et King 2011 : 192-193).

Il est intéressant de constater qu'outre les éléments du chiac relevant de l'anglais qui ont été systématiquement neutralisés dans la langue d'arrivée en [36b], les traducteurs Comeau et King ont repris in extenso en [36b], sans la moindre altération typographique, tous les propos anglais du client anglophone dans le texte cible, renforçant ainsi le caractère « homogénéisant » de la traduction.

L'examen de notre corpus révèle des cas de neutralisation lors de la traduction du camfranglais vers l'anglais, comme l'attestent les exemples en [37b], [38b] et [39b] ci-dessous.

[37a] – TS : L'Italie est comme tu l'as lep à ta **last visit**¹⁰³ (Corpus Nchare 2010).

[37b] – TC : Italy is the way you left it during your **last visit** (Nchare 2010 : 8).

[38a] – TS : Tout le monde **hate me**, wey I no know (Corpus Niba Ngwa 2007).

[38b] – TC : Everybody **hates me**, I don't know why (Niba Ngwa 2007 : non paginé).

[39a] – TS : **Tomorrow**, je suis au school (Corpus Kouega 2013 : 51).

[39b] – TC : I 'll be in school **tomorrow** (Kouega 2013 : 51).

La traduction des énoncés [37a], [38a] et [39a] indique que les éléments provenant de la composante linguistique anglaise, notamment « last visit », « hate me » et « tomorrow » n'ont pas à proprement parler été traduits. Ils ont tout simplement été transposés tels quels dans la langue d'arrivée. Comme il a été souligné plus haut, le fait que ces termes et segments de phrase anglais ne soient pas marqués par une forme de démarcation typographique dans la langue d'arrivée contribue davantage à homogénéiser la traduction anglaise, tout en masquant du même coup l'hétérolinguisme du texte de départ. Toutefois, il existe également des cas où la traduction préserve certains éléments propres à la langue et à la culture du texte source, débouchant ainsi sur des situations d'exotisation.

6.1.2.4. Exotisation et ajout d'informations supplémentaires

L'examen de notre corpus montre que même si les traducteurs de textes non littéraires chiacs et camfranglais ont recours dans leur immense majorité à la stratégie de normalisation de ces deux hybrides au cours de l'opération traduisante, il existe de rares

¹⁰³ Les caractères gras sont de notre fait.

cas d'exotisation lors de la traduction vers l'anglais. En effet, l'exotisation se manifeste dans notre corpus par la présence dans la langue cible d'éléments linguistico-culturels issus du texte source, comme en témoignent les exemples en [40a] et [40b] ci-après :

[40a] – TS : Le First Superhero acadien (ouèlle sort of ...), le café é à Acadieman ce que le spinach é à Popeye. [...]. Cé favorite foods sont dés tétines de souris, la posse-pierre, dés pètes de sœurs, **dés poutines à trou, dés poutines (acadiennes)**¹⁰⁴, dés fried piss-clams, du houmar, pis du chiar (Corpus Comeau et King 2011: 186).

[40b] – TC : The First Acadian Superhero (well, sort of ...) coffee is to Acadieman as spinach is to Popeye. [...]. His favourite foods are samphire, goose tongue, nuns' farts, **des poutines à trou, des poutines (acadiennes)**, fried soft-shell clams, lobster, and rappie pie. (Comeau et King 2011 : 186).

La stratégie traductionnelle d'exotisation se manifeste en [40b] par la non-traduction d'éléments culturels représentant deux spécialités culinaires acadiennes, à savoir les « poutines à trou » et les « poutines acadiennes ». D'ailleurs, dans un souci d'explication de cette stratégie de traduction, les traducteurs Comeau et King ont recours à une autre stratégie traductionnelle, à savoir l'ajout d'informations supplémentaires. En effet, dans des notes de bas de page qu'ils fournissent en appui à leur non-traduction ou plus exactement à l'emprunt de ces éléments culturels, ils soulignent que :

These are all traditionnal Acadian dishes. There is no English translation for *poutines acadiennes*, an Acadian meal typically associated with Moncton, which is made of boiled, meat-filled potato balls or for *poutines à trou*, an Acadian pastry made with, such as apples and raisons, with a distinctive hole ("trou") on top, served with a sweet sauce. *Le chiar* (rappie pie) is a grated potato dish. (Comeau et King 2011 : 186)

Le choix de Comeau et King de recourir à l'emprunt et à l'ajout de notes de bas de pages comme stratégies traductionnelles dans le but de mieux rendre compte des éléments culturels canadiens dépourvus d'équivalents dans la langue/culture cible nous semble

¹⁰⁴ Les caractères gras en [40a] et [40b] sont de notre fait.

particulièrement intéressant. Ce procédé traductionnel a le mérite non seulement de faire connaître certaines représentations culturelles du texte source dans le texte d'arrivée, mais aussi de permettre d'éviter de produire des traductions approximatives à l'instar de celles présentées en [43b], [44b] et [45b] ci-dessous (relatives au camfranglais) et qui, loin de participer à la compréhension du sens du texte source, le brouillent davantage.

[41a] – TS : Nous sommes **go** au bar et on a chop le fish et le **bobolo** (Corpus Kouega 2013).

[41b] – TC : We went to an off-licence and we ate some fish and wrapped **cassava paste** (Kouega 2013 : 144).

[42a] – TS : How tu put les **kaba** tous les jours et tu ne put plus les jeans, no ? (Corpus Kouega 2013: 195).

[42b] – TC : How come you put on **gowns** every day and not jeans any more (Kouega 2013: 195).

[43a] – TS : Je ne l'ai même plus reconnu quand il a put le **gandura** (Corpus Kouega 2013).

[43b] – TC : I did not recognize him when he put on a **gown** (Kouega 2013 : 195).

La traduction de l'élément culturel « bobolo » par « cassava paste » nous semble particulièrement vague dans la mesure où le public n'ayant aucune connaissance des spécialités culinaires camerounaises ne saura pas que la pâte de manioc dont il est question doit être bouillie avant d'être servie. De même, le fait de traduire indifféremment « kaba », sorte de robe ample typiquement camerounaise portée par des femmes, et « gandura », tunique très ample et sans manches portée par des hommes dans la région sahélienne d'Afrique de l'Ouest et du Centre (à ne pas confondre avec la « gandoura », vêtement unisexe populaire en Afrique du Nord et au Moyen-Orient), par « gown » pose également problème dans le sens où toute personne étrangère à ces genres de vêtements aurait tort de penser qu'il s'agit du même type de vêtement. D'où la nécessité de fournir de brèves notes de bas de page ou des explications supplémentaires sous la forme de

gloses interlinéaires, par exemple, pour mieux rendre compte du sens de ces éléments culturels.

Après avoir consacré la première partie de ce chapitre aux stratégies de traduction des textes non littéraires, il importe à présent d'examiner celles des textes littéraires.

6.2. Le chiac et le camfranglais en traduction littéraire

Hormis le recueil de poèmes *Speak camfranglais pour un renouveau ongolais* de Vakunta (2014), les romans *Je parle camerounais. Pour un renouveau francofaune* de Fouda (2001), *Moi Taximan* de Kuitche Fonkou (2001), et dans une certaine mesure *Temps de chien* de Nganang (2001), rares sont les productions littéraires d'écrivains camerounais qui donnent à voir le recours au camfranglais. De ces quatre titres, seul *Temps de chien* a été traduit, en anglais plus précisément. Cependant, procéder à un examen des stratégies de traduction utilisées dans *Dog Days* (2006), la traduction anglaise de ce roman, nous semble peu pertinent compte tenu de l'utilisation épisodique et occasionnelle du camfranglais dans cet ouvrage. En lien avec cette question, de Féral (2012 : 31) relève justement, pour le déplorer, le fait qu'au Cameroun il suffit parfois qu'un auteur fasse usage de quelques lexèmes relevant du camfranglais dans son roman pour que ce dernier soit considéré comme un livre rédigé en camfranglais. À titre d'exemple, la linguiste cite le cas du roman *Je vous souhaite la pluie* (2005) de la Franco-camerounaise Tchoungui « dont il a été dit [à tort] sur Internet et dans *Cameroon Tribune* qu'il était écrit en camfranglais ». Pourtant, poursuit-elle, ce roman ne compte « qu'une dizaine de lexèmes [...] (emprunts au pidgin et/ou à l'anglais notamment), dans ce livre de 208 pages » (de Féral 2012 : 31).

S'agissant du « chiac littéraire », la situation est bien plus différente de celle du canfrançais. Il existe quelques romans d'auteurs acadiens disponibles en traduction anglaise qui donnent à voir une utilisation par ces écrivains du vernaculaire chiac du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. Il s'agit des romans *Moncton Mantra* (1997) de G. Leblanc (1997) ; *Pas pire* (1998), *Un fin passage* (2001), *Petites difficultés d'existence* (2002) et *Pour sûr* (2011) de F. Daigle. Le choix de ces titres, nous l'avons déjà souligné, s'explique par le fait qu'ils représentent à notre connaissance les romans dans lesquels le chiac est utilisé à des degrés divers, et ces romans sont également disponibles en traduction. De plus, ces productions romanesques sont l'œuvre d'auteurs qui occupent une place de choix dans la littérature acadienne. Si Bourque (2015, paragr.1) voit en Daigle la « principale représentante du postmodernisme en littérature acadienne », Leclerc (2007) considère G. Leblanc comme étant le représentant de la littérature acadienne moderne. À propos de cet écrivain, elle déclare :

Défenseur et représentant de la littérature acadienne moderne, Leblanc a contribué au développement de cette littérature, notamment en encourageant la formation d'une relève qui se revendique de son influence. Il est tout autant une voix unique au sein des lettres acadiennes, une voix aussi solitaire et fragile qu'elle n'est festive, rassembleuse et visionnaire (2007 : 110).

Il est intéressant de souligner le fait qu'avant d'être romanciers, Daigle et G. Leblanc ont été respectivement dramaturge et poète. Seul roman de G. Leblanc (2012), *Moncton Mantra*, œuvre à forte charge autobiographique, raconte en sept chapitres, dans une démarche essentiellement linéaire, la longue et éreintante marche vers la création littéraire entreprise par Alain Gautreau, le personnage principal et *alter ego* de l'auteur-narrateur G. Leblanc. En réalité, le protagoniste éprouve une espèce d'insécurité linguistique qui l'amène à douter sérieusement de sa capacité à mener à bien son projet

d'écriture, dans un univers romanesque qui n'est pas sans rappeler le contexte sociolinguistique acadien en général, et celui du Sud-Est du Nouveau-Brunswick en particulier. Ce contexte est marqué par une porosité linguistique qui se traduit par la cohabitation du français acadien traditionnel, de l'anglais, langue dominante, du français standard et surtout du chiac ; ce vernaculaire étant exclusivement utilisé dans les passages dialogaux, dans un roman rédigé entièrement en français standard (Biahé 2012). Les romans de F. Daigle, eux aussi, cantonnent le chiac dans les dialogues, tandis que la langue de la narration est assurée en français standard. Premier roman dans lequel cette écrivaine acadienne a recours au chiac, *Pas pire* (1998), dont l'histoire se déroule à Dieppe, une banlieue de la région métropolitaine de recensement (RMR) de Moncton, raconte l'histoire de l'auteure-narratrice, en l'occurrence F. Daigle, atteinte d'agoraphobie, cette peur des grands espaces qui la hante tout au long du roman. En effet, l'héroïne est une écrivaine qui vient de publier un livre qui a séduit un réalisateur français, lequel l'invite à Paris pour participer à « Bouillon de culture », une grande émission de télévision présentée par le très célèbre Bernard Pivot, homme de lettres et des médias français. Dans un premier temps, l'auteure-narratrice se montre particulièrement réticente à l'idée d'accepter cette invitation. Toutefois, elle parviendra à transcender ses phobies en se rendant effectivement à Paris. Son passage sur les plateaux de Bernard Pivot se révélera un succès retentissant, et l'émission sera même diffusée en Acadie, faisant ainsi de la narratrice-écrivaine une grande vedette.

Pas Pire relate aussi l'histoire de deux jeunes acadiens, Terry Thibodeau et Carmen Després, dont la rencontre amoureuse a lieu sur les berges de la rivière Petitcodiac, à Dieppe. Amoureux l'un de l'autre, Carmen annonce à Terry qu'elle est

enceinte de lui, et vers la fin du roman on apprend que le couple projette de faire un voyage en France ou en Louisiane. Ce couple, qui s'exprime en chiac, mais aussi en français acadien traditionnel, ne quittera plus l'univers des quatre derniers romans « daigliens » étudiés dans cette thèse et au sein desquels il occupera une place centrale. C'est ainsi qu'on retrouvera ces deux jeunes gens dans *Un fin passage* (2001), livre centré aussi sur Terry et Carmen, partis pour la France, comme ils se l'étaient promis dans le roman précédent, à la découverte du delta du Rhône. Par ailleurs, l'ouvrage relate les déboires de plusieurs autres personnages qui peuplent l'univers romanesque de *Pas pire* et qui sont aux prises avec les vicissitudes de la vie, mais qui, à la fin du roman, parviennent quand même à retrouver la joie de vivre, comme pour faire écho à l'une des principales leçons à retenir de la lecture de ce roman : « La joie peut exister quand même. Il faut savoir la trouver. » (F. Daigle 2001 : 88). Dans ce roman aussi, le chiac est utilisé par les deux personnages principaux, Carmen et Terry. Cependant, ce vernaculaire n'est pas au centre de la trame narrative du livre. En revanche, il ne tardera pas à le devenir dans le roman suivant, *Petites difficultés d'existence*.

Cet ouvrage dont l'action se déroule dans la ville de Moncton met en exergue les deux personnages principaux de l'univers romanesque daiglien, notamment Carmen et Terry, qui se sont définitivement installés à Moncton après avoir séjourné en Europe. Devenus adultes et parents d'un enfant, Étienne, les deux protagonistes se joignent à Zed, un ami du couple, ainsi qu'à d'autres amis, dont Lionel Arsenault et Pomme, pour rénover une vieille bâtisse en vue d'en faire un centre culturel et des lofts (Biahé 2011). En réalité, *Petites difficultés d'existence* (PDE) constitue le troisième né d'une quadrilogie romanesque dans laquelle F. Daigle a expressément recours au chiac,

en particulier dans les passages dialogaux. Si dans *Pas pire* (1998) on note un emploi assez limité du chiac, et dans une certaine mesure dans *Un fin passage* (2001), c'est dans « PDE », et surtout dans *Pour sûr* (2011) que le recours au vernaculaire atteint des niveaux jamais égalés dans l'œuvre de F. Daigle. Tout comme PDE, l'action de *Pour Sûr* se déroule à Moncton. Dans ce roman aussi, F. Daigle présente le contexte sociolinguistique du Sud-Est du Nouveau-Brunswick marqué par le contact de langues. À travers les expériences de ses personnages, la romancière livre aux lecteurs le vécu des Acadiens de la région de Moncton qui évoluent dans un univers où l'anglais international (langue majoritaire), le français international et le français acadien traditionnel se côtoient. Le chiac occupe une place centrale dans ce roman de 1728 fragments répartis sur 144 chapitres de 12 fragments chacun. Dans *Pour Sûr*, la romancière acadienne met en évidence des personnages qui s'expriment en chiac. Par le biais de ces derniers, elle dépeint le quotidien des Acadiens de la région de Moncton qui ont des attitudes ambivalentes à l'égard du parler hybride. D'une part, l'auteure présente des personnages qui affichent un comportement de mépris vis-à-vis du chiac. D'autre part, F. Daigle crée des personnages qui sont des défenseurs de ce parler et qui trouvent dans cet hybride linguistique un vernaculaire original, car propre à une communauté précise et porteur de son identité. Bref, la question de la langue est au cœur de la trame narrative de ce roman. Comme le souligne Grenier (2014 : 141), cette œuvre est axée « sur les livres et les mots qui les constituent ». Quelles stratégies les traducteurs Elder et Majzels, respectivement du seul roman de G. Leblanc et des quatre livres daigliens étudiés dans cette thèse, adoptent-ils pour traduire l'hétérogénéité caractéristique du vernaculaire chiac ? Pour répondre à cette question, l'analyse se concentrera tour à tour sur les procédés dits de neutralisation, de normalisation et d'exotisation.

6.2.1. Neutralisation du parler hybride

L'analyse des stratégies adoptées dans notre corpus révèle que le procédé traductionnel de « neutralisation » du vernaculaire chiac du Sud-Est du Nouveau-Brunswick est utilisé, à des degrés divers, dans les versions anglaises des cinq romans qui composent notre corpus, comme en témoignent les exemples en [44b], [45b], [46b], [47b] et [48b] ci-dessous.

[44a] – TS : C'est de la *bullshit*! T'es capable de faire mieux que ça. Je le sais. Pourquoi t'écris sur Moncton ? C'est pas un sujet, ton *trip* acadien. *It's for the birds ! Ça te hold back!* (G. Leblanc : 2012 : 107).

[44b] – TC : It is **bullshit**! You could do a lot better, I know it. Why d'you write about Moncton? It's not a subject. There's nothing to say about it. What is it with this Acadian trip of yours? It's for the birds. It's going to hold you back ! (G. Leblanc 2001 : 85).

[45a] – TS : Terry ne manquait pas de sens pratique. As-tu changé de *brand* ? (F. Daigle 2002: 35).

[45b] – TC : Terry was not without his practical side. Have you changed **brands**, then ? (F. Daigle 2004 : 25).

[46a] – TS : Ãs lōng que ça compte en queque temps, je crois ben (F. Daigle 2011 : 24).

[46b] – TC: So long as it adds up sometime, I suppose (F. Daigle 2013: 16).

[47a] –TS : Des fois c'est de même. When you gotta go, you gotta go (F. Daigle 2001: 118).

[47b] – TC : That's how it is sometimes. **When you gotta go, you gotta go** (F. Daigle 2002 : 101).

[48a] – TS : Si je savais c'est quoi ta *business*, je pourrais mieux t'aider (F. Daigle 1998 : 53).

[48b] – TC : If I knew what business you were in, I might have be able to help you (F. Daigle 1999 : 42).

Dans l'énoncé en [44a], on constate que l'effet de traduction « bullshit » qui apparaît en italique dans l'original est reproduit tel quel dans la langue d'arrivée en [44b], à la seule différence que, sur le plan typographique, l'italique disparaît de la langue cible. Cette stratégie de neutralisation de la trace visible issue de la composante anglaise participe d'une certaine forme d'homogénéisation du texte d'arrivée dans le sens où le caractère hétérogène du texte du départ auquel l'effet de traduction sus-cité contribuait a été purement et simplement neutralisé dans le texte anglais. Ainsi, le lecteur anglais monolingue qui lit la traduction anglaise de cette phrase en [44a], tirée de *Moncton Mantra*, ne saura pas que l'original comportait déjà le mot « bullshit ». Comme nous l'avons déjà indiqué, la stratégie de « neutralisation » est généralement utilisée en traduction lorsque la langue vers laquelle on traduit se trouve en même temps être une composante linguistique du texte hybride source. Le même commentaire est valable pour les effets de traduction « brand » en [45a] et « business » en [48a], lesquels ont été repris tels quels dans le texte anglais, sans les italiques pourtant présents dans les deux énoncés de départ, tirés respectivement de *PDE* et *Pas pire*. La traduction de la trace visible « Æs lōng » en [46a] nous semble particulièrement intéressante à maints égards. Dans le roman *Pour sûr*, Daigle introduit pour la première fois dans son œuvre romanesque une nouveauté sur le plan graphique et même orthographique, à savoir l'utilisation du tilde sur les voyelles ã, ë, ï, õ, ù des noms anglais que l'auteure recommande, par le biais de la voix narratrice, de prononcer à l'anglaise : « Le tilde, explique-elle, sert à distinguer les mots prononcés en anglais des mots prononcés en français » (F. Daigle 2011 : 438). Certes, ce signe diacritique n'existe ni en anglais ni en français, ce qui en soi participe d'une certaine exotisation sur le plan graphique, mais étant donné que les chiacophones sont en général des personnes bilingues capables de passer allègrement du français à

l'anglais et vice versa, la présence des tildes dans *Pour sûr* renvoie à une fonction référentielle en ce sens qu'elle permet de rendre compte du contexte sociolinguistique acadien en général et de « [l]a situation linguistique monctonienne [...] marquée par son bilinguisme et son hétérogénéité linguistique » (A. Boudreau 2014 : 181) en particulier. Par conséquent, le retrait des tildes de la traduction anglaise et leur neutralisation dans le texte d'arrivée « So long » ne permet pas de rendre entièrement compte du message qu'a voulu transmettre l'écrivaine. Bien plus, contrairement aux romans ayant précédé *Pour sûr*, dans lesquels F. Daigle a systématiquement recours à des formes de démarcation comme l'italique pour mettre en exergue des mots chiacs issus de la composante anglaise, le dernier roman de la romancière donne à voir le non-recours à l'italique, permettant ainsi de mettre sur un pied d'égalité le chiac et le français standard dans le but de rééquilibrer le rapport de force entre ces deux langues. Cependant, ce rapport de force est neutralisé en traduction par son maintien et la non-altération de la trace visible « so long » en [46b]. Enfin, l'effet de traduction « When you gotta go, you gotta go » dans l'énoncé en [47a] extrait du roman daiglien *Un fin passage* est également repris intégralement dans la langue d'arrivée sans aucune modification d'ordre typographique, renforçant ainsi la neutralisation du caractère hétérogène que la présence de cette trace visible imprimait dans la langue d'arrivée.

Outre la « stratégie de neutralisation » des traces visibles ou effets de traduction, la traductrice du roman de G. Leblanc et celui de F. Daigle ont eu recours au procédé traductionnel de « normalisation » du vernaculaire chiac lors de la pratique traduisante.

6.2.2. Normalisation du parler hybride

L'exploitation de notre corpus littéraire chiac révèle que les traducteurs ont également recours à la stratégie de normalisation de ce parler au cours de l'opération traduisante. Les exemples en [49b], [50b] et [51b] ci-dessous permettent de mieux rendre compte de cette approche traductionnelle.

[49a] – TS :

- Belle **shotte** !
- **D'où c'est que t'as ressourdu** ? Je t'ai pas vue venir.
- Awh ? Comme ça tu me **watchais** ?
- Je voulais une bière tout d'un coup.
- Quelle façon ?
- Awh, **j'sais pus. Y en a assez** de façons, **asteure**. Apporte ça que tu peux, ça me fait pas de différence (F. Daigle 1998 : 98).

-

[49b] – TC :

- Nice **shot** !
- **Where did you come from** ? I never saw you coming.
- Oh ? So, **you were looking out for me, were you** ?
- I wanted a beer all of a sudden.
- And what sort of beer ?
- Oh, **I don't know. There're** too many sorts **these days** why don't you just bring me what you like, makes no difference to me (F. Daigle 1999 : 83-84).

Dans l'énoncé en [49a] qui met en scène Carmen et Terry en pleine conversation dans un salon de billard, F. Daigle a recours à la francisation des mots anglais tels « shot » qui devient « shotte » et le verbe « watch » qui, sur le plan morphologique, se voit accoler la terminaison de la première personne des verbes français à l'imparfait. Par ailleurs, F. Daigle utilise des termes et expressions ressortissant au français acadien traditionnel comme *asteure* qui signifie *maintenant*, ou des archaïsmes comme *ressourdu*, participe passé du verbe acadien *ressourdre* qui signifie *réapparaître, arriver, surgir*, etc.

(Brasseur¹⁰⁵ 2001 : 395). La traduction anglaise en [49b] de cet énoncé tiré de *Just fine* normalise systématiquement le vernaculaire chiac. Autrement dit, le traducteur, Majzels, a eu recours à l'anglais international pour traduire ce dialogue. C'est ainsi que des termes tels *shotte*, *ressourdu*, *wachais*, *asteure*, y compris des formes relevant de l'oralité comme *j'sais pus* et *y en a assez* sont respectivement traduites en anglais au moyen de l'anglais international par *shot*, *Where did you come from, you were looking out for me, were you, these days*, et *I don't know* et *There're*. Ce commentaire est valable à biens des égards pour l'exemple en [50a] et sa traduction en [50b] ci-dessous.

[50a] – TS :

- Pourquoi c'est encore qu'**y faullait** passer par Londres ?
- C'était plus **cheap** pour les billets ouverts.
- C'est vrai. T'es **smarte** pareil d'**ouère** toute démêlé ça pis de nous avoir rendus jusqu'à **icitte**.
- Quand c'est qu'on va à Arles ?
- J'ai pas encore fini de regarder à ça. Peut-être qu'n commencera à Lyon. Ça presse pas, ein? J'aime comme ça icitte.
- Faudrait peut-être pas espérer trop longtemps. On pourra tout le temps **venir back** icitte. Après le delta, je veux dire.
- Ça serait bon une cigarette juste **asteure**, ein ?
- Crisse oui. (F. Daigle 2001 : 73-74).

[50b] – TC :

- And tell me again, why was it **we had to** go through London instead of coming straight **here** ?
- It was **cheaper** for the open tickets, wasn't it ?
- Right. Aren't you the **clever** one **to have** unscrambled all that and got us all the way here.
- And when are we off to Arles, then ?
- I'm not done working that out. Might be we'll start at Lyons. And what's your great hurry? I like it fine right here.
- Might be we shouldn't **hold off** too long. Anyway, we can **come back** here anytime, can't we ? After the delta, I mean.
- A cigarette'd be nice right about **now**, would'nt you say ?

¹⁰⁵ Dans son *Dictionnaire des régionalismes du français de Terre-Neuve*, Brasseur (2001 : 395) fait valoir que le verbe *ressourdre* « a disparu de la langue de référence depuis le 17^e siècle, mais est attesté en France dans les parlers de Normandie, de Haute-Bretagne et du maine [...]. On le trouve aussi dans l'ensemble des parlers du Canada avec l'emploi "arriver, revenir, apparaître, surgir". »

- Oh, Lord, yes (F. Daigle 2002 : 62-63).

Outre l'adverbe *asteure* déjà cité en [49a] et également présent dans l'énoncé [50a], extrait du roman *Un fin passage*, F. Daigle fait usage dans l'exemple en [50a] d'emprunts au français acadien traditionnel, notamment sur les plans phonologico-phonétique et lexico-syntaxiques. En ce qui a trait au premier aspect, c'est-à-dire phonologico-phonétique, notons à titre d'illustration rapide les exemples tels *y faullait* et *aouère*. Reprenant à son propre compte King (2000 : 47) et Péronnet (1989 : 142), Trerice (2016 : 28) fait remarquer qu'en français acadien, les pronoms « il, ils et lui sont souvent prononcés comme [j] devant une voyelle, comme Ben, il [j] a dit à sa mère, et [i] devant une consonne, comme dans ils [i] viennent tantôt, il [i] va venir tantôt ». La présence de la forme « y », prononcée [i], qui précède la forme verbale « faullait » correspond parfaitement à la description ci-dessus. S'agissant de la forme « faullait », attestée également en français acadien, Bénéteau (2010 : 143) fait valoir que « quand le locuteur dit « " il faullait " au lieu de *il fallait*, il s'agit plus d'une question de prononciation. Le parler populaire, cherchant à simplifier la langue, régularise la forme de l'imparfait sur le modèle de il faut, il faudra, il faudrait. » En ce qui a trait à la forme « aouère », Trerice (2016 : 28), citant Luci (1972 : 86), observe que « [l]a suite de sons [war] devient [wɛ:r] dans certains mots, tels que avoir [avwar] qui se réalise [awɛ:r] ». Dans la traduction anglaise de l'énoncé [50a], toutes ces particularités phonético-phonologiques du français acadien ont purement et simplement été remplacées par leurs équivalents en anglais international. C'est ainsi que, *y faullait*, *aouère* et *espèrer* deviennent respectivement *we had to*, *to have* et *hold off*.

Le deuxième volet de la normalisation qui porte sur le lexique et la syntaxe donne également à voir le recours au français international lors de la traduction de termes chiacs

issus de l'emprunt au français acadien (comme *icitte*), ou à l'anglais (notamment *cheap*), y compris des termes anglais ayant fait l'objet d'une francisation en chiac (par exemple *smarte*), ainsi que la présence du verbe à particule *venir back*, une construction syntaxique propre au chiac. C'est ainsi que *cheap*, *icitte*, *smarte* et *venir back* ont été systématiquement normalisés dans le texte anglais, devenant respectivement *cheaper*, *now*, *smart* et *comme back*. La traduction en [51b] de l'énoncé [51a] révèle un autre type, bien particulier, de normalisation du vernaculaire.

[51a] – TS :

- Qu'est-ce que tu dirais qu'on *skip* **Nouël** ?
- *Skipper* Nouël ?!?! T'es pas ben !
- Je veux dire qu'on devrait commencer notre propre Nouël, à la place de courir dans ta famille pis après ma famille. On est notre *own* famille asteure, non ? (F. Daigle 2002 : 47).

-

[51b] – TC :

- WHAT DO YOU say we skip **Christmas** ?
- Skip Christmas ? Are you mad ?
- I mean, we ought to start our own Christmas, instead of going over to your folks, and then over to mine. Haven't we got our own family now ? (F. Daigle 2004 : 35).

En effet, la stratégie de normalisation du chiac dans la traduction en [51b] de l'énoncé [51a], tiré de *Petites difficultés d'existence*, révèle que dans le texte de départ, F. Daigle a utilisé entre autres une particularité phonétique propre aux parlers acadiens, en l'occurrence l'ouïsme, phénomène qui consiste en une fermeture vocalique devant une consonne nasale. Plus exactement, cette notion, fait valoir Ryan (2003 : 126), désigne la « neutralisation des oppositions /ɔ/ ≠ /o/ ≠ /u/ au profit de cette dernière voyelle, réalisée [u] ou [ʊ], devant l'une des consonnes nasales /m/, /n/ ou /ŋ/ ». Toutefois, ce phénomène s'observe aussi dans un certain nombre de mots, comme le fait remarquer Papen (2004 : 117) : « En français acadien, on sait que /o/ ou /ɔ/ se prononce [ʊ] devant une consonne nasale (" pomme " [pʊm]) et **dans un certain nombre de mots comme " chose " » ou " »**

grosse¹⁰⁶ ". » On pourrait ajouter aux mots ‘choses’ et ‘grosse’ de la lexie *Noël* en [51a]. Dans cet énoncé le mot *Noël* en français international se prononce *Nouël* en français acadien, le son [ɔ] ouvert devenant [ʊ] au contact de la consonne nasale [n]. Dans la traduction en [51b], force est de constater que le phénomène d’ouïsme présent dans le mot *Nouël* a été normalisé dans le texte anglais, le traducteur ayant eu recours à l’équivalent de ce terme en anglais international, à savoir ‘Christmas’.

En plus de la normalisation, les traducteurs de notre corpus littéraire ont aussi recours à la stratégie d’exotisation.

6.2.3. Exotisation du texte cible

L’examen des stratégies de traduction utilisées par les traducteurs de notre corpus littéraire chiac révèle que l’exotisation est particulièrement présente dans les traductions des deux derniers romans de F. Daigle, notamment *Petites difficultés d’existence* et *Pour sûr*. Les exemples en [52b] et [53b] permettent d’illustrer ce procédé traductionnel.

[52a] – TS :

- **C’est great! C’est just great!**

- Je sais pas si je suis fatiguée ou quoi ... Me semble qu’y’a trop de quoi qui va.

- *Worry* pas, ma belle ! Juste *worry* pas, tout’ va *right* ben aller ! Tu vas voir. (F. Daigle 2002 : 64).

[52b] – TC :

- **C’est great ! C’est just great !**

- I don’t know if I’m tired or what ... Seems like there’s too much happening.

- Don’t worry **Belle** ! Just worry pas, everything’s going to turn out fine ! You’ll see. (F. Daigle 2004 : 48).

Comme le montre la traduction en [52b] du fragment de texte [52a], le traducteur a recours à la stratégie d’exotisation, qui se manifeste par l’inscription dans la langue d’arrivée d’éléments linguistiques issus du texte source tels que la double présence du

¹⁰⁶ Nous soulignons.

pronom démonstratif français « c'est », ainsi que du syntagme « ma belle », exprimant l'affection, même s'il convient de souligner au passage que Majzels, le traducteur, élimine du texte cible l'adjectif possessif « ma » qui fait pourtant partie intégrante de cette locution. Contrairement à F. Daigle, il met la majuscule à « Belle », une façon également d'attirer l'attention du lecteur monolingue anglais sur l'« étrangeté » de ce terme. Il est intéressant de constater que dans l'énoncé de départ, tiré de *Petites difficultés d'existence*, la romancière acadienne met systématiquement en italique les termes ou expressions qui ne relèvent pas du français international ou de l'acadien traditionnel. C'est ainsi que tous les emprunts à l'anglais sont toujours marqués par ce signe typographique, comme s'il s'agissait pour F. Daigle de « faire ressortir [ces] mots, d'attirer l'attention sur eux, de les distinguer du reste du texte »¹⁰⁷. Force est de constater que le traducteur va à l'encontre de la démarche adoptée par l'auteure vis-à-vis des traces visibles en s'abstenant de mettre en italique ces effets de traduction, notamment « c'est » et « Belle » dans la traduction anglaise. Ce faisant, la traduction anglaise semble rétablir le rapport de force, ne serait-ce que symbolique, entre l'anglais, langue majoritaire dans le contexte sociolinguistique acadien, et le français minoritaire. Une autre forme de stratégie d'exotisation, fondée sur l'équivalence, est également mobilisée dans *For Sure*, la traduction anglaise du dernier roman de F. Daigle, comme nous le montre la traduction en [53b] du passage [53a] ci-dessous.

[53a] – TS : **Quoisse que** je faisais par là ? **J'ōperatais** une machine à couper des **pūzzles**. J'étais dans une petite **bōoth** avec un gros **mōnitor bût** vraiment c'était comme si que je **drīvais** un **lāwnmotor** dans un champ. Je faisais toutes sortes de tournures pour faire le tour des morceaux. Au commencement, ça me donnait mal

¹⁰⁷ <http://www.btb.termiumplus.gc.ca/redac-chap?lang=fra&lettr=chapsect5&info0=5> (site consulté le 3 mai 2016).

au cœur. Le plan était tracé d'avance sus le **mōnitor**, j'avais **yinque** besoin de le suivre. Tu me crois pas ? Demande à Tony **icitte**. Ein Tony ? (F. Daigle 2011 : 13).

[53b] – TC : **Wot** was I **doin** down **der** ? **Workin'** a machine wot cuts puzzles is wot. **Dey** had me in a wee both **wid** a great big screen, but sure an' twas like I's **drivin'** a lawnmover in a filed. I was twisin' an' turnin' to cut around dose pieces. In the **beginnin'** I don't mind **tellin'** ya, it gave me de heebies. De design was all laid out on the screen; I only had to follow it. Ya don't believe me? Ask Tony over der. Eh, Tony? (F. Daigle 2011 : 5).

Dans l'extrait en [53a], les éléments qui composent le chiac, notamment les emprunts à l'acadien traditionnel tels « quoisse que », « yinque », « icitte », à l'anglais comme « pūzzles », « bōoth », « mōnitor », « bût », « lāwnmotor », et les angliscimes francisés tels que « J'ōperatais », « drīvais » sont traduits en anglais au moyen de l'« eye dialect », une espèce d'anglais non standard, qui tente de recréer dans la langue d'arrivée l'hétérogénéité du texte de départ. Comme manifestation de cette forme d'oralité, Majzels emploie dans la traduction en [53b] des formes non standardisées, régulièrement rencontrées dans ce type de parler, à savoir « wot » au lieu de « what » en anglais international. On note aussi l'abandon de la consonne nasale dorso-vélaire /ŋ/ dans les lexies telles que « doin », « workin », « drivin », « turnin », « beginnin », « tellin ». Majzels a aussi recours à la substitution des fricatives inter-dentales sonore /ð/ et sourde /θ/ par la consonne occlusive apico-dentale /d/ dans l'adverbe « there » et la préposition «with» qui deviennent respectivement « der » et « wi ». À première vue, on pourrait penser que la traduction de Majzels relève d'une stratégie homogénéisante ou assimilationniste dans le sens où, même si le traducteur utilise une langue pouvant être défamiliarisante pour le lecteur du texte cible, il n'en demeure pas moins que le caractère dépaysant de sa traduction provient non pas de la langue source, comme c'est généralement le cas, mais plutôt de la langue cible, étant donné que l'emploi de l' « eye

dialect » en [53b] se manifeste surtout dans la traduction, comme d'ailleurs dans la traduction anglaise des dialogues en chiac présents dans *Pour sûr*, par une sorte d'écart par rapport à l'anglais international et non au texte de départ dont les représentations linguistico-culturelles sont absentes de la traduction anglaise. Cependant, une observation attentive de la stratégie traductionnelle de Majzels permet d'affirmer qu'elle comporte une visée non assimilationniste dans la mesure où, par analogie au commentaire de Lane-Mercier (2011 : 164) concernant la retraduction du roman *Le Cassé* de Renaud (1964) traduit en anglais sous le titre *Broke City* (1984), la traduction anglaise s'appuie sur un «niveau de langue, qui loin de rassurer le lectorat anglo-canadien, l'oblige à faire face, à l'instar de l'original – marqué par la présence du joul --, à des phénomènes de marginalisation, de stigmatisation et de dépossession qui existent non pas uniquement chez les autres, mais également chez soi » (Lane-Mercier 2011 : 164). D'ailleurs, dans une entrevue qu'il a accordée à Leclerc (2013) au sujet de sa traduction anglaise de *Pour Sûr*, Majzels affirme avoir inventé une langue dans le but de ne pas normaliser le chiac utilisé par F. Daigle.

I needed a more rigorous and structured language to translate her Chiac. But not a standard English, which would conceal the difference operating in the French. **I was compelled to invent a non-normative English**¹⁰⁸. In both cases I was resisting conventional translation practices in refusing to normalize the language, looking for ways to impact English itself, the way that France has impacted French. (Majzels 2013 : 10^e paragraphe)¹⁰⁹.

6.3. Synthèse

Eu égard à ce qui précède, il apparaît que trois principales stratégies (neutralisation, exotisation, normalisation) sont utilisées lors de la traduction de

¹⁰⁸ Nous soulignons.

<http://lemonhound.com/2013/09/27/in-conversation-catherine-leclerc-robert-majzels/>. Site Web consulté le 15 mars 2015.

textes littéraires et non littéraires chiac et camfranglais. Le chapitre suivant s'attachera à dégager une esquisse d'approche de la traduction de ces différents parlars.

CHAPITRE 7

VERS UNE APPROCHE SYNTHÉTIQUE DE LA TRADUCTION DES PARLERS HYBRIDES

7.0. Introduction

L'approche dite synthétique de la traduction que nous proposons dans ce chapitre repose à la fois sur une démarche descriptiviste et prescriptiviste. Descriptiviste parce qu'il est question pour nous, à la lumière de l'analyse de nos différents corpus, de procéder à une synthèse des différentes stratégies de traduction dont disposent les traducteurs du chiac et du camfranglais. Prescriptiviste dans la mesure où elle s'appuie sur les insuffisances et les limites de ces stratégies pour proposer une approche traductionnelle qui tienne compte de l'hétérogénéité linguistique du camfranglais et du chiac. Étant donné que la démarche prescriptiviste à laquelle nous recourons soulève inévitablement des questions d'éthique en traduction, nous entendons pousser notre analyse un peu plus loin en procédant à un réexamen des fondements théoriques de l'éthique en traduction proposés par Berman (1984, 1985) et Venuti (1998, 1993) à la lumière du chiac et du camfranglais.

7.1 Traduction des textes écrits en chiac et en camfranglais

L'étude des stratégies de traduction de textes non littéraires et littéraires rédigés en chiac et en camfranglais révèle que les traducteurs emploient divers procédés traductionnels dont certains se recourent.

7.1.1 Traduction de textes non littéraires

La traduction de textes non littéraires concerne les combinaisons linguistiques camfranglais-français, chiac-français, camfranglais-anglais et chiac-anglais. S'agissant de

la première paire, c'est-à-dire la traduction du camfranglais vers le français, les traducteurs disposent de plusieurs approches traductionnelles pour mener à bien leur tâche. Ils peuvent opter pour la stratégie de traduction par explication lexicale des seuls « camfranglismes ». Dans ce cas, la pratique traduisante consistera à ne traduire que les expressions ou les lexèmes issus de l'emprunt à l'anglais, aux langues camerounaises, ou aux néologismes obtenus au terme d'un processus de relexification de termes provenant du superstrat, en l'occurrence le français. L'inconvénient de cette stratégie est qu'elle peut être difficilement réalisable dans le cadre d'un texte suivi. Il arrive également qu'en plus du choix de ce procédé traductionnel le traducteur fournisse d'autres renseignements supplémentaires tels que l'origine des mots identifiés comme étant des « camfranglismes ». S'il est vrai que de telles informations peuvent se révéler pertinentes à la compréhension de l'énoncé, il n'en reste pas moins que leur présence dans la traduction peut être dérangement dans le sens où elles n'ont pas été fournies dans le texte de départ. Quelquefois, les traducteurs se contentent de faire suivre des « camfranglismes » par leurs traductions respectives, à l'intérieur du texte source. Les différentes traductions de ces camfranglismes dont l'emploi est généralement mentionné au moyen de guillemets, de l'italique ou d'aucune forme de démarcation typographique peuvent souvent, elles aussi, apparaître à l'intérieur de parenthèses ou de guillemets, comme dans les exemples en [1] et [2] ci-dessous.

[1] – : À la *piaule* [maison] ou *au school* [école], on est ensemble (Corpus Tandia et Tsofack 2009 : 315).

[2] – : Ma *mater* (mère) me dit qu'elle est dans le train + elle rentre à Bertoua là + elle sort de Douala + un vieux *pater* (papa) bassa + il veut s'asseoir + la femme dit que quitte ici. (Corpus de Féral 2007 : 271).

De manière générale, les traducteurs ont tendance à recourir à la traduction des seuls camfranglismes lorsque leur emploi est restreint ou limité dans un texte de départ relevant du camfranglais, mais dominé par des éléments appartenant à la matrice française, la principale langue pourvoyeuse de cet hybride linguistique. Bien plus, l'omission figure également parmi les stratégies utilisées dans la traduction du camfranglais vers l'anglais. Certains éléments culturels tels les interjections employées en camfranglais sont parfois passés sous silence lors de l'opération traduisante, comme le montre la traduction en [3b] de l'énoncé [3a] ci-après.

[3a] – TS : **Ékié** mon ami j'ai même see la baby-là hein elle est même d'abord bring là un day avec une big tête (Corpus Eloundou Eloundou 2011 : 195).

[3b] – TC : Mon ami j'ai même vu cette fille-là elle est venue avec une grosse tête (Eloundou Eloundou 2011 : 195).

L'omission dans la traduction de l'interjection « ékié », fréquente en béti-fang (Eloundou Eloundou 2011 : 195), qui exprime entre autres l'étonnement, la surprise ou la stupéfaction peut s'expliquer par l'absence d'un terme équivalent dans la langue cible. Il arrive également que des traces visibles et des éléments culturels présents dans la langue source soient reproduits dans la langue d'arrivée, débouchant sur la stratégie d'exotisation. Les traducteurs ont tendance à recourir à ce procédé traductionnel lorsque les traces visibles en question proviennent des langues locales camerounaises ou de néologismes obtenus à la suite de différents processus de relexification. Le français oral ordinairement parlé au Cameroun est aussi utilisé par les traducteurs dans une démarche d'appropriation de la langue française afin de rendre compte des réalités locales camerounaises, comme en témoigne la traduction en [4b] du texte camfranglais présenté ci-dessous. Les éléments qui apparaissent en gras représentent des camerounismes.

[4a] – TS : « Gnon vite, tu no qu'on doit go au kwat la bàs gnè nos potes. Wait moi au kwat for soirée je vais te call et te tell où on se mise. Je go d'abord tum les kakos pour falla les dos des tongos » (Corpus Ebongue et Fonkoua 2012 : 263).

[4b] – TC : **Disparais vite**, tu sais qu'on doit aller voir nos amis du quartier voisin. Attends-moi au quartier dans la soirée, je vais t'appeler et te **dire où me trouver**. Je dois d'abord aller vendre quelques objets pour **chercher l'argent des bières** (Ebongue et Fonkoua 2012 : 263).

En français oral ordinairement parlé au Cameroun en général, et selon le contexte, les expressions « disparais vite », « on doit aller voir nos amis » et « chercher l'argent des bières » signifient respectivement « se sauver », « visiter des amis », et « obtenir de l'argent pour s'acheter de la bière ». Enfin, la « normalisation » du parler hybride au moyen du français international constitue la stratégie traductionnelle à laquelle les traducteurs ont le plus recours pour traduire le camfranglais, un constat qui est également valable pour la traduction du chiac vers le français. Cependant, contrairement au camfranglais, il existe très peu de textes chiac traduits en français international. Cette situation pourrait s'expliquer par le fait que le bilinguisme français-anglais des locuteurs du chiac n'inciterait pas les auteurs à traduire vers le français. Bien plus, il n'existe pratiquement pas de phénomènes de glissement sémantique touchant des lexies ou des termes chiacs empruntés au français acadien traditionnel, au français international, encore moins à l'anglais, contrairement en camfranglais où des expressions et des termes français subissent, comme nous l'avons déjà indiqué, des phénomènes de désémantisation, de resémantisation et d'extension de sens. En revanche, comme en camfranglais, les traducteurs du chiac ont également recours à des stratégies relevant de l'oralité lors de la traduction du parler acadien vers le français. En ce qui a trait à la traduction du chiac vers l'anglais et celle du camfranglais vers l'anglais, force est de constater que le recours à l'anglais international demeure le procédé traductionnel le plus

utilisé par les traducteurs de ces deux parlers hybrides. De même, la neutralisation de l'anglais et la stratégie d'exotisation sont également utilisées lors de la traduction vers l'anglais du chiac et du camfranglais. Cependant, les traducteurs du camfranglais vers l'anglais utilisent aussi la stratégie de traduction « minimaliste par explication des seuls camfranglismes », un procédé traductionnel analogue n'a pas été observé dans le cas du chiac. Outre la traduction de textes non littéraires relevant du chiac et du camfranglais, il existe d'autres procédés traductionnels dont disposent les traducteurs pour traduire des textes littéraires ressortissant à ces deux parlers.

7.1.2 Traduction de textes littéraires

Dans le cadre de la présente section, nous nous pencherons sur la combinaison linguistique chiac-anglais, la combinaison camfranglais-anglais n'étant pas pertinente dans la mesure où, comme nous l'avons déjà indiqué dans cette étude, les rares romans dans lesquels les auteurs au recours au camfranglais ne sont pas disponibles en traduction. Les traducteurs de textes littéraires chiac disposent de plusieurs procédés traductionnels lors de la traduction vers l'anglais du vernaculaire du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. D'abord, la neutralisation du chiac figure parmi les stratégies auxquelles les traducteurs ont recours lors de la pratique traduisante. Lorsque le texte de départ comporte un effet de traduction ou une trace visible provenant d'une langue comme l'anglais et qui représente en même temps la langue vers laquelle on traduit, les traducteurs ont souvent tendance à reproduire simplement l'effet de traduction en question dans la langue anglaise, comme en témoignent les exemples ci-dessous, où l'effet de traduction « When you go gotta go, you gotta go » utilisé dans le texte de départ est repris tel quel dans le texte d'arrivée.

[5a] – TS : Des fois c'est de même. **When you gotta go, you gotta go** (F. Daigle 2001 : 118).

[5b] – TC : That's how it is sometimes. **When you gotta go, you gotta go** (F. Daigle 2002 : 101).

Dans le texte de départ, l'effet de traduction « When you gotta go, you gotta go » n'est marqué par aucun signe typographique particulier, pas plus qu'il ne l'est dans le texte cible anglais. Cependant, en décidant de ne pas mettre en italique cet effet de traduction dans le texte original français, contrairement à ce qu'elle fait systématiquement dans les romans antérieurs tels que *Pas pire*, F. Daigle semble afficher sa volonté de mettre le chiac et l'anglais sur un pied d'égalité. En recourant à la stratégie de neutralisation du vernaculaire, le traducteur de ce roman, Majzels, semble ramer à contre-courant de la stratégie daiglienne. Il aurait bien pu mettre en italique l'effet de traduction sus-évoqué, une démarche qui aurait pu participer de l'hybridation du texte cible. Dans le but d'éviter une telle neutralisation du texte source, Mezei (1995 : 145) suggère aux traducteurs de faire usage de « textual devices such as italics, parentheses, translator's notes, additions, conscious alterations, and explanatory phrases ». En suivant les suggestions de Mezei, la traduction déboucherait sur l'exotisation, une autre stratégie dont disposent les traducteurs lors de la traduction du chiac vers l'anglais. À ce sujet, il convient de souligner que des quatre romans dans lesquels F. Daigle a recours au chiac, *Life's Little Difficulties* et *For Sure*, les traductions anglaises de *Petites difficultés d'existence* et *Pour sûr*, passent pour être les œuvres dans lesquelles l'exotisation ou l'hétérogénéité constituent la principale stratégie traductionnelle utilisée par Majzels, le traducteur, contrairement à la stratégie de normalisation du vernaculaire qui domine la traduction anglaise du roman *Moncton Montra*. En réalité, la normalisation du chiac au

moyen de l'anglais international est parfois moins une décision émanant du traducteur que de l'éditeur. Il est intéressant de constater à cet effet que dans le cas de *Moncton Mantra*, Elder, la traductrice, dans une entrevue datant de 2006¹¹⁰, fait état justement du fait qu'elle a « été influencée par la préférence de l'éditeur pour un texte débarrassé de marques d'étrangeté susceptibles d'en gêner la lecture » (Leclerc 2007 : 114).

Somme toute, le constat général qui se dégage de ce récapitulatif des stratégies de traduction du chiac et du camfranglais est que la normalisation du parler hybride apparaît comme étant la stratégie la plus utilisée par les traducteurs vers l'anglais de textes non littéraires chiacs et camfranglais. Cette affirmation est également valable pour la traduction de *Moncton Mantra*, *Pas pire* et *Un fin passage*, trois des cinq romans que nous avons étudiés dans cette thèse. En revanche, l'exotisation ou l'hybridation du texte cible passe pour être la stratégie traductionnelle privilégiée dans les traductions anglaises des deux autres romans, notamment *Petites difficultés d'existence* et *Pour sûr*. Ainsi, les résultats de notre étude rejoignent par bien des aspects les conclusions de Leclerc (2005b) et Simon (1997) selon lesquelles « au Canada, les traductions d'œuvres issues du Canada français vers le Canada anglais ont généralement oscillé entre les approches ethnographiques et l'assimilation » (Biahé 2011 : 28). Bien plus, Batchelor (2009) a dressé un constat plus ou moins similaire à l'issue de son étude consacrée à la traduction vers l'anglais de la littérature africaine postcoloniale. Elle affirme à cet effet :

The overall picture that emerges from this study of the translation strategies employed in the transfer of sub-Saharan Francophone African novels into English is a dominance of strategies that tend to normalize the linguistically innovative features of the original texts, or, where these are retained to any

¹¹⁰ Leclerc (2007 : 114) rapporte dans son article cette entrevue que lui a accordée en 2006 la traductrice Elder.

significant degree, to render them less opaque – and more exotic – through the addition of paratextual material such as glossaries and introductory essays (Batchelor 2009 : 206).

Cependant, contrairement à Simon (1997) et Leclerc (2005b) qui semblent se limiter à dresser le constat général ci-dessus, notre étude fournit davantage de renseignements sur les différentes stratégies utilisées par les traducteurs du chiac et du camfranglais. Par ailleurs, il est intéressant de constater que la stratégie de normalisation du chiac et du camfranglais qui occupe une place importante parmi les procédés traductionnels que nous avons relevés dans cette thèse n'est pas sans rappeler ce que Berman (1984 : 17) considère comme étant une « mauvaise traduction » qu'il assimile à de la traduction ethnocentrique : « J'appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère. » Plus exactement, renchérit-il, elle « ramène tout à sa propre culture, à ses normes et valeurs, et considère ce qui est situé en dehors de celle-ci – l'Étranger – comme négatif ou tout juste bon à être annexé, adapté, pour accroître la richesse de cette culture » (Berman 1999 : 29). À en croire Venuti (1998 : 31), cette pratique d'effacement ou de normalisation du texte source ne daterait pas d'aujourd'hui : « [T]ranslation practices in English cultures (amongst many others) have routinely aimed for their own concealment, at least since the seventeenth century. » Emboitant le pas à Berman, il dira : « I follow Berman [...] Good translation is demystifying : it manifests in its own language the foreignness of the foreign text » (Venuti, 1998 : 11). Les notions de mauvaise traduction (ethnocentrique) et de bonne traduction dont parlent Berman et Venuti se situent dans le cadre général de leur éthique de la traduction¹¹¹. Les propos de

¹¹¹ Nous y reviendrons en détail dans la dernière partie de ce chapitre.

Berman (1984) et Venuti (1998) concernant l'effacement ou la normalisation du texte de départ au moyen du standard nous semblent d'autant plus pertinents qu'ils ont une résonance toute particulière dans le contexte de la traduction du chiac et du camfranglais. Le recours au registre standard comme stratégie principale de traduction des parlers qui, structurellement, donnent à voir l'utilisation à la fois de plusieurs registres et niveaux de langues ne nous semble pas du tout appropriée, et constitue l'une des principales critiques que nous formulons à l'issue du récapitulatif des différentes stratégies desdits parlers. Comme alternative à cette stratégie de normalisation, nous proposons une approche fondée sur la validation de l'original. Autrement dit, il s'agit, comme nous l'avons déjà indiqué, d'une démarche axée sur le « respect » des caractéristiques intrinsèques du texte source.

7.2. Pour une traduction axée sur la validation de l'original

L'esquisse d'une traduction fondée sur la validation de l'original que nous proposons dans cette section se basera sur trois éléments principaux. D'abord, nous nous inspirons de l'analyse de Balaçhi (2012) portant sur les concepts de registres et niveaux de langues afin de montrer la façon dont ces deux notions peuvent être utiles dans le cadre de la traduction du chiac et du camfranglais. Ensuite, nous aborderons la question de la réduction au minimum des traductions intégrées au texte et des notes de bas de page. Enfin, nous nous pencherons sur notre proposition d'une « compétence hybride » pour les traducteurs des parlers tels le chiac et le camfranglais.

7.2.1 Priorité aux registres et niveaux de langue correspondant au texte source

Il n'est pas aisé de tracer une ligne de démarcation entre les notions de registre et de niveau de langue, tant ces deux réalités semblent imbriquées, d'autant plus qu'elles

sont le plus souvent utilisées de manière interchangeable¹¹². La difficulté à démêler cet écheveau, à en croire Balaçchi (2012 : 16), s'explique entre autres par le fait qu'« [a]utant du point de vue terminologique que taxinomique, la problématique des registres de langue est soumise à bien de controverses, plusieurs modèles étant proposés, selon les écoles et les approches ». Balaçchi observe qu'à la difficulté sus-évoquée s'ajoute la circularité des définitions rencontrées dans certains ouvrages de spécialité : « [C]es termes interviennent de manière circulaire dans les définitions, servant comme notions tantôt génériques, tantôt spécifiques » (2012 : 16). S'appuyant néanmoins sur le *Trésor de la langue française*, Balaçchi (2012 : 16) affirme que ce dictionnaire considère « le niveau de langue comme une variété stylistique, que l'on distingue plus ou moins arbitrairement à l'aide de marques (d'ordre temporel, spatial et socio-culturel ». En d'autres termes, souligne Balaçchi (2012 : 16), « [s]i l'on se rapporte au modèle théorique traditionnel de la variation¹¹³ [...], le niveau correspondrait, dans l'acception la plus courante à l'heure actuelle, à la variation diaphasique, qui prend en compte la dimension stylistique/situationnelle ». À l'inverse, le terme de registre, dont l'analyse est très souvent envisagée sur le plan lexical (Balaçchi 2012 : 16), renferme « des acceptions plus ou moins larges par rapport [au] niveau [de langue] et [à la notion de] style, servant soit comme terme général, soit comme terme spécifique » (Balaçchi 2012 : 16). Balaçchi précise que :

Associé à la langue ou bien, le plus souvent, au discours, le terme [de registre] définit, selon le *Trésor de la langue française*, les usages du discours selon les milieux où on l'emploie ou selon les situations

¹¹² Des auteurs tels Léon et Bhatt (2005 : 4) font remarquer que le terme « registre » est parfois appelé niveau de langue.

¹¹³ Balaçchi (2012 : 16) range dans cette catégorie les variations diatopique, diachronique, diastratique et diaphasique.

psychologiques dans lesquelles se trouve l'émetteur. Largement diffusé par les approches sociolinguistiques, il désigne une variété isolable d'une langue employée dans des situations sociales définies, sans que l'on puisse arriver cependant à une superposition parfaite entre les caractères sociaux et un ensemble de variables, **les locuteurs ayant en général recours à plusieurs registres à la fois**¹¹⁴(2012 : 16).

L'évocation ci-dessus de locuteurs qui utilisent plusieurs registres à la fois nous semble fort intéressante à plus d'un titre. D'abord, elle correspond parfaitement à la situation des locuteurs du camfranglais et du chiac, lesquels font usage de plusieurs registres à la fois dans leurs pratiques discursives et interactions langagières. Ensuite, comme le rappelle (Balaçhi 2012 : 16), « [e]n raison de sa complexité, le registre de langue pose des problèmes majeurs en traduction ». Cette complexité s'observe surtout au niveau taxinomique, étant donné qu'« [o]n hésite [...] entre des modèles à trois, quatre et même cinq catégories, à partir de la variante *standard*, censée représenter le niveau non marqué et simultanément le modèle à suivre, jusqu'à l'*argotique*, d'un côté de l'échelle, et au *soutenu*, de l'autre, en passant par le familier et le populaire », fait remarquer (Balaçhi 2012 : 17). Par ailleurs, la description sociolinguistique des deux hybrides linguistiques à l'étude a permis de révéler que, du point de vue de la variation linguistique, on note, certes à des degrés divers, la présence de plusieurs types de variations, notamment la variation diatopique, la variation diachronique et la variation diastratique ; ces variations pouvant être rangées dans la catégorie de niveaux de langues évoqués ci-dessus par Balaçhi. Dans le cas du camfranglais par exemple, nous avons pu dégager entre autres les variétés *soft* et *hard* en camfranglais (Feussi 2008), le

¹¹⁴ C'est nous qui soulignons.

camfranglais « simplifié des lettrés ou des jeunes intellectuels », le camfranglais des « moyens scolarisés » ou camfranglais « pur », et le camfranglais des « peu scolarisés » (Ebongue et Fonkoua 2010), confirmant ainsi les profils variés des camfranglophones (fonctionnaires, élèves, étudiants, badauds, vendeurs à la sauvette, chômeurs, etc.). Enfin, en chiac, nous avons souligné, entre autres, la présence d'un continuum de part et d'autre duquel se trouvent une version très anglicisée et une autre moins anglicisée (Perrot 1995). Une traduction plus juste et soucieuse du respect des particularités sociolinguistiques sus-évoquées devrait intégrer la dimension variationniste lors de la restitution du sens du message de la langue source, en s'efforçant de trouver dans la langue cible les registres et niveaux de langues correspondant à l'original. En d'autres mots, il s'agit d'éviter des traductions qui font abstraction de l'hétérogénéité langagière, linguistique et culturelle de l'original en produisant des textes « normalisants » ou assimilationnistes tels que ceux présentés en [6b] et [7b] ci-dessous, représentant respectivement des extraits camfranglais et chiacs en [6a] et [7a] ci-après, lesquels ont été entièrement traduits au moyen du français international.

[6a] – TS : Si tu as kollo, tu la guip d'abord, sinon elle va vex (Corpus Ntsobé et al. 2008 :147).

[6b] – TC : Si tu possèdes 1000 FCFA, donne les-lui d'abord pour l'empêcher de s'énerver (Corpus Ntsobé et al. 2008 : 147).

[7a] – TS : *J'va essayer de coaxer Alphonse pis Euclide pour qu'y viennent brosser avant la hockey game de soir* (Enacademic.com : non daté¹¹⁵)

¹¹⁵ Source : <http://en.academic.ru/dic.nsf/enwiki/276682>. Site consulté le 15 mai 2014.

[7b] – TC : Je vais essayer de persuader Alphonse et Euclide de venir boire un coup avant le match de hockey de ce soir (Enacademic.com : non daté).

Pour éviter des traductions homogénéisantes comme en [6b] et [7b], il importe que les traducteurs jettent sur des parlers hybrides tels le chiac et le camfranglais un regard autre que celui des puristes de la langue qui considèrent en général ces deux hybrides linguistiques comme des écarts par rapport à la norme du français international nécessitant des corrections. Cette situation suppose une remise en question de la notion même de qualité en traduction telle qu'envisagée par les théories traditionnelles de la traduction. À ce sujet, Mopoho affirme que :

La plupart des études ayant trait à l'évaluation de la qualité des textes pragmatiques [et même littéraires, pourrait-on ajouter] font relativement peu de place à la qualité des textes de départ. En portant toute l'attention sur le produit final du processus traductionnel, on tient en général pour acquis que dans le texte source, l'auteur a respecté les normes grammaticales et stylistiques de la langue de départ (1997 : 247).

S'il est vrai que les propos ci-dessus de Mopoho relatifs aux écrits de certains locuteurs peu scolarisés en Afrique sub-saharienne s'appliquent à bien des aspects à certaines productions discursives camfranglaises, du moins dans leurs variétés basilectale et mésolectale, et surtout lorsque le camfranglais est envisagé selon la conception des puristes de la langue française, il n'en demeure pas moins que la traduction de ces types de textes pose la question du degré d'intervention du traducteur lors de l'opération traduisante. Mopoho pose la question en ces termes :

Dans la traduction des textes pragmatiques [et même de certains textes littéraires], en particulier dans des situations de vernacularisation, les difficultés relatives à l'interprétation et aux divers choix d'adaptations

[...] sous-tendent un **problème fondamental, à savoir celui de la limite et de la pertinence des interventions du traducteur sur le texte original**¹¹⁶. Doit-il améliorer ce dernier par le biais de la traduction afin de le rendre accessible au public cible, ou lui faut-il se contenter de le reproduire textuellement, au risque d'aboutir à une version inintelligible ? Dans quelle mesure peut-il jouer au rédacteur-censeur et purifier le texte avant sa livraison aux destinataires ? Faut-il qu'il s'assure que la « qualité » du texte est la même dans la langue source et la langue cible ? Le texte amélioré est-il encore une traduction ou une création parallèle ? Il est aisé de constater que chez les spécialistes les avis sont partagés sur toutes ces questions. Le débat est loin d'être clos (1997 : 258).

En réponse aux questions posées ci-dessus, Mopoho formule les propositions suivantes :

[L]'on ne devrait jamais perdre de vue ni les conditions de rédaction de l'original ni l'intention de l'auteur – en supposant que le texte la révèle clairement. **Si la déviation par rapport à la norme est un acte conscient de l'auteur, comme dans certains textes littéraires, les passages non conformes à la norme contribuent, par leur forme même, à exprimer la totalité du message. Dans ces conditions, « corriger » la langue de l'original reviendrait à amputer le message**¹¹⁷. Par contre, si les déviations sont clairement des fautes attribuables au manque de maîtrise de la langue telle qu'elle se manifeste dans les écrits des individus semi-lettrés, on peut légitimement estimer, selon nous, que le texte gagnerait à être reproduit dans une langue recevable (1997 : 258).

En appliquant les propos de Mopoho au contexte de la traduction du chiac et du camfranglais, nous soutiendrons la thèse suivant laquelle le traducteur ne devrait pas s'atteler à corriger les textes hybrides étudiés, encore moins chercher à les confiner dans un seul registre. Comme il a été constaté dans notre corpus, les textes non littéraires que nous avons étudiés portent rarement la signature de leurs auteurs. Par voie de conséquence, affirmer par exemple que tel ou tel écart par rapport à la norme serait

¹¹⁶ C'est nous qui soulignons.

¹¹⁷ C'est nous qui soulignons.

attribuable à la non-maîtrise de la langue du fait d'un niveau d'éducation supposé faible de tel ou tel camfranglophone ou chiacophone serait une entreprise risquée. Cette mise en garde nous semble d'autant plus pertinente que dans les réseaux sociaux et forums de discussions, par exemple, il est difficile de déterminer avec exactitude le profil des internautes dont l'identité est rarement déclinée. Cette situation amène généralement les chercheurs à se contenter d'hypothèses ou de suppositions sur le statut desdits internautes qui, en général, utilisent des pseudonymes. Par ailleurs, comme nous avons pu le souligner lors de l'étude du phénomène de nomination qui accompagne souvent certaines revendications identitaires, le chiac et le camfranglais représentent des réalités bien particulières. Ces deux hybrides linguistiques sont loin de constituer des phénomènes relevant du « franglais », et les envisager sous l'angle de la faute serait nier leur existence même. À ce sujet, Canut (2000) écrit :

[N]ommer, c'est en effet « construire », « homogénéiser, clôturer un ensemble de réseaux ou d'éléments à l'origine en relation les uns avec les autres de manière hétérogène », **c'est « faire exister » et ainsi légitimer [...] une réalité linguistique occultée** ¹¹⁸(2000 : 2).

Certes, la nomination n'occulte pas totalement l'ambivalence qui caractérise le chiac et le camfranglais et qui donne à voir et à entendre des attitudes et des représentations linguistiques à la fois dépréciatives et positives à l'égard de ces deux parlars. Mais, le fait qu'il existe, comme nous l'avons déjà indiqué, une tendance qui, au fil des années, vise à moins stigmatiser le chiac et le camfranglais devrait encourager les traducteurs à tenir compte de cette réalité lors de l'opération traduisante. Une telle démarche suppose que le traducteur assume un rôle précis au cours du processus traductionnel. À cet égard, Guidère (2008), parlant des missions dévolues au traducteur,

¹¹⁸ C'est nous qui soulignons.

reprend à son compte les propos ci-après de Newmark (1981 : 4) : « On a traduit pour découvrir une culture, pour s'appropriier un savoir [...] On a traduit pour mille et une raisons. La traduction était tout à la fois arme et outil. **Elle remplissait une mission**¹¹⁹. » En nous inspirant de la traduction du chiac et du camfranglais, nous pensons à notre humble avis que la mission assignée au traducteur consisterait à produire des textes cibles combinant les différents registres et niveaux de langues tout en respectant le sens et l'esprit de l'original, comme l'atteste la traduction en [8b] de l'énoncé camfranglais présenté en [8a] ci-dessous.

[8a] –TS : Je wanda sur toi mon gars ! Tu buy un gros ‘kumba’ comme ça et dam all ?
(Corpus Ntsobé et al. : 147)

[8b] –TS : Tu m'étonnes, **mon frère** ! Comment peux-tu manger un si gros ‘**kumba**’?
(Ntsobé *et al.* 2008 : 147).

La traduction en [8b] de la phrase en [8a] donne à voir un exemple de cohabitation de deux registres dans un même énoncé, à savoir le français international représenté par les unités de traduction ou segments de phrases tels « Tu m'étonnes » et « Comment peux-tu manger un si gros ... », ainsi que des termes et expressions relevant du français courant ordinairement parlé au Cameroun représentés par des camerounismes tels que « mon frère » et « kumba ». Des connaissances socio-pragmatiques sont nécessaires à la compréhension des socio-culturèmes tels *mon frère* et *kumba*. Dans le cas de *mon frère*, cette expression est un appellatif qui fonctionne comme un hypocoristique au Cameroun. Elle est généralement utilisée comme un terme affectif et signifie *ami* en contexte énonciatif. Ainsi, le lexème français *frère* a perdu son sens inhérent au profit d'un sème

¹¹⁹ C'est nous qui soulignons.

contextuel. Le choix du terme *kumba* dans la traduction nous semble fort intéressant. En optant pour la stratégie de l'emprunt, les traducteurs évitent de proposer un terme qui n'aurait pas pu réexprimer de façon concrète et exacte la réalité singulière que représente ce mot dans le contexte camerounais. Le lexème *kumba* – du terme *Kumba Bread*¹²⁰ – renvoie à un type de pain particulier, à l'origine fabriqué dans la ville de Kumba au Cameroun. Aujourd'hui, le mot est employé métonymiquement pour désigner ce type de pain, peu importe son lieu de production. Il est intéressant de remarquer que Kouega (2013) n'a pas fait le choix de l'emprunt pour traduire certains camerounismes qui pourtant n'ont pas d'équivalents évidents en français international, une stratégie ayant débouché sur des traductions approximatives, comme l'attestent les versions traduites en [9b] et [10b] des extraits camfranglais en [9a] et [10a] ci-dessous.

[9a] – TS : Le djo take le **arki** et puis il tire l'herbe (Corpus Kouega 2013 : 127).

[9b] – TC : The man drinks **a locally distilled liquor** and he smokes hemp (Kouega 2013 : 127).

[10a] – TS : Lance-moi u silan je buy un **Atangana bread** (Corpus Kouega 2013 : 127).

[10b] – TC : Can you pass one hundred Francs, I want to buy some **cassava** (Kouega 2013 : 127).

En traduisant la trace visible **arki** par la périphrase « a locally distilled liquor », la traduction pêche par son inexactitude. La circonlocution choisie pour traduire le mot *arki*

¹²⁰ Selon Djilemo (2007 : 8), *Kumba Bread* désigne un type de pain au Cameroun, plus exactement un « pain mie fabriqué à l'origine avec la farine composé [*sic*] du manioc ; du blé [*sic*] et de patate douce ».

est d'autant plus vague qu'au Cameroun il existe à l'instar de l'*odontol*¹²¹, bien d'autres types de breuvages produits et commercialisés dans le circuit informel tels que le *bili-bili*¹²², ou le vin dit « de palme » encore appelé « vin blanc »¹²³ extrait d'un genre de palmier appelé *raphia*, de la famille des *Arecaceae*. En optant pour la formulation « locally distilled liquor », Kouega ne parvient pas à réexprimer de manière satisfaisante et univoque le sens de cet alcool artisanal. Une traduction plus efficace aurait consisté à maintenir dans le texte d'arrivée cette trace visible en la faisant suivre d'une périphrase. La traduction aurait par exemple débouché sur le résultat suivant : « The man drinks Arki¹²⁴, a locally distilled liquor ... ». Ce commentaire est valable pour la traduction du mot **Atangana Bread**. Kouega aurait par exemple pu proposer la formulation suivante : «Atangana Bread, a cassava paste ». La difficulté à traduire certaines traces visibles issues des langues africaines fait planer sur l'acte de traduire le spectre de l'intraduisibilité. Ce constat est également fait par Bandia (2008 : 109) qui souligne que « [m]any African writers acknowledge the ultimate untranslatability of certain traditional concepts within the limited scope of a European language narrative, and therefore resort

¹²¹ À en croire Zoagmo, Etoa et Lauvergnier (2016), « [l]'odontol est fabriqué depuis des décennies au Cameroun, essentiellement dans l'est, le sud et le centre du pays. Il est produit de manière artisanale, généralement à partir de vin de palme, de maïs, de sucre ou encore de bananes plantain : ces ingrédients fermentent d'abord durant plusieurs jours, puis le mélange est distillé, ce qui permet d'obtenir une boisson contenant 50 degrés d'alcool environ. » Source : <http://observers.france24.com/fr/20161122-cameroun-enquete-odontol-alcool-pauvre-tuer-intoxication-malades-morts-interdiction>. Site consulté le 30 novembre 2016.

¹²² Selon Djanan, Mbayhoudel et Nandoum (2007), le bili-bili est une boisson alcoolisée obtenue à la suite de la transformation de certaines céréales (surtout le sorgho) cultivées dans des savanes d'Afrique centrale, notamment dans la partie septentrionale du Cameroun, en Centrafrique et au Tchad.

¹²³ Selon Takang (2016), « [a]u Cameroun "le vin de palme ou "vin blanc", liquide de couleur blanchâtre est une boisson traditionnelle consommée pour la plupart dans les villages ». Source : http://www.bbc.com/afrique/region/2016/04/160415_vin_de_palme_cameroun. Site consulté le 4 mai 2016.

¹²⁴ Il est intéressant de constater que *Le Monde*, un des quotidiens français de référence a recours à une formulation semblable à celle que nous avons proposée pour désigner l'odontol. « Ces hommes et femmes aux visages de douleur ont probablement consommé de l'**odontol, un alcool artisanal...** ». http://www.lemonde.fr/afrique/article/2016/11/21/au-cameroun-la-difficile-lutte-contre-l-odontol-un-alcool-artisanal-qui-fait-des-ravages_5035229_3212.html. Site consulté le 10 janvier 2017.

to the practice of creative interpolation of indigenous words and expressions within the Europhone narrative ». Nous pensons que la stratégie consistant à recourir à un emprunt suivi d'une périphrase pourrait constituer une solution à ce genre de difficulté. Outre la nécessité de produire des traductions qui tiennent compte des particularités langagières et linguistico-culturelles de l'original, il importe également, à notre humble avis, que les traducteurs utilisent de façon « raisonnée » un certain nombre de stratégies de traduction, notamment les traductions intégrées au texte et les notes de bas de page.

7.2.2. Réduction au minimum des traductions intégrées au texte et des notes de bas de page

L'analyse des stratégies traductionnelles des deux hybrides linguistiques étudiés nous a permis de constater que les traducteurs du camfranglais en particulier ont régulièrement recours à la traduction intégrée au texte source (in-text-translation) au cours de l'opération traduisante. Cette pratique présente un avantage certain dans la mesure où, à en croire Bandia (2008), elle « ensure readability and enhance the logical flow of the text ». Bandia ajoute que la traduction intégrée au texte semble nettement préférable aux notes de bas de page pour les raisons qu'il énonce ci-dessous :

Foregrounding or flanking a word by an explanation, or what can be called an in-text, or interlinear, translation has gradually become the preferred strategy over footnotes and glossaries, as the latter can sometimes become highly intrusive informational digressions with the undesired effect of turning the novel into an anthropological reference. Footnotes and glossaries are by their very nature located outside the main text, constituting a kind of parallel 'sub-text' which forces the reader to constantly go outside the main text in search of cultural information, thus interrupting the reading experience (2008 : 109).

Toutefois, il convient de souligner qu'un recours abusif à la stratégie de traduction intégrée au texte peut déboucher sur un effet contraire à celui sus-évoqué par Bandia, entraînant un alourdissement du texte du fait que le lecteur devra constamment marquer, pratiquement à chaque instant, une pause, ne serait-ce que légère, afin de prendre connaissance du sens du terme ou de la trace visible définie soit entre parenthèses, soit à l'intérieur de deux crochets. De plus, l'usage systématique de gloses interlinéaires participe à notre avis d'une espèce de remise en question de la distinction entre les notions de langue source et de langue d'arrivée si chères à la traduction dans le sens où toute l'opération traduisante se déroule désormais à l'intérieur du texte source. Par ailleurs, cette stratégie fonctionne dans une certaine mesure comme une forme de neutralisation de la langue source, étant donné que la trace visible est immédiatement suivie de sa traduction à l'intérieur même du texte source, atténuant par le fait même la charge hétérogène ou hybride du texte source. Bien plus, en recourant à la stratégie *in-text translation*, le traducteur, même sans forcément le savoir, semble participer à l'entreprise qui consiste à ne point établir de différence entre le chiac et/ou le camfranglais et le français international. Or, ces deux parlers, même s'il est vrai qu'ils peuvent être dans bien des aspects apparentés au français international, s'en démarquent à plusieurs niveaux. L'analyse de notre corpus nous a permis de constater que la traduction intégrée au texte source était surtout utilisée dans des situations où le texte était largement dominé par des éléments relevant des emprunts au français international. Cet argument ne saurait justifier le recours à cette stratégie dans les conditions décrites dans la mesure où, la présence de camfranglismes dans un énoncé largement dominé d'emprunts au français international, par exemple, ne remet pas en question le fait qu'on est bel et bien en présence d'une production discursive camfranglaise car, comme le souligne Simo-

Nguemkam (2009 : 295), dans ces circonstances, « c'est tout le discours qui est camfranglais ». De plus, s'il est indéniable que dans un texte d'orientation exégétique le recours systématique à la traduction par intégration au texte source peut sembler indispensable si la traduction vise avant toute chose un objectif pédagogique. Cependant, dans le cadre d'un texte suivi, l'utilisation systématique de ce procédé peut en freiner la lecture et même distraire le lecteur. Dans le contexte d'un texte littéraire qui, de par sa nature même, relève du domaine de la création, l'usage des notes de bas de page ou de la traduction intégrée au texte nous semble approprié dans une certaine mesure, ce qui n'est pas forcément le cas pour un texte non littéraire ou pragmatique. Un des problèmes majeurs étant celui du reformatage du texte découlant par exemple d'un ajout de notes de bas de page là où l'original n'en contient pas. Toutes ces considérations, à notre avis, supposent que le traducteur dispose de compétences appropriées.

7.2.3. « Compétence hybride » et synergies traductionnelles

À l'image des textes hybrides, la compétence « hybride » du traducteur devrait lui permettre de repérer et d'interpréter sans grande difficulté la multiplicité des formes (néologies sens et de formes, relexification, etc.) de l'original en vue de leur réexpression dans le texte d'arrivée. Pour ce faire, Internet représente pour les traducteurs un outil précieux à même de jouer un rôle particulièrement important en ce sens que les traducteurs pourraient l'exploiter plus efficacement afin d'avoir des informations à jour et fiables dans le cadre de la recherche terminologique sur certaines réalités socioculturelles précises, par exemple. Les traducteurs occidentaux et non occidentaux gagneraient à collaborer davantage dans le but de résoudre bon nombre de problèmes de traduction. Ils pourraient par exemple créer une espèce de « centre de traduction interculturelle », une

plate-forme virtuelle et internationale dont le rôle principal serait de permettre aux traducteurs du monde entier de travailler ensemble à résoudre les difficultés liées à la traduction des textes fortement marqués sur le plan linguistico-culturel. Cette plate-forme qui serait alimentée par des professionnels de la traduction donnerait à voir entre autres des termes, expressions, locutions ou tours de phrases, bref des traces visibles et quasi-invisibles et d'en exposer les contours, les différents sens, leurs contextes d'utilisation et les difficultés rencontrées lors de leur traduction et la façon dont elles ont été résolues, ce qui favoriserait une bonne collaboration entre les linguistes et les traducteurs en général et contribuerait par la même occasion à donner plus de visibilité aux langues peu développées et n'ayant pas une longue tradition d'écriture. La plupart des langues africaines sont ancrées dans l'oralité et non écrites. Internet serait un bon outil qui contribuerait à les répandre, à leur donner plus de visibilité et à favoriser leur mise à jour constante. Il s'agirait en somme d'une avancée importante pour ces langues en général et les langues périphériques en particulier, ce qui pourrait leur permettre de sortir progressivement du cadre de folklore dans lequel on les a si souvent confinées. Toutes ces mesures soulèvent également des questions d'ordre éthique en traduction.

7.3 Analyse de l'éthique bermanienne et venutienne de la traduction dans le contexte du chiac et du camfranglais

La question est de savoir si l'éthique de la traduction défendue par Berman (1984, 1985, 1999) et celle élaborée par Venuti (1998), qui s'inspire de la théorie bermanienne, peuvent s'appliquer au contexte de la traduction du chiac et du camfranglais. Nous tenterons d'y répondre dans la section qui suit.

Berman et Venuti sont deux théoriciens de la traduction dont les travaux ont été largement exploités dans le cadre général des théories postcoloniales. Comme nous l'avons déjà indiqué, ces traductologues placent l'éthique de la traduction au cœur de leurs différentes théories. Inspiré fortement par le romantisme allemand, en particulier par les travaux d'auteurs tels que Scheleiermacher et Goethe, Berman élabore une conceptualisation de la traduction fondée sur la notion d'éthique de la traduction. Plus exactement, souligne-t-il, « [l]acte éthique consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre. [...] Accueillir l'Autre, l'Étranger, au lieu de le repousser ou de chercher à le dominer » (Berman 1999 : 77-78). Berman reconnaît cependant que recevoir l'Autre en tant qu'Autre ne va pas toujours de soi en ce sens que « toute culture résiste à la traduction, même si elle a besoin essentiellement de celle-ci » (Berman 1984 : 16). La méfiance que peut susciter l'accueil de l'Autre dans une langue/culture cible est certes compréhensible, mais lui refuser l'accès au texte d'arrivée n'aurait d'autre effet que de renforcer ce que l'auteur appelle les « tendances déformantes » du traducteur, lesquelles éloignent la pratique traduisante de sa « *pure visée* » (Berman 1985 : 83) et qui, poursuit-il, « forment un tout systématique, dont la fin est la destruction, non moins systématique, de la lettre des originaux, au seul profit du " sens " et de la " belle forme " » (Berman 1998 : 52). Berman (1999 : 53) distingue « treize tendances déformantes », à savoir la rationalisation, la clarification, l'allongement, l'ennoblissement et la vulgarisation, l'appauvrissement qualitatif, l'appauvrissement quantitatif, l'homogénéisation, la destruction des rythmes, la destruction des réseaux signifiants sous-jacents, la destruction des systématismes, la destruction ou l'exotisation des réseaux langagiers vernaculaires, la destruction des locutions et idiotismes, l'effacement des superpositions de langue.

Villarroel (2010 : 25-26, citant également Berman 1999 : 53-67) propose ci-après une définition succincte de chacune de ces tendances.

La *clarification*, comme son nom l'indique, rend l'œuvre plus « claire » en passant, par exemple d'un discours polysémique à un discours monosémique. L'*allongement* renvoie à la traduction « inflationniste ». L'*ennoblissement* consiste à rendre la traduction plus « belle » que l'original. L'*appauvrissement qualitatif* désigne la perte de la sonorité et de la richesse des mots d'origine, le cas des mots argentins ou dialectaux, par exemple. L'*appauvrissement quantitatif* renvoie à une restitution lexicale incomplète, par exemple, les nombreux synonymes dans l'œuvre de Arlt, tel « cara, semblante, rostro, etc. ». L'*homogénéisation*, comme son nom l'indique, tend à unifier le texte en gommant la richesse polyphonique de l'original, par exemple. La *destruction des rythmes* déforme la rythmique de l'œuvre en modifiant la ponctuation. La *destruction des réseaux signifiants sous-jacents* néglige la restitution du tissu des mots clés spécifiques au sous-texte qui participent au rythme de l'œuvre. La *destruction ou exotisation des réseaux langagiers vernaculaires*, caractéristique clé de la prose contemporaine, la *destruction des locutions* qui s'apparente à la précédente et où l'on remplace des locutions, des expressions, ou des proverbes de la langue-culture source par celles de la langue-culture cible dépouillant l'œuvre de son lien intime à sa culture, et l'*effacement des superpositions des langues*, tendance qui opère dans les traductions des œuvres polyphoniques.

Pour contrer ces tendances déformantes qui, à en croire Berman, opèrent généralement à l'insu du traducteur, le traductologue recommande entre autres le recours à des traductions qui « sentent » la traduction, étant donné que, fait-il valoir, « une traduction qui " sent la traduction " n'est pas forcément mauvaise (alors qu'inversement, on pourrait dire qu'une traduction qui ne sent pas du tout la traduction est forcément mauvaise » (Berman 1984 : 247). Et même si l'auteur encourage la présence de l'Autre dans la langue d'arrivée par le biais de la traduction, il tient tout de même à souligner que la pratique traduisante ne peut que se faire entre des langues ayant accédé au stade de ce qu'il nomme « langues cultivées ». En d'autres termes, explique-t-il, « [d]ès que la langue maternelle s'affirme comme langue de culture, la communauté qui se définit par elle peut

songer à *traduire*¹²⁵ des langues étrangères au lieu de les *parler* » (Berman 1984 : 237). Cette position de Berman a pour conséquence d'exclure les vernaculaires de l'activité traduisante : « Malheureusement, le vernaculaire ne peut être traduit dans un autre vernaculaire. Seules les koinès, les langues cultivées peuvent s'entretendre. Une telle exotisation, qui rend l'étranger du dehors par celui du dedans, n'aboutit qu'à ridiculiser l'original » (Berman 1985 : 79). Qu'en est-il de l'éthique de Venuti ?

L'éthique de Venuti, comme l'indique le titre de l'un de ses ouvrages significativement intitulé « The scandals of translation : towards an ethics of difference » (1998), est fondée sur le marquage de la différence. À l'inverse de Berman dont il s'inspire largement, Venuti (1998) propose de subvertir les langues dominantes telles l'anglais américain en recourant à des formes issues des vernaculaires, des dialectes, etc., « [t]he point is [...] to develop a theory and practice of translation that resists dominant target-language cultural values so as to signify the linguistic and cultural difference of the foreign text » (Venuti 1995 : 23). Pour réaliser son projet d'aliénation des langues dominantes bien connues pour leur pratique des traductions dites « transparentes » ou « fluides » (fluency) qui rappelle le concept bermanien de « mauvaise traduction ou traduction ethnocentrique », Venuti, dont la stratégie traductionnelle s'inscrit dans le droit fil d'un projet politique, va clairement afficher sa préférence pour la traduction de textes étrangers moins connus et qui occupent une position marginale au sein de leurs différentes aires culturelles. Plus exactement, argumente-t-il :

It is this evocation of the foreign that attracts me to minor literatures in my translation projects. I prefer to translate foreign texts that possess minority status in their cultures, a marginal position in their

¹²⁵ L'italique est de l'auteur.

native canons -- or that, in translation, can be useful in minoritizing the standard dialect and dominant cultural forms in American English. This preference stems partly from a political agenda that is broadly democratic: an opposition to the global hegemony of English. The economic and political ascendancy of the United States has reduced foreign languages and cultures to minorities in relation to its language and culture. English is the most translated language worldwide, but one of the least translated into [...] » (Venuti 1998: 10).

Les textes étrangers dont parle Venuti sont issus des « littératures mineures », concept que le traductologue emprunte à Deleuze and Guattari (1987). Il s'agit en réalité de textes qui donnent à voir la langue comme étant une force collective et un assemblage de formes (Venuti 1998 : 9). L'auteur souligne que ces formes ou plus exactement ces « minority elements » (Venuti 1998 : 11), qui relèvent de ce que le traductologue appelle le *minoritizing*, sont disposés « hierarchically, with the standard dialect in dominance but subject to constant variation from regional or group dialects, jargons, clichés and slogans, stylistic innovations, nonce words, and the sheer accumulation of previous uses » (Venuti 1998 : 10), et ont le pouvoir de subvertir la langue dominante cible et de perturber le lectorat américain en l'aliénant. Ainsi, une bonne traduction, à en croire Venuti, se mesurera à l'aune de l'intégration de ces « minority elements », ce qui éviterait de déboucher sur des traductions homogénéisantes : « good translation is minoritizing: it releases the remainder by cultivating a heterotegenous discourse, opening up the standard dialect and literary canons to what is foreign to themselves, to the substandard and the marginal » (Venuti 1998). Berman et Venuti prônent donc une traduction basée sur l'hétérogénéité. L'étude de notre corpus nous a permis de constater que les traducteurs ont également recours à cette stratégie traductionnelle, surtout par le biais de l'exotisation, même si nous avons également pu souligner que ce procédé traductionnel n'est pas le plus privilégié en traduction. Le fait que Berman exclut du champ de la

pratique traduisante la traduction d'un vernaculaire par un autre vernaculaire au motif qu'ils ne sont pas « cultivés » nous semble contreproductif, surtout lorsqu'on cite en contre exemple le succès qu'a connu la traduction en anglais écossais de *Les belles-sœurs* de Tremblay. En lisant un extrait de la traduction de *Macbeth* de Shakespeare en québécois, Berman (1990 : 15) avoue qu'il n'a pu s'empêcher de rire : « Je me souviens avoir lu, en 1986, un extrait de cette traduction dans le journal *Le Monde*. L'auteur de l'article se gaussait de la tentative, et à l'époque, moi aussi, j'ai ri. » À travers cette déclaration, Berman semble se contredire lorsqu'il affirme : « [L]'oeuvre est cette production linguistique qui *appelle*¹²⁶ la traduction comme un destin. »

L'étude de notre corpus révèle que le statut du chiac et du camfranglais en tant que vernaculaires et sociolectes, de l'avis de certains chercheurs et locuteurs, ne les empêche pas d'être traduits vers le français et l'anglais, aussi bien dans le cadre de la traduction de textes littéraires que celle de textes non littéraires. Du coup, cette réalité est en contradiction avec les principes traductologiques édictés par Berman. De plus, l'examen des stratégies de traduction du chiac et du camfranglais montre que la plupart des procédés traductionnels utilisés lors de la traduction de ces hybrides linguistiques sont également employés pour traduire des textes dits « cultivés », comme l'anglais ou le français international. Au Burkina Fasso par exemple, pays ouest-africain d'environ 17 millions d'habitants, où seulement 10 à 15 % de la population s'exprime en français, la langue officielle (Yoda (2007 : 90, citant Nikiéma 2000 : 127), Yoda (2007 : 90-92) fait remarquer que la traduction entre le français et les langues locales telles le *moré* et le *bisa* est non seulement indispensable, mais occupe de plus en plus une place importante dans la communication et l'accroissement des échanges dans la mesure où les autorités du

¹²⁶ C'est Berman qui souligne.

pays, les organisations non gouvernementales et même des particuliers s'en servent pour atteindre les populations. C'est ainsi que, conclut le chercheur, les pouvoirs publics et les autorités religieuses ont par exemple recours à la traduction du français vers le moré¹²⁷ (langue locale parlée par plus de 50 % de la population burkinabè) pour diffuser des messages de sensibilisation et de prévention des fléaux tels que le sida. L'exemple burkinabè, comme bien d'autres¹²⁸, montre une fois de plus que la non-traduction des vernaculaires que prône Berman, contrairement à Venuti, est inopérante dans des contextes bilingues et multilingues.

Par ailleurs, en déclarant qu'« une traduction qui " sent la traduction " n'est pas forcément mauvaise » (Berman 1984 : 247), Berman semble une fois de plus ne tenir aucun compte de la réalité des situations linguistiques caractérisées par le bilinguisme et le plurilinguisme. M. LeBlanc (2014, citant Mossop 1988, 1989, 1990) signale que dans un pays comme le Canada, les textes confiés à des « institutions traduisantes »¹²⁹ « sont traduits dans un français [ou un anglais] normatif, conformément à la manière de traduire entérinée dans les milieux de la traduction au Canada ». En réalité, cette stratégie traductionnelle participe de ce que Delisle (2003 : 65, cité par M. LeBlanc 2014 : 548) désigne sous le nom de « traduction idiomatique », c'est-à-dire une « [s]tratégie de traduction qui consiste à produire un texte d'arrivée conforme aux habitudes d'expression

¹²⁷ Yoda (2005) fait remarquer qu'au Burkina Fasso, la traduction du français vers les langues locales concerne aussi une langue nationale comme le bisa, qui compte environ 300 000 habitants. Cette langue est également utilisée par les pouvoirs publics, les autorités religieuses et des organismes non gouvernementaux pour atteindre leurs publics.

¹²⁸ Mboudjeke (2007 : 314-315) rappelle que la traduction de la Bible par Luther a grandement contribué à la « dédialectalisation » de l'allemand contemporain et langue internationale. L'auteur signale également qu'au Cameroun, bon nombre de langues vernaculaires à l'instar du ghomala, qui appartient à la famille des langues Bamileké, ont pu atteindre leur niveau de véhicularité actuel grâce en partie à la traduction biblique.

¹²⁹ M. LeBlanc (2014 : 539) explique que Mossop (1988 : 65) emploie l'expression « institutions traduisantes » pour faire « référence à des entreprises, des gouvernements, des religions, des journaux, etc., institutions qui décident des approches privilégiées dans les traductions qu'elles produisent ».

spontanée de ses locuteurs natifs ». Delisle précise que « [l]a notion de traduction idiomatique, liée à celle d'usage, de norme et de contexte socioculturel, tient compte notamment des contraintes de la langue d'arrivée, de ses usages courants ainsi que des règles et conventions observées par la majorité de ses locuteurs » (2003 : 65, cité par M. LeBlanc 2014 : 548). De plus, en dépit de leur statut de langues officielles, l'anglais et le français ne disposent pas du même pouvoir dans la société canadienne. En réalité, la situation du français au Canada en tant que langue minoritaire vis-à-vis de l'anglais, langue majoritaire, et la cohabitation des deux langues font qu'une traduction qui sentirait la traduction courrait le risque d'être dénoncée ou boudée par une frange importante de la population francophone dans la mesure où les anglicismes et l'hybridation linguistique ont très souvent été perçus par une certaine élite intellectuelle francophone comme une forme d'assimilation, une menace. À ce sujet, Leclerc (2005b : 164) écrit :

Many Québécois writers and journalists — from Jacques Ferron (1991 [1966-1967]) to Dominique Payette (2005) — have shown an interest in Acadians and their language. Their belief is generally that Quebec needs to protect itself from linguistic hybridization such as is observable in Chiac. In Chiac, they see a fate that Quebec must avoid if it is to maintain its culture.

L'affirmation ci-dessus concernant les attitudes linguistiques observables dans certains milieux intellectuels francophones canadiens au sujet de l'hybridation linguistique renforce davantage la réflexion de Larose (1998 : 10-11, cité par Mboudjeke 2007 : 312) selon laquelle « [c]e projet [...] ne serait pas sans péril pour une langue menacée, comme c'est le cas du français au Canada, à moins que le métissage du français d'ici devienne un projet de société ». Il convient cependant de souligner que le métissage, mieux encore l'hybridité, dont parle Larose a tendance à être préservé sans difficulté dans le texte cible lorsque les traces visibles présentes dans le texte source proviennent d'une

langue autre que la langue vers laquelle on traduit ; c'est le cas par exemple des traces visibles ou quasi-invisibles qui indiquent la présence à la fois d'une langue africaine ou des éléments relevant de la tradition orale de ce continent dans un texte littéraire ou pragmatique rédigé en français ou en anglais standard. C'est justement ce type d'hétérogénéité que Suh (2005) a pu mettre en relief dans son analyse de la traduction anglaise de l'œuvre d'Oyono Mbia (2005) dans laquelle certaines traductions donnent à voir l'influence de la tradition orale et de la langue bulu dans le texte d'arrivée. Parallèlement, nous avons également pu observer que lorsque l'effet de traduction provient de la langue vers laquelle on traduit, la traduction a tendance à homogénéiser l'hybridité linguistique du texte source. Ce genre de scénario, nous l'avons vu, est particulièrement fréquent lors de la traduction du chiac vers l'anglais. Ainsi, il apparaît clairement que l'éthique bermannienne de la traduction s'avère inapplicable dans bien des cas à la traduction de textes issus des contextes linguistiques bilingues et multilingues (comme ceux du Cameroun et du Canada), et même monolingues. D'ailleurs, dans son analyse de la traduction française de *Yo el Supremo* (1974), roman de l'écrivain argentin Roa Bastos, Charron (2001) démontre que le traducteur Berman n'est pas parvenu à respecter les principes traductologiques qu'il s'est lui-même fixés, dans la mesure où il n'a pu éviter les « tendances déformantes » du traducteur. Charron conclut :

À la simple lecture comparative du texte espagnol et de la traduction française, on se rend compte que l'oralité, le dialogisme et le vernaculaire – qui sont des caractéristiques propres, si l'on en croit Berman, au roman latino-américain – n'ont pas su être reproduits " systématiquement " » (2001 : 119).

De même, au terme de son étude des stratégies traductionnelles utilisées par Berman dans sa traduction de *El juguete rabioso* (1984), roman de l'écrivain argentin Arlt, Villarroel arrive à la même conclusion établie par Charron :

La traduction en français, finalement plutôt conservatrice, gomme les éléments clés de l'œuvre, ramenant le tout vers sa culture et créant un texte qui ne dépaysera pas le lecteur français et qui placera le lecteur francophone dans un contexte hexagonal. Si l'on tient compte de l'horizon traductif des Berman et de leur projet de traduction, le résultat n'atteint pas la hauteur des prémisses (2010 : 87).

Somme toute, les conclusions de Charron (2001) et de Villarroel (2010) concernant l'incapacité de Berman à appliquer à la lettre les principes traductologiques qu'il a lui-même élaborés se situent dans le droit fil des critiques formulées quelques années plus tôt par plusieurs autres chercheurs, dont Buzelin (2005 : 198) pour qui « la théorie de Berman ne tient qu'à condition de parvenir à circonscrire, à interpréter le texte et à le ré-énoncer en faisant abstraction de ce qui l'entoure : les lecteurs, les critiques, les éditeurs ».

En ce qui a trait à l'éthique de Venuti (1998), nous avons indiqué plus haut que ce traductologue se sert de sa théorie du *minoritizing* afin de mettre en relief son éthique de la traduction axée sur le marquage de la différence. Dans le but de dépayser son lectorat américain, et partant subvertir le texte cible anglo-américain, Venuti a recours à un certain nombre de « minority elements », en particulier les *briticisms* et les archaïsmes, dont la présence dans le texte d'arrivée, à l'en croire, permet de l'identifier comme étant le résultat d'une traduction : « Most importantly, archaism called attention to the translation as a translation without unpleasantly disrupting the reading experience » (1996 : 99). L'auteur ajoute : « I used British spellings, [...] even a British

pronunciation [...], a choice that provoked an exasperated query from the publisher's copyeditor [...] » (1996: 100). Venuti s'appuie sur *Fantastic Tales* (1992), sa traduction de *Racconti fantastici* (1979), œuvre de l'écrivain italien Tarchetti, pour montrer le caractère subversif des « minority elements ». À titre d'illustration, Venuti (1996 : 98) affirme utiliser les formes archaïques « nor could I ever », « how much I endeavored » en lieu et place de leurs équivalents respectifs « and I could never » et « no matter how hard I tried », lesquels, fait valoir le traductologue, sont d'usage courant. À notre humble avis, il en faut plus pour que les archaïsmes de Venuti soient dénoncés ou boudés par son lectorat américain comme étant des anglicismes. Par ailleurs, Venuti (1996 : 100) déclare également utiliser des briticismes en vue d'obtenir un effet d'étrangeté. Pour y parvenir, il emploie des formes orthographiques britanniques telles que « demeanour », « enamoured », « apologised », « offence », « ensure », ainsi que la prononciation britannique, en préférant par exemple à la forme américaine « an herb » son équivalent britannique « a herb ». Une fois encore, ces exemples nous semblent peu pertinents pour pouvoir dérouter le lecteur cible et l'amener à comprendre que ces termes indiquent qu'il a sous les yeux une œuvre traduite. En fondant sa stratégie du « minoritizing » sur la variation intralinguistique, l'auteur aura du mal à dépayser ses lecteurs. Une stratégie efficace aurait consisté pour Venuti à recourir à des italianismes pour mieux « éprouver » son lectorat américain auquel est destiné sa traduction : « I imagined my readership as primarily American » (Venuti 1996 : 100). La prise en considération par Venuti du lecteur ou du public cible dans son éthique de la traduction, contrairement à Berman (1984) nous semble particulièrement importante, et cette démarche appelle quelques commentaires.

Nous avons évoqué ci-dessus que Venuti (1996) a délibérément recours à des *briticisms* et des archaïsmes dans le but de marquer la différence de l'anglais américain vis-à-vis de l'anglais britannique et de signaler la présence des formes étrangères dans le texte cible. Cependant, force est de constater que Venuti semble perdre de vue le fait que dans les contextes bilingues et même plurilingues comme le Cameroun et le Canada, le concept de « *minority elements* » peut s'avérer extrêmement relatif. Au Cameroun par exemple, certains *minority elements* issus de l'anglais ou des langues nationales sont directement intégrés dans des énoncés en français sans que ces éléments soient perçus comme des formes étrangères, y compris pour les anglophones. À titre d'illustration rapide, Kouega (2005), qui a mené une étude sur l'influence du français sur la langue anglaise au Cameroun, relève que des locuteurs anglophones utilisent certains termes et expressions français, d'usage courant dans l'administration camerounaise, sous la forme d'emprunts directs ou de ce qu'il nomme « *loan translations* », comme l'attestent les exemples en [11], [12], [13] et [14] ci-dessous.

[11] – : The director gave me a ***demande d'explication*** this morning because yesterday I left the office before closing time. (Corpus Kouega 2005 : 1203).

[12] –: Where do you keep the ***bordereau*** in this office ? (Corpus Kouega 2005 : 1204).

[13] –: The secretary phoned this morning to tell you that her ***co-wife*** got a baby last night and that she was attending to her, so she may not come to work today. (Corpus Kouega 2005 : 1205).

[14] – : He (the catechist) alerted the Brigade Commander and the ***Sub-prefect*** who had been drinking with Atangana in the nearby bar. (Corpus Kouega 2005 : 1205).

À première vue, les emprunts directs « *demande d'explication* » et « *bordereau* », ainsi que les « *loan translations* » ou traductions littérales « *co-wife* », « *sub-prefect* »

qui apparaissent dans les énoncés anglais ci-dessus fonctionnent comme des « minority elements », d'autant plus qu'ils trahissent les marques de la traduction dans ces énoncés. Seulement, dans le contexte camerounais, ces termes et expressions, qui ne sont pas employés délibérément par leurs locuteurs, servent à résoudre, entre autres, des problèmes de communication précis. Selon Kouega (2005 : 1207), les emprunts directs, qui sont légion dans les milieux de l'administration, de la finance et de la santé, sont utilisés pour résoudre un certain nombre de problèmes linguistiques, en particulier la désignation de nouveaux objets et concepts, l'affectation supplémentaire de noms à des entités déjà connues dans le but de les exprimer au mieux, le souci d'économie linguistique manifesté par la priorité accordée à des concepts courts, ainsi que le souci d'efficacité de la communication. Il ajoute que les « loan translations », qui représentent des traductions littérales du français vers l'anglais, sont généralement employées dans trois situations principales :

[L]oan translation terms, which are literal translations into English of French words, tend to be used in three major contexts: when a cultural gap is observed and needs filling, when similarity in structure and etymology misleads users, who end up taking a false friend for a standard word, and when users decide to communicate in a way that is comprehensible to both anglophone and francophone interlocutors. (Kouega 2005 : 1207).

Ainsi, il est par exemple intéressant de noter que les locuteurs anglophones ont tendance à utiliser le « minority element » *bordereau* qui apparaît dans l'énoncé en [12] en lieu et place de sa forme anglaise « mail enclosure slip » qui est d'ailleurs inconnue de bons nombre d'anglophones, à en croire Kouega :

To take just one example, sentence a) below is less effective in the Cameroon English context than sentence b): a) Where do you keep the mail enclosure slip in this office? b) Where do you keep the *bordereau*

in this office? Here, the French loan *bordereau* is likely to be understood by francophone and anglophone users, **whereas “mail enclosure slip” may not make sense even to some anglophone users**¹³⁰ (Kouega 2005 : 1203).

Remarquons que l'exemple du terme français *bordereau* employé dans une phrase anglaise montre que dans des contextes bilingues ou multilingues, ce qui d'emblée apparaît comme étant un « minority element » peut en réalité ne pas être perçu comme tel par des locuteurs anglophones, lesquels, paradoxalement, vont souvent préférer utiliser le terme français qui leur apparaît plus familier et largement intégré dans leurs pratiques langagières, par rapport au terme anglais équivalent qui au contraire leur semble bien étranger et présente le risque de nuire à la communication : « Actually, **the use of native and colloquial terms can blur communication**¹³¹ with francophones and can eventually lead to antagonistic behaviour » (Kouega 2005 : 1206-1207). Ce genre de situation paradoxale a également été relevé au Canada en général et dans le Sud-Est du Nouveau-Brunswick en particulier. À ce sujet, M. Leblanc (2014), auteur d'une étude consacrée au bilinguisme, à la traduction et à la langue de travail au sein d'un ministère de la fonction publique fédérale canadienne basée à Moncton, fait état de ce que certains employés francophones préfèrent par exemple lire des textes français traduits de l'anglais qui conservent des titres et des sigles anglais, étant donné que les traductions françaises qui ne « sentent » pas la traduction semblent moins familières :

En faisant référence au nom d'un programme administré par le ministère, Nadine [une fonctionnaire] nous explique que la majorité des francophones préfère le titre anglais – ainsi que le sigle anglais – du fait que la traduction du titre est, à ses yeux, inutilisable parce que « trop éloignée de l'anglais », les traducteurs étant mal à l'aise avec

¹³⁰ Nous soulignons.

¹³¹ Nous soulignons.

l'emploi du mot « initiatives » pour traduire l'anglais initiatives (M. LeBlanc 2014 : 550).

Cette situation, une fois de plus, traduit le caractère relatif des « minority elements » de Venuti, d'autant plus qu'à l'intérieur d'une même communauté linguistique, certaines formes peuvent effectivement être considérées comme étrangères pour un certain public, et familières pour un autre, comme c'est le cas par exemple de bon nombre de locuteurs qui revendiquent une « identité bilingue¹³² » (Ladouceur 2012) en milieu francophone minoritaire ouest-canadien.

¹³² À propos de la revendication de ce nouveau type d'identité dans l'Ouest-canadien, Ladouceur 2012 : 92) affirme : « D'abord ressenti comme nuisible, le bilinguisme des francophones en milieu minoritaire a toutefois pris une autre valeur avec la mondialisation des marchés et l'affirmation nationaliste québécoise, qui réduit le fait français au territoire du Québec. Plutôt qu'un préjudice identitaire, il devient un atout linguistique qu'on peut mettre à profit dans la nouvelle économie mondiale. Il fait alors l'objet d'une exploration et d'une expérimentation sur les scènes francophones de l'Ouest, où certains auteurs vont jusqu'à revendiquer leur dualité linguistique comme élément fondamental d'une identité bilingue. Cette nouvelle attitude met en relief une autre perception du bilinguisme : plutôt que de nuire au français, il sert à le préserver car, en situation minoritaire, être bilingue constitue la condition *sine qua non* pour demeurer francophone. »

CHAPITRE 8

CONCLUSION

Le projet de rédaction de cette thèse est né de notre souci de corriger deux « préjugés traductologiques » selon lesquels des vernaculaires à l’instar du chiac et du camfranglais ne pouvaient être traduits en raison entre autres de leur statut de langues « non cultivée[s]» (Berman 1985 : 79) et des difficultés qu’ils posent en traduction, étant donné qu’ils sont généralement « écrit[s] en plusieurs langues » (Derrida 1985 : 215). En réponse à ce spectre d’intraduisibilité et face aux problèmes que les parlers acadien et camerounais posent au traducteur, nous avons décidé d’entreprendre une étude traductologique de ces deux hybrides linguistiques dont les objectifs étaient les suivants :

- 1) procéder à une description sociolinguistique et linguistique de ces deux parlers qui se caractérisent par une hybridation linguistique et culturelle bien particulière, en recourant à une approche comparative et contrastive ;
- 2) procéder à une analyse des principaux problèmes posés par la traduction des textes hétérogènes sur le plan linguistique et culturel en Afrique sub-saharienne et au Canada, ainsi qu’à une étude des stratégies de traduction utilisées pour résoudre ces difficultés afin de déterminer dans quelle mesure l’approche traductionnelle du chiac et du camfranglais se démarque ou se rapproche de celle utilisée dans le cadre d’autres textes linguistico-culturellement hybrides ;
- 3) étudier les principales stratégies de traduction adoptées par les traducteurs de textes littéraires et pragmatiques chiacs et camfranglais et esquisser une approche de la traduction de ces deux parlers tout en dégagant l’incidence de la traduction de ce genre de textes sur les théories traditionnelles de la traduction en général et sur l’éthique de la traduction en

particulier. L'examen de ces trois centres d'intérêt nous a permis de parvenir aux résultats suivants.

Le premier objectif qui portait sur la description sociolinguistique et linguistique des deux parlers a permis de constater que, sur le plan sociolinguistique, les termes comme argot, dialecte, variété et vernaculaire sont régulièrement utilisés par les chercheurs pour décrire ces deux hybrides linguistiques. Nous avons expliqué que ce foisonnement terminologique rendait difficile la définition du chiac et du camfranglais en raison de leur vitalité et de leur dynamisme continuel. Toutefois, au Canada la plupart des chercheurs semblent s'accorder sur le fait que le chiac est une variété du français parlé en Acadie du Nouveau-Brunswick. Au Cameroun en revanche, la question du statut définitif du camfranglais est loin d'être réglée. Cependant, dans le cadre de notre recherche, nous l'avons défini comme suit :

Le chiac et le camfranglais sont des parlers hybrides, c'est-à-dire des espèces de langues qui empruntent et/ou créent essentiellement leurs structures lexicales, morphologiques et syntaxiques à partir d'une langue dite « matrice » ou langue dominante (Myers-Scotton 2002), en l'occurrence la langue française. Ces deux parlers relativement stabilisés et à base de français acadien pour le chiac et du français courant en usage au Cameroun, pour le camfranglais, sont employés majoritairement par les jeunes. Le chiac est un phénomène circonscrit au Sud-Est du Nouveau-Brunswick, plus précisément à Moncton, Shediac, Memramcook, etc., tandis que le camfranglais se parle dans les principales villes du Cameroun, notamment Douala, Yaoundé, Bafoussam, etc. Outre les emprunts au français et à l'anglais caractéristiques de ces parlers, le camfranglais tire ses ressources linguistiques du pidgin-English camerounais, des langues camerounaises, africaines, etc.

Par ailleurs, l'étude de la variation linguistique a permis de dégager des variations spatiale, temporelle et diastratique. Nous avons cependant souligné la nécessité de mener

des études approfondies et rigoureuses afin de mieux élaborer ces différentes variations. Il est également apparu que des locuteurs et des non-locuteurs des deux parlars affichent des attitudes linguistiques d'ambivalence, autrement dit de rejet et d'acceptation vis-à-vis des deux parlars, des comportements linguistiques qui d'ailleurs sont propres à la plupart des codes hybrides.

Le volet linguistique a essentiellement consisté en une analyse de quelques aspects lexico-morphologiques et lexico-sémantiques du camfranglais et du chiac. Sur le plan lexico-morphologique, nous avons pu constater que bon nombre d'emprunts aux principales langues pourvoyeuses du chiac et du camfranglais subissent divers types de transformations. Celles-ci vont de l'affixation à la réduplication en passant par la métathèse, la composition, l'apocope et l'aphérèse. À la différence du camfranglais où la quasi-totalité de ces procédés sont particulièrement productifs, le phénomène de transformation morphologique en chiac porte essentiellement sur la dérivation, plus exactement l'affixation. Nous avons également expliqué que la présence dans le camfranglais de tous les procédés suscités pouvait s'expliquer, du moins en partie, par le fait qu'à l'origine le camfranglais, contrairement au chiac, avait une fonction cryptique, même s'il est évident aujourd'hui que cette fonction perd du terrain. La composante lexico-sémantique nous a permis de faire le constat selon lequel le phénomène de glissement ou de changement de sens des lexèmes est quasi-inexistant en chiac, contrairement en camfranglais où il est particulièrement présent à travers des procédés tels la désémantisation, la resémantisation, etc. Nous avons en outre souligné le fait que le caractère extrêmement marginal des changements de sens en chiac pouvait s'expliquer par le fait que les deux principales langues d'emprunts du chiac, à savoir l'anglais et le

français, sont toutes issues d'un fond culturel plus ou moins commun, ce qui n'est pas le cas du camfranglais qui tire ses ressources dans des fonds culturels européens et africains, qui à la base sont fort distincts.

Le deuxième objectif de cette étude a révélé que le caractère hybride des textes littéraires et pragmatiques qui circulent dans des sociétés bilingues et multilingues canadienne et africaines constituait l'une des principales difficultés de leur traduction, surtout dans un contexte où les théories traditionnelles de la traduction ont généralement conçu le texte source comme étant une entité homogène consistant en un transfert du sens du message d'une langue de départ vers une langue d'arrivée. Nous avons aussi souligné le fait que l'absence d'équivalents linguistiques et culturels vernaculaires ou sociolectaux dans des langues/cultures cibles constituait une difficulté de taille pour le traducteur du type de textes étudiés. Il est aussi apparu que l'approche globale dite « sourcière » et l'approche globale dite « cibliste » constituent les deux principales stratégies de traduction utilisées par les traducteurs des textes littéraires et pragmatiques dans les contextes considérés, avec une nette préférence pour l'approche globale dite « cibliste ». Cette préférence pour la stratégie assimilationniste, nous l'avons expliqué, participe de la volonté des traducteurs, mais aussi des éditeurs (dans le cas des textes littéraires) de rendre le texte plus clair, plus accessible au lecteur dans le but de ne pas l'aliéner.

L'examen du troisième objectif de ce travail de recherche qui consistait à examiner les principales stratégies de traduction utilisées par les traducteurs de textes littéraires et non littéraires chiacs et camfranglais et à esquisser une approche de la traduction de ces deux hybrides linguistiques tout en dégagant l'incidence de la traduction de ce type de textes sur les théories traditionnelles de la traduction en général et sur l'éthique de la

traduction nous a permis d'aboutir aux résultats suivants. Premièrement, les traducteurs ont recours à plusieurs stratégies lors de la traduction du chiac ou du camfranglais vers le français. Il s'agit des procédés traductionnels suivants : la traduction par explication lexicale des seuls « camfranglismes » ou « chiacquismes », l'« in-text translation » ou la traduction intégrée au texte source, le recours au français international et oral pour traduire les deux hybrides linguistiques ainsi que la stratégie d'omission. Cependant, l'exploitation de notre corpus général de textes non littéraires nous a permis de constater que des six stratégies traductionnelles analysées, seules deux, notamment le recours au français international d'une part et au français oral d'autre part, sont régulièrement utilisées par les traducteurs du chiac vers le français, alors que leurs collègues traduisant du camfranglais vers le français emploient toutes les six stratégies qui se dégagent de notre corpus. De plus, la stratégie du recours au français international apparaît comme étant la stratégie la plus utilisée aussi bien par les traducteurs du chiac que du camfranglais vers le français.

Deuxièmement, à l'instar de la traduction du chiac et du camfranglais vers le français, celle des deux hybrides linguistiques vers l'anglais nous montre que les traducteurs utilisent plusieurs procédés traductionnels. Il s'agit notamment de la traduction « minimaliste » par explication des seuls « camfranglismes », celle du recours à l'anglais international pour traduire le chiac et le camfranglais, la neutralisation, surtout utilisée lorsque la langue vers laquelle on traduit se trouve en même temps être une composante linguistique du texte source, ainsi que les stratégies d'exotisation et d'ajout dans le texte cible d'informations supplémentaires absentes du texte source. De ces quatre procédés traductionnels, trois sont utilisés par les traducteurs du chiac vers l'anglais, notre corpus n'ayant pas révélé des cas d'emploi de la quatrième stratégie consacrée à la

traduction des seuls « chiacquismes » dans un énoncé, contrairement à la traduction du camfranglais vers l'anglais où les quatre stratégies sont utilisées. Par ailleurs, l'anglais international apparaît comme étant la stratégie la plus utilisée lors de la traduction du chiac ou du camfranglais vers l'anglais.

Troisièmement, l'étude des stratégies de traduction des textes littéraires a révélé que les traducteurs du chiac vers l'anglais utilisent trois principales stratégies traductionnelles, à savoir la neutralisation du parler hybride, la normalisation du vernaculaire ainsi que l'exotisation du texte cible. S'il est vrai que la stratégie de normalisation du vernaculaire est dominante dans *Just Fine* (1999) et *A Fine Passage* (2002), les deux traductions anglaises des romans *Pas pire* (1998) et *Un fin passage* (2001) de F. Daigle, ainsi que dans *Moncton Mantra* de G. Leblanc (2001), il n'en demeure pas moins que la stratégie d'exotisation fondée sur l'hétérogénéité apparaît comme étant la stratégie privilégiée dans *Life's Little Difficulties* (2004) et *For Sure* (2013) de F. Daigle. Aussi apparaît-il au terme de cette étude que plusieurs stratégies utilisées lors de la traduction des textes littéraires et non littéraires de nos deux corpus généraux se recoupent. Il est intéressant de noter que la plupart de ces stratégies sont également utilisées pour décrire les procédés traductionnels utilisés par les traducteurs travaillant sur des langues dites « cultivées ». Un tel constat ne peut que confirmer la thèse défendue dans cette étude selon laquelle les vernaculaires chiac et camfranglais présentent certes des difficultés de taille pour le traducteur, en raison entre autres de leur nature hybride, mais il existe des moyens de les résoudre.

Quatrièmement, ce travail de recherche nous a également permis d'esquisser une approche traductionnelle des deux parlars hybrides. Cette approche -- qui se veut synthétique dans la mesure où elle repose entre autres sur une synthèse récapitulative et

les limites des stratégies de traduction du chiac et du camfranglais, ainsi qu'un réexamen de certains fondements théoriques de l'éthique de la traduction de Berman et Venuti -- prône le « respect de l'hybridité et de l'hétérogénéité caractéristiques des parlers tels le chiac et le camfranglais. En d'autres termes, notre démarche est axée sur ce que nous appelons « une optique de validation de l'original » en ce sens qu'elle vise à produire des textes soucieux du respect de l'hétérogénéité langagière et linguistico-culturelle des parlers hybrides. Pour ce faire, nous avons entre autres proposé le recours à plus d'un registre ou niveau de langue pour traduire le chiac et le camfranglais. Il est apparu que l'éthique bermanienne et venutienne de la traduction ne peut être applicable dans le contexte de la traduction des parlers hybrides tels le chiac et le camfranglais qui sont issus des sociétés marquées par le bilinguisme et le multilinguisme comme le Canada et le Cameroun. Aussi l'atteinte des trois principaux objectifs de recherche nous a-t-elle permis d'apporter notre modeste contribution à l'avancement des connaissances dans les différents domaines étudiés dans cette thèse. D'abord, sur le plan linguistique, ce travail constitue, à notre humble avis, la toute première étude à avoir abordé le chiac et le camfranglais dans une perspective comparative. Nous espérons qu'il contribuera à une meilleure connaissance des deux parlers non seulement auprès du public, mais aussi dans certains milieux universitaires. En ce sens, il constitue un début de réponse au constat dressé par Leclerc (2005b : 162) selon lequel « [i]n the English-speaking world, Chiac does not raise debates because its existence barely registers on either the public or the scholarly radar ». Ensuite, en ne limitant pas la composition de notre corpus aux seuls textes littéraires, nous avons voulu, au moyen de ce travail de recherche, élargir le cadre général des théories postcoloniales de la traduction dans lequel cette thèse s'inscrit en mettant également un accent particulier sur le traitement des textes non littéraires en

traduction. Par ailleurs, des chercheurs à l’instar de Forsdick (2003) ont mis en garde contre le risque pour les études postcoloniales de s’enfermer dans un dialogue exclusif anglophone-francophone dans un contexte où la vitalité linguistique et culturelle observable à l’intérieur des espaces francophone, hispanophone et lusophone offre des pistes de recherche dignes d’intérêt. À ce sujet, il affirme :

Despite the aim of opening up the field of ‘postcolonial’ enquiry to new material and approaches, the semantic baggage of the term remains, as do the risks of an exclusive Anglophone–Francophone dialogue at a point when **new intercultural or transnational dynamics -- between French-speaking areas, or between the Francophone and the Hispanophone or Lusophone -- are increasingly in evidence**¹³³ (Forsdick 2003 : 256).

Le fait pour notre étude de se pencher entre autres sur la combinaison linguistique camfranglais-français participe de notre souci d’apporter également un début de solution aux préoccupations de Forsdick. Enfin, ce travail qui constitue, à notre humble avis, la toute première étude approfondie sur le chiac et le camfranglais dans une perspective traductologique participe également de notre volonté d’apporter notre contribution à la recherche dans un champ en friche. Ce travail comporte aussi un certain nombre de limites. Par exemple, l’absence d’un « corpus littéraire » traduit en camfranglais ne nous a pas permis procéder à une étude des stratégies de traduction du camfranglais « littéraire ». De plus, les cinq romans que nous avons étudiés étant les rares ouvrages dans lesquels le chiac est utilisé et qui sont disponibles en traduction, nous sommes conscient que notre échantillon s’avère modeste pour pouvoir permettre de tirer des conclusions définitives sur les différentes stratégies de traduction du chiac « littéraire ». À l’avenir, des recherches pourraient s’appuyer sur des corpus beaucoup plus vastes que le nôtre.

¹³³ Les caractères gras sont de nous.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

a) Romans étudiés et leurs traductions

- Daigle, F. (1998). *Pas pire*. Moncton : Éditions d'Acadie.
- Daigle, F. (1999). *Just Fine*. (R. Majzels, trad.). Toronto : Anansi.
- Daigle, F. (2001). *Un fin passage*. Montréal : Boréal.
- Daigle, F. (2002). *A Fine Passage*. (R. Majzels, trad.). Toronto : Anansi.
- Daigle, F. (2002). *Petites difficultés d'existence*. Montréal : Boréal.
- Daigle, F. (2004). *Life's Little Difficulties*. (R. Majzels, trad.). Toronto : Anansi.
- Daigle, F. (2011). *Pour sûr*. Montréal : Boréal.
- Daigle, F. (2013). *Pour sûr*. Montréal : Boréal. (R. Majzels, trad.). Montréal : Boréal.
- Leblanc, G. (2001). *Moncton Mantra*. (J. Elder, trad.) Toronto : Guernica.
- Leblanc, G. (2012). *Moncton mantra*. Sudbury : Prise de parole.

b) bibliographie générale

- Adeaga, T. (2006). *Translating and publishing African literature(s) and language(s): examples from Nigeria, Ghana and German*. Germany : Transaction Publishers.
- Altanova, J. (2008). *Néologismes et créativité lexicale du français contemporain dans les dictionnaires bilingues français-italien*. Fasano-Paris : Schena-A. Baudry et C^{ie}.
- Ameur, M. (2007). *Emprunt et créativité lexicale en berbère : traitement en situation d'aménagement linguistique*(Thèse de Doctorat d'Etat), Université Sidi Mohamed Ben Abdallah, Fès.
- Arsenault, B. (2004). *Histoire des Acadiens*. Québec : Fides.

- Arrighi, L. (2011). Langue de Molière versus langue de Shakespeare dans le lexique d'Acadieman : une illustration des dynamiques et des représentations linguistiques dans le sud-est du Nouveau-Brunswick. *Études canadiennes/Canadian Studies*, 70, 105-118.
- Atangana Essomba, S. (2012). L'esthétique romanesque de René Philombe. Essai d'analyse littéraire (thèse de doctorat inédite). Université Paris Est, Créteil.
- Balaçchi, R.-N. (2012). Style et registre de langue en traduction. *Écho des Études Roman*, 8(2), 15-26.
- Bandia, P. F. (2008). *Translation as Reparation: Writing and Translation in Postcolonial Africa*. Manchester : St. Jerome Publishing.
- Bassnett-McGuire, S. (1985). Ways through the Labyrinth. Strategies and Methods for Translating Theatre Texts. In T. Hermans (eds.), *The manipulation of literature; studies in literary translation* (pp. 87-103). London: Croom Helm.
- Batchelor, K. (2009). *Decolonizing translation. Francophone African novels in English translation*. Manchester : St. Jerome Publishing.
- Bednarski, B. (2012). *Autour de Ferron : littérature, traduction, altérité*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Bejta, B. (2002). *L'assimilation morpho-phonologique des xénismes français en anglais et son traitement lexicographique* (thèse de doctorat inédite). Université de Poitiers, Poitiers.
- Belinga B'Eno, C., & Atindogbe G. (2001). Yaoundé, métropole cosmopolite par l'intégration linguistique. In S. Eno Belinga & J.-P. Vicat (éds.), *Yaoundé, une grande métropole africaine au seuil du troisième millénaire* (pp. 225-241). Yaoundé : Les Classiques camerounais.

- Bénéteau, M. (2009-2010). De l'oral à l'écrit en Ontario français : les contes du Détroit.
Port Acadie : Revue interdisciplinaire en études acadiennes, 16-17, 135-145.
- Berman, A. (1984). *L'Épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard.
- Berman A. (1985). La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain. Dans A. Berman (dir.), *Les Tours de Babel* (pp. 35-150). Mauvezin : Trans-Europ-Repress.
- Berman, A. (1999). *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bérubé, J. (2010). *Discours et idéologies linguistiques en Acadie du Nouveau-Brunswick: l'exemple de la presse et du milieu scolaire* (thèse de doctorat inédite).
 Université de Moncton, Moncton.
- Biahé, H. (2011). Le vernaculaire chiac de Moncton en traduction littéraire : l'exemple de *Petites difficultés d'existence* de France Daigle. *Traduire*, 225, 66-79.
- Biahé, H. (2012). [Compte rendu de *Moncton Mantra* de G. Leblanc]. *Dalhousie French Studies*, 100, 136-137.
- Bickerton, D. (1975). *Dynamic of creole system*. Cambridge : University press.
- Biloua, E. (1999). Structure phrastique du camfranglais : état de la question. In G. Echu & A. W. Grundstrom (éds.), *Bilinguisme officiel et communication linguistique au Cameroun* (pp.147-171). New York : Peter Lang.
- Biloua, E. (2003). *La langue française au Cameroun : Analyse linguistique et didactique*.
 Bern : Peter Lang.
- Bissaya-Bessaya, E. T. (2014). *Le camfranglais*. Saint Denis : Edilivre.

- Boehringer, M. (n.d.). France Daigle et son Acadie, ouverte sur le monde. Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française. Répéré à http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-595/France_Daigle_et_son_Acadie,_ouverte_sur_le_monde.html#.V-JOISjhBpk
- Boudreau, A. (2009). La construction des représentations linguistiques : le cas de l'Acadie.
- Boudreau, A. (2014). Des voix se répondent : analyse discursive et historique des idéologies linguistiques en Acadie : l'exemple de Moncton. *Minorités linguistiques et sociétés*, 4, 175-199.
- Boudreau, A., & Boudreau, R. (2004). La littérature comme reconquête de la parole. L'exemple de l'Acadie. *Glottopol* 3, 166-180.
- Boudreau, A., & Dubois, L. (1992). J'parle pas comme les Français de France, ben c'est du français pareil; j'ai ma own p'tite langue. Dans M. Francard (dir.), *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques* (pp. 147-168). Louvain-la-Neuve : Actes du colloque de Louvain-la-Neuve, Cahiers de l'Institut linguistique de Louvain.
- Boudreau, A., & Dubois, L. (1998). Représentations et attitudes linguistiques des jeunes francophones de l'Acadie du Nouveau-Brunswick (thèse de doctorat inédite). Université Paris Ouest Nanterre La Défense.
- Boudreau, A., & Perrot, M.-È. (1994). Là je me surveille, là j'me watch pas : productions discursives d'un groupe d'adolescents acadiens du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. *Actes du XVIe colloque annuel de l'Association de linguistique des provinces atlantiques: Sociolinguistique et aménagement du français* (pp. 271-285). Université de Moncton, NB : Centre de recherche en linguistique appliquée.

- Boudreau, A., & Perrot, M.-È. (2010). Le chiac, c'est du français : représentations du mélange français/anglais en contexte inégalitaire, dans H. Boyer (dir.), *Parlures hybrides* (pp. 51-82), Paris : L'Harmattan.
- Boum Ndongo-Semengue, M. A., & Sadembouo E. (1999). L'atlas linguistique du Cameroun : les langues nationales et leur gestion. In G. Mendo Ze (éds.), *Le français, langue africaine. Enjeux et atouts pour la Francophonie* (pp. 67-97). Paris : Publisud.
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Éditions Fayard.
- Bourque, D. (2015). France Daigle. In *L'Encyclopédie canadienne*. Repéré à <http://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/france-daigle/>
- Brasseur, P. (2001). *Dictionnaire des régionalismes du français de Terre-Neuve*. Tübingen : Niemeyer.
- Brandolini, C. (2011). Francophonie et traduction : le cas de figure des « Belles sœurs » de Michel Tremblay. *Publif@rum*, 16, 1-14.
- Brasseur, P. (2001). *Dictionnaire des régionalismes du français de Terre-Neuve*. Canadiana Romanica. Tübingen Max Niemeyer Verlag.
- Brett, D. (2009). Eye dialect: translating the untranslatable' lost in translation. *AnnalSS*, 6, 49 – 62.
- Bulot, T., Bauvois, C., & Blanchet, P. (éds.). (2001). Sociolinguistique urbaine (Variations linguistiques : images urbaines et sociales). *Cahiers de sociolinguistiques 6*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

- Buzelin, H. (2005). *Sur le Terrain de la traduction : parcours traductologique au coeur du roman de Samuel Selvon : The Lonely Londoners*. Toronto : Editions du Gref, Collection Théoria n° 12.
- Calvet, L.-J. (2002). *Le marché aux langues. Les effets linguistiques de la mondialisation*. Paris : Plon.
- Calvet, L.-J. (2005). Les voix de la ville revisitées. Sociolinguistique urbaine ou linguistique de la ville ? *Revue de l'Université de Moncton*, 36(1), 9-30.
- Calvet, L.-J. (2009). *La sociolinguistique*. France : Presses Universitaires de France.
- Caitucoli, C. (2004). La différence linguistique: insécurité linguistique et créativité. *Notre Librairie*, 155-156, 172-177.
- Canut, C. (2000). Le nom des langues ou les métaphores de la frontière. *Frontières (revue électronique du CERCE)*, 1, 1-18.
- Cassin, B. (2004). *Vocabulaire des philosophies*. Paris : Seuil/Le Robert.
- Charron, M. (2001). Berman, étranger à lui-même ? *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 14(2), 97-121.
- Chevalier, G. (2008). Les français du Canada : faits linguistiques, faits de langue. *Alternative francophone*, 1, 80-97. Repéré à http://www8.umoncton.ca/umcmmots-maux/files/faits_de_langue.pdf
- Chia, E., & Gerbault, J. (1990a). Les nouveaux parlars urbains : le cas de Yaoundé. In E. Gouaini et N. Thiam (éds.), *Des langues et des villes* (pp. 263-277). Paris : ACCT et Didier Érudition.
- Chia, E., & Gerbault, J. (1990b). The new Speech Form of Rapidly Growing City: pidgin French and Camfrançais in Yaounde. *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, 1, 102-127.

- Chrupała, A., & Warmuzińska-Rogóż, J. (2011). Les Belles-sœurs de Michel Tremblay – le jeu de l'ellipse et de l'abondance ou comment traduire le joual. *Synergies Pologne*, 8, 83-91.
- Comeau, P., & King, R. (2011). Media Representations of Minority French: Valorization, Identity, and the Acadian phenomenon. *Revue canadienne de linguistique/Canadian Journal of Linguistics*, 56(2), 179-202.
- Cormier, J. (2010). *Représentations, dynamiques langagières et internet : le cas du chiac en Acadie* (thèse de maîtrise). Université de Moncton, Moncton.
- Cormier, Y. (1999). *Dictionnaire du français acadien*. Montréal : Fides.
- Coulon, A. (1992), *L'École de Chicago*. Paris : Puf.
- Cowan, J. (2000). Traduire entre joual et jouaux. In A. Gervais (dir.), *Emblématiques de l'époque du joual: Jacques Renaud, Gérard Godin, Michel Tremblay, Yvon Deschamps* (pp.175-176). Outremont: Lanctôt.
- Daigle, J. (1993). *L'Acadie des Maritimes : études thématiques des débuts à nos jours*. Moncton : Chaire d'études acadiennes.
- Dargnat, M. (2007). L'Oral au pied de la lettre: raison et déraison graphiques. *Études françaises*, 43(43), 83-100.
- De Féral, C. (1993). Le français au Cameroun : appropriation, vernacularisation et camfranglais. In D. Robillard & M. Beniamin (éds), *Le français dans l'espace francophone*, tome 1, (pp.205-216). Paris : Éditions Honoré Champion.
- De Féral, C. (1994). Appropriation du français dans le Sud du Cameroun. *Langues française* 104, 37-48.

- De Féral, C. (2006a). Décrire un parler jeune : le cas du camfranglais (Cameroun). *Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique Noire*, 21, 257-266.
- De Féral, C. (2006b). Étudier le camfranglais: recueil des données et transcription. *Le français en Afrique*, 21, 211-218.
- De Féral, C. (2007). Ce que parler camfranglais n'est pas : de quelques problèmes posés par la description d'un 'parler jeune' (Cameroun). In F. Auzanneau (éd.), *La Mise en œuvre des langues dans l'interaction* (pp.259-276). Paris : L'Harmattan.
- Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique Noire*, 21, 211-218.
- De Féral, C. (2009). Nommer et catégoriser des pratiques urbaines : pidgin et francanglais au Cameroun. In C. de Féral (éds), *Le nom des langues III. Le nom des langues en Afrique sub-saharienne : pratiques, dénominations, catégorisation* (pp.199-152). Louvain-La-Neuve: Peeters.
- DeLancey, V. (1989). The Impact of Credit Union Movement on Production and Accumulation in the gricultural Sector of Cameroon. *Conference on the Political Economy of Cameroon, Historical Perspectives*. Leiden, Netherlands: African Studies Centre.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1986). *Kafka: toward a minor literature* (D. Polan, trad.). Minneapolis: University of Minnesota Press
- Delisle, J. (1980). *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*. Ottawa : Éditions de l'Université d'Ottawa.
- Derrida, J. (1985). Des Tours de Babel. in J. Graham (éds). *Difference in Translation* (pp. 209-248). Ithaca et Londres : Cornell University Press.

- Dubois, J. et al. (1970). *Rhétorique générale*. Paris : Larousse.
- Dubois, J. et al. (1994). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Paris : Larousse.
- Ebongue, A. E., & Fonkoua, P. (2010). Le camfranglais ou les camfranglais ? *Revue du Réseau des Observatoires du français contemporains en Afrique noire*, 25, 259-270.
- Echu, G. (2001). Le camfranglais : l'aventure de l'anglais en contexte multilingue camerounais. In *Écritures VIII. L'aventure* (pp.207-221), Yaoundé : Éditions CLÉ.
- Echu, G. (2006). Pidginization of French in Cameroon. *TRANS- TRANS Internet-Zeitschrift für Kulturwissenschaften*, 16, Répéré à http://www.inst.at/trans/16Nr/01_5/echu16.htm
- Efoua Zengue, R. (1999). L'emprunt : figure néologique récurrente du camfranglais, un français fonctionnel au Cameroun. In G. Mendo Ze (éds.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie* (pp.168-177). Paris : Publisud.
- Eloundou Eloundou (2011). *Etudes des pratiques linguistiques en camfranglais dans les milieux urbains camerounais : le cas de Yaoundé (thèse de doctorat inédite)*. Aix-Marseille I Université, Aix-en-Provence et Marseille.
- Enckell, P., & Réda, J. (2004). *Dictionnaire des jurons*. France : Presses Universitaires de France.
- Essengue, P. (1998). *La description d'une langue : le camfranglais (mémoire de maîtrise inédit)*. Université de Yaoundé I : Yaoundé.

- Essono, J.-M. (1997). Le camfranglais : un code excentrique, une appropriation vernaculaire du français. In R. E. Zengue (éds.), *Le corpus lexicologique. Méthode de constitution et de gestion* (pp. 381-396). Louvain-La Neuve : Duculot.
- Falkert, A. (2008). Typologie et dynamique des emprunts à l'anglais dans un parler acadien. *Zeitschrift für Kanada-Studien*, 28(1), 88-107
- Feussi, V. (2006). *Le francanglais dans une dynamique fonctionnelle : une construction sociale et identitaire du francophone au Cameroun*. Répéré à <http://www.sdl.auf.org/Equipesvirtuelles>.
- Feussi, V. (2008). Le camfranglais comme construction socio-identitaire du jeune francophone au Cameroun. *Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique Noire*, 23, 33-50.
- Feussi, V. (2009). Entre catégorisations objectives et subjectives – les noms de langues comme motifs de revendication socio-identaire au Cameroun. In C. de Féral (éd.), *La dénomination des langues en Afrique sub-saharienne/Language Naming in Sub-Saharan Africa* (pp.77-107). Louvain-La-Neuve : Peteers.
- Fonkoua Kamdem, H. (2015). *A Dictionary of Camfranglais*. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Fosso. (1999). Le camfranglais : une praxéologie complexe et iconoclaste. In G. Mendo Ze (éds.), *Le français langue africaine. Enjeux et atouts pour la francophonie* (pp. 178-194), Paris : Publisud.
- Fouda, M. (2001). *Je parle camerounais. Pour un renouveau francophone*. Paris : Karthala.
- Gadet, F. (2003). *La variation sociale en français*. Paris : Ophrys, coll. Français l'essentiel.

- Gérin & Phlipponeau. (1984). La création d'un troisième code comme mode d'adaptation à une situation où deux langues sont en contact, le chiac. In A. Prujiner (eds.), *Variations du comportement langagier lorsque deux langues sont en contact* (pp. 31-38). Québec : Center for International Research on Bilingualism.
- Goudaillier, J.-P. (2001). *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris : Maisonneuve et Larose.
- Grenier, D. (2014). Daniel Grenier à France Daigle. *Moebius : écritures/littérature*, 141, 139-147.
- Grutman, R. (2001). Multilingualism and translation. In M. Baker (éd.), *Routledge encyclopedia of translation studies* (pp.157-160). London: Routledge,
- Guenier, N. (1997). Représentations linguistiques. M.-L. Moreau (ed.), *Sociolinguistiques : concepts de base* (pp. 246-254). Bruxelles : Mardage.
- Guilbert, L. (1975). *La créativité lexicale*. Paris : Larousse.
- Guidère, M. (2008). *Introduction à la traductologie : penser la traduction: hier, aujourd'hui, demain*. Bruxelles : DeBoeck.
- Guidère, M. (2009). Qu'est-ce que la communication orientée ? In M. Guidère (éds.), *Traduction et communication orientée*. Paris : Éditions le Manuscrit.
- Gyasi, K. (2006). *The Francophone African Text. Translation and the Postcolonial Experience*. New York : Peter Lang.
- Hamers, J., & Blanc, M. (1989). *Bilinguality and Bilingualism*. Cambridge : C.U.P.
- Juhel, D. (1982). *Bilinguisme et traduction au Canada : rôle sociolinguistique du traducteur*. Québec : Centre international de recherche sur le bilinguisme.
- Keating, K.-L. (2011). *Le Centre culturel Aberdeen : Minority Francophone discourses and Social Space (thèse de doctorat inédite)*. The University of Texas, Austin.

- Keppie, C. (2002). *Les attitudes à l'égard du chiac* (mémoire de maîtrise inédit). Carleton University, Ottawa.
- Kiessling, R. (2005). "Bak mwa me do" : Camfranglais in Cameroon. *Review of General and Comparative Linguistics*, 47, 87-107.
- King, R. (2008). Chiac in Context: Overview and Evaluation of Acadie's Joul. In M. Meyerhoff & N. Nagy (eds.), *Social Lives in Language: Sociolinguistics and Multilingual Speech Communities. Celebrating the Work of Gillian Sankoff* (pp.137-158). Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins.
- King, R. (2000). *The Lexical Basis of Grammatical Borrowing. A Prince Edward Island French Case Study*. Amsterdam/Philadelphie : John Benjamins.
- Kouega, J.-P. (2003a). Camfranglais: a novel slang in Cameroon schools. *English Today*, 19(2), 23-29.
- Kouega, J.-P. (2003b). Word Formative Processes in Camfranglais. *World Englishes* 22(4), 511-538.
- Kouega, J.-P. (2005). The Effects of French on English L2 in Cameroon. In J. Cohen *et al.* (éds.). *Proceedings of the 4th International Symposium on Bilingualism* (pp. 1201-1210). Somerville : Cascadilla Press.
- Kouega, J.-P. (2008). *A dictionary of Cameroon Pidgin English usage: pronunciation, grammar and vocabulary*. Munich: Lincom Europa.
- Kouega, J.-P. (2013). *Camfranglais : A Glossary of Common Words, Phrases and Usages*. Muenchem : Lincom Europa.
- Kouostas, J. (1989). Hosanna in Toronto : « Tour de force » or « Détour de traduction »? *TTR: translation, terminologie, rédaction*, 1(4), 129-39.
- Labov, W. (1976). *Sociolinguistique*. Paris : Minuit.

- Ladouceur, L. (2002). Canada's Michel Tremblay: des Belles Soeurs à For the Pleasure of Seeing Her Again. *TTR Traduction, Terminologie, Rédaction*, 15(1), 137-164.
- Ladouceur, L. (2005). *Making the Scene : la traduction au théâtre d'une langue officielle à l'autre au Canada*. Québec : Nota bene.
- Ladouceur, L. (2006). Write to Speak : accents et alternances de codes dans les textes dramatiques écrits et traduits au Canada. *Target, International Journal of Translation Studies*, 18(1), 49-68.
- Ladouceur, L. (2007). Parler, écrire et traduire dans la langue de Dalpé. In S. Nutting & F. Paré (eds.), *Jean Marc Dalpé : ouvrier d'un dire* (pp. 97-112). Sudbury : Prise de parole.
- Ladouceur, L. (2008). Bilinguisme et performance : traduire pour la scène la dualité bilingue linguistique des francophones de l'Ouest canadien. *Alternative Francophone*, 1(1), 46-56.
- Ladouceur, L. (2012). Bilinguisme et traduction ludique sur les scènes franco-canadiennes de l'Ouest. *Cahiers de théâtre JEU*, 145, 91-95.
- Ladouceur, L., & Liss, S. (2011). Identité bilingue et surtitres ludiques dans les théâtres francophones de l'Ouest canadien. *Francophonies d'Amérique*, 32, 171-186.
- Landry, N., & Lang, N. (2001). *Histoire de l'Acadie*. Québec : Éditions Septentrion.
- Lane-Mercier, G. (1997). Translating the untranslatable: the translator's aesthetic, Ideological and Political Responsibility. *Target*, 9(1), 43-68.
- Lane-Mercier, G. (2005). Écrire-traduire entre les langues : les effets de traduction et de bilinguisme dans les romans de Gail Scott. *Voix et Images*, 30(3), 97-112.

- Lane-Mercier, G. (2008). From minor to minority : Susanne de Lotbinière-Harwood translating Gail Scott translating « My Montréal ». In D. Merkle (dir.), *Traduire depuis les marges/Translating from the Margings* (pp.193-227). Québec : Nota bene.
- Lane-Mercier, G. (2011). De la tranquillité à l'intranquillité. Traduire le joual romanesque. *Revue d'études françaises*, 16, 156-167.
- Leblanc, D. (2006). Acadieman — *La complete first saison*. [DVD]. Télévision Rogers.
- LeBlanc, M. (2008). *Pratiques langagières et bilinguisme dans la fonction publique fédérale : le cas d'un milieu de travail bilingue en Acadie du Nouveau-Brunswick* (thèse de doctorat inédite). Université de Moncton, Moncton.
- LeBlanc, M. (2010). Le français, langue minoritaire, en milieu de travail : des représentations linguistiques à l'insécurité linguistique. *Nouvelles perspectives en sciences sociales/ Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, 6(1),17-63.
- LeBlanc, M. (2014). Traduction, bilinguisme et langue de travail : une étude de cas au sein de la fonction publique fédérale canadienne. *Meta : journal des traducteurs/Meta : Translators' Journal*, 59(3), 537-556.
- Leclerc, C. (2004). L'Acadie rayonne : lire France Daigle à travers sa traduction. *Voix et images*, 29(3), 85-100.
- Leclerc, C. (2005a). « Chic, le chiac » (Du vernaculaire dans le roman). *Liaison*, 129, 21-25.
- Leclerc, C. (2005b). Between French and English, Between Ethnography and Assimilation: Strategies for Translating Moncton's Acadian Vernacular. *TTR : Traduction, Terminologie, Rédaction*, 18(2), 161-192.

- Leclerc, C. (2006). Ville hybride ou ville divisée : à propos du chiac et d'une ambivalence productive. *Francophonies d'Amérique*, 22, 153-165.
- Leclerc, C. (2007). Langues et traduction en équilibre : de Moncton Mantra à Moncton Mantra. *Revue de l'Université de Moncton*, 38(1), 107-138.
- Leclerc, C. (2008). Le chiac, le Yi King et l'entrecroisement des marges : Petites difficultés d'existence en traduction. In D. Merkle, J. Koustas, G. Nichols & S. Simon (éds.), *Traduire depuis les marges/Translating from the Margins* (pp. 163-192). Québec : Éditions Nota bene.
- Lefevre, A. (1992). *Translation, Rewriting, and the Manipulation of Literary Fame*. New York: Routledge.
- Lehmann, A., & Martin-Berthet, F. (2000). *Introduction à la lexicologie. Sémantique et Morphologie*. Paris : Nathan.
- Leimdorfer, F. (2004). Sur l'émergence de registres de discours sur la ville en France, in W. Paul & L. François (eds.), *Parler en ville, parler de la ville – essais sur les registres urbains* (pp. 235-262). Paris : Éditions UNESCO / Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Lobe Ewane, M. (1989). Cameroun : le camfranglais. *Diagonales*, 10, 33-34.
- Long, M. (2008). *Les verbes à particule (Vpart) dans une variété de français acadien, le chiac* (mémoire de maîtrise inédit). Université de Moncton, Moncton.
- Lucci, V. (1972). *Phonologie de l'acadien : parler de la région de Moncton, N.B., Canada*. Montréal : Didier.
- Le Vine (1964). *The Cameroons : From Mandate to independence*. University of California : Berkeley.

- Machetti, S., & Siebetcheu, R. (2013). The use of Camfranglais in the Italian migration context. *Tilburg Papers in Culture Studies*, 55.
- Mailhot, I. (2000). Yvon Deschamps, écrivain. In A. Gervais (dir.), *Emblématiques de l'époque du joual: Jacques Renaud, Gérard Godin, Michel Tremblay, Yvon Deschamps* (pp.149-171). Outremont: Lanctôt.
- Malaborza, S. (2006). But c'est live du Dance-a-Rama! La Batture, ou comment est née une traduction en chiac pour le théâtre acadien. *Circuit, le magazine de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec*, 99, 9-10.
- Major, R. (2000). Le joual politique. Sur Le Cassé de Jacques Renaud. In André Gervais (dir.), *Emblématiques de l'époque du joual* (pp.74-75). Outremont : Lanctôt.
- Mbah Onana, M. (1997). Le camfranglais, dialecte moderne du Cameroun, genèse et manifestation. In *EcritureVII : Le regard de l'autre. Afrique-Europe au XXe siècle* (pp. 29-37). Yaoundé : Éditions CLE.
- Mboudjeke, J.-G. (2007). Aspects théoriques et pratiques de la traduction en situation de bilinguisme (thèse de doctorat inédite). Université Dalhousie, Halifax.
- McLaughlin, M. (2001). Les représentations linguistiques des jeunes écrivains du Sud-Est du Nouveau-Brunswick et leur impact sur la littérature acadienne. *Francophonies d'Amérique*, 12, 133-143.
- McLaughlin, M. (2010). L'Acadie post-nationale : Producing Franco-Canadian identity in the global economy (thèse de doctorat inédite). University of Toronto, Toronto.
- Mercier, L. (2002). Le français, une langue qui varie selon les contextes. Dans C. Verreault, L. Mercier et T. Lavoie (éds.), *Le français, une langue à apprivoiser*. (pp. 41-60). Québec : Presses de l'Université Laval.

- Meutem Kamtchueng, L. M. (2016). La bindi nga que tu know-là nyaa jusqu'à le feu sort seulement : Examining strategies of intensification in Camfranglais. *International Journal of Language Studies*, 10(1), 125.
- Mezei, K. (1995) Speaking White : Literary Translation as a Vehicle of Assimilation in Quebec. In S. Simon (éds.), *Culture in Transit : Translating the Literature of Quebec* (p. 133-148). Montreal : Vehicule Press.
- Michaud, A. (2005). Prosodie de langues à tons (naxi et vietnamien), prosodie de l'anglais : éclairages croisés (thèse de doctorat inédite). Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, Paris.
- Mopoho, R. (1997). Vernacularisation et traduction des textes pragmatiques en Afrique. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 10(1), 245-261.
- Moreau, M. -L. (ed.). (1997). *Sociolinguistique : concepts de base*. Bruxelles : Mardaga.
- Mveng, E. (1963). *Histoire du Cameroun*. Paris : Présence Africaine.
- Myers-Scotton, C. (2002). *Contact linguistics : Bilingual Encounters and Grammatical Outcomes*. Oxford: Oxford University Press.
- Ndongo, V. (n.d.). *Dictionnaire du camfranglais*. Répéré à <http://www.valeryndongo.com/leblog/dico%20camfranglais.pdf>
- Nchare, A. L. (2010). *The Morphosyntax of Camfranglais and the 4-M Model*. Répéré à <http://ling.auf.net/lingbuzz/001448>

- Ngo Mbaï-Gweth Ndjicki, M. (2009). Discours sur les femmes et discours de femmes : Une analyse ethno-sociopragmatique de l'Implicite dans quelques pièces du théâtre camerounais francophone (Thèse de doctorat). Université Rennes 2 et Université européenne de Bretagne, France. Répéré à <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00458238/document>
- Ngo Nlend, E. (2006). *De la créativité lexicale en camfranglais* (mémoire de maîtrise inédit). Université de Yaoundé, Yaoundé.
- Ngo Ngok-Graux, E. (2006). Les représentations du camfranglais chez les locuteurs de Douala et Yaoundé. *Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique Noire*, 2, 219-225.
- Ndibnu Messina Ethé, J., & Elobo Onana (2014). Des interférences aux erreurs morphosyntaxiques en Langue Seconde : quelques stratégies de correction en contexte plurilingue. *Synergies Afrique des Grands Lacs*, 3, 179-192.
- Nolette, N. (2008). *Traduire la dualité linguistique de l'Ouest canadien pour la scène anglophone* (mémoire de maîtrise inédit). University of Alverta, Edonton.
- Ntsobe, A.-M., Biloa, E., & Echu, G. (2008). *Le camfranglais : quelle parlure ? Étude linguistique et sociolinguistique*. Frankfort : Peter Lang.
- Ngwa Niba, F. (2007). *New language for divided Cameroon*. Répéré à <http://news.bbc.co.uk/2/hi/africa/6376389.stm>. Consulté le 5 mars 2016.
- Nzessé, L. (2005). Politique linguistique et éducative au Cameroun et insécurité de la langue française. *Francofonia*, 14, 173 - 187.
- Nzessé, L. (2008). Le français en contexte plurilingue, le cas du Cameroun : appropriation, glottopolitique et perspectives didactiques. *Francofonia*, 17, 303 - 323.

- Nzessé, L. (2009). Le français au Cameroun : d'une crise sociopolitique à la vitalité de la langue française (1990-2008), *Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique Noire*, 24.
- Nzessé, L. (2012). *Les emprunts du français aux langues locales camerounaises : typologie, intégration et enjeux*. Répéré à https://www.odsef.fss.ulaval.ca/sites/odsef.fss.ulaval.ca/files/odsef_nr_nzesse_web.pdf
- Ortega y Gasset, J. (2000). The Misery and Splendour of Translation. In L. Venuti (éds.), *The Translation Studies Reader* (pp.49-64). London & Newyork : Routledge.
- Ostiguy, L., & Sarrassin, R. (1985). *Phonétique comparée du français et de l'anglais nord-américains*. Trois-Rivières : Éditions du Réseau U.
- Ostiguy, L. (1996). *Introduction à la phonétique comparée : les sons : le français et l'anglais nord-américains*. Sainte Foy : Presses de l'Université de Laval.
- Owona, A. (1973). La naissance du Cameroun (1884-1914). *Cahiers d'études africaines*, 13(49), 16-36.
- Papen, R. (2004). Sur quelques aspects structuraux du français des Métis de l'Ouest canadien. In A. Coveney, M.-A. Hintze & C. Sanders (éds.), *Variation et francophonie*, (pp. 105-129). Paris : L'Harmattan.
- Papen, R. (2014). Hybrid languages in Canada involving French : the case of Michif and Chiac. *Journal of Language Contact*, 7(1), 154 – 183.
- Paré, F. (1992). *Les littératures de l'exiguïté*. Ottawa : Les Éditions du Nordir.
- Péronnet, L. (1989). *Le parler acadien du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. Éléments grammaticaux et lexicaux*. New York : Peter Lang.

- Perrot, M.-È. (1995a). *Aspects fondamentaux du métissage français/anglais dans le chiac de Moncton, Nouveau-Brunswick, Canada* (thèse de doctorat inédite). Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, Paris.
- Perrot, M.-È. (1995b). Tu worries about ça, toi ? Métissage et restructurations dans le chiac de Moncton. *Linx*, 33, 79-85.
- Perrot, M.-È. (1998). Les modalités du contact français/anglais dans un corpus chiac : Métissage et alternance codique. *Revue du Réseau des observatoires du français contemporain en Afrique noire*, 12, 219-226.
- Perrot, M.-È. (2001). Bilinguisme en situation minoritaire et contact des langues : l'exemple du chiac. *Faits de langues*, 18, 129-137.
- Perrot, M.-È. (2005). Le chiac de Moncton : description synchronique et tendances évolutives. In A. Valdman, J. Auger & D. Piston-Hatlen (éds.), *Le français en Amérique du Nord : état présent* (pp. 307-326). Québec : Presses de l'Université Laval.
- Perrot, M.-È. (2006). Statut et fonction symbolique du chiac : analyse de discours épilinguistiques. *Francophonies d'Amérique*, 22, 141-151.
- Perrot, M.-È. (2014). Le trajet linguistique des emprunts dans le chiac de Moncton : quelques observations. *Minorités linguistiques et société/Linguistic Minorities and Society*, 4, 200-218.
- Pettersson, B. (1999). *The Postcolonial Turn in Literary Translation Studies: Theoretical Frameworks Reviewed*. Répéré à https://www.uqtr.ca/AE/vol_4/petter.htm
- Picard, M. (1987). *An introduction to the comparative phonetics of English and French in North America*. Amsterdam: John Benjamins.

- Polguère, A. (2008). *Lexicologie et sémantique lexicale*. (2^e éd.). Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Prins, M. (2012). *The joul effect: a reflection of Quebec's urban working-class*. Dans *Michel Tremblay's Les Belles-soeurs and Hosanna* (Mémoire de maîtrise). Arizona State University, Arizona.
- Pruvost J., & Sablayrolles J.-F. (2003). *Les néologismes*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- Przychodzen, J. (2000). Les belles-soeurs en Pologne et au Québec : enjeux sociocritiques de la traduction et de la théâtralité. *L'Annuaire théâtral : revue québécoise d'études théâtrales*, 27, 120-133.
- Queffélec, A. (2007a). Émergence et expansion des langues mixtes en Afrique francophone : camfranglais, nouchi, hindoubill. In P. S. Kjærgaard (éds.), *Unité et pluralité du français-langue et culture-à l'heure de la mondialisation* (pp.45-62). Danemark: Actes de la journée scientifique organisée à l'Université du Sud-Danemark.
- Queffélec, A. (2007b). Le camfranglais, un parler jeune en évolution : du résoclecte au véhiculaire urbain, dans G. Ledegen. (eds.), *Pratiques linguistiques des jeunes en terrains plurilingues* (pp.93-118). Paris : L'Harmattan.
- Queffélec, A. (2007c). Les parlers mixtes en Afrique francophone subsaharienne. *Le français en Afrique*, 22, 277-291.
- Queffélec, A. (2009) *Alternances codiques et parlers hybrides en francophonie: convergences et divergences*. Actes de colloque de Damas-Syrie. Répéré à <http://www.dlf.auf.org>.

- Quinio, J. (2009). *La phonologie des emprunts français non anglicisés en anglais*. (thèse de doctorat inédite). Université Paris IV, Paris. Réperé à <http://www.theses.paris-sorbonne.fr/these.quinio.pdf>
- Renaud, J. (1964). *Le Cassé*. Montréal : Parti pris.
- Remysen, W. (2010). *La politique linguistique des médias publics au Québec et en Flandre : de quelle conception de la langue est-il question ?* Réperé à [https://www.usherbrooke.ca/crifuq/fileadmin/sites/crifuq/contributions/REMYSE N_Politique.pdf](https://www.usherbrooke.ca/crifuq/fileadmin/sites/crifuq/contributions/REMYSE_N_Politique.pdf)
- Romaine, S. (2000). *Language in Society : An Introduction to Sociolinguistics*. Oxford : Oxford University Press.
- Roy, M.-M. (1979). Les conjonctions anglaises BUT et SO dans le français de Moncton : une étude sociolinguistique de changements linguistiques provoqués par une situation de contact (Mémoire de maîtrise). Université de Quebec à Montréal, Montréal.
- Ryan, R. (2003). *Particularités phonologiques et phonétiques d'un parler acadien de l'Île-du-Prince-Édouard (Canada)*. Actes du Congrès International d'Études Françaises (pp.123-129). Espagne : La Rioja.
- Simo Bobda, A., & Fasse Mbouya, I. (2005). Revisiting some Linguistic Concepts and Beliefs in the Light of the Sociolinguistic Situation of Cameroon. In Cohen, J. et al.(éds), *Proceedings of the 4th International Symposium on Bilingualism* (pp. 2122-2132). Somerville : Cascadilla Press.
- Simo Nguemkam-Souop, A. (2009). *La variation du français au Cameroun. Approche sociolinguistique et syntaxique* (thèse de doctorat inédite). Université de Provence, Marseille.

- Simon, S. (1997). Translation and cultural politics in Canada, in S. Ramakirhsna (ed.), *Translation and Multilingualism: Post-Colonial Contexts* (pp. 192-204). Delhi : Pencraft International.
- Snell-Hornby, M. (2001). The Space 'In Between': What is a Hybrid Text? *Across Languages and Cultures*, 2, 207-216.
- Stein-Kanjora, G. (2008). "Parler comme ça, c'est vachement cool!" or How Dynamic Language Loyalty can Overcome "Resistance from Above". *Sociologus*, 58(2), 117-141.
- Stein-Kanjora, G. (2016). Camfrang forever! Metacommunication in and about Camfranglais. *Sociolinguistic Studies*, 1(1-1), 261-289.
- Sol, M.-D. (2010) Le camfranglais en milieu estudiantin au Cameroun, in H. Boyer (éd.), *Hybrides linguistiques : genèses, statuts, fonctionnements* (pp. 23-47). Paris: l'Harmattan.
- Starobová, S. (2010). La création néologique en français contemporain. *Études romanes de Brno*, 1, 169- 176.
- Suh, J. C. (2005). *A study of translation strategies in Guillaume Oyono Mbia's Plays* (thèse de doctorat inédite). University of South Africa, Pretoria. Réperé à <http://uir.unisa.ac.za/bitstream/handle/10500/1687/thesis.pdf>
- Tabouret-Keller, A. (1969). La Motivation des emprunts : un exemple pris sur le vif de l'apparition d'un sabir. *La Linguistique*, 1, 25-61.
- Tandia, J.-J., & Tsofack, B. (2009). Langues, discours et paroles intergénérationnelles : le camfranglais dans un journal pour jeunes. In C. Andriot-Saillant (éds.), *Paroles, langues et silences en héritage* (pp. 311-327). Clermont-Ferrand : Presses universitaires Blaise Pascal.

- Tekwa, K. (2013). Political Oppression, Orality and Terminology Re-engineering: The Case of Mboko Talk in Cameroon Music. In *Proceedings of the 4th University of Ottawa Student Colloquium on Terminology, Lexicology and Technologies*. Ottawa: University of Ottawa. Répéré à <http://linguistech.ca/display4359>.
- Tsofack, J. B. (2006). Le camfranglais ou la norme du français en péril au Cameroun ? In *Analyses (Langages, textes et sociétés)*, 11, 31-50.
- Telep, S. (2014). Le camfranglais sur Internet : pratiques et représentations. In *Le français en Afrique*, 28, 27-146. Répéré à <http://www.unice.fr/bcl/ofcaf/28/28.html>
- Thibault, A. (2011). Un code hybride français/anglais ? Le chiac acadien dans une chanson du groupe Radio Radio. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 121, 39-65.
- Thompson, A. J. (1986). *Chiac : an example of dialect change and language transfer in Acadian French (M.A. Thesis)*. University of Victoria, BC.
- Tiayon Lekobou, C. (1985). *Campeak : A Speech Reality in Cameroon* (mémoire de maîtrise inédit). Université de Yaoundé, Yaoundé.
- Tomaszkiewicz, T. (2008). Transfert de la littérature acadienne en Pologne : bilan d'une expérience traductologique et didactique. *Alternative Francophone*, 1(1), 98-115.
- Trerice, S. N. (2014). Entre fierté et mépris : le rapport ambivalent à l'égard du chiac dans *Pour sûr* de France Daigle (mémoire de maîtrise). University of Victoria. Répéré à https://dspace.library.uvic.ca/bitstream/handle/1828/7424/Trerice_Spencer_MA_2016.pdf?sequence=1
- Vakunta (2008). On Translating Camfranglais and Other Camerounismes. *Meta : journal des traducteurs / Meta : Translators' Journal*, vol. 53, (4), 942-947.

- Vakunta, P. (2015). *Requiem pour Ongola en camfranglais: une poétique camerounaise*.
Bamenda: Langaa RPCIG.
- Venuti, L. (1993). Translation as cultural politics: regimes of domestication in English.
Textual Practices, 7(2), 208-223.
- Venuti, L. (1995). *The translator's invisibility*. New York : Routledge.
- Venuti, L. (1996). Translation, Heterogeneity, Linguistics. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 9(1), 91-115.
- Venuti, L. (1998). *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*.
London & New York : Routledge.
- Verreault, C. (1999). L'enseignement du français en contexte québécois :
de quelle langue est-il question ? *Terminogramme*, 91-92.
- Veschambre, V. (2004). Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques
éléments de réflexion. *Espace et Société*, 21, 73-77.
- Victori, B., & Fucs, C. (1996). *La polysémie. Construction dynamique du sens*. Paris :
Éditions Hermès.
- Villarroel, M. (2010). *De la pratique à la théorie : Analyse de la traduction de El juguete
rabioso de Roberto Arlt par Antoine Berman* (mémoire de maîtrise inédit).
Université de Montréal.
- Violette, I. (2010). *Immigration francophone en Acadie du Nouveau-Brunswick : langues
et identités. Une approche sociolinguistique de parcours d'immigrants
francophones à Moncton* (thèse de doctorat inédite). Université de Moncton,
Moncton, Université François-Rabelais, Tours.
- Yoda, L. A. (2007). Traduction et messages de santé au Burkina Faso : le cas du français
vers le mooré. *Hermès : La Revue*, 3(49), 89-98.

Young, H. (2002). « C'est either que tu parles français, c'est either que tu parles anglais » : A cognitive approach to Chiac as a contact language (thèse de doctorat inédite). Rice University, Houston.

Zang Zang, P. (1997). Guerre des langues, conflits des générations, naissance d'un pidgin : le camfranglais. *Lecture n°3*, 219-228.

APPENDICE A
(Corpus bilingue camfranglais - français)

Texte 1

Paroles et traduction de la chanson « je go » de Koppo (2004). Traduction de Mivvy (2008).

Source : <http://www.lacoccinelle.net/295973.html>

Si tu vois ma go, dis-lui que je go

Si tu vois ma copine, dis-lui que je pars

Je go chez les watts nous falla les do

Je pars au pays des Blancs chercher de l'argent pour nous

La galère du K-mer, toi-même tu know

Tu connais la misère qui sévit Cameroun,

Tu bolo, tu bolo, mais où sont les do ?

Tu travailles sans répit pour des clopinettes

Mon frère, je te jure, je suis fatigué

Mon frère, je suis vraiment fatigué

J'ai tout fait, j'ai tout do pour chasser le ngué

J'ai tout fait, vraiment tout pour m'en sortir

J'ai wash les voitures, il n'y a avait pas moyo

J'ai été laveur de voitures, sans succès

J'ai toum les chaussures, il n'y avait pas moyo

J'ai été vendeur de chaussures, mais sans résultat non plus

Le poisson, les chenilles : est-ce qu'il y avait moyo ?

Dans le poisson ou les chenilles, c'était toujours pareil

Alors j'ai tchat que c'est trop, il faut que je go

Alors je me suis dit "Trop c'est trop, il faut que je parte ! "

Si tu vois ma go, dis-lui que je go (bis)

Si tu vois ma compagne, dis-lui que je pars (bis)

(Si tu vois ma go)

(Si tu vois ma go)

Si tu vois ma nga, dis-lui que je pars

Si tu vois ma fiancée, dis-lui que je pars

La galère du k-mer, toi-même tu know

Tu connais la situation misérable qui règne au Cameroun

Tu bolo, tu bolo, mais où sont les do ?

Tu travailles, tu t'acharnes, mais où est la récompense ?

Le pater, la mater, et les mbindi ress

Mon père, ma mère et mes petites soeurs

Ont dinaï que je go, mais je go vitesse

Ont refusé que je m'en aille, mais je m'en irai quand même, en catimini

Il ne faut pas qu'ils know que j'ai envie de go
Ils ne faut pas qu'ils sachent que j'ai envie de partir
Je veux seulement qu'ils know quand je suis déjà go
Je veux seulement qu'ils constatent mon absence une fois loin
Dès que je go, va leur tchat à tous les gars du kwatt
Après mon départ, dis à tous les gars du quartier
A toutes les go du kwatt que ça gâte ça gâte
Et à toutes les filles du quartier la mauvaise nouvelle, c'est ma décision

(Si tu vois ma copine, dis-lui que je pars)
(Si tu vois ma go, dis-lui que je go)

A regarder la télé, on voit que chez les Blancs
Quand tu such la télé tu vois que chez les watts
On ne souffre pas de la misère, tout le monde est aisé
Est-ce qu'on soffia même du ngué ? Tout le monde est bath
Dès que j'y serai, je prendrai un boulot
Dès que je tombe là-bas, je hold un boulot
N'importe lequel, pourvu que ça rapporte
N'importe quel boulot qui peut me gui les do
Promener le chien, je le ferai sans hésiter
Promener le chien, moi je vais bolo
Laver les cadavres, je le ferai
Laver les cadavres, moi je vais bolo
Même épouser les veuves, j'y suis prêt
Même épouser les veuves hein, moi je vais bolo
D'une manière ou d'une autre je me procurerai des sous
Fais quoi fais quoi j'aurai les do
Je suis décidé à partir, par tous les moyens
Foumban Foumbot je vais go

(Si tu vois ma fiancée, dis-lui que je pars)
(Si tu vois ma go, dis-lui que je go)

Si tu vois ma copine, dis-lui que je pars
Si tu vois ma go, dis-lui que je go
Dis-lui que je n'ai plus le temps de lui dire adieu
Dis-lui qu'il n'y a plus le ponda de lui dire adieu
Parce que les femmes aiment discuter, et c'est du temps perdu
Parce que les gos aiment djoss, c'est le ponda qu'elles loss
Or le temps c'est de l'argent : il faut que je parte
Or le ponda c'est les do : il faut que je go
Entre l'argent que je peux gagner si je pars et l'amour de ma compagne
Entre les do si je go et le ndolo de ma go
Je choisis l'amour bien sûr, mais sans argent il n'y a pas d'amour possible
Je tcha le ndolo mais sans les do y a pas ndolo

Il nous faut de l'argent, donc il faut que je parte
Il nous faut les do, il faut que je go

Si tu vois ma copine, dis-lui que je pars
Si tu vois ma go, dis-lui que je go
Dis-lui qu'il n'y a pas de quoi s'inquiéter, je ne l'oublierai pas
Dis-lui qu'il n'y a pas de pète, je vais jamais la forget
Si tu vois ma fiancée, dis-lui que je pars
Si tu vois ma go, dis-lui que je go
Je me souviendrai toujours qu'elle a un cul d'enfer.
Je vais toujours mimba qu'elle a un large débat
Si tu vois ma copine, dis-lui que je pars
Si tu vois ma go, dis-lui que je go
Je vous rapporterai des sacs, de beaux vêtements de marque
Je vais te garder les sacs, la sape, la sape

Si tu vois ma copine, dis-lui que je pars
Si tu vois ma go, dis-lui que je go
Je n'ai pas d'autre choix, le vie est trop dure ici
On va faire comment, le K-mer a les dents
Si tu vois ma copine, dis-lui que je pars
Si tu vois ma go, dis-lui que je go
Et tous ceux qui me pleurent,
Et tous ceux qui me pleurent
Et tous ceux qui me pleurent,
Et tous ceux qui me pleurent
Il est bien temps de le faire !
Ils me pleurent à quelle heure ? !

Si tu vois ma fiancée dis-lui que je pars
Si tu vois ma go, dis-lui que je go
Si tu vois ma compagne, dis-lui que je m'en vais
Si tu vois ma go, dis-lui que je toum
Si tu vois ma fiancée dis-lui que je vous quitte
Si tu vois ma go, dis-lui que je poum
Si tu vois ma compagne, dis-lui que je vous laisse
Si tu vois ma go, dis-lui que je lance
Si tu vois ma fiancée dis-lui que je me casse
Si tu vois ma go, dis-lui que je nyong
Si tu vois ma compagne, dis-lui que je me barre
Si tu vois ma go, dis-lui que je trace
Si tu vois ma copine, dis-lui que c'est dur
Si tu vois ma go, dis-lui que c'est fort
Si tu vois ma fiancée dis-lui que je m'en vais
Si tu vois ma go, dis-lui que je pem
Si tu vois ma compagne, dis-lui que je pars
Si tu vois ma go, dis-lui que je go

Si tu vois ma fiancée dis-lui que je vous laisse
Si tu vois ma go, dis-lui que je lance
Si tu vois ma compagne, dis-lui tout ce que tu veux...
Si tu vois ma go, dis-lui tout ce que tu veux

Texte 2

Corpus Mivy (2009) Paroles et traduction de « jamais » de Krotal, rappeur camerounais

Source : <https://www.lacoccinelle.net/296556.html>

Revenu au Mboa pour investir t'étais ébloui
Revenu au Mboa pour investir t'étais ébloui
Au point où la vraie raison de ta présence tu l'avais même oubliée
Au point où la vraie raison de ta présence tu l'avais même oubliée
Famille, boulot, occupations, tu avais tout déblayé
Famille, boulot, occupations, tu avais tout déblayé
Overnjôka, overmimbo
Overnjôka, overmimbo

Ton domicile c'était les casinos
Ton domicile c'était les casinos
Pour décrire Paris aux assoiffés comme Kimbo
Pour décrire Paris aux assoiffés comme Kimbo
Entre deux skaï, abruti d'éloges
Entre deux skaï, abruti d'éloges
Le moindre bonjour de la famille te faisait prendre le large
Le moindre bonjour de la famille te faisait prendre le large
Soi-disant, c'était le way pour s'faire tes do comme le déluge
Soi-disant, c'était le way pour s'faire tes do comme le déluge
Mais c'était quoi ce délire ? !
Mais c'était quoi ce délire ? !

Monsieur la main levée, maillot jaune de waka-waka
Monsieur la main levée, maillot jaune de waka-waka
A ce qu'il paraît on t'appelait "mon Amiral", hein ?
A ce qu'il paraît on t'appelait "mon Amiral", hein ?
A présent, tchinda de la ville,
A présent, tchinda (6) de la ville,
Au temboro tu tournes en spirale
Au temboro (7) tu tournes en spirale

Regarde-toi
Regarde-toi
T'avais des potes, n'est-ce pas,
T'avais des potes, n'est-ce pas,

T'étais despote n'est-ce pas
T'étais despote n'est-ce pas
Maintenant qu'il n'y a plus de caviar au frigo ils sont où ?
Maintenant qu'il n'y a plus de caviar au frigo ils sont où ?
Tu es seul Akao Manga
Tu es seul Akao Manga
Ancien lourd, où sont les options ?
Ancien lourd (8), où sont les options ?
Tu pleures pour un call-box ...
Tu pleures pour un call-box ...
REFRAIN
REFRAIN
(Jamais)
(Jamais)
E a mojañ wom oh, ô jû'u ma
Mon frère, je t'en prie ne m'accable pas
(Jamais)
(Jamais)
Wo yeñ mbôl ma ke ma ndeng, ma tòn ényĩñ jam oh
Tu vois comme je souffre, je cherche ma vie
Des moments où on monte comme on descend
Des moments où on monte comme on descend
Nos vies sont comme ça eh
Nos vies sont comme ça eh
Parle des choses que tu maîtrises, ne dis plus jamais ça
Parle des choses que tu maîtrises, ne dis plus jamais ça
La vie est devenue bien trop compliquée oh
La vie est devenue bien trop compliquée oh
Ah mon ami oh oh
Ah mon ami oh oh
Tes leçons, garde-les pour toi
Tes leçons, garde-les pour toi
Je te dirai pourquoi
Je te dirai pourquoi

On rêve tous d'être des tétés, d'Audi TT
Oui se la péter
Donner la bectée à nos mamans, leur raconter
Autre chose que ce qui se passe dans nos contes et
Comme ces goûters qui ne se passent sans le diable à tes côtés
Entrain de t'écouter, prêt à tout exaucer
Dégoûté, je le suis, ça tu le sais
De le voir à tant d'esprits si à côté
A cause de lui des frères se tuent pour des vêtements
Donnent leurs fesses en vente, changent de vêtements
Enfilent des strings comme sous-vêtements
Regarde autour, ça se tape ici bêtement

*Vraiment, c'est terrible ce qui se passe ici tu sais, Ongola
T'as des soies, vas-y prête-m'en
Que je m'en fasse aussi un vêtement
Et glisse sur Babylone et son revêtement
Akao Manga tu mens !*

REFRAIN

*A l'époque je voulais faire pilote
Le top dans ma tête depuis les couches-culottes
Mais tu vois ce que la vie a fait de moi mbôm*

*Un putain de crève-l'oseille qui se bat, Akao Manga, en espérant
Mon intellect me sert à la fin de serpilière dans un bar
Tu me blâmes pour un call-box
Mais qu'est-ce que tu crois, ici c'est le débré gars
La débrouille en espérant que le nguémé (13b) débraye
Akao Manga, c'est pas de ma faute si ça te shu le pèpè
Le Mboa juge les hommes à leur mesure
Mbra, un doctorat au fond d'un tiroir
Le temps d'une vie passé dans un costume devant un miroir
Tu sais, on compte le temps selon l'instant où tu wa
De toute façon, tu restes le sens de ma résonance
L'essence de mon aisance
L'assurance du ndem, Akao Manga*

(Jamais)

(Jamais)

Jamais, jamais, ne dis plus jamais ça non

Jamais, jamais ne dis plus jamais ça non

(Jamais)

(Jamais)

Eh ah mojañ wom oh oh oh

Mon frère

C'est la vie qui veut ça

C'est la vie qui veut ça

REFRAIN

(Jamais)

(Jamais)

Jamais, jamais, ne dis plus jamais ça non

Jamais, jamais ne dis plus jamais ça non

(Jamais)

(Jamais)

Eh ah mojañ wom oh oh oh

Mon frère

C'est la vie qui veut ça
C'est la vie qui veut ça

REFRAIN

APPENDICE B
(Corpus bilingue chiac - français)

**Paroles et traduction de la chanson « Bingo » du groupe Radio Radio (2008),
traduction de Thibault, A. (2011).**

Texte 1

Chiac	français
L'accent que j'parle	L'accent avec lequel je parle
Mon slang c'est l'Chiac	Mon argot, c'est le chiac
Entouré d'anglais, damn	Entouré d'anglais, merde
Donne-moi d'la slack	Donne-moi du jeu
Ch't'avais dit, ch'te l'dis	Je t'avais dit, je te le dis
Ch'te l'dirai back	Je te le dirai à nouveau
Si t'agree pas avec moi	Si tu n'es pas d'accord avec moi
Tu peux avoir une heart attack	Tu peux faire une crise cardiaque
On joue à Paris, Montréal	On joue à Paris, Montréal
Los Angeles	Los Angeles
On va jouer à Japan	On va jouer au Japon
So mets-moi su ta playlist	Alors mets-moi sur ta liste d'écoute
Dans les angles de ma langue	Dans les angles de ma langue
Y'a way trop de flow	Il y a beaucoup trop de débit
Uh oh ! Radio show	Oh oh ! Programme radiophonique
International	International
Une plane, deux planes	Un avion, deux avions
Check cecitte	Surveillance ceci
Comparé à ma Jacuzzi	Comparé à mon jacuzzi
La plane icitte est p'tite	L'avion ici est petit
Tu veux, on va plus vite	Si tu veux, on va plus vite
Tu veux, on va plus slow	Si tu veux, on va plus lentement
Tu sais que notre flow	Tu sais que notre débit
Est adaptable	Est adaptable
Undeniable	Indéniable
Incredible	Incroyable
Unbelievable	Invraisemblable
Original	Original
Unstoppable	Imparable
Incredible	Incroyable
Fuck j'aurais dû dire	Merde, j'aurais dû dire
Uncontrolable	Incontrôlable
Couple de machines à boutons	Quelques synthés
Pis des turntables (bis)	Et des platines (bis)
Collect mes air miles	J'accumule mes « air miles »
Su mes world travels	Lors de mes voyages autour du monde
Couple de machines à boutons	Quelques synthés

Pis des turntables
 T'as d'la misère à croire
 But tu vas le savoir ?
 Mequ'ton enfant chante cecitte
 Quosse tu vas faire
 Roll back nos beats
 Pas aussi cheap que Wal Mart
 Si qu'on dit qu'on joue à la balle
 Ça veut dire qu'on joue au DART
 fléchettes
 Dart, target
 Fesser le bull's eye
 Fly tout le temps yeinque le soir
 Check mes red eyes
 (Beep, beep, radar)
 Oh shit
 Un autre ticket
 Fuck, J'rap trop vite
 Un autre ticket
 Fuck, J'rap trop vite
 Faut que j'slow down ma flow
 Faut que j'sois mellow
 Slow down mon tempo
 Way plus smooth
 Comme pussy willow
 J'vas faire accroire
 Qu'chu vieux pis là
 J'vas le faire le slow
 Tous les mercredis
 Vous pourrez me
 Ouaire au bingo
 J'saute su le stage pis j'entends
 Timooooooooo !
 J'fais accroire
 Que j'les entends pas
 Ça c'est mon alter ego
 Chu le plus p'tit su l'stage
 But dans ma tête
 Le plus gros
 Si la planète terre flood
 J'flotte away sur mon egooooo !
 Quosse dans le fuck
 Que vous allez faire
 Sauf danser ?
 Meque la radio arrive avec ses
 grous mics soufflés
 Quosse dans le fuck

Et des platines
 Tu as de la peine à le croire
 Mais tu vas le savoir ?
 Quand ton enfant chantera ceci
 Qu'est-ce que tu vas faire ?
 Remballer nos rythmes
 Pas aussi bon marché que Wal Mart
 Si on dit qu'on joue à la balle
 Ça veut dire qu'on joue aux

 Fléchette, cible
 Atteindre l'œil de la cible
 Ne vole toujours que le soir
 Regarde mes yeux rougis
 (Bip bip, radar)
 Oh merde
 Une autre contravention
 Merde, je rappe trop vite
 Une autre contravention
 Merde, je rappe trop vite
 Il faut que je ralentisse mon débit
 Il faut que je sois décontracté
 Que je ralentisse mon tempo
 Beaucoup plus calme
 Comme « pussy willow »
 Je vais faire semblant
 Que je suis vieux et puis là
 Je vais le faire, le slow
 Tous les mercredis
 Vous pourrez me
 Voir au bingo
 Je saute sur la scène et puis j'entends
 Timooooooooo !
 Je fais semblant
 Que je ne les entends pas
 Ça, c'est mon alter ego
 Je suis le plus petit sur la scène
 Mais dans ma tête
 Le plus gros
 Si la Terre est inondée
 Je flotterai sur mon egooooo !
 Que diable
 Allez-vous faire
 Sauf danser ?
 Lorsque la radio arrivera avec ses
 gros microphones gonflés
 Que diable

Que vous allez faire sauf crier ?
 Mequ'on fourre la Sagouine
 Dans notre Jacuzzi
 Quosse ta tune icitte est about ?
 Une tune about toute
 Une tune about rien
 Ch'sais point qu'est-ce ça dit
 Mais damn ça feel ben
 Ibe-dit-be-hippy
 La tune à sonne skippy
 Y faut qu'tu jam ça icitte
 Pour que tu feel cecitte
 Ça prends du K-Y
 Si c'est rendu sec
 So slip and slide
 Un autre grouse ride
 Si qu't'es tanné d'être icitte
 Y'en a une autre outside
 OK
 On aime tymer
 Pis chanter des chansons
 Come baby come on
 La gogo girl
 Avec la twirly whirl
 Une autre grouse femme
 Avec une jerry curl
 Hey c'est ma date ça
 La bus vient
 Yeah c'est ma ride ça
 John Travolta
 Staying Alive
 Sur du disco
 Ça sonne comme du techno
 Retro
 Hippie girl
 Around the world
 Une autre grouse femme
 Avec une jerry curl
 siciliennes
 J'mets mon mic on
 But ma flow est gone
 Mon back up plan
 C'est de mower ton lawn
 J'écoute sur mes headphones
 d'écouteurs
 Tic y ticky thong song
 Thong song

Allez-vous faire sauf crier ?
 Lorsqu'on baisera la Sagouine
 Dans notre Jacuzzi
 Ta chanson porte sur quoi ?
 Une chanson sur tout
 Une chanson sur rien
 Je ne sais pas ce qu'elle raconte
 Mais, putain, ça fait du bien
 Ibe-dit-be-hippy
 La chanson, elle sonne « skippy »
 Il faut que tu « djammes » ça ici
 Pour pouvoir sentir ceci
 Ça prends du lubrifiant
 Si c'est devenu sec
 Alors glisse
 Un autre grand tour
 Si tu en as marre d'être ici
 Il y en a une autre dehors
 OK
 On aime faire la fête
 Et chanter des chansons
 Allez, bébé, allez
 La danseuse de go-go
 Avec les cheveux frisés en tourbillon
 Une autre grosse femme
 Coiffée avec des boucles siciliennes
 Hé, c'est avec elle que j'ai rendez-vous
 L'autobus arrive
 Ouais, c'est mon tour là
 John Travolta
 Staying Alive
 Sur du disco
 Ça sonne comme de la techno
 Rétro
 Fille hippie
 Autour du monde
 Une autre grosse femme
 Coiffée avec des boucles

 J'allume mon micro
 Mais j'ai perdu mon débit
 Ma solution de rechange
 C'est de brouter ta chatte
 J'écoute avec mon casque

 Tic y ticky thong song
 Thong song

So qu'est-ce que je fais ?
 X N double X
 Fourre la baleine
 So fourre la baleine
 Fourre la baleine dans le trou
 J'ai dit fourre la baleine
 Fourre la baleine
 Fourre la baleine dans le trou
 B.I.N.G.O.
 Pas le chien
 But le grou bundle
 B.I.N.G.O.
 Bingo night
 Hold-on tight
 Stamps pis des cartes
 Qui font la fight
 Y'a d'la boucane dans l'air
 Pis des games face on
 découvert ?) 4 coins, pleine carte
 Y faut que j'gagne
 Les balles qui spinnent
 Ça va tu être la mienne ?
 One thing, hope to God
 Que c'est pas les tiennes
 Hip-hop flip flop
 Des lights qui flashent
 Non stop booty shop
 À la bingo stash
 C'est la last soirée
 Quosse the heck tu vas faire ?
 Vas-tu shaker ton tchu ?
 Lever tes bras en l'air
 Bingo
 Bingo
 B.I.N.G.O.
 Chu le winner à soir
 Bingo holy shit
 J'peux point le croire
 Oh Bingoooo

Alors qu'est.-ce que je fais ?
 X N double X
 Baise la baleine
 Alors baise la baleine
 Baise la baleine dans le trou
 J'ai dit baise la baleine
 Baise la baleine
 Baise la baleine dans le trou
 B.I.N.G.O.
 Pas le chien
 Mais le gros lot
 B.I.N.G.O.
 La soirée du bingo
 Accroche-toi bien
 Des tampons et des cartes
 Qui se battent
 Il y a de la fumée dans l'air
 Il y a des jeux « face on » (à visage
 4 coins, pleine carte
 Il faut que je gagne
 Les balles qui tournent
 Est-ce que ce sera la mienne ?
 Une chose, prie le ciel
 Que ce ne soient pas les tiennes
 Hip-hop flip flop
 Des lumières qui clignotent
 C'est foire au cul ininterrompue
 À la planque du bingo
 C'est la dernière soirée
 Que diable vas-tu faire ?
 Vas-tu remuer ton cul ?
 Lever tes bras en l'air
 Bingo
 Bingo
 B.I.N.G.O.
 Je suis le gagnant ce soir
 Bingo, putain de merde
 Je ne peux pas le croire
 Oh Bingoooo

Texte 2

Paroles et traduction de “Moncton” (2005) de Marie-Jo Thériou, traduction proposée par le site

<http://joualvert.com> et mise en ligne le 27 janvier 2008.

Gisèle, j'te callais 'ienque de même à cause c'est boring à soir et qu'y a rien qui va on à Moncton.

(Gisèle, j't'appellais juste comme ça parce que c'est mort ce soir et il ne se passe rien à Moncton)

C'est weird pareil pour un samedi soir à Moncton.

(C'est bizarre quand même pour un samedi soir à Moncton)

Gisèle, j'te callais 'ienque de même, I hope je te bother pas, I guess que je faisais rien, j'avais des histoires à t'conter.

(Gisèle, j't'appellais juste comme ça, j'espère que j'te dérange pas, j'imagine que j'faisais rien, j'avais des histoires à t'raconter)

J'ai coaxé Mike at least trois fois pour qu'y vienne watcher un movie avec moi, but y veut rien savoir.

(J'ai demander à Mike au moins trois fois pour qu'il vienne voir un film avec moi, mais il ne voulait pas)

Si qu'le High School pouvait 'ienque finir well, on serait bien à Parlee Beach, au soleil!
(Si le Lycée pouvait seulement finir Eh bien, on serait bien à la plage Parlee au soleil)

Gisèle, quoi c'est qu'toi tu fais c't été? I guess que t'as déjà trouvé une job full-time, un boyfriend pour t'embrasser.

(Gisèle, qu'est ce que tu fais cet été, j'imagine que t'as déjà trouvé un boulot à temps complet, un fiancé pour t'embrasser)

Gisèle, moi j'feel ben stuck icitte, on dirait que j'peux p'us bouger, mais qu'automne seye là, moi j'serai déjà long gone!

(Gisèle, moi j'me sent bien coincée ici, on dirait que j'peux plus bouger Dés qu'automne sera là, eh bien j'serai partie depuis longtemps)

But à soir, j'te callais 'ienque de même, à cause c'est boring, p'is qu'y a rien qui va on à Moncton.

(Mais ce soir j't'appellais juste comme ça parce que c'est mort à Moncton)

C'est weird pareil pour un samedi soir à Moncton.

(C'est bizarre quand même pour un samedi soir à Moncton)

P'is quand c'que je start à penser aux années qui s'en v'enont, well j'sais pas trôp y'ou c'est que j'vas fitter dans la vie!

(Puis quand je commence à penser aux années qui s'en viennent, eh bien j'sais pas trop ou est-ce que j'vais me caser dans la vie)

P'is watch moi ben quand'c j'aurai pris la go, ben stallée dans des pensées de Moncton
(Puis regarde moi bien quand je serai partie bien coincée dans des pensées de Moncton)

APPENDICE C
(Corpus bilingue français – chiac)

Texte 1

« Acadieman Diaries : Balzac en chiac » : extrait du blogue de Dano Leblanc (2009).

Source : <http://www.capacadie.com/blogues/acadieman/acadieman-diaries-balzac-en-chiac>.

TS : « Une heure se passa dans un calme effrayant, interrompu par les phrases hiéroglyphiques des joueurs de whist...Modeste travaillait sans s'étonner du silence gardé par sa mère. Le mouchoir de madame Mignon glissa de dessus son jupon à terre, Butscha se précipita pour le ramasser; il se trouva près de Modeste et lui dit à l'oreille :--- Prenez garde!... en se relevant. »

TC : « Une heure avait passée dans un calme right scary, interrupté par des hieroglyphic phrases des guys qui jouent du whist...Modeste travaillait sans être surprised par sa mère qu'était right quiet. Le kleenex à madame Mignon a slidé en bas de la front de sa skirt pis timbe à terre, Butscha hâle sa frame pour le picker up; il était super close de Modeste et la dit dans l'oreille;--- Watch toi!...en se levant back. »

APPENDICE D
(Corpus bilingue chiac – anglais)

Texte 1

Productions discursives de locuteurs du chiac. Traduction de Young, H. (2002).

TS : Je m'ais fait arrested alright. Pour comme vandalizing pi la shit xx totaler un car. Pi la mes parents étaient tout comme, ch'Ais pas, c'était right pas comme, i care-aient pas comme ils étaient comme 'yeah whatever' pi là. Moi, moi j'avais pas besoin de curfew pi la shit. I respectaient. Pi là je m'ai fait kivk-é out. Asteure ma curfew est onze! Onze! Un un zero zero man.

TC: I got arrested, alright. For like vandalizing and shit, xx totaling a car. And so my parents were all like "yeah whatever" n' that. Me, I didn't need a curfew and shit. They respected (me). And then I get myself kicked out of the Mall and Crystal (Palace). Look out. I get arrested but I get kicked out. Now my curfew is eleven! Eleven! One one zero zero man.

TS : *Chu proud d'être canadienne, comme je veux pas être anything else. Comme, j'aimerais assistant de vivre au Canada que, comme, aux Etats Unis or anywhere else, comme.*

TC : I'm proud to be Canadian, like I don't want to be anything else. Like' I'd like to live in Canada as much as, like, in the United States or anywhere else, like.

TS : (Donne ton opinion sur ta culture) Chépas. Je n'ai rien a vraiment, a besoin dire about ca. Ma culture... quoice que ca veut dire?

TC : Give your opinion about your culture)"I dunno. I have nothing to, need to say nothing about that. My culture.. what does that mean?

TC : *Moi ma culture c'est comme la punk pi ca pi la musique pi ca pi whatever. Chu right into la musique punk pi comme la shit de même.*

TC: My culture is like punk and that and punk music and that and whatever." I'm right into punk music and like shit like that.

TS : Okay (reading a question) "est-ce que tu trouves que Moncton est une ville open-mind?" Right pas cause qu'ils ont même pas accepté que la ville soit bilingue. Dans les années passées là, quand-ce que les hippies français ont fait leur manifestations, pi moi je crois que Moncton devrait être officiellement bilingue cause whatever les anglais rule-ont pas le monde.

'**TC :** Okay 'do you think that Moncton is open-minded enough? 'Definitely not cause they haven't even accepted that the city is bilingual. In past years when the French hippies protested, and I think that Moncton should be officially bilingual cause whatever-the English don't rule the world.'"p.47.

TS : A. (Est-ce que les anglais respectent les français ici?) Right pas, right pas parce que zeux peuvent pas le parler, zeux i sont right jaloux pi comme, comme au hockey quand je vas au hockey je joue avec les anglais, pi i sont tout comme 'frenchie frenchie'.

B. French Frog, non c'est French Frog, c'est ca qu'i nous appellant - les French Frog. C'est juste comme si t'appelles un noir un nigger except en français Frog. C'est stupid but, ca me piss pas off. Moi chu juste comme 'Man est un moron'.

TC : A: (Do the English respect the French here?) Definitely not, definitely not, because they can't speak it they're right jealous and like, at hockey when I go to hockey I play with people, and they're all like 'Frenchie, Frenchie'.

B: " French Frog, no it's French Frog, that, that's what they call us – French Frogs. It's just like if you called a black person a nigger except in French it's French Frog. It's stupid, but it doesn't piss me off. I'm just like 'man's a maron.

APPENDICE E
(Corpus bilingue camfranglais – anglais)

Texte 1

Productions discursives de locuteurs du camfranglais.
Traduction de Kouega, J.-P. (2003a).

- A. Bonjour, Pierre (Good day, Pierre. = Good morning, Pierre)
 - B. Bonjour, Jean, (Good day, Pierre. = Good morning, Jean)
 - A. C'est how que tu sit comme sit u avais les blêmes?
(It is how that you sit like if you had the problems. = Well, you seem to have a problem!)
 - B. Mais, c'est ça, noooh! (But, it is tha-a-at! = Yes, I do have a problem)
 - A. Tell moi ce qui te hambock. (Tell me what which you humbug? = Tell me what is troubling you = What is wrong?)
 - B. N'est-ce pas c'est ma mater! (Isn't it it is my mother. = It's my mother.)
 - A. Elle a encore do quoi. (She has again do what? = What has shed one this time?)
 - B. Elle deny de hear qu'il me faut buche au moins 4 heures de temps par jour. Elle est toujours en train de me send par ci par là.
(She deny to hear that I must read at mimus four hours of time per day. She is always in train of me send by here by there. = Shes does not want to understand that I need to read for at least four hours per day. She is always asking me to run errands for her.)
 - A. Est-ce que tu lui as speak posément? (It is that you her have speak calmy? = Have you discussed the issue with her quietly?)
 - B. Oui, mais elle ne veut pas toujours hia ça? (Yes, but she not want always hear that. = Yes, but she does not want to listen).

- A. Tu know, si elle continue, il faut tell ça à ton repe. (You know, if she continues, you must tell that to your father. = Well, if she continues, you better tell your father.)
- B. Je t'assure que je lui ai également tell cela, mais il s'enfouit carrément.
(I you assure that him have equally tell that but he himself it dam straight. = I did tell him but he does not care.)
- A. Tu vas do quoi maintenant ? (You will do what now ? = How do you intend to solve the problem then?)
- B. A partir d'aujourd'hui, je vais comot avant de buche pour qu'elle ne me hambock plus. (To go from today, I will go out before to read for that she not me humbug again. = From today, I will leave the house and read elsewhere so that she should not disturb me anymore.)
- A. Puisque tu as décidé de hold le taureau par les cornes, je n'ai plus rien à te tell. En venant même ici, c'était pour te dire qu'il y a un tuyau au quat à 19 heures.
- B. D'accord, on se meet là-bas. (Since you have deciced t hold the bull by the horns, I not have nothing to you tell. When coming even here, it was for you tell that there is one pipe in the quarter at 19 hours. = Since you have decided to hold

the bull by the horns, I have no other advice to give you. The purpose of my coming here was to inform you that there is a party in this residential area from 7 p.m.)

A. OK. A ce soir. (OK, At this evening. = OK, See you in the evening then!).

A. Hello Eugène. C'est how ? (Hello Eugène. How are you?)

B. Hello Paul, je suis good today (Hello Paul. I am fine.)

A. As-tu jia la radio last night? (Did you listen to the radio last night?)

B. No. Gars, what happen cette night? (No. My friend, what happen last night?)

A. Man, il y a que les Profs refusent de work today (My friend, the news is that teachers will not teach today.)

B. For what, gars? (For what reason, my friend?)

A. Because les profs ask qu'on les mua d'abord les do. (Because the teachers are asking that they should increase their salary).

B. Donc, si je hia moh, tomorrow il n'y a pas school? (So, if I am getting you right, there will be no class today?)

A. Gars, moi même je ne know pas si on doit go ou non. (My friend, I do not know wheather we should go to school or not.)

B. Man, on ne lost rien; gotons quand même.

My friend, we lose nothing; let us go all the same.)

A. OK. Je me dress on go. 9OK. Let me dress u and we will take off.)

B. OK. On go (OK. Let us go).

Comme le Came rest caillou, je try l'obamania (As life is unbearable in Cameroon, I will try the American Diversity Visa Game).

La nga-là a le A1 du story-là (That girl has firsthand information on the story or issue).

Il a démontré par a+b-c/z que c'est Marie qui a kik le do-là (He gave convincing evidence that it is Mary who stole that money)

Il porte le aboro et il fait le noise (He puts on secondhand clothes and he is bragging).

Depuis qu'on a acheté le djo-là, il ne parle plus (Since that man received bribes, he does not talk anymore)

Il eat deux achomo chaque matin (He eats two cakes every morning.)

J'ai des aff à placer (I have some items to sell.

Tu viens faire le mop avec les ways que ta soeur akwara te gi (you come here to brag with things that your sister who is a prostitute gives you).

Quand tu m'as call hier on était dans les alcools (when you called yesterday, we were on a drinking spree).

Après la djoka, je l'ai allumée jusqu'au morning (After the party I made love with her till morning)

All s'était moh passé (Everything went on went)

Si j'étais alon je partais à Mbeng, mais j'ai mes mbindi (If I were alone I would have gone to Europe but I have junior brothers.)

Since la nga-là a put le dossier pur le visa elle est became amerlogue (Since that girl dropped her visa file at the US embassy, she speaks with an American accent).

Après m'avoir call bok, il a try de faire ami-ami avec moi mais je l'ai cosh et il a run (After insulting me, he tried to befriend me but I abused him and so he ran away.)

Ce jeune djo, qui a à peine 16, a déjà le derrière matyrisé par des anacondas (This young boy, who is barely 16, has wounds on the buttocks as a result of sexual assaults by rich gay partners)

Ancien, pick moi le paper-là, pardon! (Sir, could you pick that paper for me, please!)

Dis doncs, le beret anglofou là, Pierre l'a cosh et il l'à show (Gosh! Pierre insulted that Anglophone policeman and he beat him black and blue.)

Moi je ne lap pas avec le djo-là, mais il est came me tell son anniv (I do not interact with that boy but he invited me to his birthday party).

La tara a comot la liste des anustocrates du pays (The guy published the list of the homosexuals in the country).

L'anustocratie est back au Hilton Yaoundé (The homosexuality is back to Hilton Hotel Yaounde)

Ahkah! Ce directeur reçoit seulement les appacheurs (Gosh! That directeur receives only the go-betweens.)

J'ai appuyé la nga-là ce weekend (I made love with that girl this weekend)

Le djo take le arki et puis il tire l'herbe (The man drinks a locally distilled liquor and he smokes hemp)

J'ai learn que tu as chop le loto, arrose! (I heard that you won the lottery, let's us celebrate).

Ji learn que tu as lost ton pere, assia! (I heard you lost your father. Do receive my condolences).

Dis-lui que je suis came juste pour lui dire un petit assia (Tell him that I came to condole with him).

On l'a bien beat, ashuka! (They beat him very well and I am very happy that they di dit). Viens, asso, j'ai de bons fruits pour toi (Come, customer, I have some fresh fruits for you).

APPENDICE F
(Corpus trilingue chiac -anglais – français)

Texte 1

Traduction de phrases détachées. Extrait du site ci-dessous et mis en ligne le 23 septembre 2008 : <http://www.reference.com/browse/brosser>

Ej va driver mon truck de soir pis ça va êt'e right la fun.

(Hey I'm going to drive my truck tonight and it's going to be right fun.)

(je vais conduire ma camionette ce soir et je vais bien m'amuser - *Parisian French* -)

J'va parker mon car.

(I'm going to park my car.)

(Je vais garer ma voiture)

Ej schwimmais dans l'ocean puis j'tais right soaking wet la.

(I swam in the ocean and got right soaking wet.)

(Je nageais dans l'océan et j'étais complètement mouillé)

Worry pas.

(Don't worry)

(Ne t'inquiète pas)

J'va essayer de coaxer Alphonse pis Euclide pour qu'y viennent brosser avant la hockey game de soir.

(I'm going to try to convince Alphonse and Euclide to come drinking before the hockey game tonight.)

(Je vais essayer de persuader Alphonse et Euclide de venir boire un coup avant le match de hockey de ce soir.)

Ma mère travaille au grocery store à pousser des shopping carts.

(My mother works in a grocery store; she pushes shopping carts.)

(Ma mère travaille à l'épicerie, elle y pousse des chariots.)

Viens watcher un movie chenou. Ça va ête right la fun.

(Come watch a movie at my place, it'll be right fun.)

(Passe chez nous voir un film. On va bien s'marrer.)

Ej chepas quosse tu parles about.

(I don't know what you're talking about.)

(Je ne sais pas de quoi tu veux parler.)

"Moi chu acadien(ne)!"

(I'm Acadian!)

(Je suis Acadien(ne)!)

"J'aime la way qu'ta jupe a hang."
(I like the way your skirt hangs.)
(J'aime vraiment l'effet de ta jupe sur toi)

J'y'aller à Parlee de soir.
(I'm going to Parlee Beach tonight.)
(Je vais aller à la plage de Parlee ce soir.)

Texte 2

Petite annonce en chiac pour une maison à vendre, suivie des traductions anglaise et française. Texte et traductions de McLaughlin-Chaisson, N. et Chaisson, T. (2016).

Source : <http://www.kijiji.ca/v-house-for-sale/moncton/newly-decorated-semi-detached-in-beautiful-north-moncton/1206532892?enableSearchNavigationFlag=true>

Belle p'tite cabane pour storer tes hardes!
La yard:

La yard est grande en masse pour fitter une **gallance** pis plus que 4 games de washer. Si tu invite les voisins itou qui sont right nice, tu peux user leur yard pareil pis fitter une pleine family reunion des Leblanc!

In general:

On l'a décoré toute fancy pis on l'a ben pris garde. Ya du modern backsplash pis la ceramic est custom itou. Les grous **chasis** laissons passer en masse de light. Venez ouère! Si c'était pas à nous autres, on placerait une bid dessus asteur! Seriously dô, on move yink acause qu'on veut un garage pour bordasser.

Ça tchen pas mal quiet arentour unless c'est toi qui host ta family reunion.

La maison est dans le **mitan** de toute: Magic mountain, le zoo, les playgrounds d'enfants pis le playground adultes (casino).

First plancher:

Peux-tu pas te ouwere debourer des cadeaux de Noel dans ste salon la? Acause c'est open concept, tu peux cooker des pâtés, éplucher des patates ou dequoi, en même temps que tu watch la tv. But si c'est une show que tu care pas pour, tu peux former les French doors!

Cherche tu du furniture itou? On peut tête ben te hooker up.

En haut:

Tu vas aimer la way ta skirt va hanger dans la grouse walk-in closet! Actually toute ton linge peut hanger lat'den sans venir bouchonné.

Si tu veux pas te faire ouère la bourrique quand faut que tu yall dans la nuit, ya un hidaway door entre la master pis la toilette. Tu peux faire acroire c'est ta master bathroom.

Cave:

Si tu veux pas monter en haut meque tu watch la game su ta big screen dans ton man cave, no worries, c'est rigé pour une 3e toilette! Hire tche qu'un pour le finir.

On feel qu'à les worth \$600 000 but on serait ready à le laisser aller pour \$152 500. La ville de Moncton pense que ça vaut plus dô. Pour ste prix-là, les street light viens avec!

So grouille! Emoye-toi. Contact moi anytime pour vnir la ouère!

By de way: Si c'est ton chum qui s'happ sta belle place icite acause t'a share la add, on te donnera cent piastes (100\$) de gift card yousqe tu veux OU yink la cash. C'est up a toi.

Marci ben!

Si tu get pas s'ta add icitte :

(traduction anglaise)

Priced below assessment value. Newly modern decorated with subway tile backsplash. Large basement living space, roughed in for third full bathroom in basement, corner lot, appliances included. Move-in ready. Never smoked in, no pets.

Located on a quiet street, this 2 storey semi-detached is situated on a pie-shaped lot. Includes hardwood & custom ceramic flooring throughout (floating floors in basement). French doors dividing kitchen and living room. House is fitted for Central Vac & is Certified Energy Efficient! 1.5 years left on Atlantic Home Warrenty.

Conveniently located in popular north Moncton, short distance to Northrup Frye elementary and École Le Sommet. Walking distance to the Casino, the zoo, Magic Mountain and various playgrounds.

Specs:

- Main floor: living room, kitchen, dining room, half bath.
- 2nd floor: Large master bedroom with walk-in closet and pocket door to full bath, 2 other bedrooms, and linen closet
- Basement: finished large family room, storage room and fitted for a third full bathroom.

Please contact us via email or phone to view this beautiful property.

(traduction française)

Prix inférieur à la valeur d'évaluation. Nouvellement décorée de façon moderne avec dossier de carreaux de métro. Portes françaises entre la cuisine et le salon. Grand sous-

sol habitable, aussi équipée pour troisième salle de bain complète, lot de coin, appareils électroménagers inclus.

Livrée clés en main, cette maison n'a jamais accueilli de tabac ou d'animaux.

Situé sur une rue tranquille, ce semi-détaché de 2 étages est situé sur un lot en pointe de tarte. Planchers en bois franc et planchers personnalisés en céramique (planchers flottants au sous-sol). Equipé pour aspirateur central et maison certifiée efficace en énergie!

Idéalement situés dans le nord de Moncton, près des écoles Northrup Frye et Le Sommet, ainsi qu'à distance de marche du casino, du zoo, de Magic Mountain et de plusieurs terrains de jeux.

Spécifications :

-Rez de chaussée : salon, cuisine, salle à manger, salle de bain

-2e étage: chambre des maîtres avec garde-robe immense et porte privée allant à la salle de bain complète, 2 autres chambres à coucher et armoire à linge..

-Sous-sol: grand salon de loisirs, salle de stockage et équipée pour une troisième salle de bain complète.